
SE TAIRE ET FAIRE



HISTOIRE

CRITIQUE

DE LA

PHILOSOPHIE,

TOME SECOND.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON Origine, de ses Progrès, & des diverses Révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre tems.

NOUVELLE EDITION.

Par M. DESLANDES.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LVI.

Opinionum commenta delet dies,
Naturæ judicia confirmat.

Cic. Lib. 2. de Nat. Deor.



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.



LIVRE TROISIEME.

DES DEUX PRINCIPALES SECTES DE PHILOSOPHIE QUI ONT ILLUSTRE' LA GRECE, ET DE LEURS FONDATEURS, THALE'S ET PYTHAGORE.



CHAPITRE XI.

I. *Des Systêmes.* II. *Abrégé de la Vie de*

Thalès. III. *Qu'il étoit Athée.* IV. *Remarques sur les Philosophes Athées.* V. *Ce que Thalès pensoit des Démons & des Génies.* VI. *Il croyoit que l'eau étoit le principe de toutes choses.*

I.

Des Systêmes.



LA Grece fut long-tems plongée dans une barbarie étonnante, presque sans mœurs & sans loix. Elle en sortit heureusement par le secours favorable de la Poësie : elle revint comme d'un long sommeil, interrompu seulement de quelques songes vuides & trompeurs. Cette Poësie, par l'élégance de ses tours, par la variété de ses descriptions, par la naiveté de ses sentimens, par la noblesse de son style, a mérité le nom de Théologie. Mais il faut avouer que la vérité étoit encore dans le nuage, qu'on la souhaitoit avec ardeur, plus qu'on ne la distinguoit avec lumiere, & que souvent on embrassoit l'ombre fugitive, pour le corps même. Mais toujours ce qu'il y avoit d'âpre & de farouche dans la nation, ce qui étoit contraire aux loix de la simple Nature, s'adoucissoit par degrés : les esprits pliés, quoiqu'avec beaucoup de peines, prenoient une certaine teintu-

re du beau, qui devoit fructifier dans la suite. Peut-être qu'il est plus difficile de commencer en de certaines circonstances, que de perfectionner en d'autres.

Les sept Sages parurent ensuite, & ils entrevirent de loin qu'il y avoit une science des mœurs, nécessaire aux hommes égarés de leurs voies, & générale par rapport aux principes : mais que l'application de ces mêmes principes n'étoit pas une chose aisée ni facile dans le détail. On croit sentir à peu près ce que les hommes devroient faire ; mais différentes combinaisons d'événemens, les cas particuliers, dérangent cette science. Les maximes que j'ai empruntées des sept Sages, font voir qu'il leur manquoit plus de bonne Morale, qu'ils n'en possédoient. La Morale elle-même est une de ces choses qui doivent le plus au tems, aux réflexions fines, aux vices trop souvent répétés, aux fautes successives des hommes. Auroit-on pu leur prescrire des regles, s'ils n'avoient commencé par s'égarer eux-mêmes ? Mais enfin toutes les parties de la Philosophie prirent un air réglé & sérieux sous Thalès & sous Pythagore, tous les deux nés avec de grands talens, & ce qui rend les talens plus utiles, avec celui de se faire écouter. Ils avoient de plus le

Diog. Laert. in Thal. Cic. l. 1 de Nat. Deor. Lact. l. 1.

genie de ſyſtême, génie heureux, & qui ſert à raſſembler ſous un ſeul coup d'œil toutes les faces d'un objet. Dans la Philoſophie naiſſante, on ſe voyoit un grand nombre de connoiſſances, d'idées, mais qui demeuroient éparſes & déſunies, faute d'ordre & de liaiſon. Je ne prétens point pour cela louer tout ce qu'ont dit Thalès & Pythagore : mais ce qu'ils ont dit nous a applani les chemins, nous a ouvert les routes ; & peut-être, ce qui n'eſt pas de moins important, nous ſauve-t-il la peine humiliante de le redire. Combien d'erreurs, combien de fictions où l'eſprit ſe joue à pure perte, nous échaperoient encore aujourd'hui, ſi l'on ne nous avoit prévenus ? Quels ſervices, tout circonſpects & tout aviſés que nous ſommes, ne rendons-nous pas encore à nos neveux ? Il y a je ne ſçai quelle fatalité dans la marche des Sciences, qui ſe fait encore avec une ſi prodigieuſe lenteur : il faut que tout le chimérique, tout le ridicule, tout l'inutile s'épuiſe avant qu'on arrive à quelque choſe de précis & de réglé : il faut qu'une infinité d'hommes ſe trompent, afin que les autres hommes ne ſe trompent plus.

II.

Je viens à Thalès. Sa famille, comme je l'ai déja insinué, étoit très-illustre, plus encore par la dignité des sentimens, que par l'éclat de son origine. Ses ancêtres avoient quitté les grands établissemens qu'ils possédoient dans la Phénicie, parceque d'un côté ils se respectoient trop pour obéir à des Tyrans odieux; & que de l'autre, ces Tyrans étoient si bien fermés que nul vengeur de l'oppression publique ne pouvoit percer jusqu'à eux. C'est ainsi que des personnes de vertu abandonnent quelquefois & leur patrie & les emplois qui les distinguoient, aimant mieux se dérober aux affaires & y renoncer par vertu, que de se résoudre par une molle complaisance à les voir dans un desordre qu'ils ne peuvent corriger, ni punir.

Abrégé de la vie de Thalès.

Diog. Laërt. ubi suprà.

Plut. de Herod. malig.

Digne imitateur des sentimens desintéressés de sa famille, Thalès se refusa à toute sorte de gain, & il n'exigea jamais de ses disciples aucune récompense en argent, satisfait de cette espece de gloire qui revient à un honnête homme de pouvoir instruire les autres. Je sçai que ses voyages l'avoient mis en état d'acquérir un fonds inépuisable de

connoiſſances, & ſur-tout de connoiſſances entées ſur les Mathématiques. Il en avoit appris les premiers élémens des Prêtres de Memphis, qui ne s'appliquoient guéres qu'aux choſes d'uſage & de pratique, ſans entrer dans des théories plus curieuſes qu'utiles. Thalès profita de leurs leçons, mais en génie ſupérieur, & il les inſtruiſit à ſon tour. La maniere dont il ſe ſervit pour meſurer la hauteur des Pyramides, en comparant l'ombre qu'elles jettent à midi avec l'ombre que jette un corps exactement connu & meſuré, leur parut très-ingénieuſe; & Proclus aſſure qu'elle a dans la ſuite donné lieu à la quatriéme propoſition du ſixiéme Livre d'Euclide. Mais la partie des Mathématiques que Thalès cultiva davantage, ce fut l'Aſtronomie, intéreſſante pour qui même ne ſçait point s'intéreſſer. Il découvrit pluſieurs propriétés des triangles ſphériques, il partagea la Sphere en cinq cercles paralleles d'où s'enſuivit la diviſion des cinq Zones, il détermina le diametre apparent du Soleil : toutes obſervations d'autant plus difficiles à faire, que perſonne ne lui en avoit montré l'exemple. Thalès fut encore le premier qui donna des raiſons phyſiques des Eclipſes de Soleil & de Lune, & qui ſe moquant des idées ridi-

Jambl. de vitâ Pythag. l. 2.

cules, effrayantes, qu'on s'en formoit, les fit regarder comme un effet natu-rel & périodique qui devoit arriver de tems en tems.

Hérodote rapporte, que dans un combat opiniâtre entre les Lydiens & les Médes, il arriva une Eclipse de Soleil qui épouvanta si fort les deux nations, qu'elles mirent bas les armes & refuserent de continuer la bataille. Thalès de Milet avoit prédit cette E-clipse avec assez d'exactitude, & elle fut comme le signal de la paix que ces deux peuples conclurrent après une guerre de cinq ans: elle abrégea beau-coup de préliminaires inutiles. Il est agréable de penser que l'Astronome se trouvoit alors le mortel le plus pro-pre à être Général d'Armée: il auroit profité avantageusement de la terreur décisive de ses ennemis. On s'apper-çoit par l'Histoire d'Hérodote, que Tha-lès servit quelque tems d'Ingénieur dans l'Armée de Crésus. Lorsque ce Prin-ce, que la fortune conduisoit par de-grés au plus grand des malheurs, mar-cha contre Cyrus, il se vit arrêté par le fleuve Halys, que les Tucs nom-ment aujourd'hui le *Casilrimac*. Il n'y avoit sur cette riviere ni bateau ni pont. Thalès la rendit guéable, en détournant son cours pendant quelque

Lib. 1.

Plut. de plac. Phi-los. l. 2.

heures, & en rendant ensuite le fleuve à son lit ordinaire. Cette adresse mérite des louanges : mais peut-elle entrer en comparaison avec celle de nos Ingénieurs, qui ont inventé tant de manieres différentes pour faire passer à une Armée toute sorte de rivieres & de fossés ? Un d'eux a même offert de dresser en moins de vingt minutes un pont capable de faire défiler quinze hommes de front.

Les Eclipses paroissent de tems immémorial en droit d'effrayer les hommes : car de quoi ne sont-ils point effrayés ? On diroit qu'ils mettent toute leur adresse à se forger mille sujets de crainte, de frayeur, d'appréhension, & par conséquent à se dégrader devant des yeux philosophes. Une autre Eclipse de Soleil répandit la consternation dans Athenes, cette ville si sçavante & si éclairée. Periclès alors s'avança vers le peuple ; & comme il avoit été élevé dans l'école de Thalès, il rassura les esprits étonnés, en leur expliquant ce que son Maître lui avoit appris de la cause des Eclipses. Plusieurs siécles après, un Général Romain eut le bonheur de raffermir aussi son Armée chancelante, & prête à prendre la fuite : mais ce fut au sujet d'une Eclipse de Lune. Tant il est vrai, remarque Va-

lere-Maxime, que les Sciences ſont né- Lib. 8.
ceſſaires en des occaſions où à peine pa-
roiſſent-elles de miſe, & de quelque uſa-
ge. Amaſſons toujours des connoiſſan-
ces : elles trouveront leur place, même
lorſque nous y penſerons le moins.

III.

On accuſe Thalès d'avoir nié la Divinité : & c'eſt un reproche grave qui lui eſt commun avec ſes Diſciples, Anaximandre & Anaximenès Ils croyoient tous que la Matiere avoit d'elle-même la force de s'arranger : ils lui donnoient je ne ſçai quelle ame répandue partout, qui avoit la faculté d'organiſer ſes moindres parties, faculté qui ne diminuoit rien de ſon propre fond : ils ajoutoient que la Matiere eſt dans un mouvement perpétuel & paſſe par toute ſorte de formes ; que chaque choſe n'a qu'une exiſtence ſi précipitée & ſi fugitive, qu'on ne peut pas aſſurer préciſément qu'elle exiſte, puiſqu'elle n'exiſte qu'un moment & change auſſi-tôt après.

Qu'il étoit Athée. Aug. l. 8. de Civit. Dei.

Tertullien rapporte que Thalès étant à la Cour de Créſus, ce Prince orgueilleux lui demanda une explication claire & nette de la Divinité. Après plu-

In Apolog.

sieurs réponses vagues, le Philosophe convint qu'il n'avoit rien à dire qui contentât. Et que pouvoit-il dire dans son systême ? Cicéron avoit remarqué quelque chose de semblable du Poëte Simonide. On lui proposa d'éclaircir ce que c'est que Dieu, & il promit de répondre en peu de jours. Ce délai passé, il en demanda un autre, & puis un autre encore : & comme on le pressoit vivement, il hazarda les paroles suivantes : *Plus j'examine cette matiere, & plus je la trouve au-dessus de mon intelligence.* Les grands génies sentent seuls l'embarras des difficultés : les esprits foibles croyent tout voir, & se flattent de tout expliquer ; les premieres lueurs les réveillent, & ils n'atendent point la clarté vive que doit répandre le Soleil. Il n'y a gueres de sujets qui méritent plus de retenir la liberté de nos jugemens, que ce qui regarde la Divinité : elle est inaccessible à nos regards curieux, & elle ne peut se dévoiler, quelque soin qu'on prenne. *En effet*, comme dit Saint Augustin, *Dieu est un Etre dont on parle, sans en pouvoir rien dire ; qu'on estime, sans en pouvoir marquer le véritable prix ; qu'on compare toujours d'une maniere basse & indigne ; qui est enfin supérieure à toutes les définitions.* Les Peres de l'Eglise,

Lib. 1. de Nat. Deor.

De Doct. Christ. l. 2. Idem Serm. 117 de verb. Evang. Joan. c. 1.

surtout ceux qui ont vécu dans les quatre premiers siécles, ont tenu le même langage. Les uns l'appelloient *l'innominable* & *l'incompréhensible* : les autres le désignoient sous ces titres, la Profondeur, le Silence, le Profond, l'Ineffable, Celui qui a été long-tems sans proférer aucune bonne parole, Celui qui ne pouvoit être connu par lui-même, Celui qui s'est fait connoître par le Verbe qu'il renfermoit dans son sein ou dans son cœur.

IV.

Parmi les Philosophes Grecs, il y a eu beaucoup d'Athées, ou de Philosophes, qui ne pouvant se prêter aux superstitions folles & indécentes, si répanduës dans la Gréce, aimoient mieux ne point reconnoître de Divinités, que de reconnoître les Divinités frivoles & chimériques qu'adoroit le peuple. En quoi certes ils n'étoient point si blâmables, & n'ont point été effectivement blâmés par les Peres de l'Eglise, d'autant plus que ces Philosophes avoient des qualités morales, qui montroient avec évidence qu'ils ne faisoient point de la débauche le prix de leur incrédulité. Quelques-uns même d'entre eux affectoient d'avoir de ces autels portatifs, où brilloit

Remarques sur les Philosophes Athées.

Just. Apol. l. 2. Clem. Alex. in Adm. ad Gentes.

La Mothe le Vay. de la vert. des Payens 1. part.

une figure Panthée ou Polythée, qui représentoit les attributs de tous les Dieux & de toutes les Déesses ensemble. Que suit-il de là? c'est que le Paganisme une fois posé, je trouve qu'on deshonoroit moins la Divinité, en la refusant tout-à-fait, qu'en substituant à sa place des Etres indignes de ce nom suprême. Ne valoit-il pas mieux dire avec Protagoras, il n'y a point de Dieux, que d'en feindre qui fussent pleins de foiblesses, de dissentions & de crimes, comme Homere & Hésiode, ou d'en supposer qui eussent des figures circulaires, comme la plupart des Epicuriens?

V. les Pensées sur la Com. princip. les 2. dern. vol.

Un certain *Lysippus Epirota* avoit composé l'Histoire des Philosophes Athées. Cette Histoire, si elle étoit parvenue jusqu'à nous, feroit une partie importante de celle de l'esprit humain. Car en général, je ne pense pas qu'on doive ensevelir les raisonnemens de certains Auteurs qui combattent les vérités établies; parce que ces raisonnemens toujours faux ne font que les établir encore davantage. O Dieu, ta gloire est en sureté, tu la tires du sein même des contradictions!

V. Chr. Joach. Jani Tract. de Atheis eorumque Sectis variis. 1668.

V.

Ce que Thalès

Malgré l'Athéïsme de Thalès, il cro-

yoit que tout étoit peuplé de Démons & de Génies. Il soutenoit que ces Etres invisibles veilloient sans cesse sur la conduite des hommes, & délioient jusqu'à leurs moindres pensées. Il faisoit même de cet article un des principaux points de sa Morale, en avouant que rien ne lui sembloit plus propre à clouer, pour ainsi dire, les peuples entiers dans leur devoir, & à remplir chaque particulier de cette espece de vigilance sur lui même, que Pythagore nomma dans la suite le sel de la vie. En effet, il n'y a point de secret plus favorable pour conserver dans toutes ses actions la décence qui leur est duë, que de se persuader qu'elles sont éclairées par des Intelligences supérieures, & qui en décident sans prévention, parce qu'elles en pénétrent les motifs sans intérêt & encore sans obscurité.

pensoit des Démons & des Génies.
Cic. de Leg. l. 2.

VI.

Pour ce qui regardoit la Physique de Thalès, il pensoit que l'Eau étoit le principe de toutes choses. Il enseignoit que malgré sa nature homogene, elle se trouve disposée à prendre diverses sortes de figures ; à se métamorphoser en tous les corps possibles ; à devenir arbre, métal, os, sang, vin, blé, &c. Il ajoutoit,

Il croyoit que l'Eau étoit le principe de toutes choses.

que les vapeurs étoient la nourriture ordinaire des Aſtres, & l'Océan leur Echanſon. Ne ſeroit-ce point là que le Poëte voluptueux de Théos auroit puiſé une de ſes plus ingénieuſes folies? *La Terre*, dit-il, *boit la pluye: les Aſtres boivent le ſuc de la Terre: la Mer boit l'air, le Soleil boit la Mer: la Lune boit le Soleil. Tout boit enfin. Pourquoi donc, chers amis, ne voulez-vous pas que je boive?*

Parlons plus ſérieuſement. Il y a apparence que Thalès voulant remonter aux premiers principes des choſes, ne ſe ſervit pour cela que du témoignage des ſens, juges infaillibles en ce qui eſt de leur reſſort, mais hors de là très-fautifs. Thalès s'apperçut donc par le moyen de ſes yeux, que l'eau eſt un aliment univerſel, & préparé par les mains de la Nature; que les Plantes lui doivent leur accroiſſement, & leurs variétés infinies; que tous les animaux ſe nourriſſent ou de ces plantes, ou d'autres animaux qui s'en étoient nourris auparavant; qu'enfin le manque d'eau mene à ſa ſuite & la diſette & la ſtérilité, deux fleaux qui font périr les nations entieres, elles-mêmes hâtant leur perte & ne prenant point les précautions néceſſaires pour ſoutenir les diſgraces de la vie. Sans doute qu'il avoit encore conjecturé

Sext. Empyr. Pyrrh. Hypoth. l. 3.

qu'il n'y a gueres de corps qu'on ne puiſſe légitimement ſoupçonner d'avoir été eau, ou du moins fluides. Tels ſont les Diamans, les Cryſtaux, les Métaux, les Minéraux, les Perles, toutes les Pierres : on a même obſervé que la plupárt des ſubſtances métalliques redevienment eau, après qu'on les a réduites en chaux ou en ſels. D'ailleurs, Thalès avoit long-tems ſéjourné en Egypte, où l'on croyoit que tout avoit commencé par être une pâte molle & bourbeuſe, où même on regardoit l'Eau comme la plus grande de toutes les Divinités. C'eſt pour cela que les anciens Poëtes aſſurérent que Venus qui eſt la Déeſſe de la génération, & pour ainſi dire, l'ame de ce qui vit, de ce qui reſpire, étoit née de la Mer. Tout cela engagea ce Philoſophe à poſer l'eau pour le fondement de ſon ſyſtême, car les ſyſtêmes ſont en quelque maniere le repos de l'eſprit. Il ne diſtingua point le principe fondamental en d'autres principes ſubalternes & acceſſoires, perſuadé que l'eau ſeule pouvoit ſuppléer à tout, & que c'étoit la cauſe efficiente & formelle de tout. Phurn. c. 4.

Quelques Chymiſtes ont voulu révivifier, pour me ſervir d'une de leurs expreſſions, le principe de Thalès, & entre autres David van-der-Becke, & Jean-Baptiſte van-Helmont. L'ouvrage

du premier plus connu en Allemagne que dans les autres pays, a pour titre : *Experimenta & Meditationes circa naturalium rerum principa.* A l'égard du ſecond, ſes Ecrits, au travers de mille faux raiſonnemens & de mille expériences hazardées, brillent de je ne ſçai quel eſprit d'invention. Ce Philoſophe principalement ſe félicitoit d'avoir un Alkaëſt ou diſſolvant général, capable de décompoſer tous les corps & de les réſoudre en une liqueur inſipide, malgré la plus étroite tiſſure de leurs parties. Mais cet Alkaëſt ſi vanté, il ne l'a jamais donné au public : car c'eſt ne lui rien donner que de s'envelopper de termes obſcurs & myſtérieux, qu'aucun homme n'entend, & qu'aucun homme raiſonnable ne cherche à deviner.

Le défaut de tous ces ſyſtêmes, comme je l'ai déja inſinué, venoit de ce qu'on s'arrêtoit trop au premier coup d'œil jetté ſur la face de la Nature. En effet, l'eau eſt un véhicule propre à charrier des parties de différent genre, leſquelles ſe trouvant en ſuffiſante quantité & en certaine diſpoſition, forment des aſſemblages ou durs ou friables, ou opaques, ou tranſparens. Mais ſeule, elle n'eſt capable que de fluidité & de congellation : ce qui mérite d'être ſingulierement obſervé. L'eau ne peut of-

frir des corps réels & durables, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'elle eſt impregnée ou de ſels ou de ſouphres, dont elle tenoit les molécules écartées les unes des autres. Et lorſque ces molécules ſe rapprochent, ſoit par l'évaporation de l'eau, ſoit de quelque autre maniere, alors ſe forment des corps véritablement dignes de ce nom. Mais l'eau n'en a point l'honneur, ſi ce n'eſt que ſon mouvement naturel & intérieur contribue à l'arrangement de leurs parties intégrantes: arrangement pourtant qui ne ſe feroit qu'avec beaucoup de lenteur, ſi d'autres cauſes ne s'y joignoient.

La maniere dont Thalès eviſagea ſon grand principe, le conduiſit encore à deux penſées importantes: l'une, qu'il n'y a point de corps proprement dits, mais des aſſemblages momentanés, de petits corps liés les uns aux autres, & dont chacun à part ne ſeroit ni viſible ni palpable: l'autre, que tout arrive par la force répandue dans l'Univers, & par une certaine ſucceſſion qu'on devine mieux qu'on ne peut l'expliquer. C'étoit dans le langage de Thalês, du moins dans celui dont il ſe paroit quelquefois. *Providentiæ conſtans judicium & immutabilis poteſtas.* L'ordre ſi merveilleux de la Nature y feroit ſoupçonner une ſorte de fatalité, ſi l'on ne ſçavoit que l'Etre

suprême combine le moral & le physique par des loix qui leur sont propres & assorties, de maniere qu'il laisse aux agens libres toute la liberté, toute la spontanéité de leurs actes, & qu'il produit dans les corps toute l'activité de leurs mouvemens, toutes les modifications qui leur surviennent. Je répéterai ici que dans l'Antiquité, les Philosophes les plus indulgens à la mollesse du cœur, ont été les plus grands partisans de la Liberté : au lieu que les Philosophes qui se piquoient d'une vie austere & d'une morale rigide, étoient tous défenseurs de la Nécessité & du Fatalisme.

J'ai dit que les Egyptiens avoient soutenu avant Thalès, que la réunion de toutes choses s'étoit faite par l'eau. Je dirai encore, qu'ils soutenoient que la Terre, comme un navire abandonné à lui-même, flottoit dans un Océan immense, & qu'il en suivoit toutes les irrégularités, tous les caprices. De là sont venues beaucoup d'expressions qui se rencontrent dans les Ouvrages des Anciens, & même dans l'Ecriture Sainte : par exemple, que la Terre est environnée d'eau, qu'elle est une Isle, qu'elle court souvent risque de périr & de faire naufrage : que les rivieres & les fontaines sont des échapemens de la mer extérieure qui s'insinue à travers les

V. Sen. Quæst. Natur. l. 6. & Aristot Metaph. l. 3. V. etiam Manil. l. 4.

pores de la Terre ; qu'elle panche tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, &c. La Géographie a particulierement souffert de cette erreur primitive, & elle ne pouvoit manquer d'en souffrir. Quand on se trompe en quelque point, bientôt on se trompe en plusieurs, & enfin on se trompe en tous : tant la chaine des vérités est étroite & serrée d'une maniere imperceptible.

Les Mahométans qui voyagent si peu, & qui par là même se préférent à toutes les autres nations, comme n'ayant aucun besoin de leur secours, croyent encore aujourd'hui que la Terre est bornée par une haute montagne, de figure conique, derriere laquelle se cache le Soleil pendant les nuits ; & qu'au-delà tout est inaccessible, tout est inhabité. Ils ajoutent que Mahomet fait allusion à ce morceau de Physique dans le quarante-neuviéme Chapitre de l'Alcoran, c'est-à-dire, dans celui où il se livre avec le moins de retenue à de folles imaginations. Un pareil trait me rappelle ce Voyageur de l'Antiquité, qui presque éteint par ses longues courses, vint mourir au pied des hautes montagnes dont est hérissé le détroit de Gibraltar du côté de l'Afrique, & qui grava sur une pierre l'épitaphe suivante: *N'y aura-t-il point quelqu'un encore plus extrava-*

Tournef Voyage du Lev. t. 2.

gant que moi, qui veuille sçavoir ce qui est au delà de ces montagnes ?



CHAPITRE XII.

I. *De la Secte Ionique.* II. *D'Anaximandre.* III. *D'Anaximénès.* IV. *D'Anaxagore.* V. *De Diogene d'Apollonie.* VI. *D'Archelaüs.* VII. *Ce qu'on doit penser du Traité attribué à Plutarque, des opinions des Philosophes.*

I.

De la Secte Ionique.

LA grande réputation qu'avoit Thalès dans l'Ionie, lui attira un grand nombre de Disciples & d'Amis : car on ne pouvoit être l'un sans l'autre. Heureux le Maître qui plaît en enseignant ; & qui touche le cœur avant que d'éclairer l'esprit ! ses instructions en deviennent & plus rapides & plus persuasives. Thalès eut parmi ses Disciples jusqu'à une Courtisanne. C'étoit la fameuse Aspasie, qui fut presque une autre Héléne par les guerres qu'elle causa. On juge bien que du métier dont elle étoit, il falloit une beauté privilégiée & encore plus d'esprit que de beauté, plus de

Plut. in Pericle. Menag. in Mulier. Philos.

talens peut-être que d'esprit, pour transmettre son nom à la postérité. Aussi Periclès, le plus grand Capitaine de son siécle, aima-t-il Aspasie jusqu'à la fureur, & Socrate le plus adroit des Philosophes, recherchoit-il passionnément sa conversation. La Courtisane les traitoit selon leur goût & leur caractere, prodiguoit à l'un ses caresses, & brilloit devant l'autre par des graces infinies. Au reste Thalès fut le fondateur de la Secte Ionique composée principalement de Physiciens & d'Astronomes, de gens qui s'adonnoient pour toute leur vie à la recherche des choses naturelles. Cette Secte est en regard avec l'Italique, dont Pythagore fut l'inventeur & qui s'étendit particulierement dans la grande Gréce. Il est étonnant combien la Philosophie excitoit alors de mouvemens. C'étoit une occupation sérieuse, durable, indépendamment des circonstances ; & on se croyoit honoré de lui donner des jours que nous donnons aujourd'hui lâchement aux affaires ou aux plaisirs. Encore, s'il y avoit à choisir, les plaisirs enchanteurs devroient-ils l'emporter ?

II.

Thalès mourut fort âgé & au milieu D'Anaximandre.

de sa famille philosophique. Anaximandre, qui étoit son ami & de tous les tems, recueillit sa succession, & se trouva à la tête de l'Ecole de Milet. Souvent un emploi brillant fait connoître celui que l'obscurité auroit anéanti : on s'efforce de paroître avec succès, parce qu'on est en place de paroître. Selon Anaximandre, tout venoit de l'infini & tout s'y replongeoit à son tour. Mais qu'est-ce que l'Infini? Il ne paroît pas que le Philosophe successeur de Thalès expliquât sa pensée, ni même qu'il pût l'expliquer. Il disoit bien que l'Infini est immuable, qu'il ne souffre aucun déchet ni aucun changement : il ne vouloit pas de distinction réelle entre la substance & ses modifications, ou accidens : il ajoutoit que l'Infini est tout, que l'action de la créature n'est point une modification de sa substance, parce qu'à proprement parler, elle n'agit point ; que tout est également arrangé dans l'Infini, également certain, sans variation & sans succession. Mais quoi de plus obscur, de moins propre à éclairer l'esprit? Cependant ce système, tel que je viens de l'exposer, a été saisi avidement par quelque Anglois, & entr'autres par le Duc de Buckingham dans son Discours si bizarre sur la Religion.

Diog. Laërt. in Anaxim.

Plus heureux en matiere d'Astrono-

mie, Anaximandre obſerva le premier l'obliquité du Zodiaque, d'où dépend la connoiſſance des Equinoxes & des Solſtices; & cette connoiſſance importante dans ſon ſiécle, il la pouſſa auſſi loin qu'elle pouvoit aller. Homere, dit Strabon, fut très-ſçavant dans la Géographie. Après lui ſe diſtinguerent Anaximandre & Hécatée de Milet. Le premier oſa dreſſer une Table Géographique, & perſonne avant lui n'avoit formé une pareille entrepriſe; le ſecond donna un Traité curieux ſur la même matiere, où il tâcha ſur-tout de marquer la ſituation des fleuves & des montagnes. Depuis Anaximandre, ces ſortes de Tables devinrent plus communes, & on ne manqua point de les perfectionner, comme étant d'une utilité infinie. Les Princes en ornoient leurs cabinets; & les Conquérans, pour conſerver la mémoire des batailles qu'ils avoient gagnées, en faiſoient faire pluſieurs copies, qu'ils répandoient après dans les principaux Temples. On voyoit au milieu de celui de Jupiter Hammon une Table Géographique toute d'or, qui venoit d'Alexandre victorieux de tant de nations différentes, & qu'il avoit fait dreſſer par les Géographes & les Arpenteurs qui ſuivoient ſon Armée.

Plin. l. 2.

Geag. L. 1.

Ælian. l. 8. Une découverte avantageuſe n'en demeure point là. Dès le tems de Socrate, il y eut des Mappemondes, ou des Tables générales qui repréſentoient la Terre en raccourci, &, pour ainſi dire, ſous un même point de vue. Car ce Philoſophe voulant rabbaiſſer le faſte du jeune Alcibiade, qui ſe félicitoit de ſes nombreux héritages, le mena devant une de ſes Mappemondes & le pria de lui montrer où étoit l'Attique, & dans l'Attique où étoient ſes terres. Alcibiade décontenancé ne put en venir à bout, & avoua que de ſi petits objets ne méritoient point d'être inſérés dans une Table générale. Alors le Philoſophe le regardant avec un ſouris amer, lui dit; *Homme vain, hé! quel eſt donc le motif ſi important de votre orgueil?* Sénéque a encore renchéri ſur Socrate. Car pour ſe moquer des Romains qui faiſoient ſonner trop haut & la multitude & la rapidité de leurs conquêtes, il leur crioit ſans ceſſe; N'oubliez pas que cette Terre où vous navigez, où vous prenez des villes, où vous donnez des batailles, où vous partagez les Couronnes à votre gré, n'eſt qu'un point, un grain de ſable, moins encore, eu égard à la grandeur de l'Univers.

III.

III.

Anaximandre obtint pour ſucceſſeur dans l'Ecole de Milet Anaximénès, lequel établit l'Air pour le principe de toutes choſes. Mais comme il tomboit en même tems d'accord que l'Air eſt infini, ſon ſentiment revenoit à celui d'Anaximandre, mais un peu déguiſé. Tous les deux ne reconnoiſſoient d'autre Divinité que ce même Infini, en s'expliquant de la maniere ſuivante. Toute la Nature eſt corporelle, c'eſt-à-dire, inanimée, brute, ſans aucune force. Mais le mouvement, qui lui a été communiqué, l'a élèvée, pour ainſi dire, à la Divinité. Cette Divinité pourtant n'eſt point une ſuite de la nature des corps, mais ſeulement de la totalité des corps arrangés dans le meilleur ordre où ils peuvent l'être.

D'Anaximénès.

Je trouve quelques traces du ſyſtême d'Anaximénès dans Varron, & dans Pline : mais il y offre, ce me ſemble, un air moins choquant, & moins déſagréable. Ces deux illuſtres Romains penſoient que les germes, les ſemences de toutes choſes tombent des Aſtres par une eſpece de ſympathie ; qu'elles ſont conſervées dans l'air comme dans un lieu d'entrepôs ; qu'enfin la Terre préparée les reçoit comme le principe de

Varro l. 1. de re ruſticâ. Plin. l. 2. V. Hard. in hunc. Plin. lib.

sa fertilité, & comme un gage de la correspondance qui est entre elle & le Ciel. On a même, suivant Apulée, poussé plus loin cette opinion, qui est déja susceptible de tours ingénieux : on a cru que le Ciel renfermoit exactement & les figures & les ressemblances de tout ce qui nait, de tout ce qui brille sur la Terre : on a distingué l'Astronomie en supérieure & en inférieure, persuadé que l'une dépend de l'autre, & que toutes les parties de l'Univers ont une beauté de rapport & d'assortiment ; enfin, on a tiré le mot *Cœlum* d'un autre mot Latin qui signifie *gravure*, parce qu'on supposoit que toutes les productions de la Terre sont effectivement gravées dans le Ciel. Le Poëte Ennius l'appelloit, *ce beau Bouclier de l'Univers, où se trouvent de si excellentes représentations des plantes & des animaux terrestres*, L'image est poëtique, mais tirée d'une très-ancienne Philosophie.

De Deo Soccaris.

Dois-je ajouter que les Juifs Cabbalistes, & après eux Postel, Agrippa, Pic de la Mirande, Robert Fludd, Jacques Gaffarel, ont regardé le Ciel comme un véritable Livre, où est écrit tout ce qui se passe dans la Nature ? Et qu'on ne croye pas que ce soit là une exagération, ou une pen-

sée métaphorique. Réellement, ils s'imaginoient que tout est tracé dans le Ciel en caracteres Hébreux, & que ces caracteres forment des mots & des lignes séparées les unes des autres. Mais cet Alphabet céleste n'est point facile à déchiffrer: il est au-dessus de la portée ordinaire des hommes, & peu ont été assez heureux pour y parvenir. Guillaume Postel assure cependant, & avec serment, qu'il en avoit la clef. Pouvoit-il se flater d'être cru?

Parmi les inventions attribuées à Anaximénès, la plus considérable est d'avoir trouvé le Cadran solaire. Ce fut à Lacédémone que se montra d'abord cet ouvrage nouveau, & il y causa une surprise générale. Tous les yeux admirerent, du moins ceux qui sçavoient admirer, comment l'ombre formée par le style, marquoit avec tant de précision les mouvemens du Soleil, & partageoit le jour en des parties égales. Chez les anciens Grecs, les heures ne signifioient que les saisons de l'année: & c'est pour cela qu'Homere les nomme les Portieres du Ciel. D'abord, il n'y en eut que trois, parce qu'il n'y avoit que trois saisons, le Printems, l'Eté, l'Hiver: ensuite il y en eut cinq, parce qu'on ajouta aux trois autres l'Automne & le Solstice d'Hiver, ou sa par-

Plin. ubi suprà.

tie la plus froide. Enfin, quand on prit la résolution de partager le jour en douze parties égales, on appella heure chaque partie ; & les Poëtes dirent que c'étoient douze sœurs au service de Jupiter, & qui gardoient continuellement les barrieres du Ciel, pour les ouvrir & les refermer à son gré.

IV.

D'Anaxagore.

Cicer. de Orat, l. 3.

Après la mort d'Anaximenès, l'Ecole de Milet fut transférée à Lampsaque par un de ses disciples, qui étoit le fameux Anaxagore, l'homme de son tems, peut-être, qui sçavoit le mieux allier à la sagesse des conseils, la fermeté de l'exécution. Jeune encore & maître d'un bien considérable, deux écueils dont la vertu se sauve mal aisément, il se livra sans réserve à l'étude de la Philosophie, à cette étude, dis-je, qui exclud presque toutes les autres. Aussi les soins domestiques, le détail humiliant du ménage, cent petites attentions qui consument la plus grande partie de la vie, ne l'arrêterent point. Ses parens lui reprochoient sans cesse, à la maniere des parens, que tout son patrimoine s'enlevoit par sa négligence ; & il leur repliquoit d'un ton décisif ; *Le tems que j'aurois mis*

Valer. Maxim. l. 8.

à le conserver, je l'ai mis à m'instruire. A tout prendre, ai-je eu tort ? La vie d'Anaxagore fut également soutenue & désintéressée, sans aucun intervalle de foiblesse. Il préféra toujours, suivant l'expression Grecque, une goute de sagesse à une tonne de fortune. On lui demandoit un jour, quel emploi siéoit le mieux à un homme qui sçait penser ; & il se contenta de montrer de la main le Ciel, persuadé que le spectacle brillant & toujours nouveau qu'il offre à tous les yeux, fournit d'assez grands sujets de réflexions pour n'en point rechercher d'autres. *Sta, & considera mirabilia Dei.*

Diog. Laërt. in Anax. Cic. l. 2. de Natur. Deor.

Job. c. 37.

Se sentant assez fort des connoissances qu'il avoit acquises en Ionie, Anaxagore passa à Athenes, où, quoique étranger, il lia bientôt une étroite amitié avec les citoyens les plus distingués, & sur-tout avec Périclès. Mait ce qu'on doit admirer le plus, c'est qu'il n'employa jamais son crédit à se procurer des avantages personnels : il l'employa tout entier à faire connoître ceux qui en avoient besoin, & qui languissoient dans l'obscurité. Le plus grand mérite est celui qui met tous les autres en état de rendre à la Société les services effectifs, ou qu'ils peuvent, ou qu'ils doivent lui rendre.

Cependant Anaxagore déplut à cette espece de gens, qui se font de quelque apparence de vertu un titre pour haïr & persécuter leurs adversaires. Sous le vain prétexte qu'il blâmoit trop ouvertement ce qu'il y avoit de plus autorisé à Athenes, on le traina en prison, on le chargea de fers. Périclès accourut au secours de son ami maltraité : mais avec tout son crédit, avec son éloquence même, il ne put empêcher qu'on ne le condamnât à une amende de cinq talens, & à l'exil. Que je plains ces hommes de mérite, qui par leur zele & par un courage d'esprit préférable au zele même, s'attirent l'inimitié de ceux que choque toute vérité dite hardiment ! Il y a longtems qu'on s'apperçoit que cette malheureuse étrangere ne rencontre parmi nous que des disgraces & des contradictions.

Anaxagore quitta sans peine la Gréce où il avoit été si peu ménagé, & il revint dans sa Patrie où il fut en revenche très-considéré. Après quelques doutes, il se fixa à Lampsaque, où se rendirent tous les écoliers qu'avoit eu Anaximénès. Il les conduisit avec beaucoup d'ordre & de sagesse, cherchant encore plus à les nourrir de sentimens mâles & généreux, qu'à leur

inspirer des connoissances nouvelles. Au lit de la mort, on lui demanda s'il n'auroit pas souhaité de rendre les derniers soupirs à Clazomène, qui étoit le lieu de sa naissance, & entre les bras de sa famille : Cela m'est assez indifférent, reprit-il ; le chemin qui conduit à l'autre Monde, n'est pas plus long de Lampsaque que de Clazomène. *Undique tantumdem viæ est apud Inferos*, disoit Ciceron. Les amis d'Anaxagore, sincerement amis, ne l'oublierent point après sa mort. Ils firent dresser sur son tombeau deux autels, l'un dédié au Bon sens & l'autre à la Vérité : ils vouloient par là consacrer sa mémoire, autant qu'elle pouvoit l'être. Quel éloge plus magnifique que celui d'homme vrai, d'homme raisonnable !

Tusc. Quæst. l. 1.
Ælian. l. 8.

Pour ce qui regarde les sentimens d'Anaxagore, il s'éleva fort au-dessus de tout ce qui avoit paru avant lui dans l'Ecole de Milet. Il reconnut une Intelligence suprême, un Entendement infini, qui avoit donné l'ordre, la vie & des proportions justes à tout Il se déclara hautement contre ceux qui d'un côté n'admettoient qu'une Matiere vile & informe, & de l'autre, croyoient que le hazard ou une fatalité aveugle avoit suffi pour mettre l'Uni-

Metaphyſ. l. 1. vers dans la ſymmétrie où il ſe trouve. Sur cela ſe récrie Ariſtote, qu'il faloit que tous les Phyſiciens qui ont précédé Anaxagore, fuſſent yvres. *Car ſans avoir perdu la raiſon*, continue-t-il, *peut-on attribuer au hazard la ſtructure de l'Univers, ce merveilleux tout-enſemble, qui ne perd que de n'être point aſſez connu?* Mais par malheur, Ariſtote lui même a été ſoupçonné de croire que tout devoit ſa naiſſance à une fatalité aveugle. Il eſt aſſez ordinaire parmi les hommes, que l'Athée écrive contre ceux qui ont les mêmes ſentimens que lui; ſoit qu'il ſe reſpecte encore aſſez pour n'oſer révéler ſes égaremens au public, ſoit qu'il y ait bien des momens où l'eſprit malgré lui-même n'eſt plus la dupe des inſinuations du cœur.

Ce premier Etre une fois établi &, pour ainſi parler, rendu ſenſible, Anaxagore n'eut pas de peine à en déduire ſa doctrine des *Homœoméries* ou des parties ſimilaires : doctrine aſſez ingénieuſe, & plus impoſante encore qu'ingénieuſe, pour le tems où elle fut propoſée. Or voici ce qu'Anaxagore entendoit par ces *Homœoméries*. » Dieu » ayant trouvé la matiére dans un dé» ſordre très-grand, & le déſordre ne » pouvant jamais lui plaire, parce que

Lucret. l. 1.

» c'eſt un mal, une imperfection; Dieu » dis-je, voulut rappeller toutes cho» ſes à un plan plus réglé, & plus » digne de lui. Pour cela, il diviſa » la matiere en une infinité de peti» tes parties, qui devoient être com» me les élémens des corps, & qui » étoient ſemblables dans leurs moin» dres qualités à ces corps mêmes. » Toutes ces parties diſperſées avec » art, ont une tendance naturelle à ſe » rejoindre, & ſe rejoignent effective» ment, quand les différens beſoins de » la Nature le demandent. Ainſi le » pain qu'on mange, les alimens qu'on » prend, renferment des particules de » ſang, de lymphe, d'eſprits animaux, » de nerfs, de cheveux, d'ongles, leſ» quelles vont ſe rendre par leur mou» vement propre & par je ne ſçai quel » inſtinct, aux endroits qui leur ſont » deſtinés. Ainſi le bois qu'on allu» me, contient des particules de feu, » de fumée, d'eau, de cendres, de » ſels lixiviels, qui ſe détachent les » unes des autres, & qui, après avoir » quelque tems nagé dans l'air, vont » former de nouveau bois. » De cette maniere, Anaxagore croyoit expliquer tous les phénomenes de la Nature; & il les expliquoit à la vérité, plus en Hiſtorien qui rapporte des faits,

qu'en Philoſophe qui les approfondit.

Mais ce qu'on peut tirer de plus utile de ſon ſyſtême, ce ſont les trois obſervations ſuivantes. La premiere, que preſque tous les Sçavans de l'Antiquité ont jugé que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere : quelques-uns ſeulement ont ajouté que Dieu avoit réglé ce mouvement, qui d'abord & de lui-même n'étoit aſſujetti à aucune loi : au lieu qu'il eſt aſſez avéré que la matiere eſt indifférente au mouvement & au repos, ſoit qu'on regarde le repos comme une négation du mouvement, ſoit qu'on le regarde comme une véritable force, un principe ſuffiſant de réſiſtance, *vis inertiæ.*

D'illuſtres Modernes, en reconnoiſſant que Dieu a imprimé tout le mouvement à la matiere, ont reconnu en même tems, que malgré les chocs innombrables des corps & les diſtributions inégales de ce mouvement, la même quantité ſubſiſtoit toujours, & qu'elle avoit pour meſure commune le produit de la maſſe par la vîteſſe, ainſi que le vouloit Deſcartes, ou le produit de la maſſe par le quarré de la vîteſſe, ainſi que le veulent aujourd'hui tous les Mathématiciens étrangers : ce qui paroît mieux s'accorder avec la force des corps ou les hauteurs auſquelles cette force

peut élever les corps pesans. La seconde observation, c'est que les mêmes Philosophes qui soutenoient que le mouvement est essentiel à la matiere, soutenoient aussi que Dieu ayant corrigé ce qu'il y avoit de désordonné dans ce mouvement, & l'ayant réduit à des loix générales, il n'eut plus aucun besoin d'y mettre la main. *Ille ipse omnium conditor & Rector*, dit Séneque, *scripsit quidem fata, sed sequitur: semper paret, semel jussit.* La matiere devint une espece de principe actif, & sa fécondité s'accrut à l'infini. Toutes ces modifications furent la suite du premier mouvement; elles y étoient comme enchaînées d'une maniere si invincible, qu'elles devoient se succéder les unes aux autres sans aucun obstacle. Il n'y a point d'événement qui ne tienne & à ce qui l'a précédé & à ce qui s'en est ensuivi: tout est lié par des nœuds inaltérables. Ainsi, il n'a falu pour l'ordre & l'arrangement de l'Univers, qu'un seul acte de la volonté Divine, qu'une seule opération de l'Etre tout-puissant. Toute cette doctrine pourroit bien passer pour une explication mal entendue du premier chapitre de la Genèse, où il est dit que le Seigneur ayant achevé tous ses ouvrages en six jours, se reposa le septieme, & cessa de rien produire.

De Provid. c. 5.

La derniere observation regarde plus particulierement Anaxagore que les deux autres, & lui fait assez d'honneur. Car elle suppose quelque conformité entre son systême des *Homœoméries*, & celui des plus judicieux Philosophes de notre Age, qui sont persuadés qu'il y a des substances primordiales répandues dans tous les mixtes, lesquelles, quoiqu'il arrive à ces mixtes, gardent leur figure déterminée ainsi que des élémens inaltérables, & sont invincibles à tous les chocs & à toutes les attaques du dehors. Telles sont les particules salines, nitreuses, gypseuses, métalliques, sulphureuses, arsénicales, &c. qui entrent dans la composition des mixtes, & qui, malgré leurs différens changemens, ne souffrent jamais aucune altération, reparoissent sous leurs formes ordinaires, & reprennent leurs premieres qualités, soit par un effet naturel, soit par le secours de l'Art qui met la Nature en état d'agir.

Outre ces substances primordiales, dont la solidité ou la force intérieure est proportionnée à la quantité de mouvement qui subsiste dans l'Univers, il y a encore une matiere indifférente à tout & répandue par tout, laquelle sert à lier ces corps primordiaux & élémentaires, & à leur donner un état de consis-

tence & de visibilité. Cette matiere suffit pour conserver à tous les corps leur caractere intime & essentiel, & pour les varier à l'infini, selon les pores où elle se fige, selon les couloirs par où elle s'échappe, selon les creusets où elle se cuit, selon les matrices où elle se rafine; en un mot, selon les filieres où elle passe. Mais tout ceci demanderoit un plus long éclaircissement. Je reviens à Anaxagore.

V.

De Diogene d'Apollonie.

Comme il jouissoit d'une réputation très-étendue, autant en qualité d'homme d'esprit, dont les entretiens peuvent délasser, qu'en qualité d'homme de grand sens à qui on peut parler d'affaires, il étoit souvent appellé par les Princes qui régnoient dans l'Asie mineure, & qui avoient besoin de ses lumieres, soit pour établir de nouvelles Loix, soit pour rédiger par écrit des Traités de paix ou d'alliance; & alors Diogene d'Apollonie présidoit à l'Ecole de Lampsaque, & y présidoit noblement. Ce Diogene, esprit souple & adroit, susceptible de toutes les formes qu'il vouloit prendre, avoit une idée peu commune sur l'Air, qu'il croyoit contenir quelque chose d'immatériel: mais faute de termes propres, il n'expliquoit pas plus ouvertement sa pensée.

V. ejus Tract. ubi continentur suspiciones de latent. qualit. aëris.

Le curieux M. Boyle, à qui la Philosophie expérimentale a tant d'obligations, après beaucoup de doutes & d'incertitudes, étoit enfin tombé d'accord que l'air renferme quelque qualité occulte & qu'on ne connoitra jamais bien, faute de connoitre tous les corps souterrains qui envoyent des exhalaisons, & dont il sort des écoulemens presque insensibles qui se répandent dans notre atmosphere. Il appelloit d'ailleurs l'air le réservoir des corpuscules ou des esprits séminaux, le lieu du nitre volatil ou de l'esprit universel, qui est plein d'action, & qui tient de la nature du feu.

VI.

D'Archelaüs.

Le dernier Professeur de l'Ecole Ionique, fut enfin Archélaüs. Il ne changea presque rien à la doctrine d'Anaxagore, qui avoit alors un grand éclat: mais il se chercha un plus grand théatre, une nouvelle patrie plus propre à faire briller ses connoissances, la ville d'Athenes, où venoient se rendre tous ceux qui avoient des talens, & où les talens se perfectionnoient encore par l'estime & par la haute considération dont on les honoroit. Récompense plus précieuse & plus agréable pour qui la

sçait goûter, que toutes les richesses du monde ! Archélaüs commença donc une carriere plus pénible à Athenes. Il fut transporté d'une joie secrette, quand il se vit entouré de disciples clairvoyans & attentifs, qui ne se rendoient pas aux premieres lueurs : il renouvella de force & de courage pour s'attirer leur estime. Qu'il est difficile de plaire à certaines gens : mais aussi qu'on est flaté, quand on leur a plu ! Alexandre, dans la plus périlleuse occasion de sa vie, s'écrioit : O Athéniens, qu'il m'en coute cher pour être loué de vous !

Au nombre des Disciples d'Archêlaüs se trouva Socrate. Un homme si célébre fait la gloire & l'éloge du Maître, qui ne fut point jaloux de le voir bientôt s'élever au-dessus de lui-même. L'art de former de grands génies demande qu'on le soit à plus d'un titre, quoique par modestie on craigne quelquefois de le paroître.

VII.

Ce qu'on doit penser du Traité attribué à Plutarque, des opinions des Philosophes.

Parmi les Oeuvres mêlées de Plutarque, se trouve un Traité partagé en cinq Livres & qui a pour titre, des Opinions des Philosophes. Ce Traité, si je ne me trompe, fait également tort & à l'Auteur sous le nom duquel il a paru, & à ceux dont il rapporte les sentimens

dans un aſſez grand déſordre. Et pour commencer par l'Auteur, qu'y a-t-il de moins juſte, de moins conforme au génie de Plutarque, que tout ce Traité ? Je n'y reconnois, ni ſon ſtyle grave & ſentencieux, ni ſa maniere d'écrire, prolixe à la vérité, mais toujours nourrie de traits frappans & d'exemples inſtructifs. D'ailleurs, Plutarque n'avance preſque rien qu'il ne faſſe connoître au même tems ce qu'il en penſe. Un jugement prompt & d'ordinaire aſſez ſûr, pourvu qu'il ne s'agiſſe point des idées Platoniciennes, caractériſe toutes ſes compilations : & c'eſt par là qu'il les rend utiles, & d'un détail agréable. Mais dans ce ſeul Traité, Plutarque n'eſt plus lui-même : il donne le vrai & le faux ſans aucune diſcuſſion : on ne ſçait quand il loue ni quand il blâme, quand il n'eſt que ſimple narrateur ou quand il ajoute du ſien. Je conclus delà, ou qu'il vouloit ſe moquer des anciens Philoſophes en leur attribuant tant de paradoxes, tant de choſes inſoutenables ; ou que ce qu'il a écrit n'eſt qu'un eſſai informe, des matériaux préparés pour un plus grand Ouvrage.

En effet, tout ſyſtême de Philoſophie eſt tel de ſa nature, qu'il doit être montré en entier pour plaire. Ce qu'on en détache, les morceaux iſolés, perdent

tout leur prix, parce qu'on a rompu le précieux enchaînement qui les éclaircit & les fortifie. Des propositions rendues vraisemblables par la liaison d'un systême, qui y conduit imperceptiblement, peuvent paroître douteuses, quelquefois même ridicules, quand on les ôte de leur place. Que des preuves, par exemple, que donnent les Cartésiens de la spiritualité de l'ame & de la justice d'un Dieu vengeur, sous lequel on ne peut être puni qu'on ne l'ait mérité; que de ces preuves, dis-je, quelqu'un sépare le sentiment, que les Bêtes sont de pures machines; ce sentiment ne paroitra-t-il point absurde? Qu'on dise tout crûment avec le plus grand Métaphysicien de notre siécle, que nous voyons toutes choses en Dieu; ne courra-t-on point risque d'être raillé, à moins qu'on n'ait combattu auparavant les différentes manieres dont les Philosophes supposent que nous voyons les objets du dehors, & qu'on n'ait montré qu'il ne reste que celle-là de probable! Qu'on répéte enfin d'après quelques Philosophes Anglois, disciples de l'illustre Mr. Newton, que Dieu a besoin de tems en tems de porter la main à ses ouvrages pour les empêcher de se décomposer; à combien de reproches ne sera-t-on point sujet, si l'on n'explique d'après les mêmes Phi-

losophes ce que c'est que l'inertie des corps, la tendance qu'ils ont au repos, tendance qui les porteroit tous à s'arrêter enfin, si Dieu ne réveilloit la Nature par des mouvemens propres & successifs, qui marquent évidemment que toute action consiste à donner sans cesse une nouvelle force aux choses, qu'elle veut entretenir & conserver !



CHAPITRE XIII.

I. *Abrégé de la Vie de Pythagore.* II. *Diverses erreurs qui ont couru sur son compte.* III. *De sa Morale.* IV. *Remarques sur ses Symboles.* V. *D'où venoit sa défense de manger des féves.* VI. *Ce qu'il disoit du concert que font les Astres.* VII. *S'il est le premier Auteur de la Métempsycose.* VIII. *Abrégé de sa doctrine sur les nombres.* IX. *Divers traits qui ont rapport à cette doctrine.*

I.

Abrégé de la Vie de Pythagore.

JE ne m'engagerai point dans aucun détail de Critique, ni sur la patrie de Pythagore, ni sur l'année de sa naissance, ni sur le genre de sa mort. Ce dé-

tail seroit plus curieux, qu'utile ; & le plaisir d'y avoir atteint la derniere précision, ne dédommageroit point de la peine qu'on y auroit essuyée. Je m'arrêterai donc à l'opinion la plus commune, suivant laquelle Pythagore nâquit à Samos, où Mnésarque son pere faisoit un petit commerce de bijoux & de pierres gravées. Malgré ce trafic cependant, malgré les disgraces de la fortune, Mnésarque tiroit son origine d'Ancée qui avoit régné à Samos, & qui étoit lui-même un des descendans du fameux Ancée de Céphalonie ; ce que je ne dis point par une frivole ostentation, pénétré que je suis qu'il n'y a que les actions seules qui louent & qui ennoblissent.

Pythagore passa les premieres années de sa vie, comme on les passe d'ordinaire : mal guidé, il les perdit entiérement. Par bonheur que cette perte fut bien-tôt réparée. Un de ses oncles, qui pensoit au-dessus de ce que les parens ont coutume de penser, fut touché de ses reparties pleines de feu ; & il l'envoya à Thalès & à Phérécide, qui fleurissoient alors dans l'Asie mineure. Le jeune homme redoubla d'esprit, quand il se vit dans un lieu où l'on pouvoit étudier, loin des caresses trompeuses & de ces entretiens de femmes qui éner-

vent les plus beaux naturels. Il fit même des progrès si rapides, que Thalès effrayé des talens extraordinaires de son Eleve, lui conseilla d'aller en Egypte & de s'attacher principalement aux Prêtres de Memphis. *Quand on a le bonheur de leur plaire*, ajouta Thalès, *on est sûr de puiser dans les véritables sources de la sagesse. Ils vous ouvrent tous leurs trésors.* En effet, ces Prêtres de Memphis, aussi bien que ceux de Thebes, employoient tout le tems qui leur restoit des fonctions sacrées & des exercices du temple, à étudier les choses naturelles & à instruire un certain nombre de jeunes gens : & ils ne s'avilissoient point, comme les autres Prêtres du Paganisme, qui après être revenus des temples & des lieux d'oraison, passoient le reste du jour à table ou parmi des femmes de débauche.

Jambl. c. 2.

Apul. 2. Florid.

Strab. apud Nat. Com. Mythol. l. 6.

L'Egypte ne termina pas les courses sçavantes de Pythagore. Il alla par tout où il y avoit des Philosophes à voir, & des connoissances à acquérir; & par tout on le regarda comme un homme extraordinaire, l'oserai-je dire? presque comme un Dieu. Sa modestie, son désintéressement, un air recueilli & circonspect, le distinguoient encore plus que sa pénétration, que son immense avidité de tout approfondir. Combien

l'honnête homme l'emporte-t-il sur l'homme sçavant ! Combien la vertu ajoûte-t-elle de lustre aux connoissances! Enrichi &, pour ainsi parler, chargé d'une abondante récolte, Pythagore revint dans sa patrie. Mais il la trouva inondée de gens de guerre, pleine de troubles & de dissensions, gémissante sous l'autorité tyrannique de Polycrate. Un séjour si triste ne pouvoit convenir à un Philosophe ami de la paix, & qui cherchoit un gouvernement modéré. Aussi Pythagore s'exila-t-il volontairement de l'Isle de Samos, incertain encore du séjour qu'il choisiroit.

Dans cette espece d'exil si honorable pour lui, il parcourut Délos & la plus grande partie du Péloponnese ; il s'instruisit à fond des judicieuses loix de Minos, & se composa une morale toute de faits singuliers & d'exemples frapans; enfin, il se fixa pour toujours dans cette partie de l'Italie si florissante alors, & qu'on nommoit par honneur la grande Gréce. Ce fut là que Pythagore répandit à pleines mains toutes les connoissances qu'il avoit acquises par ses voyages. Son zele intrépide & s'irritant même des obstacles, se plioit, s'étendoit à tout. Magistrats, Guerriers, Laboureurs, Femmes, Enfans, il instruisoit chacun dans ses devoirs, & il accom-

Just. l. 20. Jambl. c. 32.

pagnoit encore ſes inſtructions de ce charme ſecret, qui les fait aimer. En témoignage de quoi, on rapporte que jamais Philoſophe n'a eu des Diſciples plus fideles ni plus reconnoiſſans, que Pythagore. Ce qu'il avoit pronocé paſſoit pour un oracle, pour un texte divin. Non-ſeulement on n'oſoit combattre ſa doctrine; on étoit encore très-attentif à la tenir ſecrette, & à empêcher qu'elle ne perdît de ſon prix, en paſſant par des mains peu philoſophes. Auſſi Pythagore recommandoit-il à ſes diſciples de ne point ſouffrir d'hirondelles dans leurs maiſons, c'eſt-à-dire, des cauſeurs & des eſpions qui divulguent les ſecrets domeſtiques, & ce qui doit être éternellement caché.

Cœl. Rhodig. Antiq. Lect. l. 10.

L'étude de la Philoſophie, ce qui n'eſt point ſurprenant par rapport à ceux qui la ſaiſiſſent du bon côté, conduiſit Pythagore à l'étude des Mathématiques. Lui & Thalès, pouſſés d'une noble émulation, avancerent beaucoup la Géométrie parmi les Grecs, & l'enrichirent d'une infinité de théorêmes & de problêmes curieux. Ce qui ſert aujourd'hui d'occupation à la jeuneſſe qu'on veut élever utilement, a dû coûter autrefois beaucoup de travaux. Les routes que nous trouvons les plus faciles, & les plus commodes, ont été taillés dans le

Vitruv. l. 9.

vif du roc, & le premier coup de marteau ne s'eſt point donné ſans peine

J'ajouterai ici, que Pythagore faiſoit grand cas de ſa qualité de Mathématicien, à en juger du moins par les médailles qui ſont parvenues juſqu'à nous. Fulvius Urſinus en rapporte une où l'on voit d'un côté la tête d'Hérennia Eſtruſcilla, femme de Trajan Dèce; & au revers Pythagore eſt repréſenté aſſis devant une colonne qui ſoutient un globe, ſur lequel il appuye ſa main gauche, & de la droite il ſemble vouloir indiquer quelque choſe. Dans le revers d'une autre médaille frappée à l'honneur de Commode, & qui ſe trouve dans le Cabinet du Roi, Pythagore eſt repréſenté tenant à la main cette baguette dont ſe ſervoient les anciens Géométres, pour tracer leurs figures ſur le ſable: figures qui donnerent lieu à un étranger, que la tempête avoit jetté dans une Iſle inconnue, de s'écrier avec admiration, *J'apperçois des pas d'hommes*. En effet, ce n'eſt point aux habillemens ſomptueux ni aux parures étudiées qu'on les reconnoît: c'eſt à l'uſage qu'ils oſent faire de leur eſprit.

Mais ce qui prouve plus que tout le reſte, l'application conſtante de Pythahore aux Sciences exactes, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait réduit la Muſique en

Art; je veux dire, la chose du monde qui paroissoit la moins susceptible de contrainte & de regles. Un jour qu'il se promenoit aux environs d'une forge prêt à profiter de toutes les expériences qui se présenteroient, il pensa qu'on pourroit donner à l'ouïe quelque secours qui assurât ses décisions, à peu près comme on en a donné à la vûe & au toucher, deux sens principaux; dont l'un se rectifie par l'usage de l'Equerre & de la Régle, l'autre par celui de la Balance & des Mesures. Plein de cette pensée, il entendit par hazard le bruit de plusieurs marteaux, qui tombant sur une enclume, formoient un mêlange assorti de sons, & rendoient des accords parfaits. Il y distingua l'octave, la quinte, la quarte. Un si heureux événement l'engagea d'entrer dans la forge; & il s'y assura par beaucoup de répétitions faites à propos, que la différence de ces sons n'étoit fondée que sur les différentes pesanteurs des marteaux, & qu'on ne devoit point tenir compte, ni de leurs figures, ni de la situation du fer qu'on battoit, ni de la diversité qui pouvoit se rencontrer dans l'impétuosité du coup. Il examina donc avec toute l'attention possible la pesanteur de ces marteaux: il s'en retourna après chez lui. Là, ayant

ayant planté un long bâton en forme de chevalet, d'un angle de sa chambre à l'autre, il y attacha quatre cordes de même matiere, de même longueur, de même grosseur : & afin que son expérience fût plus exacte, il eut soin que ces cordes fussent tendues ou tirées par des poids. Il remarqua ensuite dans leurs accords les mêmes consonnances, qu'il avoit remarquées à la forge. Car le ton de la premiere corde tendue par un poids de 12 livres, comparé au ton de la seconde tendue par un poids de 6 livres, étoit dans le raport de 2 à 1, qui est l'octave. La plus voisine de celle-ci tirée par un poids de 8 livres, rendoit un ton qui étoit à celui de la premiere comme 3 à 2 ou 12 à 8, ce qui forme la quinte. Enfin la quatriéme corde tirée par un poids de 9 livres rendoit un ton qui, comparé à celui de la premiere, formoit la quarte. Tous ces raports convainquirent Pythagore à tel point, qu'il inventa un instrument, sur lequel il trouva moyen de rapporter la même tension que les poids avoient produite dans les cordes : & comme il vit avec plaisir que cette regle étoit toujours sûre, il l'apliqua dans la suite à plusieurs autres instrumens. On peut chercher un détail plus circonstancié dans les Auteurs, qui ont écrit sur la Musique

des Anciens : ce que j'ai hazardé suffit pour la gloire de Pythagore.

II.

Diverses erreurs qui ont couru sur son compte.

Au reste, comme les grandes réputations sont sujettes à une infinité d'erreurs & de mécomptes, la réputation de ce Philosophe n'en fut point exempte. On avoit trop d'intérêt à le produire sur la scene. Les uns feignirent qu'il étoit encore en Egypte, lorsque ce Royaume fut subjugué par Cambyse, & qu'il se trouva au nombre des prisonniers que ce Prince fit transporter à Babylone; que là, il connut les Prophêtes Daniel & Ezéchiel, qu'il se familiarisa avec eux, qu'il en apprit mille choses rares & curieuses : de sorte que Clément Alexandrin nomme sa Philosophie la Philosophie Hébraïque. Les autres soutinrent que Pythagore lui-même étoit Juif, & qu'il avoit emprunté sa fameuse *Tétractys* du *Tétragrammaton* des Hébreux, nom ineffable, tout rempli d'une vertu secrette, & qu'il étoit défendu de prononcer. Mais ce sont là de vaines conjectures, que notre siécle a aussi heureusement, que sans peine, réfutées. Et pour ne point m'écarter ici de la *Tétractys* des Pythagoriciens, j'avouerai d'après Plutarque, que ce n'étoit rien

Huet in Dem. Evang.
Strom, l. 1.
Van Dale de Arist. c. 17.
De plac. Philos. l. 1.

rien autre chose qu'un serment mystérieux, dont ils se servoient pour donner plus de poids & d'autorité à leur parole. » Nous jurons, disoient-ils, par » le nombre quatre, nombre qui est » saint de sa nature, & qui constitue » l'essence même de Dieu. Comment » cela ? en rappellant ses quatre plus essentielles perfections, son unité, sa » puissance infinie, sa bonté, sa sagesse. » Ce serment brilloit sur tout dans la bouche de Pythagore, qu'on soupçonne encore d'avoir donné le nom de *Tétractys* au nombre de trente-six. Et sa raison étoit, que comme l'essence divine est désignée par quatre, l'ame du monde est désignée par quatre fois neuf: & la beauté de ce dernier nombre, ajoutoit Plutarque, consiste en ce qu'il est formé des quatre premiers pairs & des quatre premiers impairs joints ensemble. Voilà un échantillon des propriétés imaginaires dont les Anciens se remplissoient l'esprit : propriétés cependant qu'on doit moins attribuer à Pythagore qu'à ses Disciples, extrêmement jaloux de se faire admirer. Il y a un Ouvrage de l'Abbé Trithéme presque aussi fou que devot, lequel a pour titre : Des Cachets Magiques & des Chiffres Planétaires inventés par les anciens Philosophes, & essayés à diverses repri-

V. aurea Carm.

Plut. de If. & Osir.

ſes ſur la vertu du *Tétragrammaton*.

In Tetr. Pythag. Valentin Weigel, moitié Philoſophe, moitié viſionnaire, a cru que la *Tétractys* de Pythagore étoit une Arithmétique quaternaire, dont il avoit ſeul la clef, & qui lui épargnoit toutes les difficultés qu'on rencontre ordinairement, & les fractions & les incommenſurables & les ſignes radicaux. Cette Arithmétique doit être miſe en regard avec la Binaire, propoſée par quelques modernes, mais dont il ne paroît point qu'on ait fait juſqu'ici, ni grand cas, ni grand uſage. Je ne ſçai où Weigel a puiſé cette conjecture : ce n'eſt pas la premiere, ni la ſeule qu'il ait riſquée. Du moins, je n'en trouve aucun veſtige dans ceux qui ont écrit ſur cette matiere, dans Nicomaque parmi les Grecs, dans Boëce & Apulée parmi les Latins.

Reuchl. de arte Cabal. l. 2. Mais de toutes les erreurs qui ſe ſont répandues ſur le compte de Pythagore, la plus importante eſt l'accuſation de Magie. On a porté même cette accuſation ſi loin, qu'on l'a regardé comme un homme très-profond dans cette Science, ou plutôt dans ce néant de toute Science, & qu'on lui a attribué je ne

Naudé, Apol. &c. c. 10. ſçai combien d'inventions ſubtiles, myſtérieuſes. Telles ſont le Miroir Aſtronomique, ou l'art d'entendre ce qui eſt pronoſtiqué par la Lune; la Roue d'O-

noꝛ

nomancie, ou le rapport que les noms propres ont entre eux; la Sphere de Divination; le Systême particulier des couleurs, où l'on prouve que vûes pendant le sommeil, elles sont toutes des signes de prospérité hors le bleu céleste. Pline le Naturaliste y ajoute la Médecine superstitieuse & Magique, celle qui consiste dans les sympathies & les antipathies, dans le combat réciproque des qualités élémentaires, dans mille autres suppositions pareilles, reçues par la foule avide & crédule des ignorans, c'est-à dire par le plus grand nombre. Lib. 15.

Mais à tous ces reproches de Magie intentés contre Pythagore, j'ai deux choses à répondre. La premiere, que c'est une des accusations qui se hazarde & le plus aisément & le plus volontiers, parce qu'on ne court aucun péril à la hazarder. *Facilius infamatur quam probatur*, disoit un autre Philosophe poursuivi pour le même crime, & également innocent. La seconde, c'est qu'il y a grande apparence que des gens prévenus de fausses idées, & trop dans le goût de ceux qui *sui quæstus causâ fictas suscitant sententias*, emprunterent le nom de Pythagore, pour se donner plus de crédit & de relief auprès des peuples follement attirés par la nouveauté. C'est ainsi qu'en agissent les

Apul. in Apol.

Ennius apud Cic. l. 1. de Divin.

Imposteurs de profession, & cette conduite frauduleuse ne leur réussit pas trop mal.

III.

De sa Morale.

Quelque net que me paroisse Pythagore du soupçon de Magie, je conviens pourtant qu'il y avoit donné lieu par ses manieres obscures & affectées : c'étoit là son caractere. Il aimoit à se couvrir de voiles mystérieux ; il tâchoit par des énigmes & des sous-entendus, à se faire deviner. Au fond cependant, rien n'étoit plus pur que la Morale de ce Philosophe : rien n'étoit plus conforme aux différens besoins de la Société. Il recommandoit à tout le monde de porter le joug pénible des loix, aux dépens même des avantages particuliers. Il faisoit valoir incessamment les égards de la tolérance, que les hommes se doivent les uns aux autres, & qui leur est si nécessaire dans cette variété infinie d'opinions où ils se trouvent malgré eux. Il ne donnoit le nom de sages qu'à ceux qui sont prêts de tout sacrifier à la vérité, richesses, honneurs, famille, réputation même, & qui s'étudient à répandre de solides bienfaits sur les autres : *par là*, ajoutoit-il, *on participe à la Divinité, on s'y unit de* la

Diog. Laërt. in Pythag. Antiph. apud Porph. l. 2. de abstin.

Ælian. l. 1.

la maniere la plus noble & la plus intime.

IV.

Cependant une Morale si sensée n'obtenoit son effet que par réflexion, le premier coup d'œil n'étoit point pour elle : & la raison, c'est qu'en la proposant, Pythagore l'enveloppoit de symboles & d'allégories qui font toujours quelque peine, sur-tout quand la pratique doit s'en suivre. Au lieu de dire simplement, *Ne vous présentez dans les Temples qu'avec un air modeste, décent & recueilli*, il disoit à ses Disciples, *Ne sacrifiez point aux Dieux les pieds nuds* : au lieu de dire, *Ne vous rendez pas la vie douloureuse, en vous chargeant à pure perte de trop de soins & de trop d'affaires*, il disoit, *Ne vous amusez pas à couper du bois dans votre chemin* : au lieu de dire, *Soyez prêt & actif à toutes les heures du jour*, il disoit, *Ne tuez jamais le coq* : au lieu de dire, *Ne vous liez par aucun vœu ni par aucun serment*, il disoit, *Gardez-vous de porter au doigt de bague qui vous gêne* : au lieu de dire enfin, *N'aigrissez point un homme déja en colere*, il disoit, *N'attisez point le feu avec votre épée.*

Remarques sur ses symboles.

Tout ce détail de ſymboles & d'allégories nous paroît aujourd'hui aſſez froid, aſſez puérile. Ce qui pourroit cependant le faire pardonner à Pythagore, c'eſt qu'il l'avoit trouvé établi en Egypte, où les Hiéroglyphes répandus ſur tous les édifices publics, produiſoient à peu près le même effet : & comme ces Hiéroglyphes l'avoient frappé dans ſa jeuneſſe, il eut bien de la peine à ſe défendre d'une ſorte d'imitation dans l'âge avancé. J'ajouterai ici que le Légiſlateur des Juifs, qui comme le Philoſophe Grec avoit été élevé parmi les Egyptiens, ne dédaigna point de ſe ſervir en quelques rencontres de ces ſymboles, & qu'il les préféra même à une inſtruction plus ouverte & plus dévelopée : ſans doute parce que cette inſtruction allégorique répondoit mieux aux vues qu'il pouvoit alors avoir.

Plut. de Iſ. & Oſir. Bayle Diction. Crit. à l'article Pythag.

V.

D'où venoit ſa défenſe de manger des feves.

Pour ce qui regarde la défenſe de manger des féves, que pouvoit-elle être autre choſe qu'un précepte de ſanté, qu'un conſeil ſalutaire de s'abſtenir de ce légume, & en général de tous les mets dont on avoit reconnu de mauvaiſes ſuites? La Médecine, qui dans

Porph. de Abſt. l. 3. & 4.

dans les commencemens devoit être assez imparfaite, si cependant c'étoit une imperfection d'avoir peu de remedes & de les tirer des plantes usuelles, de préférer la voix de la Nature aux Systêmes composés, toujours exclusifs d'un grand nombre de faits particuliers: la Médecine, dis-je, ne roula d'abord que sur cette connoissance pratique des alimens, les uns favorables, les autres nuisibles à la santé. Les Egyptiens y excellerent par dessus tous les autres peuples, mérite dont ils étoient redevables à leur extrême sobriété: & c'est d'eux apparemment que les Juifs tirerent la distinction si fameuse dans la Loi de Moïse, des animaux mondes & des animaux immondes. Mais ce qui n'étoit en Egypte qu'un précepte de santé, devint parmi les Hébreux une pratique de Réligion A l'égard de Pythagore, on dit qu'il étoit si plein de la défense de manger des fêves, qu'il aima mieux se faire tuer par des assassins qui le poursuivoient, que de traverser un champ semé de ce légume, & de le fouler aux pieds. Diog. Laërt. ubi suprà.

J'avoue qu'une pareille histoire a tout l'air d'une fable, & encore d'une fable ridicule, insipide. Le Philosophe Grec pouvoit-il ignorer ce que le Droit naturel prescrit à chaque homme, qu'il

est obligé avant toutes choses de pourvoir à sa sureté, de veiller à sa conservation ? Les Juifs étoient les seuls qui eussent sur cette matiere des usages opposés à ceux de tous les autres hommes, & qui les jours du Sabbat, négligeassent absolument & leur propre défense & les soins les plus chers à la vie. Pour cela même, ils coururent ces jours-là beaucoup de hasard, ils souffrirent beaucoup de pertes & de disgraces, & l'Auteur des Antiquités Hébraïques observe que cette inaction totale du jour du Sabbat ne contribua pas peu à la prise & à la ruine de la Ville sainte, les ennemis en profitant pour pousser leurs ouvrages, avancer leurs machines, établir leurs terrasses, sans aucune crainte d'être détournés.

Reland. Antiq. Hebraïc. p. 4.

Je viens présentement au fond du Systême de Pythagore : fond des plus riches, puisque d'un côté toute la Philosophie des Orientaux s'y trouve comme absorbée, & que de l'autre les Platoniciens y ont puisé comme dans une source féconde, leurs principaux dogmes. D'abord, Pythagore reconnoissoit un Dieu, non point hors du monde, mais renfermé dans le monde même, unissant toutes ses parties les unes avec les autres, seul principe du mou-

Jambl. de Myst.

Proclus in Tim.

mouvement & cependant immobile. Suivant cette Doctrine, louée de Saint Justin Martyr, Dieu est répandu partout, il meut tout, il agite tout: il est l'ame universelle, l'ame du monde, caché seulement & obscurcie par la matiere qui lui tient lieu, si j'ose ainsi parler, de masque & d'enveloppe. Toutes les ames particulieres sont des écoulemens, des portions de cette ame infinie. Elle seule subsiste, tandis que les autres sont dans un mouvement continuel, passent par plusieurs épreuves, & souhaitent sans cesse de se rejoindre à leur Océan. Spinoza nomme les ames particulieres, des modifications subites & passageres de l'ame du monde. Les Platoniciens, dans leur langage poëtique, les regardoient comme des sœurs cadettes entierement soumises à leur sœur ainée, entierement dépendantes d'elle. Epist. 29. inter opera posth.

Entre Dieu ou l'ame du monde, & les ames particulieres, sont distribuées trois classes de substances intelligentes, qui se succedent dans une proportion égale, & forment ce que les Egyptiens appelloient la Chaine d'Osiris qui environne tout l'Univers. La premiere classe comprend les Dieux subalternes ou inférieurs, ainsi nommés, parce qu'ils sont les Conseillers de l'E-

tre ſuprême, les exécuteurs de ſes volontés. La ſeconde renferme les Dieux intermédiaires, ou Démons, ou Génies, qui préſident ſur les Aſtres & peuplent toutes les parties de l'Univers : ſans quoi il ſeroit, dit Philon, comme un corps inanimé, comme une maſſe qui n'a ni beauté ni agrément. Enfin la troiſiéme contient les Heros qui doivent leur naiſſance aux Dieux intermédiaires, & qui pendant toute leur vie ont paru avec éclat & avec diſtinction, ſous la qualité la plus aimable de toutes, celle de Bienfaicteurs.

De Opif. mundi.

Quoique toutes ces ſubſtances intelligentes agiſſent chacune à leur maniere, il faut cependant avouer qu'il n'y a que l'Etre ſuprême qui agiſſe véritablement, & dont l'action n'ait point de bornes, parce qu'elle embraſſe une étendue infinie. Pour les ames particulieres, elles étoient heureuſes dans leur origine, & le ſeroient encore, ſi elles n'avoient point failli. Le châtiment a ſuivi de près la faute : elles ont été plongées dans des corps, où le ſenſible, dit agréablement Porphire, les tient attachées comme une eſpece de clou, & leur ôte la liberté de s'en ſéparer. Quelques-unes de ces ames, nettoyées de leurs ſouillures, retourneront à leur principe au bout d'un certain tems : les

autres continueront à animer successivement des corps plus ou moins parfaits, suivant qu'elles se seront bien ou mal comportées.

VI.

Tout ce qui s'unit à la matiere, devient nécessairement mauvais, limité, défectueux: c'est l'imperfection même. Ainsi les ames liées aux corps se trouveroient dans une stupidité affreuse, si elles n'avoient la faculté de se ressouvenir d'une partie de ce qu'elles ont sû auparavant. Voilà la réminiscence tant célebrée par les Platoniciens. Et comme le concert mélodieux que font les Astres, est ce qui les a frappées le plus avant leur descente sur la Terre, c'est en effet ce qu'elles tâchent le plus de se rappeller pendant le cours de cette vie: & les ames que leur mémoire sert le mieux, dont toute la sensibilité a pour objet l'harmonie céleste, sont aussi favorablement traitées qu'elles peuvent l'être dans leur captivité. On sçait qu'il s'agit moins alors de plaisirs, que d'adoucissemens.

Ce qu'il disoit du concert que font les Astres.

Il y a apparence que tout ce qu'avançoit Pythagore, au sujet du concert que font les Astres, doit être regardé comme une de ces saillies qui échappent

quelquefois aux esprits les plus raisonnables. Mais dans la suite on renchérit sur cette idée, qui de soi-même est assez susceptible de fanatisme. Jamblique assûre, par exemple, que notre Musique doit sa naissance à la Musique du Ciel ; mais qu'il y a autant de différence de l'une à l'autre, que d'un original à une foible copie. Macrobe observe que tous les corps qui se rencontrent, qui frappent l'un contre l'autre, doivent produire un bruit ou un son ; que ce bruit est plus ou moins agréable, plus ou moins flateur, suivant les divers chocs de ces corps poussés par des forces inégales : & il conclut de-là, que le mouvement des Astres étant reglé avec une sagesse supérieure, ces Astres doivent produire la plus douce & la plus touchante de toutes les harmonies. Censorin va encore plus loin, & il remarque curieusement, que de la Terre à la Lune, il y a un ton de Musique, de la Lune à Venus un demi-ton, de Venus à Mercure un autre demi-ton, de la Terre au Soleil trois tons & demi, &c.

De Myst.

In Somn. Scip. l. 2.

De die natali.

Suivant ce systême d'Acoustique, que j'abrege encore crainte d'ennui, le Ciel est une espece de Livre noté par la meilleure main, où les intervalles des tons sont parfaitement bien marqués. Il ne s'agit plus que d'avoir des yeux assez pénétrans

nétrans, pour déchiffrer cette prodigieuſe Muſique. S'imaginera-t-on que depuis les jours de Pythagore, on a encore oſé dire que les Aſtres, en ſe mouvant les uns ſur les autres, formoient un concert harmonieux? Ç'a été l'opinion de quelques Docteurs moitié Juifs, moitié Mahométans, & par-deſſus cela encore Diſciples outrés d'Ariſtote. L'illuſtre M. Pelliſſon, dans les chimeres qu'il reproche aux Calviniſtes, ſe raille d'un Profeſſeur très-connu de leur Secte, qui faiſoit confidence à ſes amis qu'il entendoit diſtinctement le bruit & le choc des Spheres céleſtes.

Maim. More nevoch. p. I.

VII.

S'il eſt le premier Auteur de la Métempſycoſe.

La doctrine ſi vraiſemblable de la pré-exiſtence des ames, étoit d'autant plus au goût de Pythagore, qu'elle l'aidoit à réſoudre toutes les queſtions, qu'on lui pouvoit propoſer ſur l'origine du Mal moral & du Mal phyſique. Avantage certainement très-conſidérable pour un Philoſophe, que de pareilles queſtions embarraſſent toujours. Demandoit-on à Pythagore pourquoi tout ſouffre, tout ſe plaint ſur la Terre; pourquoi les hommes ſont doublement malheureux, & par les diſgraces qu'ils ont à craidre des objets du dehors, & par les inquiétudes

qu'ils

qu'ils se procurent sans cesse au-dedans d'eux-mêmes ? Sa réponse étoit toujours prête. « Cette vie, disoit-il, est « la punition d'une vie antérieure. L'a- « me de l'homme, par ses déréglemens, « & par ses desirs immodérés, s'est « séparée de l'ame du Monde à qui elle « étoit unie de sa nature. Avant que « de s'y rejoindre, il faut qu'elle subisse « plusieurs épreuves, qu'elle change « souvent de prison, qu'elle répare ses « anciennes fautes, en animant un cer- « tain nombre de corps. Telle est sa « destinée : rien ne sçauroit l'en affran- « chir. « Par-là, & de conséquence en conséquence, se trouvoit établie la Métempsycose : & quoique Pythagore n'en fût pas le premier Auteur, on peut dire cependant qu'il en faisoit un usage nouveau, & auquel personne n'avoit songé avant lui.

Les Indiens, les Perses & en général tous les Orientaux, admettoient bien la Métempsycose comme un dogme particulier, & qu'ils affectionnoient beaucoup : mais pour rendre raison de l'origine du mal moral & du mal physique, ils avoient recours à celui des deux Principes, qui étoit leur dogme favori & de distinction. Ainsi, quand ils soutenoient que sans rien perdre de son essence, l'ame traverse différens

corps

corps, & qu'ils la comparoient à un morceau de cire, qui est toujours le même, quoiqu'on lui fasse prendre des figures contraires, tout cela étoit fondé sur la supposition suivante : que dans l'idée de l'ame se trouve renfermée l'idée d'un corps, quel qu'il soit; & que comme ce sont deux substances incomplettes, l'une n'a de force & de réalité qu'autant qu'elle est unie à l'autre. Cette supposition, que tous les Matérialistes recevroient sans peine, étoit bien éloignée des sentimens de Pythagore, lui, qui regardoit le corps comme le tombeau de l'ame, comme le lieu de son exil. Sur ses traces, Origene qui affectoit un Christianisme tout métaphysique, enseigna que ce n'étoit ni pour manifester sa puissance, ni pour donner des preuves de sa bonté infinie, que Dieu avoit créé le Monde; mais seulement pour punir les ames qui avoient failli dans le Ciel, qui s'étoient écartées de l'Ordre. Et c'est pour cela qu'il a entremêlé son Ouvrage de tant d'imperfections, de tant de défauts considérables, afin que ces Intelligences dégradées qui devoient être ensevelies dans les corps, souffrissent davantage.

L'erreur d'Origene n'eut point de suite : elle étoit trop grossiere pour s'y pouvoir méprendre. A l'égard de la

Mé-

Métempſycoſe, on abuſa étrangement de ce dogme, qui ſouffrit trois eſpeces de révolutions. En premier lieu, les Orientaux & la plupart des Grecs, croyoient que les ames ſéjournoient tour à tour dans les corps des différens animaux, paſſoient des plus nobles aux plus vils, des plus raiſonnables aux plus ſtupides, & cela ſuivant les vertus qu'elles avoient pratiquées ou les vices dont elles s'étoient ſouillées, pendant le cours de chaque vie. Secondement, pluſieurs Diſciples de Pythagore & de Platon ajouterent que la même ame, pour ſurcroit de peine, alloit encore s'enſevelir dans une plante ou dans un arbre, perſuadés que tout ce qui végéte a du ſentiment & participe à l'Intelligence univerſelle. Enfin, quand le Chriſtianiſme parut & qu'il changea la face du Monde, en découvrant les folles impiétés qui y régnoient, les Celſes, les Creſcents, les Porphires, eurent honte de la maniere dont la Métempſycoſe avoit été propoſée juſqu'à eux, & ils convinrent que les ames ne ſortoient du corps d'un homme que pour rentrer dans celui d'un autre homme. Par là, diſoient-ils, on ſuit exactement le fil de la Nature, où tout ſe fait par des paſſages doux, liés, homogenes, & non par des paſſages bruſques & violens. Mais on

a beau vouloir adoucir un dogme monstrueux au fond ; tout ce qu'on gagne par ces sortes d'adoucissemens, c'est de le rendre plus monstrueux encore.

J'ai dit en parlant des Pharisiens, qu'ils proposoient je ne sçai quelle Métempsycose pour les ames des gens vertueux seulement. Je dirai ici par forme d'explication, qu'ils osoient s'appuyer sur le passage suivant du Livre de Job, *Le Dieu fort fait ces choses deux & trois fois envers l'homme*, & qu'ils l'entendoient d'un double & d'un triple retour de l'ame dans les corps, jusqu'à ce qu'elle fut entierement nettoyée de toutes ses taches. Mais quand on leur demandoit avec lequel de ces corps l'ame ressusciteroit, pour obéir à la voix du Tout-puissant, leur recours étoit à des allégories, à des sens forcés & arbitraires, dont l'ignorance a coutume de se prévaloir, lorsqu'elle se voit en crédit.

V. le 5. Chap.

VIII.

Abrégé de sa doctrine sur les nombres.

Après m'être si long-tems étendu sur Pythagore, on croiroit sans doute que je l'aurois épuisé. Il ne l'est pourtant pas encore, & ce qu'il y a de plus singulier dans sa doctrine reste à dévoiler : j'entens les Nombres, que le Philosophe Grec regardoit comme les principes de toutes

toutes choses. Mais comment les nombres qui n'ont d'eux-mêmes aucune réalité, qui ne roulent que sur des raports, des additions, des retranchemens, des combinaisons & des changemens d'ordre, peuvent-ils être pris pour principes? Cette dignité leur convient-elle? Effectivement; qu'on éleve les nombres à telle puissance qu'on voudra, qu'on en tire les racines quarrées ou cubiques, qu'on les réduise en fractions ou en parties *infinitésimales*; qu'on en forme même des séries ou des suites, soit déterminées, soit arbitraires, dont tous les termes iront en croissant ou en décroissant: que trouvera-t-on après tout? des nombres rangés, il est vrai, de différentes manieres & variés à l'infini; mais on ne trouvera rien de plus.

Cela posé, qu'est-ce que les nombres de Pythagore, que ces propriétés admirables du pair & de l'impair dont s'entretiennent tous ses Disciples? Sans doute que ce ne peuvent être que des nombres intelligibles, & en général que les idées de Dieu, éternelles, constantes, immuables, que son essence même dans laquelle il considere les raports & les degrés de perfection, qu'il a mis dans tous ses ouvrages! Les Nombres de Pythagore & les idées de Platon reviennent donc peu à peu près au même.

Plat. in Epinom.

V. Macrob. in Somn. Scip. l. 1. & Servium ad Ecl. Virg. quartam.

L'un

L'un & l'autre soutenoit que Dieu a dans sa main le commencement, le milieu, la fin de toutes choses, qu'il va rapidement d'un bout à l'autre, qu'il suit toujours l'ordre le plus simple & le plus naturel; que les idées originales, archétypes, sur lesquelles le monde a été formé, sont nécessaires, exemtes de vieillesse, de changement, d'altération; que Dieu a été appellé la souveraine Intelligence, l'Entendement universel, parce qu'il renferme en lui même toutes ces idées & qu'il les apperçoit d'une vûe nette & distincte; que les opérations de sa toute-puissance ne se sont point terminées au monde sensible & aux diverses formes des Etres qui y sont contenus; qu'il y a outre cela un monde intelligible, & que c'est par lui que Dieu avoit commencé à donner un essai de la création, les idées intelligibles l'ayant conduit & réglé dans tout le détail du sensible.

Voilà des principes bien relevés, bien métaphysiques; & par cela même qu'ils sont hors de l'usage ordinaire des hommes, Saint Augustin décide qu'ils sont inutiles aux hommes. » Comme c'est » pour eux qu'on philosophe, ajoute- » t-il, on les gêne à pure perte, en su- » posant des choses intellectuelles qui » ne les frappent point, & qui même

De Trin. l. 1.

» ne peuvent les frapper. » Aussi les Disciples de Pythagore s'humaniserent-ils plus que leur maitre. Loin de se tenir dans une cêrtaine région d'idées dont l'accès est si difficile à ceux mêmes qui ne craignent point de s'y égarer, ils tomberent insensiblement dans une autre extrémité; ce fut de recueillir avec un soin opiniâtre toutes les propriétés des nombres, entant qu'ils représentent quelques parties de la grandeur divisible à l'infini : & d'employer ces propriétés à découvrir les mysteres les plus cachés de la Nature, & ce que Dieu a bien voulu qu'on démêlât de son essence infinie : persuadés que celui qui se flatte de la connoître parfaitement, la diminue, & que celui qui craint de la diminuer, ne la connoît point du tout.

V. Pet. Bungum de Num. myst.

Je tombe ici d'accord que ces recherches arithmétiques, tant vantées par les Pythagoriciens, ont quelquefois produit des rencontres assez heureuses, des singularités assez piquantes; qu'elles ont même donné lieu à l'esprit de s'exercer, de s'étendre, de se mettre sur les voies de l'Art de découvrir. Mais parmi tout cela, rien de décidé, rien qui pénétre dans le fond des choses. Quelques Peres de l'Eglise (je suplie qu'on me pardonne ma sincérité) se sont aussi plûs à ces subtilités des nombres, & s'y sont plûs

plûs d'une maniere très-frivole. J'en accuse entre autres Saint Augustin. Ce Grand Homme qui a si bien éclairci toutes les matieres de la Religion, donne quelquefois dans des rafinemens peu dignes de la hauteur de son génie. Pour montrer, par exemple, que les combinaisons mystérieuses des nombres peuvent servir à l'intelligence de l'Ecriture, il s'étaye de la louange que l'Auteur de la Sagesse donne à Dieu, d'avoir tout fait avec poids, nombre & mesure. Il fait beaucoup valoir cette louange, & en même tems il en tire des principes peu certains, des allégories bizarres, dont il a la complaisance de se servir, comme si c'étoient des vérités incontestables. J'ajoute ici que dans le Bréviaire Romain, il se trouve quelques-unes de ces allégories données en forme de Leçons. Comment, après tant de critiques & de changemens, s'y trouvent-elles encore? Ne devoit-on pas les en retrancher?

Aug. de Civit. Dei, l, 15.

XI.

Quoiqu'il en soit, je vais rapporter quelques traits de la maniere dont les Pythagoriciens apliquoient les propriétés des nombres aux Sciences les plus sérieuses, & les plus abstraites. On verra

Divers traits qui ont rapport à cette doctrine.

verra si cette maniere méritoit tout l'éclat qu'elle a eu dans le monde, & si le titre pompeux de Théologie Arithmétique que lui donnoit Nicomaque, lui convient. Il me semble que ce titre a été depuis peu employé plus à propos en Angleterre; & l'oreille la plus délicate ne sçauroit qu'applaudir à ceux de Théologie Physique, & de Théologie Astronomique.

L'Unité étant indivisible & n'ayant point de parties, doit moins passer pour un nombre, que pour le principe génératif des nombres. Par-là, disent les vers attribués à Orphée, elle est devenue comme l'attribut essentiel, le caractere sublime, le sceau même de Dieu. Dans tous les endroits où il est connu (& où peut-il être obscurci, où peut-il être ignoré?) on le nomme avec admiration, Celui qui est, celui qui est un, Voilà les seuls titres qui lui conviennent, & qui le distinguent de tous les autres Etres, dont tel est le sort humiliant, qu'ils changent, qu'ils coulent, qu'ils fuyent sans cesse & sans retour. A l'égard des nations qui suivoient la doctrine si connue de Zoroastre, elles appelloient le bon Principe, le Premier ou l'Un. *Ce qui embrasse*, ajoutoient-elles, *toutes ses perfections*. La preuve en est, que tout ordre, tout arrangement,

Picus Mirand. de ente & uno c. 1. & 2.

Plut. de Is. & Osir.

ment, s'annonce par l'Unité. Lorsqu'on veut dire qu'un Royaume est bien policé, qu'il est florissant, on dit qu'un même esprit y régne, qu'une même ame le vivifie, qu'un même ressort le remue. On éloigne par là toute idée de cabale & de brigue : on fait sentir le prix de la paix & de la tranquillité, qui sont fondées sur un accord mutuel.

Le nombre Deux désigne le mauvais principe, & par conséquent le désordre, la confusion, le changement. C'est le titre qui sied toujours à la Matiere ; & Platon le comparoit à Diane qui fut toujours stérile, & par là méprisée. Car la fécondité est une marque de bonheur, du moins à certains égards. La haine qu'on portoit au nombre Deux, s'étendoit à tous ceux qui commençoient par le même chiffre, 20. 200. 2000. &c.

Porph. de vitâ Pyth.

In Thæet.

Suivant cette prévention si ancienne, les Romains dédierent à Pluton le second mois de l'année ; & le second jour du même mois, ils faisoient un grand nombre de cérémonies superstitieuses, pour purifier Rome & expier les manes des morts. Toute la Ville étoit alors dans la tristesse, & dans l'accablement : la joye folâtre & mere des doux plaisirs, n'osoit y paroître. Des curieux ont remarqué que le second

jour des mois avoit été fatal à beaucoup de Grands Hommes, & qu'il y étoit arrivé des malheurs & des désastres prodigieux. Ils appellent l'Histoire en garantie de cette remarque, qui même suposée vraie, n'est tout au plus qu'un effet du hazard; je veux dire qu'il n'y a aucune raison nécessaire, ni aucune cause apparente, pourquoi ces événemens sont arrivés ces jours là plutôt que tout autre. Ne pourroit-on pas appliquer ici le bon mot de Diagoras? Comme il étoit dans un Temple de Neptune, on lui montra plusieurs tableaux, monumens de reconnoissance offerts par des personnes échapées du naufrage. Douterez-vous après cela, lui disoit on, de l'heureuse puissance de ce Dieu? Je ne vois point, reprit il, les tableaux de ceux qui ont péri, malgré toutes leurs promesses. On s'attache uniquement à ce qui frappe, & on néglige tout le reste comme inutile, on n'y fait point attention.

Qu'on me permette ici d'observer, & peut-être que ces sortes de traits ne sont pas les moins utiles au public; qu'on me permette, dis-je, d'observer qu'il n'y a gueres de Princes, même parmi les plus fiers & les plus hardis, qui n'ayent donné dans cette frivole distinction des jours heureux & malheu-

teux. Témoin celui de Saint Mathias que Charles Quint regardoit comme le plus favorable de sa vie, & celui de la Pentecôte, dont se félicitoit pareillement Henri III. Témoin encore le mercredi qu'affectionnoit si fort Sixte Quint, cet homme du caractere le plus singulier, & où il convenoit naïvement que tous les bonheurs qu'il avoit jamais ressentis, lui étoient arrivés. On sçait que pendant plusieurs siécles, les ennemis si nombreux de la France eurent une grande attention de ne former contre elle aucune entreprise le jour de la Fête de Saint Louis, se persuadant que ce jour ne pouvoit que leur être funeste & infiniment préjudiciable : & c'est là même ce qui engagea en 1704 la Flotte combinée des Anglois & des Hollandois d'attaquer la nôtre le 24 du mois d'Août, plutôt que de remettre l'action au lendemain, suivant que l'auroient exigé les régles de la guerre.

Le nombre Trois plaisoit sur-tout aux Pythagoriciens, qui y trouvoient de sublimes mysteres, & qui se vantoient au même tems d'en avoir seuls la clé. Ils l'appelloient Harmonie parfaite. Dans la suite, les Athéniens pour réconcilier Minerve & Neptune qui se disputoient le pas, ôterent le second jour du huitiéme mois & le laisserent

ſans nom, ne daignant point lui en donner. Ariſtote remarque que la ligne n'ayant qu'une dimenſion, repréſente l'Unité; que la ſuperficie par conſéquent repréſente le Deux; & qu'enfin le corps repréſente le Trois. » On ne peut concevoir, ajoute-t-il, aucune autre dimenſion; & Pythagore ſans doute avoit raiſon de dire que tout & chaque choſe ſont compoſés de Trois, & que ce nombre eſt une eſpece de Loi dictée par la Nature qui veut expreſſément qu'on s'y attache. » De là eſt venu le cas infini qu'on en faiſoit autrefois dans les ſacrifices, dans les prieres publiques, dans les autres cérémonies de la Religion. Le nombre impair leur étoit affecté, & entre eux le nombre Trois qui eſt le premier des impairs.

L. 1. de Cœlo & Mundo.

Un ſçavant Italien, Chanoine & Grand Chantre de l'Egliſe de Bergame, a ramaſſé avec beaucoup de ſoin toutes les ſingularités qui appartiennent au Trois. Il y en a de philoſophiques, de poëtiques, de fabuleuſes, de galantes, & même de dévotes. On ne doit pas être ſurpris de ce compoſé bizarre, & mal aſſorti : il eſt principalement du goût d'un Italien.

V. Pet. Bungum ubi ſuprà.

Le nombre Quatre, comme on l'a déja vu, renferme toute la religion du

ſer-

ferment, & fait sentir l'étroite obligation qui nous est imposée de le tenir. Outre cela, ce nombre rappelle l'idée de Dieu & de son infinié puissance qui a tout arrangé dans l'Univers. En voici, selon les Pythagoriciens, la preuve certaine. Tous les peuples du monde comptent jusqu'à dix : après quoi, ils recommencent, & ajoutent à ce nombre de nouvelles unités. Par là ils établissent une seconde dixaine, & ainsi de suite. Or telle est la propriété du nombre Quatre, que joint aux trois nombres qui le précédent, il forme dix: ce qui ne convient qu'à lui seul. Et comme il est le plus parfait de tous, la même perfection se répand aussi sur le nombre Quatre, qui l'égale en quelque manière. Nicomaque se fondoit là-dessus pour l'appeller le type, le symbole de la Nature, parce qu'il représente celui à la voix duquel toute la Nature soumise & docile obéit sans réserve.

Hierocles ad Aur. Carm. V. Meurs. de Denar. Pyth.

Le nombre Cinq étoit sous la sauvegarde de Junon, de la Reine du Ciel, de la Déesse qui préside aux mariages. Ce qui lui avoit mérité un pareil honneur, c'est qu'il est composé de Deux, premier nombre pair, & de Trois, premier nombre impair. Or ces deux nombres réunis l'un à l'autre font cinq, & offre je ne sçai quelle image du

nœud ſolemnel qui lie deux perſonnes de différent ſexe. Dirai je encore, qu'à cauſe que Cinq multiplié par lui-même forme vingt-cinq, ce nombre doit ſignifier l'admirable fertilité de la Terre, qui ſe fait ſentir par la réſurrection annuelle des germes ? Cette convenance vient de ce que la Terre rend avec uſure, mais toujours en mêmes eſpeces, les graines & les ſemences qu'on lui confie. Les variétés, s'il y en a, ne méritent pas plus d'être conſidérées en Botanique que les monſtres le ſont en Anatomie. Leur hiſtoire ne fournit aucune inſtruction.

L. 6. Le nombre Six, au rapport de Vitruve, devoit tout ſon mérite à l'uſage où étoient les anciens Géometres de diviſer toutes leurs figures, ſoit qu'elles fuſſent terminées par des lignes droites, ſoit qu'elles fuſſent terminées par des lignes courbes, en ſix parties égales : & comme l'exactitude du jugement & la rigidité de la méthode ſont eſſentielles à la Géométrie, les Pythagoriciens qui eux-mêmes faiſoient beaucoup de cas de cette Science, employerent le nombre Six pour caractériſer la Juſtice, elle qui, marchant toujours d'un pas égal, ne ſe laiſſe ſéduire ni par le rang des perſonnes, ni par l'éclat des dignités, ni par l'attrait ordinairement vainqueur des richeſſes.

Le

Le nombre Sept étoit un des plus renommés. Les Naturalistes & les Médecins y croyoient découvrir les vicissitudes & les disparates continuelles de la vie humaine. » Nous changeons, di» soient-ils, de goûts, d'inclinations, » d'humeurs, non-seulement tous les » sept ans, mais encore tous les sept » jours & même toutes les sept heu» res. » Sur cela, ils partageoient la vie en sept quartiers de sept ans chacun, & ils pensoient qu'il falloit avoir du moins 42 ou 43 ans pour être propre au maniment des affaires : ce qui s'accordoit avec les loix de Platon & de Romulus, qui dispensoient des fatigues de la guerre ceux qui étoient parvenus à cet âge, & leur permettoient de se rendre à la patrie, pour l'aider de la maturité de leurs conseils, après l'avoir défendue au péril de leur vie. J'ajouterai ici, que la tradition ancienne reçue par les Hébreux, que Dieu avoit créé le Monde en six jours & s'étoit reposé le septiéme, ne pouvoit manquer d'avoir percé dans toutes les autres nations, & d'y avoir accrédité le nombre Sept, que Philon appelle, suivant son goût allégorique, le triomphe & l'achévement de la Nature. D'ailleurs, ce repos du Seigneur annonce sans doute un point important, sçavoir, que le tra-

Phil. de Mund. Opificio. V. etiam Fab. Paulin de Num. Septen.

Ubi suprà.

vail d'un homme fort & en bonne ſanté ne peut aller qu'à ſix jours, & qu'il lui en faut après cela un tranquille & de délaſſement : & c'eſt ce ſeptiéme jour que Philon appelle encore la Fête commune du genre humain.

Il y a des réflexions bien malignes ſur les avantages du nombre de Sept, dans l'Hiſtoire du Concile de Trente de Fra-Paolo. De pareilles réflexions ne m'étonnent point : l'Auteur hardi de cette Hiſtoire ſe les permet ſans aucune retenue. (*)

Les nombres Huit & Neuf s'attiroient autrefois une grande conſidération : le premier, parce qu'on étoit convaincu qu'il déſignoit la loix naturelle, cette Loi primitive & ſacrée qui ſupoſe tous les hommes égaux ; le ſecond, parce qu'on étoit auſſi convaincu qu'il faiſoit ſentir l'inconſtance & la fragilité des fortu-

(*) *Et qui, per ſtabilire il proprio, & come i Scolaſtici dicono, la ſufficienza di queſto numero ſettenario, cioé, che ne più, ne meno ſono i Sacramenti, fit uſata longhezza noioſa nel racconto delle ragioni dedotte da' ſette coſe naturali, per quali s'acquiſta & conſerva la vita; dalle ſette virtù, da' ſette vitii capitali; da' ſette difetti venuti per il peccato originale; da' ſei giorni della creatione del mondo, & ſettimo della requie; dalle ſette piaghe d'Egitto, & anco da' ſette Pianeti, &c.* Hiſt. del Conſilio Trident. lib. ſec.

fortunes humaines, presque aussi-tôt renversées qu'établies. Et c'est pour cela que les Pythagoriciens conseilloient d'éviter tous les nombres où domine le Neuf, & principalement 81, qui est le produit de Neuf multiplié par lui-même. Si ce nombre est malheureux, je crois avant toutes choses qu'un tel malheur regarde ceux qui ont jusques là prolongé leur âge, & qui tristes du tems qu'ils ont perdu, sentent bien qu'il leur en reste encore très-peu à perdre. L'affreuse mort, qui sembloit les avoir oubliés, les attend au passage, & ils ne peuvent plus se flatter qu'elle les épargnera. *Tunc vita morti proprior est quotidie.* Phædri Fabul. l. 4.

Le nombre Dix enfin contient éminemment les prérogatives séparées des nombres qui le précédent, & par là il se trouve propre à représenter toutes les merveilles qui distinguent l'Univers, toutes les perfections des Etres qui y sont répandus. Aussi, pour marquer qu'une chose surpassoit de beaucoup une autre, les Anciens disoient par une espece de métaphore, qu'elle étoit dix fois plus grande, dix fois plus admirable : pour marquer simplement une belle chose, ils disoient qu'elle avoit dix degrés de beauté. De plus, ce nombre passoit, d'un consentement unani- Alex. ab Alex. Genial. Dier. l. 6.

me, pour un signe de paix, d'amitié, de bienveillance; & la raison qu'en donnoient les Pythagoriciens, c'est que quand deux personnes vouloient se lier étroitement, elles se prenoient les mains l'une à l'autre & se les serroient, en témoignage d'une union réciproque. Or deux mains jointes ensemble forment par le moyen des doigts, le nombre Dix : & elles étoient regardées dans l'Antiquité, comme le symbole de la concorde & du bonheur public, qui en est toujours la suite infaillible. Ce fut Numa Pompilius qui introduisit cet usage à Rome; & bien-tôt il passa des Romains aux autres Nations. Les anciens Arabes, en se touchant dans les mains les uns des autres, se tiroient un peu de sang, pour montrer qu'ils s'allioient de la maniere la plus intime, & qu'ils ne vouloient plus avoir que les mêmes sentimens, & pour ainsi parler, que la même vie. *Supersunt mihi quæ scribam, sed parco sciens.*



CHAPITRE XIV.

I. *Des Disciples de Pythagore.* II. *Des réglemens qu'il leur faisoit observer.* III. *Que sa Femme & ses Enfans s'appli-*

s'appliquerent à l'étude de la Philosophie. IV. *Trois opinions particulieres aux Pythagoriciens.* V. *D'Empédocle.* VI. *D'Archytas.* VII. *D'Alcméon.* VIII. *De Philolaüs.* IX. *De Timée de Locres.* X. *D'Ocellus de Lucanie.*

I.

PYthagore, ainsi que je l'ai remarqué, après avoir terminé ses courses pénibles & sçavantes, se retira dans la grande Grece, où il fixa son séjour. On observe qu'il désaprouvoit tous les sacrifices pompeux, & ensanglantés par le meurtre des animaux : ce qui étoit une suite de sa Philosophie. Il répétoit souvent ce que Démosthéne a depuis exprimé en si beaux termes, dans sa harangue contre Aristogiton : « Que les « Dieux ne demandent d'autre Temple « que notre cœur, ni d'autres sacrifices « que la modestie, l'équité, l'amour « des hommes, l'observance des loix. « Qu'ont-ils besoin du surplus ?

Des disciples de Pythagore.

Fabric. Biblioth. Græcæ l. 2. Porph. de Abst. l. 2. Macr. Saturn. l. 3.

Après la mort de Pythagore, on enseigna publiquement sa doctrine dans toutes les Villes de la grande Grece : & il sortoit de ces Ecoles, non-seulement des Philosophes d'une vie retirée & studieuse, mais encore des Législateurs & des Guerriers, des Citoyens qui se dé-

vouoient au travail pour l'utilité commune, *ita ut qui ſapiens haberetur, is continuo Pythagoræus putaretur*. Heureuſes les Ecoles, qui ſongent moins à former des ſçavans, des ſpéculatifs, d'ordinaire inutiles à la ſociété, qu'à former des gens pleins de vertu, & capables par ſentiment de remplir tous les devoirs qu'impoſe l'Ordre public !

Cic. Tuſcul. l. 4.

II.

Des réglemens qu'il leur faiſoit obſerver.

Aul. Gell. l. 1.

Il eſt vrai que Pythagore veilloit avec un ſoin extrême, au choix de ſes diſciples. Il n'en recevoit aucun, à moins qu'il n'eût une phyſionomie agréable & privilégiée, des dehors qui répondiſſent en quelque maniere de la beauté de l'ame. Il avouoit d'un air malin, que ni toute ſorte de bois, ni toute ſorte de marbre, n'étoit pas propre à faire un Apollon, ou un Mercure. A ſon exemple, on fut toûjours infiniment ſévere dans les Ecoles Pythagoriciennes. Les Eleves y paſſoient par de rigoureuſes épreuves, qui ſe nommoient les différentes *purgations* de l'ame, & qui, ce me ſemble, tenoient quelque choſe de l'eſprit viſionnaire de nos derniers Myſtiques. La plus rude de ces épreuves étoit un ſilence auſtere, & qui duroit pluſieurs années de ſuite. Or

Apul. in Floridis.

Or Pythagore l'avoit prescrit pour deux raisons : premierement, afin qu'on s'essayât à se recueillir en soi-même, à se rendre compte de toutes ses pensées : secondement, afin qu'on secouât le joug impérieux des passions, & que se détachant des objets sensibles, de ce qui réveille les joies enivrantes des sens, on pût arriver jusqu'à la Divinité. Aulu-Gelle rapporte que tous les disciples de Pythagore étoient obligés indistinctement de se soumettre à la dure loi du silence ; mais que, selon leur sagesse & la maturité de leur esprit, les uns pouvoient le rompre plutôt, & les autres plus tard. On accordoit des dispenses & des adoucissemens.

L'Auteur Italien qui a composé la Vie de Sixte-Quint, appuyant sur les cruelles & fréquentes exécutions que ce Pontife altier faisoit faire à Rome, compare cette Ville intimidée à une Académie de Pythaogriciens, où l'on n'osoit parler que par gestes, & où les gestes mêmes étoient suspects. C'est ainsi que sous les Tyrans, ou même sous les Princes qui affectent une autorité arbitraire & despotique, on manque de la double liberté, & de pouvoir révéler ce qu'ou pense, & presque de pouvoir penser ce qu'on veut. Tems funeste, & qui retenant la vérité captive, Greg. Leti.

ne semble destiné qu'à accréditer le mensonge !

Outre les diverses Ecoles que fréquentoit la Jeunesse avide de s'instruire, les Pythagoriciens avoient encore des maisons de retraite, où ceux qui étoient parvenus à un certain âge, pouvoient se retirer & jouir en commun des agrémens d'une société unie par des besoins réciproques, & entretenue par une estime plus forte que les besoins. Ces maisons de retraite offroient un plan de vie simple, & tracé par la Nature elle-même. On n'y voyoit rien de commandé avec hauteur, ni d'exécuté avec contrainte ; rien d'impérieux dans l'autorité, ni de bas dans l'obéissance. C'étoient des amis qui vivoient ensemble & qui se prévenoient les uns les autres, en adoucissant les devoirs & en facilitant les moyens de les remplir, de sorte qu'on pouvoit leur appliquer ce beau mot de Salomon : *Secura mens quasi juge convivium.* Quoique cette vie fut très-aimable, que tout le nécessaire s'y trouvât porté même jusqu'au commode, celui qui s'en lassoit ou par caprice ou par affoiblissement de goût, pouvoit se retirer & se ressaisir de ce qui lui appartenoit. Mais en même-tems on lui faisoit des obséques solemnelles, & on le pleuroit, comme s'il étoit véritable-

ment

ment mort. « J'ai appris, écrivoit Lysis « à Hipparque, que vous vouliez re- « noncer à la doctrine qui vous a été « enseignée par nos Pythagoriciens d'I- « talie, & que moins sage, vous lui « préfériez la bonne chere qu'on fait à « la Cour de Sicile. Si la nouvelle est « fausse, je vous en félicite : si elle est « vraye, je vous regarde dès ce mo- « ment comme un homme qui n'a plus « de part à la vie.

III.

Je ne dois pas oublier que Pythagore eut des disciples jusque dans l'intérieur de sa maison, & qu'il ne paya point par des chagrins domestiques, les succès éclatans du dehors. Sa femme & sa fille apprirent de lui les élémens de la Philosophie, non par une vaine affectation, comme il arrive quelquefois, mais par goût & par amour de la vérité. Aussi ni l'une ni l'autre ne se démentit point après sa mort, & elles vêcurent avec toute la décence qui convenoit à la mémoire d'un si grand Homme. On raconte même qu'il légua en mourant tous ses Manuscrits à sa fille, à condition qu'elle n'en feroit part qu'aux amis, qu'aux initiés, & que jamais elle ne les vendroit, quelque somme d'ar-

Que sa femme & ses enfans s'appliquérent à l'étude de la Philosophie.

gent

gent qu'on lui en offrit : ce qu'elle exécuta fidelement. Rare effet de générosité, & d'autant plus rare qu'on ne voit aujourd'hui que des héritiers affamés, qui malgré toute l'opulence qui les environnent, n'ont pas même ce qu'il leur faut de mérite, pour sçavoir conserver les utiles collections de Tableaux, de Livres, d'Estampes, qu'on leur laisse !

IV.

Trois opinions particulieres aux Pythagoriciens.

Le nombre des Pythagoriciens s'étant fort accru après la mort de leur Instituteur, on juge bien qu'ils se partagerent en plusieurs branches, & qu'ils ne pûrent se défendre de l'appas du systême particulier. Mais au milieu de ces disparates & de ces contradictions, ils s'accorderent tous à retenir trois points principaux de la doctrine de leur Maître : & c'étoit une espece de signal de ralliement auquel on ne pouvoit se tromper. Ils croyoient, 1°. que la Matiere a toujours existé, & que jamais elle ne s'anéantira ; 2°. que le Soleil est fixe & immobile au centre de l'Univers, & qu'autour de lui se meut la Terre, comme autour de la Terre se meut la Lune ; 3°. que toutes les Planetes ressemblent à notre globe & sont peu-

peuplées d'habitans, les mêmes apparences donnant lieu de ſuppoſer la même deſtination.

Ces trois points où ſe réuniſſoient les Pythagoriciens, ont aſſez de rapport à ce que penſent aujourd'hui les Aſtronomes les plus éclairés, ſçavoir, que le Soleil occupe le centre commun, ou plutôt le foyer de tout notre ſyſtême, qui eſt compoſé de ſix Planetes principales & de dix ſecondaires, du moins à ce qu'on en a pû juſqu'ici découvrir. La Terre par conſéquent, ainſi que les Planetes principales, fait ſa révolution autour du Soleil, ce grand & admirable globe de feu, la ſource de toute la lumiere & de toute la chaleur du ſyſtême. J'ajouterai ici, qu'en ſoutenant que le Soleil eſt immobile au centre de l'Univers, les Pythagoriciens convenoient que toutes les apparences ſeroient à peu près les mêmes, ſoit que la Terre fût en repos, ſoit qu'elle tournât autour du Soleil.

On croiroit peut-être, que le choix de ces deux ſyſtêmes n'auroit rien que de libre, d'indifférent, & qu'il ſeroit permis d'adopter à ſon gré celui des deux qui agréeroit davantage. Mais on a toujours accuſé de ſentimens hardis & peu religieux, les Philoſophes qui oſoient regarder la Terre comme une

Pla-

Planete, & qui la faisoient mouvoir autour du Soleil. Tant il est difficile de s'écarter des routes battues, & de combattre ce que le témoignage des sens, quoique toujours trompeur, persuade aux autres hommes, sans se faire beaucoup d'ennemis, & des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils nuisent avec plus de malignité.

Un Pere Grec, c'est l'illustre Théodoret, rapporte que quelques Pythagoriciens assûroient hautement que chaque Etoile fixe est le centre d'un systême semblable à celui du Soleil; & qu'autour de cette infinité d'Etoiles dont le Ciel est si libéralement parsemé & embelli, il y a des Planetes qui ont autant de droit à être habitées, que celles de notre Monde. De tant de vastes systêmes, où l'esprit se perd & s'anéantit, pour ainsi dire, nous ne connoissons que la plus petite partie. Mais nous en connoissons assez, pour nous écrier sans cesse, avec une admiration mêlée de respect : Seigneur, que vos ouvrages
Psal. 104. sont en grand nombre ! vous les avez tous marqués au sceau de votre sagesse.

V.

D'Empédocle. Après ces remarques générales, il me reste encore à parler de quelques-uns des

des plus célebres Pythagoriciens, afin de montrer autant qu'il se peut, quel est l'esprit de leur Ecole. On trouvera les noms des autres & quelque détail de leurs Ouvrages, dans la compilation que J. G. Vossius a faite des différentes branches de l'ancienne Philosophie.

Empédocle nâquit à Gergenti ou Giorgenti, dans la Sicile. Il sut marier les idées sublimes dont il étoit redevable à Pythagore, avec le langage harmonieux de la poësie: ce qui le combla de mille éloges; *& à peine*, dit Lucrece, *pouvoit-on en lisant ses ouvrages, lui refuser le titre d'homme divinement inspiré.* Mais ces talens naturels étoient flétris & un peu tachés par des dehors superbes, par une envie continuelle de se distinguer. Jamais il ne paroissoit en public qu'avec une robe de pourpre, & un bonnet d'etoffe d'or: il étoit bien aise que le peuple, frappé de cet équipage brillant, accoûrut à son passage, & lui donnât des marques de respect. Je trouve autant de foiblesse que de défiance de soi-même, dans cette affectation poussée à l''excès, de se bien mettre & de se parer. *C'est une vraie folie*, avoue le plus sincere de nos Historiens, *c'est une marque d'ignorance & de légéreté.* Mézerai fait cette remarque à l'occasion des Gentilshommes François

L. 1.

Diog. Laërt. in Emped.

çois, qui ayant toujours été fort retenus & fort modestes en habits, s'aviserent sous le malheureux Roi Jean de s'orner de pierreries comme des femmes; & de porter sur leurs bonnets des aigrettes de plumes de diverses couleurs; &, ce qui est le comble de l'aveuglement, de s'en estimer pour cela davantage.

On croit que c'est d'Empédocle que vient le dogme si répandu des quatre Elémens. Il les croyoit composés d'une matiere très-subtile, très-agitée, & propre à se lier ensemble par des nœuds imperceptibles. « C'est la sympathie ou « l'amitié, disoit-il, qui fait leur union; « c'est l'antipathie ou la haine qui cause « leur dérangement. » Rien donc ne pouvoit arriver dans la Nature, que par un accord mutuel, & une espece d'intelligence entre les Elemens: c'est ce qu'Ovide appelloit avec esprit, *concors discordia*. Le même Empédocle soutenoit encore, que les contraires naissent réciproquement de leurs contraires; que les vivans se font des morts, & les morts des vivans: doctrine qu'il éclaircissoit moins par des preuves empruntées du fond de la matiere, que par certaines comparaisons recherchées & éblouissantes.

V. Cicer. in Lælio.

Metam. l. 1.

VI.

Archytas fut un modele de conduite & de probité. On le tira souvent de l'obscurité de son cabinet, pour lui confier les emplois les plus délicats, les plus épineux, & il les exerça toujours d'une maniere à se faire aimer de ses inférieurs. Ce sont peut-être ceux qui jugent le mieux du mérite des personnes en place, parce qu'ils sont dans le vrai point de vûe pour en juger. Malgré ses différentes occupations, Archytas laissa des Ouvrages qui ne pouvoient manquer d'être remplis de choses curieuses & finement observées dans le grand monde. Ces Ouvrages tomberent entre les mains de Platon, qui avoue avec générosité dans une de ses Lettres, qu'il en tira beaucoup de profit. De pareils aveus, trop rares pour l'honneur des Lettres, sont infiniment estimables dans la bouche des Grands-Hommes. A l'étude tranquille de la Philosophie, interrompue quelquefois par le maniment tumultueux des affaires, Archytas joignit une connoissance subtile des Méchaniques, qu'il enrichit de deux nouvelles inventions, de la Vis & de la Poulie. Il avoit fait auparavant un Pigeon, qui par le moyen

D'Archytas.

d'un reſſort caché, voloit un aſſez long eſpace de tems, & s'abattoit enſuite ſans aucun effort. Ces ſortes d'automates offrent toujours quelque choſe d'admirable, aux yeux mêmes des Connoiſſeurs en machines : ils paroiſſent imiter, d'auſſi près qu'il eſt permis à l'homme de l'imiter, l'art ſecret du grand Ouvrier.

VII.

D'Alcmeon.

Alcméon de Crotone exerça la Médecine dans pluſieurs Villes de la grande Grece, & l'y exerça toûjours en vrai Pythagoricien, c'eſt-à-dire, d'une maniere officieuſe & déſintéreſſée. Comme il ne demandoit rien pour ſon honoraire, & qu'un motif plus noble le faiſoit agir, il preſcrivoit peu de remedes ; & ceux mêmes qui étoient aſſez riches pour pouvoir reſter long-tems malades, il les guériſſoit promtement. Un pareil Médecin devoit ſe faire un grand nom, quoique peut-être il rencontrât des malades qui fuſſent fachés d'être traités & ſi ſimplement & ſi vite. Au reſte, la partie de la Phyſique qu'Alcméon avoit entrepris d'éclaircir, étoit celle qui regarde les odeurs & les ſaveurs : & il s'imaginoit que pour être plus à portée d'en juger, l'ame réſidoit

émi-

éminemment dans le cerveau. C'est à elle seule qu'appartient tout le détail des sensations.

Un Pythagoricien moderne nommé Henri Moor, qui a voulu réveiller l'opinion presque évanouie de la préexistence des ames, ajoutoit en s'expliquant, qu'elles étoient attirées dans les corps par les odeurs que ces mêmes corps exhalent. *Quand un embryon est formé*, disoit-il, *l'ame qui lui est destinée, en est aussi-tôt avertie par une espece de fumée odorante*. Cet Henri Moor qui avoit beaucoup déclamé contre la Philosophie corpusculaire, & en particulier contre les sentimens de M. Descartes, pensoit que la plupart des phénomenes de la Nature ne pouvoient être expliqués méchaniquement.

V. ejus Opera Philos. Lond. 1679.

VIII.

Philolaüs étoit compatriote & ami d'Alcméon. Quelques-uns lui attribuent les Vers dorés de Pythagore; les autres les renvoyent à Lysis, personnage distingué, & qui sans jamais se déconcerter, témoigna le même courage d'esprit dans l'infortune, & dans la prospérité. Quoiqu'il en soit, ces vers méritent d'être lûs, aussi-bien que le commentaire dont les a enrichi Hiéroclés. La mo-

De Philolaüs.

Corn. Nepos in Epamin.

Voss. de Philos. Sectis c. 6.

morale en eſt ſaine, mais un peu trop vague ; les idées nobles, mais pas aſſez ſerrées.

Je reviens à Philolaüs. Il fit ſon principal emploi d'étudier le Ciel & de percer, comme un autre Tiréſie, dans les ſecrets des Dieux : il s'attacha ſurtout à prouver le mouvement de la Terre autour du Soleil, à ceux qui ne ſe fioient qu'à leurs ſens, pour la croire ſtable & immobile. Mais ce qu'il ajoutoit enſuite comme une obſervation neuve, devoit paroître bien ſurprenant, ſçavoir, que le Soleil n'a de lui-même aucune lumiere ni aucune chaleur, mais que ſemblable à un globe de verre extrêmement liſſe & poli, il réfléchit de toutes parts la chaleur & la lumiere qu'il reçoit de chaque Planete, ou plutôt du feu central dont chaque Planete eſt pénétrée, & qu'elle laiſſe échapper par une infinité de crevaſſes & de pores inſenſibles. Au reſte, le nom de Philolaüs ſe retrouve à la tête de deux Ouvrages d'Aſtronomie publiés dans le ſiécle dernier par Iſmaël Boulliaud, lui-même habile Aſtronome, & qui croyoit apparemment que ce nom étoit capable de prévenir le public en ſa faveur.

Plut. de plac. Phil. l. 2.

IX.

IX.

Timée de Locres écrivit beaucoup ſur l'Ame du monde, telle que Pythagore la concevoit ; & il y a apparence que c'eſt d'après lui que Platon & Plutarque ont traité la même matiere, l'un dans le Dialogue qui a pour titre, le Timée, & l'autre dans ſes Oeuvres diverſes. Mais pour réfuter d'un ſeul trait ces trois Auteurs, je demanderai ici: Qu'eſt-ce qu'une ame compoſée de nombres & de proportions, d'accord & d'harmonie, qui cependant n'eſt ni une harmonie ni un nombre? Qu'eſt-ce encore qu'une ame toute mathématique, diviſée en raiſon proportionnelle, & qui mêlée de matiere & d'eſprit, tient un certain milieu entre l'intelligible & le ſenſible? Qu'eſt-ce enfin qu'une ame qui ayant par elle-même le ſentiment & le mouvement, a eu beſoin qu'on lui communiquât l'intelligence, & qu'on la tournât à l'amour de l'ordre? Je doute que jamais on ſe ſoit ſervi d'un langage plus obſcur, & plus énigmatique.

De Timée de Locres.

X.

Ocellus ou Ucellus de Lucanie eſt le dernier des Pythagoriciens, dont je ſerai

D'Ocellus de Lucanie.

ferai mention. Le petit Diſcours qui porte ſon nom, & qui développe ce qu'il entendoit par la Phyſique de l'Infini, ou par la Nature du Tout, eſt ſur le vrai ton de l'ancienne Philoſophie. Charles-Emmanuel Vizzani noble Génois, & Thomas Gale, s'en ſont bien apperçûs, eux, qui ont ſçavamment traduit & commenté ce Diſcours excellent, & pour tout dire, original en ſon genre.

On croiroit d'abord qu'en admettaut l'éternité du monde, Ocellus auroit renoncé à la doctrine de ſon Maître, & ſe feroit fait Chef d'un nouveau parti. Mais pour le concilier avec les autres Pythagoriciens, qui reconnoiſſoient ſincerement que le monde avoit commencé, il eſt à propos de reprendre les choſes d'un peu plus haut. Dans l'Ecole Italique on avouoit trois choſes: 1. que la matiere eſt éternelle, incréée, non périſſable, mais ſujette à une infinité de variations & de changemens; 2. que l'idée de Dieu auſſi éternelle, mais conſtante & invariable, renferme le modele, le plan, l'archétype du monde avec toutes les productions qui y ſont contenues; 3. que le monde viſible, ou la matiere miſe dans le meilleur ordre où elle pouvoit ſe trouver, n'eſt autre choſe que l'idée de Dieu développée, &, comme parlent les Scholaſtiques,

réduite

réduite en acte. D'où il suit que malgré les vissicitudes continuelles de la matiere, il y a toûjours quelque chose de fixe & d'immuable, qui est l'idée de Dieu, ou le monde intelligible. Or parmi les Pythagoriciens, on s'étoit à force de réfléxions divisé en deux classes.

Les uns pensoient que Dieu, l'idée de Dieu & le monde, sont contemporains, coéternels; que l'Ouvrage a suivi immédiatement le dessein de l'Ouvrier, & que l'existence lui est nécessaire; qu'enfin par rapport à l'intelligence divine, vouloir & agir, se former un plan & l'exécuter, deviennent précisément la même chose. Les autres soutenoient que Dieu n'a formé le monde que dans le tems marqué par sa sagesse; mais ils ajoutoient aussi-tôt, que le monde intelligible a toûjours existé dans son entendement suprême, c'est-à-dire, le plan & le modele de tout le sensible. Car, suivant Platon, le sensible est en quelque maniere l'expression de l'idée de Dieu. Et comme cette doctrine approche assez de celle de l'Ecriture, les Saints Peres se sont plûs à en faire un mérite à Platon, & ils ont assûré que plus heureux que les autres Philosophes, il avoit entendu τὸν λόγον τῦ Θεῦ. Clem. Alex. Strom. l. 1.

Les premiers s'imaginoient relever da-

E 2 vantage

vantage la fécondité & la toute-puissance de l'Etre infini, & les seconds la souveraine liberté qui est en lui de créer dans un tems plûtôt que dans un autre. Les premiers, pour montrer que le pouvoir qu'a Dieu de produire hors de soi, & la production actuelle, sont nécessairement liés ensemble, se servoient des deux comparaisons, du Soleil & de la lumiere qui en émane; de l'ombre & du corps opaque qui la cause par son interposition. Les seconds, pour prouver que Dieu n'est pas plus parfait en opérant hors de lui qu'en n'opérant point, parce qu'il a en tout tems la faculté admirable & décisive d'opérer, employoient la comparaison d'une terre qu'on peut regarder comme très-fertile, quoiquelle soit actuellement en friche, à cause qu'elle a une nature propre à fournir les plus abondantes moissons.

Tout cela posé, Ocellus ne craignoit point de dire, & que le monde est éternel, & qu'il a eu un commencement; ce qu'il accordoit sans aucune difficulté, en établissant la proposition suivante; que le monde intelligible est plus ancien que le monde sensible, non d'une priorité de tems, mais d'une priorité de pensée. A l'égard de ce monde sensible, il le regardoit comme le résultat de tous les rapports, des combinaisons particulieres

de ce qui existe, qui vit & se meut : & en ce sens il le nommoit l'Infini ou le Tout, parce qu'il n'y a rien d'effectif hors de lui, & qu'au dedans rien ne peut être cause de sa perte ni de sa destruction. En effet, ses parties sont tellement subordonnées les unes aux autres, qu'elles se fortifient & se soutiennent mutuellement : tout l'édifice mérite d'autant plus notre admiration, qu'il est bâti sur des fondemens inébranlables, & qui jamais ne se démentiront.

Quelque bien arrangé cependant que soit l'Univers, quelque ordre qui y régne, il y en a une portion qui ne paroît point assortie au reste, & où se voyent les plus grands écarts, le plus grand trouble : & cette portion est tout l'espace compris au dessous de la Lune, principalement la Terre. Les quatre Elémens s'y livrent des combats continuels ; & à la fin tout seroit bouleversé, si ces quatre élémens ne se tenoient les uns aux autres par les quatre premieres qualités, qui sont le Chaud, le Sec, le Froid & l'Humide. Chaque élément est doué de deux de ces qualités, qui le rendent plus ou moins fléxible, plus ou moins capable de liaison. Ainsi deux élémens se peuvent marier ensemble par ce qu'ils ont de commun,

d'uniforme : & tant que ce qu'ils ont de contraire reste dans un parfait équilibre, ces deux élémens subsistent en alliance. Mais si l'équilibre vient à manquer, alors le plus puissant dévore le plus foible, alors ne manquent point d'arriver des changemens & des variétés considérables dans la Nature.

De cette doctrine suit celle que j'ai attribuée à Empédocle, sçavoir, que les contraires naissent de leurs contraires, que les vivans se font des morts, & les morts des vivans. On aura la clé de cette énigme, pour peu qu'on veuille prêter d'attention à ce que j'ai dit par avance. Quand deux élémens viennent à se rencontrer & qu'ils s'associent mutuellement, si l'un détruit l'autre par sa qualité opposée & contradictoire, qu'arrivera-t-il? Ces deux élémens se réuniront ensemble, & n'en formeront plus qu'un. Ainsi le feu & l'air se rapprochent, s'allient volontiers par le chaud, qualité qui leur est commune. Tant que le sec du feu ne l'emporte pas sur l'humide de l'air, ils seront réellement distingués : mais si l'un attaque & anéantit l'autre, alors ces deux élémens se confondront en un seul. La mort du feu, par exemple, causera la vie de l'air; & réciproquement la mort de l'air causera la vie du feu. Ces métamorphoses

&

& ces transformations n'empêchent pourtant point que l'Univers ne soit incorruptible. Car ce qu'il perd d'un côté, il le regagne sans aucune diminution de l'autre. Les élémens subsistent toujours en même quantité, mais inégalement distribués : ce qui suffit pour le mérite du tout ensemble.

Il n'y a donc, suivant Ocellus, & du trouble & de l'agitation que dans l'espace compris au-dessous de la Lune. C'est le champ de bataille où les quatre élémens se font une guerre cruelle, & qui recommence sans cesse, où ils meurent & revivent en détail. Tout le reste de l'Univers se trouve dans une parfaite tranquillité, & dans un repos admirable : rien n'y sort de la regle, & de la symmétrie la plus exacte : les proportions y sont observées, & elles tendent toutes à un même but, qui est l'ordre, la seule chose digne de l'Etre infiniment parfait. De-là concluoit Ocellus qu'il falloit que tout l'espace qui est au-dessus de la Lune, fût composé d'une matiere différentente de celle dont est composé l'espace qui est au-dessous : & c'est cette matiere *surlunaire* qu'il nommoit le cinquiéme élément ou la cinquiéme essence, & que les Philosophes du Lycée & de l'Académie ont nommée depuis l'*Æther*.

On sçait que dans toute la Physique &

toute la Médecine des Anciens, dans les leçons d'Ariſtote & celles d'Hipocrate, dominoit le ſyſtême des quatre élémens & des quatre premieres qualités. Mais d'où ce ſyſtême de pure imagination avoit-il pris ſon origine? C'eſt ce qu'il me paroît aſſez important & aſſez utile de pénétrer. Car les hommes, quand même ils ſe trompent, ont toujours quelque raiſon apparente, quelque préjugé déterminant, qui les porte à l'erreur. Je dirai donc que parmi les Anciens Philoſophes, ceux qui ſe refuſoient au dogme des deux Principes, croyoient fermement que Dieu ne ſe mêle point de tout ce qui eſt au-deſſous de la Lune, perſuadés qu'à un Etre auſſi ſage & auſſi bienfaiſant que la raiſon le repréſente, on ne peut imputer tout le déſordre qui y regne, ſoit par rapport au mal phyſique, ſoit par rapport au mal moral. Ils aimoient mieux lui ôter le gouvernement des choſes *ſublunaires*, que de lui attribuer cette longue file de malheurs & de diſgraces, de changemens & de viciſſitudes, qui rendent la Terre ſi difforme, ſi déſagréable. De pareilles idées ne pouvoient manquer de les conduire à la ſuppoſition des quatre élémens, ennemis irréconciliables, pour tout l'eſpace qui eſt au-deſſous de la Lune; & d'un cinquiéme, pour tout celui

qui

qui eſt au-deſſus. Par le moyen de cette ſuppoſition, ils ſe flattoient de ſauver la bonté de Dieu, en niant ſa puiſſance : à peu près comme cette foule de Sectaires qui reconnoît les deux Socins pour ſes Chefs, oſe avancer qu'afin de ſauver la liberté de l'homme, il faut nier la preſcience de Dieu.

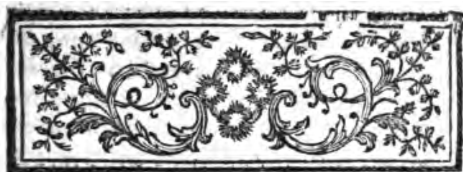
J'avouerai ingénument que le phénomene le plus difficile, & le plus embaraſſant de la vie humaine, eſt d'expliquer pourquoi les gens de bien ſont toujours malheureux ; pourquoi les méchans triomphent & s'élevent à preſque toute ſorte d'avantages, & même à la réputation de vertu ; pourquoi cette vertu eſt un obſtacle inſurmontable à tous les avancemens, & nuit dans le chemin de la fortune ; pourquoi enfin le vice fraye le chemin aux honneurs, & donne même cet air de confiance, qu'on prend ſouvent pour de la probité. Un ancien Philoſophe, nommé Diagoras, ſe plaiſoit à faire des vers. On lui déroba un poëme conſidérable qu'il avoit compoſé, & ſur lequel il fondoit l'eſpérance flatteuſe de ſon établiſſement. Il appella le voleur devant les Juges, lequel en fut quitte pour un ferment, & jouit à loiſir de la réputation qui étoit dûe au véritable Auteur. Sur cela, Diagoras s'écria, qu'il n'y avoit donc point de Providence,

 puiſ-

puisque non-seulement le parjure n'avoit pas été puni, mais qu'il avoit tiré de la gloire de son faux serment. Hélas! continuoit-t-il, que sert d'invoquer les Dieux & de les appeller à son aide, puisque ces mêmes Dieux ne daignent prendre aucun soin des choses humaines, & qu'ils les regardent comme indignes de leur vigilance?



HISTOIRE



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE



LIVRE QUATRIEME.

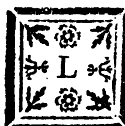
DE SOCRATE ET DE SES DISCIPLES, SUR-TOUT DE CEUX QUI ONT ÉTABLI DE NOUVELLES SECTES DE PHILOSOPHIE.



CHAPITRE XV.

I. *Abrégé de la Vie de Socrate.* II. *Divers reproches qu'on lui a faits.* III.

Ce que c'étoit que son Génie. IV. *Plaisante pensée de Plutarque sur ce sujet.* V. *De la Secte des Sophistes.* VI. *De la préférence que donnoit Socrate à la Morale.* VII. *Accusations intentées contre lui.* VIII. *De sa mort.* IX. *Du grand nombre de ses Disciples.*



ON a vû combien le domaine de la Philosophie, si informe & si embarassé dans les commencemens, s'étoit accru par les soins de Thalès & de Pythagore. Ces deux Grands Hommes qui laisserent après eux une nombreuse & sçavante postérité, acquirent de proche en proche, plusieurs connoissances; & ce qui est préférable à ces connoissances, ils sçurent l'art de les lier par des rapports imperceptibles. Peu de principes adroitement ménagés, les conduisirent par degrés à une infinité de conséquences, & elles se prêtoient mutuellement la main, elles se fortifioient l'une l'autre. On aime à considérer beaucoup d'objets d'un même point de vûe. Ce goût de systême, cette attention à faire que chaque chose soit mise en sa place, par raport au tout, brillera plus sensiblement dans l'Ecole de Socrate. On ne sçauroit croire combien elle a fourni de Philosophes & d'hommes

mes

mes éclairés. Ici commence le plus beau siécle de la Grece, couronnée des mains & de Minerve & de Bellone.

I.

Socrate nâquit dans un Village qui étoit aux portes d'Athénes, & dans une condition peu relevée: obstacles qui sembloient pour jamais lui devoir fermer le chemin de l'étude & des sciences. Mais son heureuse destinée, & je ne sçai quelle force intérieure qui le destinoit à de grandes choses, l'introduisirent dès son enfance à Athénes. Bien-tôt il s'y fit connoître; & ce qui arrive aux persones d'un vrai mérite, il gagna extrêmement à être connu. La crainte de consumer vainement ses premieres années, ou peut-être sa paresse naturelle & l'amour du repos, lui ôterent le goût de voyager. Il ne quitta point le lieu de sa naissance. Habile à fouiller dans les replis les plus secrets de son cœur, plus habile à profiter de ses réfléxions, il ne dût qu'à lui seul tous ses talens. Il n'avoit point retenu les pensées des autres: il créoit, pour ainsi dire, toutes celles qui lui étoient nécessaires. Les voyages deviennent le plus souvent inutiles aux jeunes gens qui s'y livrent, & cela pour deux raisons: l'une,

De la vie de Socrate.

Diog. Laërt. in Socr.

Plat. in Theat.

ne, qu'ils n'ont pû encore acquérir les connoissances dont ils avoient absolument besoin pour voyager avec goût & avec fruit; l'autre, qu'ils ignorent encore plus ce qu'il leur conviendroit d'observer & de récueillir en voyageant. Un célebre Prélat Anglois a fait sur cela des remarques très-sensées, & il les a comprises sous le titre suivant: *Quò vadis?* Où prétendez-vous aller? Quel dessein vous éloigne de votre Patrie? Vous croyez voyager, vous ne faites que vous égarer.

Plut. de Genio Socrat.

On rapporte que le pere de Socrate, incertain encore du parti qu'il feroit prendre à son fils, alla consulter l'Oracle. C'étoit un usage autorisé. L'Oracle lui répondit d'une maniere plus judicieuse qu'il ne répondoit ordinairement. *Ne contraignez point votre fils: ne forcez point son inclination. Laissez-lui & le tems de se consulter, & ensuite la liberté de se déterminer, de suivre son génie pluttôt que de se régler sur les opinions vulgaires. Socrate est conduit par un Maître plus sçavant & plus éclairé, que tous ceux que vous pourriez lui donner.* Le pere négligea d'abord ce conseil, & il fit travailler son fils dans son attelier à des ouvrages de sculpture. Le jeune-homme s'y ennuyoit, se sentant propre à quelque chose de plus noble;

&

& il se tourna aussi-tôt qu'il le pût, vers les choses de l'esprit. Nos plus dangereux, nos plus forts ennemis d'ordinaire, ce sont nos parens. Ils veulent qu'on ne songe qu'à l'utile, qu'à ce qui peut conduire dans les routes de la fortune. A l'égard de la culture de l'ame, ils la négligent sans honte, sans retour, ou ils n'y font qu'une attention brusque & passagere. Socrate fut plus heureux : il ne se gêna point, & peu curieux d'amasser des richesses, il se permit uniquement de vivre suivant son goût. Pour réussir, il faut se trouver juste dans la place que la Nature nous a assignée.

Libre d'emplois & par conséquent de servitude, n'ayant à faire sa cour à personne, & ne voulant point que personne lui fit la sienne, Socrate vécut à Athenes comme on vivroit dans une retraite qu'on se feroit choisie par goût. Il ne se livroit ni aux voluptés, ni aux hommes; trop attentif sur sa conduite, ou pour être trompé par le hommes, ou pour être amolli par les voluptés. On ne vit dans l'indépendance, qu'autant qu'on se plait à cette exactitude & cette continuité de sentimens. Archelaüs fit un jour prier Socrate de le venir voir. *Je ne veux point faire connoissance*, reprit-il, *avec un homme qui peut m'obliger, & auquel je ne puis rendre la pareille*

Sen. de Benef. l. 5. Ælian. Var. Hist. l. 5.

reille. Cette réponſe eſt ironique, & l'on ſçait que c'étoit la figure favorite de Socrate. Il vouloit dire que les Princes font payer trop cherement les faveurs qu'ils accordent, & qu'ils ont bien vite oublié les ſervices qu'on leur rend, ou parce qu'ils croyent que ces ſervices leur ſont dûs, ou parce qu'il en coûteroit trop à leur pareſſe d'en témoigner de la reconnoiſſance. Une autrefois quelqu'un demanda ſi le Roi de Perſe, qu'on nommoit le grand Roi, étoit heureux. *S'il eſt juſte & tempérant*, s'écria Socrate, *il eſt heureux. Hors la vertu, il n'y a point de vraie félicité ni de bonheur durable. Tous les autres préſens que prodiguent la nature & la fortune ſont trop frivoles, trop rapides, pour mériter notre eſtime.* Que je loue celui qui penſe ainſi, & dont la conduite fait voir qu'il ne ſe borne point à le penſer!

Xenoph. de Mem. Soc. l. 1. V. ipſius Thœat. V. etiam Cicer. l. 3. de Orat.

On recueille dans Platon, que Socrate non content de s'inſtruire lui même, prenoit encore plaiſir à inſtruire tous les autres: & il avoit pour cela un talent merveilleux, une adreſſe ſinguliere. « Je « ne me pique point, avouoit-il, de « ſurpaſſer perſonne en connoiſſances; « on ne voit même dans le monde au-« cun Ouvrage qui porte mon nom. Je « parle, je m'entretiens avec tous ceux « qui me font l'honneur de me recher-

« cher.

« cher. Ma conversation, toute sim-
« ple qu'elle paroît d'abord, leur sert
« peu à peu : non que je me vante de
« leur rien apprendre ; mais c'est que
« je les invite par mes interrogations
« & par mes réponses, par un certain
« tour de conversation ironique, à s'é-
« tudier attentivement, & à tirer du
« fond de leur esprit les trésors de lu-
« mieres qui y sont cachés, & que sans
« cette espece de secousse sçavante ils
« ne pourroient jamais tirer. Par-là
« j'ai mérité la louange qu'on veut bien
« me donner, de faire accoucher mes
« auditeurs. Quelques-uns ont tenu
« peu de compte de cet art, que j'ai
« cultivé avec beaucoup de soin ; &
« entrainés par de mauvais conseils, ils
« m'ont quitté sans aucun ménage-
« ment. Mais en me perdant, j'en appel-
« le à leur sincérité, ils se sont perdus
« eux-mêmes. « Il falloit que Socrate possédât bien l'art de persuader, puisqu'il persuadoit par la seule force de la vérité, indépendamment des graces extérieures, de la politesse du discours, & de l'avantage qui se tire des gestes & des manieres. On sait que l'accessoire n'est point ce que l'éloquence renferme de moins important.

Au reste, Socrate n'étoit ni affecté, ni bizare, ni chagrin dans le commer-

ce ordinaire de la vie. Il en suivoit; puisque les gens sages y sont condamnés, toutes les regles & toutes les bienséances. Quoiqu'il fût naturellement sobre, & qu'il aimât les compagnies peu nombreuses, il ne laissoit pas de se trouver à toutes les fêtes & à toutes les parties de plaisir où ses amis l'invitoient. Quelquefois encore il alloit aux cercles d'Aspasie & de Diotime, deux fameuses Courtisanes, & il ne rougissoit point de dire hautement qu'elles avoient beaucoup servi à le démêler & à le polir. On a remarqué que toutes les Courtisanes de la Grece avoient l'esprit fort cultivé, & même imbu des maximes & des préceptes de la Philosophie. Elles étoient de meilleure compagnie que les honnêtes femmes. Est-ce que la sagesse & les talens, la vertu & les connoissances, ne peuvent s'unir ensemble dans le sexe?

Aul. Gell. l. 2.

Quoiqu'il en soit: Socrate payoit bien dans l'inrérieur de sa maison ce qu'il recevoit d'agrémens au-dehors. Deux fléaux l'y attendoient continuellement, & le chagrinoient tour à tour. C'étoient ses deux femmes, Xantippe & Myrto; car il n'avoit pas jugé à propos de s'en tenir à une seule, qui auroit cependant suffi à le désespérer. Quand quelqu'un le plaisantoit sur leur

mauvaise

mauvaiſe humeur, il répondoit en ſouriant : Je ſors de chez moi tout apprivoiſé avec les biſarreries & les diſparates de ceux que je pourrois rencontrer. Avantage, continuoit-il, dont je ſçai bien, & très-ſouvent, me prévaloir !

II.

Sur ce que je viens de dire, on doit avoir conçû une idée aſſez favorable de Socrate. Mais de peur que cette idée ne ſe terniſſe par des ſoupçons malignement formés, il me ſemble à propos d'aller au-devant de tout ce qu'on pourroit objecter à ce Philoſophe. Loin de moi l'injuſte critique qui s'attache à toutes les grandes réputations de l'Antiquité, & qui par des traits vifs & aiguiſés, s'efforce encore plus de leur nuire qu'elle ne leur nuit en effet ! I reproches qu'on lui a fait.

Premierement, on l'a accuſé de s'être oublié dans une occaſion périlleuſe, & d'avoir même, faute de courage, renoncé au maniment des armes. Mais quoi de plus mal fondé que cette accuſation ! Un Philoſophe eſt-il obligé de s'entêter de cette gloire imaginaire, qui naît de l'ambition des Princes & du fol amour de laiſſer après ſoi un grand nom ? Doit-il pour cette gloire riſquer ſon repos, ſes avantages particuliers, Luc. in Paras. V. Athen. l. 5.

ſa vie même, c'eſt-à-dire, de tous les biens celui qui eſt le plus précieux? Doit-il affronter témérairement la mort, ou ſe faire réduire à la moitié de ſoi-même, & cela pour des intérêts ſi vains, ſi legers, qui le touchent ſi foiblement, & où le bien public n'a d'ordinaire que très-peu de part? Quelqu'un ayant rapporté au Général Thébain qui gagna la bataille de Leuctres, que ce même jour un Philoſophe étoit mort dans ſon lit à Athenes: *O Hercule*, s'écria-t-il, *peut-on mourir tranquillement, un jour où tant de Héros, tant de braves gens ſe font tuer!* Sans doute qu'on le peut: & ce ſont les plus ſages qui meurent ainſi, qui abandonnent ſans regret un bien dont ils ont uſé ſans attache & ſans excès; tandis que les ambitieux & les guerriers courent à un danger qu'ils ne connoiſſent point, qu'ils n'ont jamais prévû, qu'ils n'oſeroient même regarder de ſang-froid.

V. le Diſc. ſur la Valeur, par l'Abbé de St. Real.

D'ailleurs, Socrate ne manquoit point de ce véritable courage qui conſiſte à ſe poſſéder parfaitement, à balancer les raiſons du pour & du contre, à former ſans précipitation tout le plan de ſon entrepriſe, à l'exécuter avec prudence & fermeté, à connoître aſſez le péril pour ne s'y expoſer que quand il s'agit du bien public; enfin, à conſerver en

s'y

s'y exposant, une lumiere d'esprit nette, vive, toujours présente. Telle fut aussi la conduite de ce Philosophe dans tout le cours du procès que lui intenterent les Athéniens, & où il se joua, pour ainsi parler, de la mort. Il pouvoit bien dire au sujet de la guerre, ce que le Chancelier de l'Hôpital répondit dans un Conseil au Connétable de Montmorenci, qui lui reprochoit avec faste & dureté, que ce n'étoit point à gens de robe longue de se mêler du fait des armes. *Monsieur, Monsieur*, reprit l'illustre Chancelier, *nous autres Magistrats nous avons autre chose à faire de mieux, que de conduire les Armées: mais nous sçavons quand & comment il faut s'en servir, pour le bien de l'Etat.*

En second lieu, on a blâmé Socrate de ce qu'il passoit dans les boutiques des plus célébres ouvriers d'Athenes, une partie des jours à discourir avec ses amis, & de ce qu'il tiroit toutes ses comparaisons des arts & métiers. Il est vrai que rien n'est plus opposé à nos mœurs, & par contrecoup, que rien ne nous doit paroître plus vil & plus bizarre. Mais quoi! ce sont nos mœurs qui méritent seules d'être reprises, & condamnées. Car toute l'Antiquité a fait un cas infini du travail des mains: elle n'a rien dédaigné de ce qui pou-

voit

voit servir à l'accroissement & à la perfection des arts, même des plus simples. Cette estime n'est tombée, que depuis les fréquentes irruptions des peuples barbares & nés sous le Ciel âpre de la Scythie, qui se répandant en foule dans l'Europe, y ont introduit & leurs coutumes & leurs usages, l'amour du jeu, les longues débauches, la chasse effrenée, je ne sçai quelle idée de noblesse fondée tout ensemble sur l'ambition & sur l'oisiveté. Socrate étoit lui-même assez bon sculpteur. On voyoit à l'entrée de la Citadelle d'Athenes, un groupe de marbre, où il avoit représenté les trois Graces. Cet ouvrage étoit remarquable en un point, c'est que pour la premiere fois, elles paroissoient habillées, les peintres & les sculpteurs les ayant jusques-là représentées toujours nues.

Troisiémement, on a reproché à Socrate qu'il avoit dans sa vieillesse appris à danser : ce qui seroit d'autant plus surprenant, qu'un pareil exercice ne paroit gueres convenir à un Philosophe, ni en genéral à tout homme sensé. Mais par-là même ce reproche mérite d'être éclairci. Il y avoit chez les Grecs des Maitres particuliers, qui enseignoient l'art de gouverner les bras, de porter le corps avec grace, de tenir la tête & les

Quint. Instit. Orat, l. 1,

les mains dans une situation décente, tout cela par rapport aux discours qu'on étoit obligé de prononcer dans les assemblées publiques ; & cet art ignoré de ceux qui ne pouvoient en faire la dépense, ou qui étoient retenus par une avarice sordide, s'appelloit *Chironomie*. Il y a apparence que Socrate voulut, par son exemple, en relever le mérite & y affectionner les honnêtes gens ; lui, qui répétoit en toute occasion, que la vérité demande à être annoncée d'une maniere flatteuse & touchante, qu'elle doit se faire aimer de ceux qu'elle s'efforce de persuader, qu'elle gagne enfin à s'insinuer dans l'esprit par la route qui y conduit le plus agréablement, par le cœur. Et c'est pour cela que Socrate conseilloit aux enfans qui se rassembloient quelquefois autour de lui, d'avoir pour premier meuble un miroir, afin que ceux qui étoient disgraciés de la nature réparassent ce défaut par les talens supérieurs de l'esprit, & en revenche, que ceux qui avoient reçu une figure privilégiée & intéressante, y ajoutassent un nouveau charme, celui de la vertu.

Val. Maxi, l. 3.

Sexe. Empyr. adv. Mathem.

Quatriémement, on a trouvé mauvais que Socrate se fit honneur de je ne sçai quelle Science de l'Amour, qu'il se vantoit d'avoir apprise de Diotime. Mais

Plat. in Conviv.

Mais l'oserai-je dire? ce n'étoit-là qu'un jeu d'esprit, une véritable plaisanterie. Agathon avoit invité plusieurs Athéniens à un grand repas: Socrate se trouva aussi un des conviés. Le discours s'échauffa peu-à-peu, comme il arrive entre gens de bonne compagnie, & tomba sur l'origine & la puissance de l'Amour, sur les bienfaits qu'en reçoit le genre humain, par lui sans cesse entretenu & renouvellé. Chacun en dit librement sa pensée, & peut-être trop librement: la politesse oblige à plus de retenue & de modestie. Quand ce vint le tour de Socrate pour parler, il s'en excusa long-tems, mais de ce ton qui réveilloit encore plus la curiosité; puis il ajouta ces mots: *Vous me pressez trop vivement, pour continuer à vous résister. Mais ne vous flattez point que j'avance rien de moi-même: je ne parlerai que d'après Diotime, qui étoit une femme de beaucoup d'esprit, & qui se railloit finement de tout: je suivrai même un certain fil d'idées, qu'elle a affecté en m'instruisant.*

Or tout ce discours de Socrate revient à ceci: » Que l'Amour tient le » milieu entre le Ciel & la Terre: » qu'il ne peut être un Dieu, parce » que les Dieux sont essentiellement » heureux, & que l'Amour cherche

tout

» toujours à le devenir : qu'il y a des
» momens où il éleve les hommes à
» la félicité des Dieux, & d'autres où
» il rabbaisse les Dieux au niveau mê-
» me des hommes : qu'il doit sa naissance à πόρος & à πενία que le hazard
» fit un jour trouver ensemble, c'est-
» *à*-dire, au Génie qui préside à l'Abondance, & à la Pauvreté : que le
» jour même où il fut conçu, nâquit
» la Déesse de la beauté, l'incomparable Venus : qu'il tient de son pere
» l'audace, la vivacité d'esprit, la confiance en ses forces, l'art de dresser
» des embuches, une certaine maniere de s'insinuer, de persuader, de
» vaincre ; & de sa mere la disette,
» la crainte de se produire, cette indigence qui le porte à demander toujours, cette timidité qui lui fait manquer les meilleures occasions, un fond
» inépuisable de désirs : que par ce mélange de qualités contraires, l'Amour
» passe, sans presque s'en appercevoir,
» de la vie à la mort & de la mort à
» la vie : qu'il soupire continuellement
» après le beau & qu'il met son bonheur à en jouir ; cependant, que c'est
» moins le beau qu'il cherche en lui-
» même, que le plaisir flateur de s'y
» joindre & d'en tirer quelque chose
» qui lui ressemble. Socrate ajouta de

furcroît, que toute la Nature, pour ainsi parler, est pleine de volupté, & qu'elle ne cherche qu'à s'en délivrer. *Mais il n'y a que le beau*, continua-t-il en plaisantant, *qui puisse lui rendre cet heureux office*. Voilà des idées galantes, à qui ne messied point un petit air de Philosophie.

III.

Ce que c'étoit que son Genie.

Toutes ces justifications, si je ne me trompe, étoient dues à Socrate, & je me sçai bon gré de lui avoir prêté une main favorable. Mais je doute qu'on puisse également le justifier sur la flateuse opinion qu'il n'étoit pas fâché d'entretenir parmi les Athéniens, qu'il avoit un Génie ou un Démon familier : semblable en cela à ces Politiques & ces Législateurs, qui faisoient accroire au peuple qu'ils étoient en commerce réglé avec les Dieux ; ce qui les accréditoit infiniment & les tiroit du niveau des autres hommes, qui sans doute n'auroient pas voulu obéir à un de leurs semblables, si la force ou une prétendue inspiration ne les y eut contraints. L'inspiration est toujours la voie la plus courte, celle qui soumet les caracteres les plus altiers & les plus indociles.

Plut. de Gen. Socrat.

Au reste, je suis persuadé que Socrate sçavoit bien se rendre justice dans son deshabillé, & qu'il rioit malignement en lui-même, quand il répondoit à ceux qui venoient le consulter : *Mon Démon m'avertit que vous ne réussirez point en telle ou telle entreprise.* Ce Démon, que pouvoit-ce être autre chose qu'une raison éclairée, qu'une sagesse supérieure & constante, qu'un art de prévoir l'avenir par de justes réflexions sur le passé & sur le présent ? Voilà tout ce qu'on doit appeller prudence. Il y a un certain fil dans les affaires du monde, qui les enchaine les unes aux autres : & quand on peut le saisir adroitement, on n'est point éloigné de percer dans l'avenir, on apperçoit en gros la suite des choses.

Plat. in Theag.

Charp. Vie de Socrate.

Effectivement, que risquoit Socrate d'insinuer au jeune Charmide, fils de Glaucus, de ne point aller combattre aux Jeux Néméaques ? Sans inspiration divine, il voyoit & son incapacité & un certain air de ne point réussir, qui trompe très-rarement. Que risquoit-il encore de dire au généreux Timarque qu'il périroit dans la conspiration où il s'étoit engagé ? A combien peu de conspirateurs la fortune est-elle propice ? Combien peu de Catilina, découverts & trahis par leurs propres amis,

 échap-

échappent-ils à la mort ? C'eſt preſque toute la récompenſe, qui leur eſt réſervée. J'avouerai donc avec la plupart des anciens Philoſophes, que qui a un eſprit de réflexion, peut ſe vanter de rendre des oracles, & même des oracles aſſez infaillibles. *Nam quodam ſignificatu & animus humanus in corpore ſitus Deus nuncupatur.*

Apul de Deo Socr.

IV.

Plaiſante penſée de Plutarque ſur ce ſujet.

Il y a apparence que du tems de Socrate, tous ceux qui étoient en garde contre le merveilleux & remontoient à la ſource des choſes, prenoient ſon Démon ou ſon Génie *inſpirateur* pour ce qu'il étoit en effet, ſans s'embarraſſer des bruits populaires, qui ſurſont toujours. Mais le nombre des incrédules, ce qui ne m'étonne point, devoit être auſſi petit, qu'eſt grand le nombre de ceux qui reçoivent ſans examen, ſans diſcuſſion, tout ce qu'on leur préſente de nouveau & de ſingulier. Dans la ſuite, la plupart des Platoniciens, qui ne pouvoient ſe laſſer de créer des ſubſtances moyennes entre Dieu & les hommes, ſoutinrent hautement que le Démon ou le Génie de Socrate étoit quelque choſe de réel, & qu'il tenoit du caractere de ceux qui s'intéreſſent

aux

aux différentes révolutions dont la Terre est agitée. Plutarque sur-tout explique fort au long comment ces Génies prennent les hommes en amitié ; comment ils les avertissent de leurs devoirs & les guident dans le chemin de la vertu ; comment ils veillent à leur sureté, les retirant sans cesse des périls redoublés où ils se livreroient par précipitation, ou par ignorance. Tout cela est entremêlé de l'histoire d'un certain Timarque de Chéronée, qui descendit dans l'antre de Trophonius, pour s'instruire à fond de ce qui regardoit le Démon de Socrate.

Ubi suprà. V. etiam ipsius Quæst. Platon initio.

Cette histoire est un roman très-frivole & très-extraordinaire : en voici un morceau que je détache. » Toutes les » ames, dit Plutarque, sont nées également raisonnables. Mais il y en a » qui se perdent dans les plis du corps » & s'y anéantissent tout-à-fait : d'autres se promenent toute leur vie, » sans avoir rien qui les fixe & les retienne ; d'autres enfin, quoiqu'altérées par les passions tumultueuses, » laissent toujours floter en dehors ce » qu'elles ont de plus subtil, de plus » pur. Ce qui flotte ainsi ne peut être » tiré en-bas, mais voltige sur la tête » & fait le même effet que ces morceaux de liege que les pêcheurs aban-

» donnent au gré de la mer, pour recon-
» noître l'endroit où ſont leurs filets.
» Cette partie extérieure de l'ame, per-
» pendiculairement élevée ſur la tête,
» eſt nommée par le vulgaire, Entende-
» ment : mais les Philoſophes l'appel-
» lent le Génie ou le Démon de chaque
» homme. Son emploi eſt de veiller
» continuellement & de remarquer au
» loin tout ce qui ſe paſſe, afin d'en
» avertir l'ame. Heureuſe celle, qui
» ne s'endort point, & qui obéit au
» moindre ſignal ! » Il me paroît que
pour avoir pénétré dans l'antre de Tro-
phonius, & avoir participé à ſes myſté-
res, on n'en devenoit pas meilleur Phi-
loſophe.

Quoiqu'il en ſoit, dans tous les ſié-
cles marqués par leur foibleſſe, & où
les cœurs attiédis ne reſpiroient qu'igno-
rance & que ſuperſtition, dans tous ces
ſiécles, dis-je, on n'a fait aucune diffi-
culté d'attribuer des Génies pour guides
& conducteurs, ſoit à ceux qui bril-
loient à la guerre, ſoit à ceux qui ſe
diſtinguoient par des connoiſſances un
peu recherchées. Et il n'y a point en-
core un ſiécle que cet uſage ſubſiſtoit
en France, L'agréable Brantome, par-
lant d'un Officier-général qu'on ſoup-
çonnoit ainſi d'avoir à ſouhait un Dé-
mon officieux, avoue *que ſon gentil eſ-*
prit

prit & grand entendement, son sçavoir, sa vigilance, sa promptitude, sa sagesse, son bon cœur, ont été son seul vrai Démon & Esprit familier, & qu'il n'en eût jamais d'autre. J'en ai vu dire de même, ajoute-t-il, *& de Monsieur l'Amiral & de plusieurs autres grands Capitaines, qui ont fait des choses par dessus l'ordinaire de l'humanité; & le vulgaire ignorant va tout convertir & approprier à cet Esprit familier.*

V.

Avant les jours de Socrate, il s'étoit élevé dans la Gréce une Secte de gens fiers & hardis, qui s'attiroient par leur complaisance les suffrages du peuple, & qui trafiquoient lâchement de la parole. Vrais fanfarons, ils cherchoient plus à plaire qu'à persuader, plus à amuser les hommes qu'à les éclairer. Une vanité insupportable les forçoit de parler sans aucun égard de tout ce qui se peut sçavoir: & comme ils le faisoient d'une maniere ambitieuse, & avec un grand étalage de paroles, ils mettoient de leur parti le plus grand nombre, qui décide ordinairement, & décidé sans goût. En général les Grecs vouloient être flatés: ils couroient en foule à tous les spectacles, qui les éloignoient d'eux-mêmes,

De la Secte des Sophistes.

Plat. in Hipp. magno.

Dion. Chrys. Orat. 54.

Tatian contra Gentes.

& les plongeoient dans une douce oisiveté. Aussi, un ancien Comique leur reproche-t il que toute leur éloquence n'est qu'une vaine ostentation, un corps apparent & sans nerfs; & que leurs Académies ressemblent à des nids d'hirondelles, où l'on n'apprend qu'à ouvrir la bouche. Ce blâme injurieux tombe principalement sur les Sophistes: c'étoit le nom qu'on donnoit à tous ces minces Discoureurs, qui avoient des harangues de parade & d'éclat, & qui les alloient réciter dans les places publiques. Non-seulement la multitude, avide & curieuse de nouveautés, se faisoit un plaisir de les entendre, mais encore elle les accabloit de largesses, & leur offroit mille dons précieux. Aucun métier, avoue Platon, n'étoit aussi brillant ni aussi lucratif que le leur.

Them. orat. 4.

Cic. Acad. Quæst. l. 2.

Si l'on veut connoître plus à fond le caractere de ces Sophistes, le voici en peu de mots, suivant le même Platon. „ Il ne vous répondent jamais expressément: toutes leurs réponses sont des „ énigmes. Priez-les d'en donner la „ clef: ils sont encore plus inintelligibles „ que la premiere fois, & ils joignent „ à des termes obscurs d'autres termes „ qu'ils ont eux-mêmes fabriqués. Je „ vous défie de rien conclurre avec „ des gens, qui n'ont ni principes ni arrange-

In Protag.

„ arrangement dans l'esprit, qui se sont
„ fait une loi de parler toujours & de
„ parler avec une obscurité magnifique :
„ & peut-être est-ce la seule chose
„ dont ils convieunent entre eux. J'ai bien peur que trop de gens ne se reconnoissent à ce tableau : Platon les auroit-il devinés par je ne sçai quelle lumiere prophétique ?

Du caractere dont étoit Socrate, on juge bien qu'il parloit durement contre ces Sophistes. Il n'épargnoit ni leur avarice sordide, ni leur éloquence frivole, ni leur orgueil sans bornes. Ce qui n'est pas fondé sur le vrai, tombe bien-tôt & s'évanouit. Aussi tous ces Sophistes, d'autant plus méprisés qu'on les voyoit plus à découvert, perdirent-ils insensiblement la réputation qu'ils s'étoient acquise : & Socrate au contraire sentit avec joye & avec reconnoissance, que la sienne s'augmentoit de jour en jour.

VI.

De la préférence que donnoit Socrate à la Morale.

Telle étoit sa maniere de philosopher, qu'il vouloit, & qu'on se débarrassât de toutes les gênes que l'opinion a sçu introduire dans le monde, & qu'on cherchât par préférence à se connoître soi-même. Toute la vie, remarquoit-

il, se consume dans des occupations frêles & inutiles. Elle se dissipe, sans qu'on s'en apperçoive : elle nous manque, avant même que nous ayons songé à en jouir. Les hommes, ajoutoit-il, ressemblent à ces fous qui courent les rues, & qui ne peuvent demeurer tranquillement chez eux, jouissant des avantages que leur condition peut leur procurer. C'est-là sans doute ce qui faisoit dire à Ciceron, que sous Thalês & Pythagore la Philosophie étoit errante & vagabonde, qu'elle se plaisoit parmi les Planetes & les Etoiles fixes qu'elle cherchoit à connoître la grandeur du Soleil & sa distance à la Terre : mais que Socrate, plus heureux & plus simple dans ses vues, la fit, en quelque maniere, descendre du Ciel, l'introduisit dans les villes, l'obligea de se familiariser avec les hommes, la rendit maîtresse de leurs sentimens & de leurs cœurs. Tant de raisons engagerent les Anciens à le regarder comme le premier Auteur de la Morale, de la seule Science qui nous est utile & qui de plus est à notre portée; tout le reste étant trop éloigné de nos yeux & n'ayant avec nous que peu de rapport, & peu de proportion.

Tuscul. Quæst. l. 5.

Malgré les préjugés que l'Ecole d'Ionie auroit dû inspirer à Socrate, il n'en

Xen. de Memor. Socr. l. 1.

n'en faisoit point pour cela plus d'estime de la Physique : il plaignoit même ceux qui consacrent toute leur vie à cette étude, ou plutôt au roman de cette étude, & qui s'efforcent de manier avec un soin pénible ce qu'ils ne peuvent jamais se flatter de sçavoir avec une entiere certitude. Sa principale raison étoit, que le moindre objet tient à une infinité d'autres, aux plus éloignés ; & que pour bien voir quelque chose, il faudroit presque avoir tout vû. Ce qui étant impossible, on erre malgré soi dans d'épaisses ténébres, entrecoupées pourtant par des traits de lumiere qui ne frappent qu'un moment, & qui rendent ensuite ces ténébres plus désagréables. „ De-là, „ concluoit Socrate, tant de querelles, „ tant de disputes, qui loin de nous „ rendre plus vertueux, nous font per- „ dre jusqu'au goût de la vérité. Quoi „ de plus triste, par exemple, que de „ voir les hommes se partager si bizar- „ rement sur l'idée d'un Dieu ! Les „ uns ne veulent point en admettre : „ les autres adorent du bois & des „ pierres, les choses les plus viles. Il y „ en a qui déifient les principales par- „ ties de l'Univers, & qui veulent qu'il „ y ait une semence de Divinité répan- „ due par-tout. Venons ensuite à ce

„ qui regarde la connoiſſance de la Na-
„ ture, & la formation de l'Univers.
„ Combien ne trouverons-nous pas de
„ ſyſtêmes contradictoires, & d'opi-
„ nions qui s'entrechoquent ? Combien
„ d'erreurs, érigées en vérités impor-
„ tantes; combien de bagatelles, re-
„ çues avec reſpect ? Une Secte entiere
„ ſoutient hautement, ce que l'autre
„ nie ſans aucune réſerve : & il n'y a
„ point de titres amers & offenſans,
„ que ces deux Sectes, animées d'une
„ jalouſie ſecrette, ne ſe donnent tour
„ à tour. Tout cela rendoit Socrate encore plus attentif & plus circonſpect. Jamais il ne prit ce ton déciſif, qui eſt une marque certaine d'ignorance, & que cependant les gens de Lettres prennent avec tant de plaiſir. Dans les occaſions où il n'étoit pas aſſez ſûr de lui-même, il ménageoit ſes expreſſions avec tant d'adreſſe, qu'on ne pouvoit pénétrer le fond de ſon cœur. Il ne ſoutenoit ni le pour ni le contre, il n'approuvoit ni ne condamnoit, perſuadé qu'on ne doit faire connoître ſa penſée que lorſque les hommes ſont aſſez raiſonnables pour en profiter, ou aſſez indulgens pour ne nous point haïr de ce que nous enviſageons les choſes autrement qu'eux.

VII.

VII.

Quoique Socrate fut, comme on voit, extrêmement modéré, & qu'il poussât même la modération, jusqu'à tomber b'accord que chacun doit suivre la Religion du pays où il est né, (ce qui étoit aussi le sentiment de tous les prétendus Sages du Paganisme ;) il ne laissa pas de trouver des ennemis qui l'accuserent d'impiété. Ces sortes d'accusations ont un grand pouvoir sur l'esprit du peuple, sur-tout quand elles sont conduites avec art & malignité.

Accusations intentées contre lui.

Plat. de Legib. l. 5.

Aristophane, Poëte satirique & aguerri aux médisances les plus atroces, commença à décrier Socrate ; & ce fut dans la Comédie, qu'il intitula les *Nuées*. Cette Piéce servit d'ornement aux Fêtes de Bacchus ; & quoique si éloignée de la perfection, elle eut un succès extraordinaire, fondé en partie sur ce plaisir désobligeant qu'on goute, & presque malgré soi, à voir déchirer la réputation des plus grands personnages. Socrate, qui venoit rarement aux spectacles, parceque la pudeur & l'honnêteté en étoient bannies, eut assez de courage pour aller entendre la Comédie d'Aristophane, & pour rire le

Ælian. l. 2.

premier

premier des injures choquantes qu'on lui disoit. Fermeté noble, & qui me paroît plus rare que de s'exposer à un péril inévitable. Dans l'une de ces occasions il y a de la gloire à acquérir; dans l'autre on ne remporte que de l'ignominie, & une ignominie bien marquée. Le sçavant Académicien qui a donné la vie de Socrate, croit qu'il se passa vingt ans entre la premiere représentation des *Nuées* d'Aristophane, & la mort injuste de ce Philosophe.

Sen. de Const. l. 1.

Pendant tout ce tems-là on ne cessoit de le décréditer par des bruits sourds, & qui nuisent plus que des accusations d'éclat. On lui reprochoit entre autres choses, de corrompre la jeunesse, de répandre sans aucun adoucissement des discours séditieux, de ne point reconnoître les Dieux adorés dans la Grece. Mais c'étoit-là, suivant le rapport de Xénophon, un tissu de noires calomnies. Socrate croyoit un Dieu suprême, infini, Auteur de l'Univers: mais il faisoit peu de cas de cette foule de Dieux inférieurs, & de Génies & de Démons, devant qui le peuple superstitieux se prosternoit humblement. Lorsqu'il entendoit quelqu'un jurer par Jupiter, Neptune ou Junon: il juroit, lui, par un Arbre, par un Chien, par une Oye, par le premier objet qui frappoit

L. 1.

frappoit sa vûe; *& c'étoit*, dit Tertullien, *pour faire sentir le ridicule & l'indédécence de ces Dieux, qu'il les comparoit, ou à des choses insensibles, ou aux plus vils animaux.* In Apologet.

Enfin, trois Accusateurs se leverent du milieu du peuple, & dénoncerent Socrate à l'Aréopage. Cette dénonciation, quoiqu'elle fût accompagnée de circonstances humiliantes, ne l'effraya point, & ne lui fit rien perdre de sa tranquillité ordinaire. Quand ses amis le pressoient de songer à sa défense: *Qu'ai-je fait autre chose*, leur répondoit-il, *que de me défendre toute ma vie? Je l'ai passée à étudier ce qui est juste & ce qui ne l'est pas; je me suis fait une loi d'être utile à ma patrie, & de la servir de tous mes talens. Que pouvois-je faire de plus pour ma justification?* Ainsi parloient les premiers Chrétienr. Ils ne cessoient de répéter d'une voix ferme à leurs persécuteurs, & à leurs bourreaux: Sommes-nous ou mertriers, ou parjures, ou incendiaires? Ne payons-nous pas à César ce qui lui est dû? Ne remplissons-nous pas toutes les charges qui nous sont imposées? Etes-vous en droit de punir des gens qui vivent comme les autres, quoiqu'ils pensent autrement que les autres? N'est-il pas permis à chacun de suivre les opinions qu'il juge les meilleures,

V. Acta Sinc. Martyr.

V. aussi l'Hist. Ecclésiast. de

M. Fleuri, tom, 1.

leures, & qu'il voit encore confirmées par une ſuite de miracles & de faits ſurnaturels ?

VIII.

De ſa mort.

Quæſt. Tuſcul. l. 1.

Cependant le procès de Socrate s'inſtruiſoit dans les formes, & il fut obligé de comparoître devant ſes Juges. Là, obſerve Cicéron, ce généreux vieillard ne ſe démentit point : il n'eut recours ni aux larmes ni aux prieres : il ne demanda point ſa grace : il témoigna toûjours une conſtance héroïque, conſtance qui ne partoit point d'un orgueil ſecret, mais de la fermeté de ſon eſprit & de la confiance en ſes mœurs. Quoiqu'il pût dire cependant pour prouver ſon innocence, quoiqu'il rappellât toute la ſuite de ſa vie paſſée au milieu d'Athenes, les Juges gagnés & prévenus le condamnerent à la mort. Il écouta ſa ſentence, tout effrayante qu'elle étoit, ſans pâlir ni reprocher à ſes ennemis leur cruauté. Les Fêtes Déliennes qui arrivoient ce mois-là, en retarderent l'exécution, & Socrate fut près de trente jours ſpectateur tranquille de ſa longue mort. Par le moyen de quelques perſonnes en place qui avoient gagné le Geolier, il pût ſe ſauver

ſauver de la priſon, & ne le voulut point. En quoi certainement je le trouve inexcuſable. Il faut épargner aux hommes des crimes évidens, certains; & c'eſt s'en rendre complice, que de n'y point mettre d'obſtacles. D'ailleurs, le ſoin de ſa propre conſervation renferme la premiere de toutes les loix. Car il faut vivre pour être heureux, quelque part où l'on établiſſe le bonheur : on s'efforce enſuite de vivre ſuivant les préceptes de la raiſon, & les divers réglemens de la Société où l'on eſt engagé. Donc l'homme ſage doit ſonger avant tout à ſe conſerver, pour perfectionner de plus en plus les facultés qu'il a reçûes de la Nature, & qu'elle ne lui a prêtées que comme un dépôt.

On trouve dans le Phédon de Platon une hiſtoire circonſtanciée de tout ce qui précéda la mort de Socrate, hiſtoire qn'on ne peut gueres lire ſans attendriſſement (*). Comme ſes amis eûrent la liberté de le voir juſqu'au dernier moment, il ne fut preſque jamais ſeul. Les entretiens touchans qu'il avoit avec eux, roulerent toûjours ſur l'immortalité

(*) *Quid dicam de Socrate? cujus morti illacrymari ſoleo, Platonem legens.* Cic. de Nat. Deor. l. 3.

l'immortalité de l'ame. Il la prouve à la vérité par des argumens peu certains, peu décisifs; mais qui montrent son sang-froid, l'intrépidité de son esprit: il avoue lui-même qu'il s'enchante de cette espérance favorable, & qu'il court avec plaisir le risque de l'avenir. Qu'il est beau, lorsque tous les hommes ne cherchent à l'approche de la mort qu'à s'étourdir, & qu'à se dérober la vûe de ce qui les attend: qu'il est beau, dis-je, de trouver un Philosophe paisible & maître de lui-même, qui cherche à s'assûrer de l'immortalité de l'ame, qui s'entretient dans cette douce pensée, qui compte assez sur son innocence pour se promettre une éternité heureuse, qui ne rougit point de se rappeller sa vie sagement écoulée, qui meurt enfin avec cette supériorité de courage dont on a malheureusement si peu d'exemples! C'est en vain qu'on répéte aux hommes que la mort est plus affreuse, plus terrible, par l'appareil qui l'environne, que par elle-même. Combien peu osent se le persuader? Et qu'ils voudroient bien que la partie la plus noble dont ils sont composés, que l'ame en un mot, suivît la destinée du corps!

Tertull. in Apolog.

Les Athéniens ne furent pas longtems à se repentir de l'Arrêt sanguinai-

re

te, qu'ils avoient rendu contre Socrate : ils virent avec douleur qu'ils avoient assassiné le plus honnête homme qu'ils eussent parmi eux, leur second Palamède : ils placerent dans un de leurs Temples, sa statue travaillée d'or massif : ils abolirent enfin pour jamais la mémoire d'un Jugement, qui faisoit tant de honte à la Grece. On insinue même que les Dieux se mirent de la partie, & qu'ils désolerent l'Attique par un fléau d'autant plus cruel qu'il attaque sans distinction & le coupable & l'innocent, par la peste: foible ressource de notre imagination, qui attribue la plupart des malheurs & des disgraces qui arrivent, à quelque crime précédent, comme si les Dieux ne se réservoient que la gloire de punir.

Toute cette procédure, filée avec tant d'injustice contre Socrate, fait bien connoître l'esprit léger, vain, inconstant des Athéniens. Il y avoit je ne sçai quelle méchanceté dans leur conduite, que rien ne pouvoit amortir, ni vaincre. Voici quelques traits que j'emprunte de Démosthène & de Plutarque, qui pourront servir à les caractériser. « Ils sont aussi « faciles à se mettre en colere, que « promts à se tourner vers la compas« sion; ils aiment mieux s'abandonner

« aux

« aux premiers mouvemens, que se don-
« ner le loisir de voir & d'examiner ;
« ils haïssent les citoyens d'un mérite
« distingué, & s'intéressent au sort des
« étrangers qui sont d'une vile condi-
« tion, ou qui parlent sans mesure d'eux-
« mêmes. « Joignez à cela leur goût pour les spectacles, les jeux, les fêtes ; leur attachement pour les Poëtes & les Orateurs qui cherchoient à les séduire par d'ingénieuses bagatelles, leur aversion pour les vérités fortes & qui pouvoient servir à les corriger de leurs vices : Joignez-y encore le tumulte qui régnoit dans toutes les assemblées publiques, & la corruption des premiers Magistrats, qui même ne s'en cachoient pas trop : & l'on verra quel composé c'étoit, quel assemblage bisarre, que le Gouvernement des Athéniens. En effet, que pouvoit-on attendre d'un peuple, plein d'esprit & connoisseur, il est vrai, mais à qui on étoit sûr de déplaire tôt ou tard, quand on excelloit au-dessus des autres ?

IX.

Du grand nombre de ses disciples.

Socrate eut un très-grand nombre de disciples, qui tous devinrent dans la suite ses confidens & ses amis, & pourvurent généreusement à ses besoins. Je

ne parlerai que de ceux qui ont fondé de nouvelles Sectes de Philosophie, & qui par des recherches laborieuses ont ajouté aux sentimens de leur maître. Ils en avoient appris les uns & les autres ce qu'il seroit à propos que tout le monde eût présent à l'esprit : que le sçavoir & l'ignorance sont les principes du bien & du mal : que non-seulement la noblesse & les richesses ne sont pas de véritables biens, mais qu'elles causent une infinité de maux très-réels ; que l'effet ordinaire de la débauche est de rendre les moindres incommodités incurables ; & de la folie, d'empêcher qu'on ne puisse se mettre au-dessus des revers de la fortune : enfin, qu'il ne suffit point que le Sage s'abstienne de ce que les autres souhaitent, qu'il doit encore ne le point souhaiter par grandeur d'ame.

CHAPITRE XVI.

I. *Abrégé de la vie de Phédon.* II. *Qu'il fut fondateur de la Secte d'Elide.* III. *De Plistane.* IV. *De Ménédème.* V. *Jugement sur tous ces Philosophes.*

I.

I.

Abrégé de la vie de Phédon.

LA succession de Socrate fut comme partagée entre ses disciples, & chacun s'en appropria ce qui convenoit d'avantage à son génie, ce qu'il trouvoit de plus propre à être communiqué aux autres. Phédon s'en tint à la Morale; & y ramena toutes ses vûes & toutes ses études. L'occasion qui le mit sous la discipline de Socrate, mérite d'être rapportée. Jeune encore & faisant les délices de sa famille, Phédon fut dérobé par des corsaires & vendu à un Marchand d'esclaves, qui le conduisit à Athènes. Là, il éprouvoit tout ce que la servitude a de plus bas, & il craignoit encore de nouvelles horreurs. Un jour qu'il étoit assis sur le seuil de la porte de son maître, Socrate le démêla, & apperçût dans sa physionomie je ne sai quoi d'honnête & de spirituel. Il se tourna ensuite vers ceux de ses disciples qui l'accompagnoient; & comme il les avoit préparés de longue main aux actions nobles & vertueuses, Cébès se détacha sur le champ, alla racheter le jeune esclave & lui rendit la liberté. Les hommes d'un caractere généreux ne font pas seulement avec plaisir tout le bien dont ils sont capables, ils se hâtent encore de

Aul. Gell. l. 2. Orig. l. 1. cont. Cels.

le faire, & par-là ils obligent doublement. Rendu à son premier état, Phedon s'attacha d'abord à Socrate par reconnoissance; & quand il l'eut observé de plus près, il s'y attacha par goût. Aussi, rien ne fut-il assez puissant ni assez fort dans la suite, pour l'en séparer. Il assista son maître & son libérateur dans la prison; il le justifia en toute rencontre; il le vit expirer, & reçût en quelque maniere sa grande ame.

Quelques Anteurs se sont plû à recueillir l'Histoire des Philosophes de la Grece, qui avoient commencé par être esclaves; & le nombre n'en est pas petit. L'injuste fortune ne devoit-elle point rougir de traiter si durement la vertu? L'ancienne inimitié qui regne entre les talens & les richesses, ne finira-t-elle jamais? Ceux qui sont opulens sans aucun mérite, ne viendront-ils point à reconnoître qu'il est de leur devoir de secourir ceux qui sont pauvres, avec beaucoup de mérite?

Jonsius, l. 2.

III.

Après la mort de Socrate, Phédon se retira à Elide qui étoit le lieu de sa naissance, & où ses parens le reçûrent avec beaucoup de joie & lui rendirent, contre

Qu'il fut fondateur de la Secte d'Elide.

l'ordinaire

l'ordinaire des parens, son patrimoine sans procès. Il y ouvrit une Ecole qu'il gouverna quelque tems, & dont il laissa ensuite le soin à Plistane qui étoit le confident de toutes ses méditations philosophiques. Pour lui, dégagé de soins, il passa le reste de ses jours dans cette douce oisiveté, si agréable aux gens d'esprit, & qui est, pour ainsi dire, le bon sens de toutes les vertus.

III. De Plistane.

IV.

De Ménédème.

Plistane eut pour successeur Ménédeme, célebre par ses voyages & ses disgraces, & qui transporta l'Ecole d'Elide à Erétrie, dans l'Isle d'Eubée. C'étoit sa patrie, & il crut la devoir préférer à un séjour étranger. Comme Ménédème haïssoit la contrainte & les vaines distinctions, il voulut que dans son Ecole on eût la liberté de se promener, ou de s'asseoir à son gré. Il n'y avoit point de place d'honneur, ni de choix pour personne. A cette occasion, je ferai deux remarques importantes. La premiere, c'est qu'à Athenes chaque Ecole avoit son usage particulier. On se promenoit au milieu du Lycée, on étoit assis à l'Académie, on se rassembloit par pelotons dans le jardin d'Epicure & chacun y parloit à son tour.

La

La seconde, c'est que toutes les Ecoles de la Grece étoient fort propres, & embellies de tableaux & de peintures hiéroglyphiques. On y voyoit sur tout à la porte des statues de Mercure & d'Hercule, pour faire voir que la souveraine perfection de l'homme en cette vie consiste dans un rapport mutuel, dans une correspondance exacte de la beauté de l'esprit & de la force du corps. Quelquefois de ces deux figures on n'en composoit qu'une, qu'on nommoit Hermeracle. Ciceron écrivant à Atticus, le prie de se ressouvenir de lui envoyer au plutôt les statues & les Hermeracles, qu'il lui a promis. *C'est pour orner*, ajoute-t-il, *cette Salle des exercices que vous connoissez si bien.*

Plat. in Char.

V. Reines. Novæ Repertæ.

Speusippe neveu & successeur de Platon avoit fait peindre dans le lieu le plus apparent de l'Académie, les trois Graces avec leurs principaux attributs; & cela pour montrer que la Philosophie ne rejette point les agrémens d'une certaine espece, & que la vérité elle-même a tort, dès qu'elle commence à ennuyer.

V.

Jugement sur tous ces Philosophes.

Hors le peu que j'ai rapporté de la Secte d'Elide & de celle d'Erétrie, je ne trouve plus rien dans l'Histoire qui les dis-

distingue ni qui les caractérise l'une ou l'autre. Et d'abord, pour parler de la premiere, je dirai que Phédon se contenta des principes de Morale que Socrate avoit établis, sans pousser ses vûes plus loin. D'ailleurs, Elide étoit une Ville peu considérable, & dont les habitans n'osoient rien entreprendre d'eux-mêmes : ils se prêtoient servilement aux grandes révolutions, qui changeoient quelquefois toute la face de la Grece. Et comment la Morale pouvoit-elle se perfectionner parmi des ames foibles, timides, & qui ne recevoient les passions que de la seconde main ? Les grandes vertus naissent ordinairement dans les mêmes terroirs où naissent aussi les grands vices ; & plus le contraste en est frappant, plus il donne lieu à la science des mœurs de se développer, de s'étendre, de porter la lumiere dans les esprits qui savent se défendre de la séduction. A l'égard de la Secte d'Erétrie fondée par Ménédeme, elle n'eut jamais un grand éclat, & elle s'éteignit insensiblement. Ce qui y contribua davantage, ce fut la vie douce & voluptueuse qu'on menoit dans l'Isle d'Eubée, sans aucune émulation, sans aucun amour de gloire. Les jours y couloient tranquillement ; chacun se pouvoit promettre un lendemain heureux. Les Magistrats gouvernoient

Strab. Georg. l. 10.

avec

avec modération un peuple qui se laissoit conduire avec docilité : ils ne s'enivroient point de leur pouvoir. Enfin, des récompenses sûres attendoient ceux qui se distinguoient par quelque talent, & il ne falloit pas de grands efforts pour obtenir ces récompenses. Sans doute que tout cela joint ensemble fit languir la Secte d'Erétrie, & jetta dans une sorte d'inaction & les Professeurs & les Ecoliers, qui ne purent jamais reprendre le véritable ton des études.

Qu'il me soit permis d'observer ici, que l'amour vif des Sciences ne peut gueres subsister sans un peu de besoin, sans quelque nécessité. L'abondance étouffe l'esprit, & empêche les talens de paroître dans tout leur jour. On n'excelle presque jamais, qu'on n'y soit en quelque maniere contraint, que le génie ne souffre une sorte de persécution. Ce que je dis des gens de Lettres, se doit aussi appliquer à ceux que des vûes plus hautes, plus dégagées, consacrent à l'Eglise. Leur procure-t-on une trop riche oisiveté, des établissemens trop flateurs: ils s'y endorment, ils se relâchent de leurs devoirs, ils consument en dehors fastueux ce qui ne devroit être employé qu'à des vertus austeres. On sçait que Louis le Débonnaire est celui de nos Rois qui a le plus enrichi les Eglises de

Nat Alex. c. 15. Saeculi 9. & 10.

France, & qui leur a accordé de plus beaux privileges, quoiqu'il en ait été mal récompensé dans le fameux Concile de Compiegne. Après sa mort, les Moines de Clairvaux, aidés même de Saint Bernard, répandirent le bruit que ce Prince se trouva long-tems dans des peines cruelles, & que Dieu le traita avec beaucoup de sévérité, lui reprochant qu'il avoit offert une coupe empoisonnée à son Eglise. Et cette coupe, continuoient les mêmes Moines, que pouvoit-ce être autre chose que les grands biens répandus par sa main libérale, & qui avoient jetté les Ecclésiastiques en mille & en mille refroidissemens, qui augmentoient encore tous les jours à mesure que ces biens augmentoient eux-mêmes ?

CHAPITRE XVII.

I. *Abrégé de la Vie d'Euclide.* II. *Des repas philosophiques.* III. *Que la Dialectique faisoit toute l'étude d'Euclide.* IV. *De ses principaux Disciples.* V. *De la Secte Olympique.* VI. *De Stilpon.*

I.

Abrégé de la Vie d'Euclide.

Euclide nâquit à Mégare, de parens riches

riches & accrédités, qui n'épargnerent rien pour son éducation. Il fit ses premieres armes sous Parménide: mais bientôt la grande réputation de Socrate l'engagea d'aller à Athenes. Cette ville pouvoit être regardée comme la patrie commune des Grecs, & le rendez-vous des talens qui cherchoient à briller. Pendant qu'Euclide s'y occupoit avantageusement, les Athéniens soulevés par leurs Magistrats se brouillerent avec ceux de Mégare, & leur défendirent sous peine de mort l'entrée de toutes les Villes de l'Attique. Ce premier acte d'hostilité alluma la guerre du Péloponnese, & força Euclide en particulier d'abandonner l'Ecole de Socrate. Le jeune Philosophe soutint quelque tems un si fâcheux exil: mais son extrême avidité de savoir l'irritant sans cesse, il résolut adroitement de la satisfaire. Les grandes passions aiguisent l'esprit, & le rendent inventif. Tous les soirs, Euclide s'habilloit en femme, & entroit à la dérobée dans Athenes. Là, il se renfermoit avec Socrate, & employoit la plus grande partie de la nuit à des conférences savantes. Le lendemain matin, il sortoit de la ville: & de peur d'être reconnu par ceux qui en gardoient les portes, il se cachoit le visage avec une espece de mante qui traînoit jusqu'à terre. Ce ma-

Cic. Quæst. Tusc. l. 1.

Thucyd. l. 1.

Aul. Gel. l. 6.

nege galant & philosophique tout ensemble, dura assez long-tems; & je ne sai à qui il fait le plus d'honneur, au maître ou à l'écolier

Les soins d'Euclide eurent leur récompense. Il devint très-vigilant, très-éclairé, & il rendit à sa patrie ce qu'il avoit enlevé à Athènes. C'étoit pour lui une espece de conquête, & de conquête d'autant plus précieuse que l'intelligence est infiniment au-dessus de la valeur. Il fonda une Secte distinguée, & que par modestie, il se contenta d'appeller la Secte Mégarique. Elle eut encore dans la suite les noms de *Contentieuse* & de *Disputante*, à cause de la Dialectique dont elle s'occupoit principalement. Ces deux noms ont été aussi donnés à la Secte, qui reconnoissoit Zénon d'Elée pour son Instituteur. Lui & Parménide ont jetté les premiers fondemens de la Logique.

Strab. l. 9.

Diog. Laërt. in Eucl.

Cic. ubi. suqræ.

Il paroît qu'Euclide s'étoit procuré un établissement considérable à Mégare, & qu'il mettoit en usage cette maxime des honnêtes-gens de tous les siécles, qu'il n'y a de vrai bien que celui qu'on fait aux autres. Car la mort de Socrate ayant épouvanté les Philosophes qui avoient, pour ainsi dire, perdu leur pere, & qui craignoient un sort pareil, ils se retirerent tous en se

Plat. in Phæd.

secret d'Athenes & se réfugierent chez Euclide, qui leur fit trouver des logemens convenables, & les invita plusieurs fois à manger chez lui. Sa table n'étoit jamais fermée aux illustres malheureux : il gagnoit trop à leur conversation.

II.

Ces sortes de repas étoient fort en usage parmi les Philosophes de la Grece. Chaque Secte en avoit d'établis à certains jours, avec des fonds & des revenus pour en faire la dépense. « Et « c'étoit, comme le remarque Athé- « née, afin d'unir davantage ceux qui « s'y trouvoient, afin de leur inspirer la « douceur & la politesse si nécessaires au « commerce de la vie. La liberté d'une « table délicate produit ordinairement « tous ces bons effets. « Et qu'on ne s'imagine point que ces repas fussent des Ecoles de libertinage, où l'on rafinât sur les mets & sur les boissons enivrantes, où l'on cherchât à étourdir la sévere raison. Tout s'y passoit avec agrément & décence. On n'y cherchoit que le plaisir d'un entretien libre & enjoué : on y trouvoit une compagnie choisie, & aussi sobre que spirituelle : on y chantoit l'hymne qu'Orphée adresse aux Muses,

Des repas philosophiques.

Athen. l. 9. & 12.

ſes, pour faire voir qu'elles préſident à toutes les parties de plaiſir dont la vertu ne rougit point. Thimothée, Général des Athéniens, fut un jour traité à l'Académie par Platon. Un de ſes amis l'arrêta en ſortant, & lui demanda s'il avoit fait bonne chere. Quand on dine à l'Académie, répondit-il en ſouriant, on ne craint point d'indigeſtion.

Æliam, lib. 1.

Rien ne reſſembloit mieux à ces Feſtins philoſophiques que les *Agapes* ou repas de charité des premiers Chrétiens, qui faiſoient même une partie du Service divin dans les jours ſolemnels. Mais comme les meilleures choſes dégénerent inſenſiblement, le luxe y prit la place de la modeſtie; & la licence qui oſe tout, en chaſſa la retenue. On fut enfin obligé de les ſupprimer.

III.

Que la Dialectique faiſoit toute l'étude d'Euclide.

Je reviens à Euclide. Son attachement pour la Dialectique lui fit tort, & lui inſpira je ne ſçai quel goût de diſpute, qui eſt toûjours odieux & rebutant. En effet, les hommes qui penſent, converſent volontiers les uns avec les autres: ils ſe propoſent leurs doutes, les éclairciſſent ſans paſſion, cédent

cédent à la vérité qui leur eſt montrée, & ne s'en eſtiment pas moins pour être de divers ſentimens. Tout au contraire ceux en qui la pédanterie eſt un vice d'eſprit encore plus que de profeſſion, diſputent continuellement, ne ſe rendent jamais, ſe déchirent avec outrage ſur le ſens d'un Auteur ou ſur l'étimologie d'un mot, comme s'il s'agiſſoit de la Religion & de l'Etat; reſſemblent enfin à ces Grecs qui combattoient juſqu'à la mort pour une Helene qu'ils ne connoiſſoient pas, & que même ils ne doivent jamais voir.

Un autre défaut que contracta Euclide, ce fut de ſe croire aſſez aguerri pour réſoudre ſur le champ toutes les difficultés qu'on pourroit lui propoſer, ou du moins pour les éluder au moyen de ſa chere Dialectique. Un jour qu'il ſe vantoit plus qu'à ſon ordinaire, quelcun lui dit en riant: *N'apprébendez-vous point qu'on ne vous faſſe la même réponſe que fit une jeune perſonne à un vieillard qui s'efforçoit de la cajoler. Je vous attraperois bien, ſi je vous prenois au mot?* Malgré ces petits écarts, Euclide enſeigna toûjours une Morale très-noble & très-ſenſée, telle qu'il l'avoit appriſe dans les entretiens familiers de Socrate. « N'oubliez point, diſoit-il « ſouvent à ſes diſciples, qu'il y a deux Stob. Serm. 6.

« ſortes de ſommeil, l'un jeune & « d'humeur volage, l'autre peſant & « ſérieux. Le premier s'envole auſſi « facilement qu'il nous a ſéduits. Le « ſecond eſt opiniâtre & ne cede ja« mais: ſourd & aveugle, il ne favori« ſe, il ne diſtingue perſonne. « A ces traits peut-on méconnoître la mort, ce terme inévitable de tous nos deſirs, de tous nos projets, de tous nos établiſſemens? Mais les Anciens avoient ſur cela une délicateſſe, qui me revient beaucoup: ils ne vouloient point qu'on dit que les gens de bien ſont morts, mais ſeulement qu'ils dorment d'un ſommeil doux, tranquille. C'eſt ainſi que finit une Epitaphe curieuſe qui ſe trouve ſur un marbre de la Vigne Borghéſe, & que Thomas Reineſius nous a donnée dans ſes ſupplémens au Tréſor des Antiquités de Gruter.

IV.

De ſes principaux Diſciples. Pauſ. l. 3.

Mais ce qui n'étoit d'abord qu'un jeu, un exercice d'eſprit, devint dans la ſuite un déſordre général. Tous ceux qui remplirent l'Ecole de Mégare, après la mort d'Euclide, ſe livrerent ſans meſure à cette envie de diſputer. Ce ne furent plus qu'argumens captieux, que ſyllogiſmes embarraſſés, que

tuses de Logique : tous défauts qu'évitent soigneusement les esprits droits & raisonnables. *Cavenda est*, s'écrie Saint Augustin, *Cavenda est libido illa rixandi, & puerilis quædam ostentatio decipiendi adversarium.* On dit même que ce vain, mais pernicieux esprit de dispute passa insensiblement de l'Ecole de Philosophie, dans toute la Ville de Mégare. On ne vit plus que des hommes querelleux & gâtés par leurs préjugés, qui contestoient sur tout avec chaleur, qui jamais ne convenoient de rien, qui s'abordoient & se quittoient d'un air railleur, & presque en s'insultant les uns les autres. Les places publiques, les lieux d'assemblée, les maisons particulieres, tout fut infecté de ce mauvais levain. Mais doit-on en être surpris ? Il n'y a rien à quoi l'on ne se prête, à quoi l'on ne s'apprivoise, & qui enfin ne devienne mode. Quand la nouvelle Philosophie s'introduisit en France, elle s'attira les esprits les plus lourds, & se les attira victorieusement. Il ne fut question que d'elle, que d'expériences, de raisonnemens, d'anatomies, dans toutes les Sociétés, même dans celles où il n'est ordinairement question de rien, où l'on parle sans penser, où l'on mange & l'on joue sans s'appercevoir qu'il faut

De Doct. Christ. l. 2.

quelquefois réfléchir. Mais enfin c'étoit une mode, & elle devoit passer ; toutes les autres passent de la même maniere, & l'on s'en dégoute tôt ou tard.

Comme je ne trouve rien de fort instructif dans la suite de l'Ecole de Mégare, je ne m'arrêterai qu'aux trois principaux Philosophes qui y ont fleuri, à Eubulide, Alexine, & Stilpon. Les autres ne méritent pas seulement qu'on les nomme.

Eubulide renchérit encore sur la doctrine de ses maîtres. On lui attribue la plupart des sophismes connus chez les Anciens sous les noms du Menteur, de l'Obscur, du Masqué, de l'Electre, du Sorite, &c. Mais en vérité, & ceux qui proposoient de pareils sophismes, & ceux qui se donnoient la peine d'y répondre, méritoient bien d'être comparés à des gens ivres, qui se rencontrant dans une nuit obscure, cherchent à se frapper mutuellement, & dont les coups redoublés portent à faux. Dans la suite, tous ces argumens trompeurs furent recueillis par les Stoïciens, qui y en ajouterent encore de nouveaux, mais composés, ce me semble, avec plus d'art. On peut lire là-dessus le Dialogue de Lucien qui a pour titre : *Les Sectes des Philosophes à l'encan.* Chrysippe se vantoit de sçavoir manier

ces ſortes d'argumens mieux que perſonne, & il les appelloit avec un ris malin, des filets à prendre les hommes.

Sur cela obſerve Sénéque, qu'il faloit que les Philoſophes fuſſent bien peu ménagers de leur tems, pour donner dans de ſi grandes ſubtilités. „ Eſt-„ ce qu'il leur convenoit, ajoute-t-il, „ de s'amuſer à des diſputes de mots, „ & de ſe contredire ſur des propriétés „ grammaticales ? Envioient-ils aux „ Rhéteurs & aux Mathématiciens tout „ ce qu'il y a d'inutile & de ſuperflu „ dans les études auſquelles il s'appli-„ quent ? Les hommes en général n'a-„ prennent point les choſes qui leur ſe-„ roient utiles, parcequ'ils perdent trop „ de tems à apprendre celles qui leur „ ſont inutiles. On raconte que le Gram-„ mairien Didyme a compoſé quatre „ mille volumes. Je le plains. Car de „ combien de recherches frivoles ne de-„ voit-il point s'être rempli l'eſprit ? „ Qu'on diſe maintenant que la vie eſt „ courte : je n'ai qu'une ſeule choſe à „ répondre. Soyez délicat ſur l'emploi „ du tems, ne ſongez qu'à votre inſ-„ truction ; vous trouverez la vie aſſez „ longue. Epiſt. 88.

V.

De la Secte Olympique.

Alexine séjourna quelque tems à Mégare : mais s'y trouvant trop resserré, du moins à ce que lui suggéroit son amour-propre, il alla chercher un théâtre plus spacieux, & qu'il croyoit plus digne de ses talens, à Olympie. Cette ville étoit fameuse, & par les Jeux qu'on y célébroit de cinq ans en cinq ans, & par les Oracles que Jupiter rendoit dans son Temple, le plus magnifique de la Gréce, & par le grand nombre d'étrangers qui y abordoient de tous côtés. Mais cela même ruina le projet d'Alexine. Effectivement, pouvoit-il se flatter qu'au milieu des spectacles pompeux qu'offroit Olympie, de la vie tumultueuse & passionnée qu'on y menoit, des couronnes qui se distribuoient aux vainqueurs, on eut la complaisance d'aller entendre un Philosophe, & de profiter de ses froides leçons? Aussi fut-il bien-tôt abandonné de ses principaux disciples, qu'attiroient des plaisirs plus vifs, & lui-même consumé de chagrin, & accablé d'incommodités, il ne jugea point à propos de survivre à sa honte. Pour philosopher utilement, pour se familiariser avec soi-même, il faut du repos, & de la tranquillité

quillité. *Intellectus*, remarque Aristote, *similis est cuidam otio & quieti non injucundæ*.

VI.

Stilpon ne se vit pas plutôt à la tête de l'Ecole de Mégare, qu'il chercha à la réformer. Il en bannit d'abord tous les sophismes, tous les argumens frauduleux, & il fit voir qu'il y a une sorte de dignité à ne point même répondre à de pareilles bagatelles. Il supprima ensuite & les propositions générales, comme trop vagues, trop peu aprofondies; & les propositions conditionnelles, comme étant une source féconde d'erreurs, particulierement en ce qui regarde le détail ordinaire de la vie. On soupçonne que toute cette réforme eut pour principe un trait assez perçant, qui lui fut lancé par la Courtisanne Glycére. Stilpon se trouvant un jour à table auprès d'elle, lui fit des reproches détournés de ce qu'elle amollissoit la Jeunesse séduite, & follement enivrée de ses appas. „ J'en conviens, reprit-elle sans se décontenancer. Mais vous „ autres Philosophes de Mégare, on „ vous accuse précisément de la même „ chose. Convenez-en aussi de bonne „ foi. Et qu'importe après tout par qui „ se dérange votre Jeunesse, par une Courtisanne

De Stilpon.

Diog. Laërt. in Stilp.

Athen. l. 13.

„ Courtisanne, ou par un Sophiste? „
La raillerie ne fut point perdüe.

Cic. de Fato. Au reste, Stilpon avoit acquis beaucoup de connoissances; & les principales Républiques de la Gréce eurent souvent recours à ses lumieres, & se soumirent à ses décisions. Elles ne pouvoient le flater ni l'enorgueillir davantage. Car tout judicieux qu'il étoit, le goût des louanges, & l'éclat d'une certaine réputation, le touchoient infiniment. *La derniere passion dont je me déferai*, avouoit-il quelquefois, *ce sera l'amour de la gloire.* Passion, l'oserai-je dire, qui n'est pas éloignée d'être une vertu, ou du moins de produire des vertus. *Quando etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur.* Tac. Hist. l. 6.

A ces talens naturels & acquis, Stilpon joignoit une grande retenue, une grande circonspection dans toutes ses manieres. Sans doute qu'il craignoit la fureur d'un peuple superstitieux, & qui ne vouloit point être contredit sur ses anciens préjugés, parce qu'il lui en auroit trop couté pour s'en déprévenir. La cigue de Socrate étoit passée en proverbe, & elle retenoit tous les Philosophes sortis de son Ecole, qui redoutoient une destinée pareille à la sienne, & ne vouloient point trop s'expliquer,

de peur d'être contraints à s'empoisonner comme lui.

Quand quelqu'un les interrogeoit en public sur des matieres un peu délicates, ils répondoient avec une noble simplicité : *Pourquoi nous tâtez-vous ainsi devant tout le monde ? votre dessein est-il de nous nuire ? Prenez-nous tête à tête, & alors nous vous développerons notre pensée.* A leur exemple, Stilpon s'étoit fait un double systême ; l'un de parade & à l'usage de la multitude qu'il falloit souvent tromper; l'autre de réserve & qu'il communiquoit à peu de personnes, aux amis seulement qui l'entendoient à demi-mot. C'étoit-là tout ce que les Sages de l'Antiquité avoient pu imaginer de mieux, pour faire voir qu'ils ne donnoient point dans les conséquences absurdes, que le Polythéisme entraine après lui. Le Cotta de Cicéron avouoit ingénument qu'en public, on ne devoit jamais s'écarter des sentimens reçus & autorisés ; mais que dans le cabinet & hors des yeux du vulgaire, on pouvoit parler avec plus de liberté.

Diog. Laërt. in Stilp.

L. 1. de Nat. Deor.

Une fois cependant Stilpon se fâcha contre des Prêtres de Cérès & de Cybele, qui lui proposoient de se faire initier aux Mysteres de ces deux Déesses, & cela pour de l'argent. Quel profit

profit, demanda le Philosophe, retirerai-je de cette cérémonie? Vous occuperez, répondirent les Prêtres, une des premieres places de l'autre monde: vous y serez au-dessus d'Agésilas, d'Agis, de Périclès, d'Epaminondas, de Socrate même. Et quel garant, repliqua Stilpon, me donnez-vous de votre parole? Dois-je croire que vous, qu'on regarde avec raison comme des ignorans & des imposteurs, vous soyez les maîtres de distribuer les places dans un pays, où tout n'est que lumiere, tout n'est que vérité?



CHAPITRE XVIII.

I. *Abrégé de la Vie d'Aristippe.* II. *Ce qu'il pensoit des sensations.* III. *Principes de sa Morale.* IV. *De quelle maniere les anciens peignoient la Volupté.* V. *Différence de la Morale d'Aristippe & de celle d'Epicure.* VI. *Des principaux Disciples d'Aristippe.* VII. *De la Secte d'Hégésias.* VIII. *De la Secte d'Annicéris.*

I.

Abrégé de la Vie d'Aristippe.

L'Education d'Aristippe fut d'abord extrêmement négligée. Ses parens ne

ne songerent qu'à l'orner comme une vaine idole, & le promenerent de ville en ville, sans lui fournir aucune instruction solide. Mais il est des hazards heureux, qui développent les talens cachés & qu'on ignore soi-même. Aristippe se trouvant aux jeux Olympiques, entendit parler de Socrate; & comme s'il eut été frappé d'une lumiere soudaine, il alla se jetter entre ses bras. Socrate le reçut avec sa bonté ordinaire, & le mit au rang de ses Disciples: mais il évita toujours &, ce me semble, avec juste raison, de se familiariser avec lui. En effet, Aristippe avoit plus de défauts que de vertus; mais de ces défauts qui étant mis dans un certain jour, l'emportent sur les meilleures qualités. *In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vitia ipsa delectant.* Il cherchoit d'ailleurs à s'égayer à lui-même la sagesse, mais beaucoup plus qu'elle ne doit l'être, & que les autres hommes ne permettent qu'elle le soit. Car pour l'ordinaire ils veulent être gais, sans être sages. Quit. l. 1

Après avoir quelque tems demeuré à Athenes, & profité des leçons de Socrate, Aristippe se répandit dans les autres villes de la Gréce. Un génie souple, adroit, insinuant, lui attira partout des amis, des maitresses, des admirateurs Horat. l. 1. Epist. 17.

mirateurs ; & par-tout il ſçût également porter, comme l'avouoit Platon, & le manteau de Philoſophe & l'habit de Courtiſan. Quelqu'un lui demanda un jour d'un air dédaigneux, ce qu'il avoit appris dans l'Ecole de Socrate : *A vivre*, répondit-il, *avec les hommes, à ménager ceux qui ne ſont point faits pour l'exacte vérité, & à me ſervir de paroles entrelaſſées de ſoye, quand les Princes & les Rois m'interrogent.* Ce n'eſt point qu'Ariſtippe ſe riſquât beaucoup en converſation, & qu'il aimât pompeuſement à décider : tout au contraire, il tomboit ſouvent d'accord qu'il y a mille choſes qu'un honnête homme peut avouer ſans honte qu'il ne ſçait point, & qu'il ne ſçaura jamais. Et de pareils aveux incommodoient les autres Philoſophes, qui par vanité faiſoient ſemblant de méconnoître le prix de cette ignorance honorable &, ſi je l'oſe dire, Philoſophique. On ſervit un ſoir à Démocrite un concombre qui lui parut d'un goût particulier. Il en chercha long-tems la raiſon & crut l'avoir trouvée, quand un domeſtique vint lui annoncer, que par mégarde on avoit mis ce concombre dans un vaſe où il y avoit eu du miel. *Que tu me déſobliges*, lui dit-il en riant ! *Je perds le mérite de ma découverte.*

Apul. in Flor.

Las

Las d'errer dans la Gréce, Ariſtippe ſe retira à Cyrène, ville d'Afrique autrefois très-riche & très-peuplée : & comme c'étoit le lieu de ſa naiſſance, il propoſa à ſes concitoyens d'y établir des conférences ſçavantes, à la maniere des Grecs. Lui-même par zele du bien public, s'offrit de préſider à ces conférences & d'inſtruire la Jeuneſſe de Cyrène dépourvue de tout ſecours. Mais ce zele, qui parut d'abord & ſi pur & ſi noble, dégénéra bien-tôt en un vil intérêt. Ariſtippe mit ſes leçons à prix, & exigea de ſes diſciples des récompenſes proportionnées au ſoin qu'il prenoit de leur conduite : ce qui étonna d'autant plus tout le monde, que juſque-là les Philoſophes avoient enſeigné gratuitement, & avoient montré par leur conduite que toute occaſion de s'enrichir leur étoit défendue, parce qu'il n'y a aucune de ces occaſions qui n'entraîne quelque crime à ſa ſuite. D'ailleurs, ces Philoſophes regardoient & les richeſſes & la pauvreté comme deux obſtacles qui ferment également le chemin de la vertu, & ils ſe contentoient d'une certaine médiocrité que la Nature donne rarement, & que même on n'a point de courage de ſouhaiter.

Plut. de Lib. educandis.

Au reſte, ſi le Philoſophe de Cyrène eut tort de taxer ſes inſtructions, les

parens

parens eurent encore plus de tort de se couvrir d'un tel prétexte, pour refuser ces mêmes instructions à leurs enfans. Un pere ayant présenté son fils à Aristippe, le pria de lui dire à quel prix il vouloit se charger de son éducation. Aristippe lui demanda mille drachmes. *Vous me ruinez*, s'écria le pere avare, *j'aurois pour cette somme un Esclave. Vous en auriez même deux*, repliqua froidement le Philosophe, *celui que vous acheteriez, & votre fils, qui abandonné à lui-même ne feroit voir que des inclinations basses & serviles.* Il est triste que de tous les maîtres qu'on donne à un jeune homme, le plus mal payé d'ordinaire soit celui qu'on destine à lui former l'esprit & le cœur. On le chicane, on le rebute; tandis que les récompenses sont prodiguées à ceux qui enseignent des Arts inutiles ou dangereux, qui corrompent, ou pour le moins qui énervent les mœurs. De-là vient, ajoutoit le même Philosophe, que la plupart de ceux qui dans notre ville occupent les postes les plus distingués, ne sont gueres que des masques, des représentations de théâtre.

Plut. ubi suprà.

II.

Ce qu'il pensoit des Sensations.

Comme on ne s'adonnoit dans l'École de Socrate qu'aux connoissances qui

qui regardent l'homme directement, & encore l'homme qui travaille à se rendre heureux, ce ne fut en effet qu'à ces sortes de connoissances qu'Aristippe s'appliqua. Et premierement, il fit en sorte de découvrir le vrai rapport, la juste proportion qui se trouve entre les objets extérieurs & nos sensations; entre ce qui produit l'ébranlement de l'ame, & l'ame elle-même ébranlée. C'est-là aussi une des choses qui lui fait le plus d'honneur. „On ne doit pas „assurer avec confiance, remarquoit-„il, que le miel soit doux, que l'oli-„vier soit amer, que la grêle soit froi-„de, que le vin soit chaud, &c: on „doit assurer seulement que cela nous „paroît tel. Car le contraire arrive „aussi quelquefois, y ayant des gens „qui trouvent le miel amer, l'olivier „doux, la grêle chaude, le vin froid, „&c. D'où il suit qu'on peut bien se „rendre témoignage de ce qu'on sent, „mais non point de ce qui est renfer-„mé dans les objets extérieurs. Chacun, „je le répéte, saisit ces objets diffé-„remment. De même, continuoit A-„ristippe, celui qui voit une Tour ronde „ou quarrée, tombera dans l'erreur, „s'il ose assurer que cette Tour soit „telle nécessairement qu'il l'envisage. „Tout ce qu'il peut dire, c'est que

Diog. Laërt. in Arist.

Sext. Em. pyr. l. 1. Cic. Acad. Quæst. l. 4.

Plut. contra Colot.

„ dans son œil est imprimée la figure „ d'une Tour ronde, ou à quatre côtés „ égaux. Cela se prouve encore par la „ maniere dont on est frappé du mê- „ me objet, lorsqu'on en est loin, ou „ qu'on en est près. Cet objet à la „ vérité ne change point : mais l'im- „ pression qu'il fait sur nous, change „ continuellement. Ainsi le voyageur „ qui est au pied d'une Tour & qui „ soutient qu'elle a plusieurs angles, ne „ sait pas mieux la vérité de la chose, „ que celui qui en est fort éloigné, & „ qui soutient qu'elle est ronde. L'un „ & l'autre ne fait que rapporter ce „ qu'il apperçoit, & non point ce qui „ est en effet.

De-là pouvoit-on conclure qu'il y a une extrême différence entre la sensation, & la cause de la sensation; qu'il faut être fou pour affirmer que tous les hommes ont les mêmes ébranlemens dans l'ame, en présence des mêmes objets, se pouvant faire qu'ils en ayent de toutes contraires; enfin, que quand l'Univers seroit anéanti, nous pourrions encore être modifiés comme auparavant.

III.

Principes de sa Morale.

A ces conséquences, mais plus appro-

profondies, tenoient toute la doctrine & toute la conduite d'Aristippe, le peu de cas qu'il faisoit de la Physique, & l'estime singuliere qu'il témoignoit pour la Morale. « Quoi de plus bizarre, « disoit-il souvent, que de voir un Etre « aussi caduque & aussi fragile que « l'homme, rechercher avec ardeur ce « qui est hors de lui & au-dessus de « lui, & se négliger absolument lui-« même! Le peu de tems qu'il passe « sur la Terre, ne devroit-il pas le « détourner de s'appliquer à des choses, « qui pour être connues & approfon-« dies, exigeroient des siécles entiers « de méditation. D'ailleurs, la Science « n'est ni nécessaire ni même naturelle « à l'homme. D'un côté, elle lui cou-« te trop à acquérir; & de l'autre, sa « jouissance ne le dédommage point « des peines qu'il s'est données. Ap-« prendre, c'est s'exposer à souffrir: « c'est se mettre dans la dure nécessité « de reconnoître & les bornes de son « esprit & le peu d'étendue de ses fa-« cultés, & par-là même de se dédai-« gner & presque de se haïr. Appren-« dre enfin, c'est s'attirer l'irréconci-« liable aversion des ignorans, des foi-« bles, des superstitieux, des hommes « corrompus, qui tous se déclarent hau-« tement contre ceux qui veulent saisir

« dans les choses ce qu'il y a de vrai &
« d'essentiel.

Cela posé, Aristippe conseilloit à ses disciples de se borner à l'étude tranquille de la Morale. Et cette étude, selon lui, consistoit en trois choses, 1°. à démêler ce qui est bon ou mauvais, utile ou nuisible, favorable ou importun, tous les biens étant relatifs & n'étant biens qu'autant qu'ils conviennent à l'homme, 2°. à se dégager de la supestition & de la crainte odieuse de la mort, en accoutumant l'ame, pour ainsi parler, à dépendre le moins qu'il lui est possible des objets extérieurs: 3°. à bien nettoyer les idées de vertu & de vice, en saisissant avec justesse le point qui sépare les hommes vertueux des méchants & des pervers. Or la Morale ainsi prise conduit à la volupté, ou plutôt n'est que la volupté elle-même bien entendue. Car elle procure à l'homme deux trésors inestimables, & les seuls qu'il doive ambitionner, la sagesse & la santé, la sagesse étant à l'ame ce que la santé est au corps.

Cic. Offic, l. 3.
Xen. de memor. Socr. l. 3.

IV.

De quelle maniere les Anciens pei-

Ce fut sans doute d'après ces traits fournis par Aristippe, que les Anciens parlerent

parlerent si avantageusement de la Volupté. Elle ressemble, avouoient-ils sans crainte, à une Reine magnifique & parée de sa seule beauté. Son trône est d'or, & les Vertus en habits de fête s'empressent à la servir. Ces Vertus sont la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance; toutes quatre véritablement soigneuses de faire leur cour à la Volupté, & de prévenir ses moindres souhaits. La Prudence veille à son repos, à sa sûreté; la Justice l'empêche de faire tort à personne, de peur qu'on ne lui rende injure pour injure, sans qu'elle puisse s'en plaindre; la Force la retient, si par hazard quelque douleur vive & soudaine l'obligeoit d'attenter sur elle-même; enfin, la Tempérance lui défend toute sorte d'excès, & l'avertit assidument que la santé est le plus grand de tous les biens, ou celui du moins sans lequel tous les autres biens deviennent inutiles, ne se font point sentir.

gnoient la Volupté. V. Aug. l. 5. de Civ. Dei.

Un portrait si flateur de la Volupté me rappelle l'explication allégorique, que Philon le Juif a donnée du Paradis terrestre. Ce lieu de délices, dit-il, ce Jardin planté d'arbres & orné de fontaines, ne désigne que la paix, le contentement intérieur dont jouit un homme de bien. Il se renferme en lui-

L. 1. Leg. Alleg.

même : toutes ses pensées se succedent avec harmonie : il se respecte trop, pour en admettre aucune dont il pût rougir dans la suite. Les quatre fleuves qui arrosent ce Jardin, marquent les quatre Vertus qui concourent à le rendre heureux. La Prudence lui inspire ce qu'il doit faire ; la Force, ce qu'il doit souffrir, ou dissimuler ; la Tempérance, ce qu'il doit tourner à ses usages, & approprier à ses gouts ; la Justice enfin ce qu'il doit partager avec les autres, pour assûrer la félicité publique. Le premier fleuve environne le Pays où se forment les métaux les plus riches, & les pierres les plus précieuses ; quel trésor approche de la Prudence ? Le second coule à travers le Pays des Ethiopiens, où il y a toujours des guerres, des dissensions : la Force est nécessaire à l'homme sage, pour se faire craindre de ceux qui ne cherchent qu'à nuire. Le troisiéme serpente le long du Pays des Assyriens, où brillent les plaisirs, le luxe, la bonne chere : la Tempérance enseigne à naviger sûrement au milieu de tant d'écueils, d'autant plus dangereux qu'ils paroissent plus agréables. Le quatriéme fleuve enfin est l'Euphrate, qui fertilise tous les Pays par où il passe, qui rend les campagnes qu'il arrose, & plus belles & plus riantes ; n'est-ce point-là l'image

l'image de la Justice, qui se prête avec discernement à tous les états, qui embrasse avec fruit toutes les conditions.

V.

La Morale d'Aristippe, comme on voit, portoit sans détour à la volupté: & en cela elle s'accordoit avec la Morale d'Epicure. Il y avoit cependant entre eux cette différence, que le premier regardoit comme une obligation indispensable de se mêler des affaires publiques, de s'assujettir dès sa jeunesse à la Société, en possédant des charges & des emplois; en remplissant tous les devoirs de la vie civile; & que le second conseilloit de fuir le grand monde, de préférer à l'éclat qui importune, cette douce obscurité qui satisfait; de rechercher enfin dans la solitude un sort indépendant des caprices de la fortune, & des bizarreries de l'usage. Cette contrariété de sentimens entre deux grands Philosophes, donna lieu au Stoïcien Panétius d'appeller en raillant la Volupté d'Aristippe la Volupté debout, & celle d'Epicure la Volupté assise.

Différence de la Morale d'Aristipe & de celle d'Epicure. Gassend. de Philos. Epic.

Pour moi, s'il m'étoit permis d'en juger, je trouverois plus de noblesse, plus de grandeur d'ame à suivre les leçons d'Aristippe; & plus de prudence,

plus de sûreté à suivre les conseils d'Epicure. Un jeune-homme étant venu lui demander quel état il devoit embrasser, pour se rendre heureux : *Cache ta vie*, lui répondit-il simplement. *En effet, quelle charge & quel poids*, écrivoit le judicieux Cardinal d'Ossat, *que d'avoir puissance sur la vie, honneur & biens de tant de milliers d'hommes! Quelle grande prudence, intégrité, rectitude, doctrine, diligence & sollicitude y est requise! On ne doit pas tenir ces sortes d'offices pour une occasion & moyen d'être des premiers & des plus honorés de la Ville, mais pour une très-grande & très-étroite obligation qu'on passe à Dieu & au monde d'être plus prudent & sage, plus juste & droiturier, plus docte & entendu en toutes les bonnes choses, & plus diligent & plus soigneux que tous ceux qui sont au-dessous de vous.*

Il s'éleva dans le quatriéme siécle de l'Eglise un Hérésiarque, qu'on nomma l'Aristippe & l'Epicure des Chrétiens, parce qu'il osoit soutenir que la Religion & la Volupté n'étoient point incompatibles : paradoxe qu'il coloroit de spécieux prétextes, en dégageant d'une part la Volupté de ce qu'elle a de plus grossier, & de l'autre en réduisant toutes les pratiques de la Religion à de simples actes de charité. Cette espece de

de systême, quoique destitué de preuves & avancé au hazard, séduisit néanmoins beaucoup de gens, sur tout des Prêtres & des Vierges consacrées à Dieu. Mais Saint Jérôme attaqua ouvertement le perfide Hérésiarque, & sa victoire fut aussi brillante que complette. Vous croyez, lui disoit-il, avoir persuadé ceux qui marchent sur vos traces. Détrompez-vous : ils étoient déja persuadés par les penchans secrets de leur cœur ; ils ne cherchoient que l'occasion de pousser au-dehors le venin mortel, qui les rongeoient au-dedans.

V. Lib. contra Jovin.

VI.

Des principaux Disciples d'Aristippe.

Les conférences savantes qui avoient été établies à Cyréne, eurent tout le succès qu'on en pouvoit attendre. Les principaux de la Ville y assistoient régulierement, les uns attirés par leur goût particulier, les autres entraînés par la mode qui est une espece de goût général. Les femmes mêmes osoient s'y montrer ; & c'étoit la jeune Arête, fille d'Aristippe & Philosophe par droit héréditaire, qui leur en donnoit l'exemple. On la cite comme un prodige d'esprit, de beauté, &, ce qui est infiniment plus rare, de vertu : & elle se servoit de ces heureuses qualités,

Menag. de Mulier. Philos.

trop ſouvent déſunies, pour inſpirer l'amour de la ſageſſe à tout ce qui l'approchoit, à tout ce qui vouloit lui plaire. Après la mort d'Ariſtippe, qui ne ſe démentit point en ce dernier moment, & qui ſortit de la vie comme on ſortiroit d'un beau ſpectacle qu'on auroit vû juſqu'à la fin, Antipater fut chargé de tout le détail de l'Ecole de Cyrène. A Antipater ſuccéda Epitimide, & à Epitimide Parébate. On ne connoît que les noms de ces trois Philoſophes: mais le dernier eut deux diſciples, Hégeſias & Annicéris, qui firent beaucoup de bruit, & dont la réputation alla juſques dans la Grece.

VII.

De la Secte d'Hégéſias.

Val. Max. l. 8.

Cic. Quæſt. Tuſcull. l. 8.

Hégéſias entreprit de traiter une matiere, la plus délicate, & la plus difficile de toutes: ce fut de perſuader à ceux de Cyrène que la mort, loin d'être un mal, une ſource d'inquiétudes, comme on la regarde d'ordinaire, eſt un bien réel & effectif, & ſans doute le plus grand de tous les biens. Mais comment prouver un paradoxe ſi révoltant! Hégéſias le faiſoit de deux manieres: 1°. en repréſentant au vif les peines, les diſgraces, les miſeres dont la vie eſt parſemée, & ce que l'homm

de fâcheux à souffrir des autres hommes, & ce qu'il a encore de plus fâcheux à souffrir de lui-même : 2°. en insinuant avec adresse, que si l'ame n'est point anéantie, & qu'elle survive au corps, sa destinée ne peut être qu'heureuse, sans amertume, sans traverses, sans douleurs. Et c'est ce que Ciceron a depuis exprimé en ces termes : *Si quis est post mortem locus, aut beatus, aut nullus.* La doctrine d'Hégésias excita d'abord la curiosité de ceux de Cyréne, touchés de la maniere vive, passionnée, dont il la débitoit : depuis, elle fit sur leur esprit une si forte impression, que plusieurs se tuerent, après l'avoir entendu. La chose même alla si loin, que Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte fut contraint d'envoyer ordre à Hégésias de ne plus enseigner sa doctrine meurtriere. Il auroit insensiblement dépeuplé la Ville de Cyréne. N'auroit-on pas pû lui imposer silence à moins de fraix, en lui répétant ce qu'un jeune Lacédémonien avoit dit à un Prêtre de Cérès, qui pour l'engager à se faire initier aux Mystères de la Déesse, lui promettoit après la mort une félicité sans bornes : *Hé ! fou que tu ès, si tout ce que tu dis te paroît vrai, que ne meurs-tu donc ?*

C'est une chose étrange que de sim-

ples discours, tels que ceux d'Hégésias, ayent pû inspirer à des hommes, d'ailleurs raisonnables, une fureur réfléchie de se tuer. On auroit même quelque raison d'en douter, si l'on ne sçavoit par une infinité d'exemples, que quand l'imagination est une fois allumée & qu'elle l'est jusqu'à un certain point, il n'y a gueres de singularités, ni d'excès, ni de désordres, à quoi elle ne se porte. Et pour ne pas sortir de cette matiere, je remarquerai que dans la Grece, le sublime Dialogue de Platon qui est intitulé le *Phédon*, produisit à peu près les mêmes effets, que les discours d'Hégésias à Cyréne. Plusieurs jeunes-gens, après en avoir entendu la lecture, s'allerent précipiter dans la mer. Les Relations d'Asie & d'Afrique rapportent qu'il s'y trouve encore tous les jours des femmes, quelques-unes même très-jeunes & très-aimables, qu'un frivole point d'honneur engage à se brûler sur le tombeau de leurs maris; & qu'aucune remontrance, aucunes promesses, n'en peuvent distraire.

Mais, toute hardie que soit cette résolution, je trouve quelque chose de plus hardi encore dans la résolution des filles de Milan, qui ayant entendu les discours pathétiques où Saint Ambroise relevoit le mérite & le prix de la virginité,

V. adhuc Lib. ejus de Virginibus.

nité, renoncerent unanimement au mariage, & coururent entre ses mains faire vœu de chasteté. Ni les prieres des amans trahis, ni les caresses des meres abandonnées, ni l'espérance de se voir avantageusement pourvûes, ne purent balancer dans leur cœur l'amour exagéré de la retraite. A la fin, on fut obligé de renfermer séparément toutes ces filles, & de les empêcher d'aller entendre le saint Evêque. Je m'imagine qu'elles ne furent pas long-tems à revenir de la chaleur du zéle, au goût inspiré par la Nature.

VIII.

De la Secte d'Annicéris.

Annicéris, différent de celui qui tira Platon de l'esclavage, composa plusieurs Traités pour justifier Aristippe des explications mal-entendues, qu'on donnoit à sa doctrine. Il fit voir que la vraie volupté, celle que recherche un Philosophe, consiste à être utile aux autres hommes, & à préférer leurs avantages, les intérêts généraux de la Société, à ses intérêts propres: *Si quidem de suo jure virum bonum aliquid relaxare, non solum liberalitatis, sed plerumque etiam commoditatis est.* Il ajoutoit (& ce langage ne peut gueres se pardonner qu'à un Philosophe Païen), il ajoutoit qu'à la vérité dans l'état naturel, il n'y a ni bien ni

Clem. Alex. Strom. l. 2.

Ambr Offic. l. 2

mal, ni justice ni injustice, ni vertu ni désordre. « Car dans cet état, disoit-« il, on ne doit songer qu'à soi seul, on « doit tout rappeller à la conservation « de son être : les autres hommes ne « nous touchent point. Mais dans l'état « de Société où ces mêmes hommes se « sont mis volontairement, il y a des « choses permises, louables, & des cho-« ses défendues, répréhensibles, des cho-« ses qu'on doit faire & des choses qu'on « doit éviter : car dans cet état, nos in-« térêts, nos avantages, sont mêlées avec « ceux des autres. D'où il suit que les « idées de vertu & de vice ne sont point « des attributs essentiels, qui expliquent « la nature de l'homme en général ; mais « seulement des attributs qui expliquent « sa nature, en tant qu'il est lié à la So-« ciété, & qu'il profite de tout ce que « cette Société offre de commode, de « sûr & d'avantageux.



CHAPITRE XIX.

I. *Origine de la Secte des Cyniques.* II. *D'Antisthéne.* III. *De Diogéne.* IV. *Des autres principaux Cyniques.* V. *Jugement sur leurs mœurs & leur doctrine.*

I.

I.

LEs hommes ne peuvent gueres ſe tenir dans un juſte milieu. Ou leurs vertus ne ſont que des ébauches, des traits groſſiérement tracés; ou elles tombent dans l'autre extrémité, & deviennent par une rigueur mal-entendue, des eſpeces de vices, quelque choſe du moins qu'on ne peut ni louer ni imiter. Telles étoient les vertus des Cyniques, qui ne recherchoient dans toutes leurs actions que l'outré, le ſevere; qui ne ſçavoient ni ménager les autres, ni ſe ménager eux-mêmes; qui ſe rendoient enfin d'autant plus importuns, d'autant plus fâcheux, que toute leur conduite ne ſembloit qu'une inſulte répétée qu'ils faiſoient au genre humain. Auſſi étoient-ils payés d'une averſion preſque générale, d'un mépris qu'ils méritoient ſans doute. En effet, ſi les vertus les plus eſtimables ſont celles qui tendent au bien de la Société, qui conduiſent les hommes à une unanimité de ſentimens & d'inclinations: combien ne doit-on pas blâmer ceux qui par des écarts de doctrine, par un fanatiſme revêtu de couleurs ſpécieuſes, jettent le trouble & la confuſion dans les eſprits foibles, les détournent du chemin de la félicité qui ne s'appuye ordinaire-

Origine de la Secte des Cyniques.

nairement que ſur les opinions douces & modérées ?

II.

D'Antiſthène.
Lucian. in Fug.

Antiſthène fit naître par ſes bizarreries la Secte des Cyniques, qui n'eurent jamais, comme on le juge bien, aucune École fixe, arrêtée; mais qui ſe promenoient à l'avanture dans les principales villes de la Gréce, & s'y donnoient tour à tour en ſpectacle. Leur Chef les avoit exercés dans une Morale qui les rendoit eſſentiellement inutiles à tout le détail de la vie, qui en faiſoit comme autant de hors-d'œuvres. Il leur avoit perſuadé que la vertu, ou du moins ce qu'il appelloit de ce nom, conſiſte à mépriſer, à fuir, à braver tout ce que les autres hommes eſtiment & recherchent. » On » ne peut, ajoutoit-il, ni répondre de » ſon eſprit, ni être aſſuré de ſes ſentimens, à moins qu'on ne ſoit parvenu » à cet état d'indifférence, qui fait qu'on » regarde de même œil & les louanges » & les injures, & l'approbation & la » critique.

Plut. de Stoic. repugn.

Cependant il n'avoit point tenu à Socrate, le Pere & l'Inſtituteur de tant de Philoſophes, qu'Antiſthène n'eut pris des ſentimens plus raiſonnables. Il lui avoit ſouvent reproché ſon affectation à

Ælian. var. Hiſt. l. 9.

en

ne paroître dans le public, qu'avec un habit déchiré, des cheveux épars, une barbe longue & touffue, des manieres dures & choquantes. *Vous vous trompez*, lui crioit il, *si vous pensez que cet extérieur annonce la vertu: tout au plus, annonce-t-il l'orgueil dont vous êtes plein, & qui transpire malgré vous à travers les plus petites mailles de votre robe.* Effectivement, toutes ces singularités supposent dans l'esprit quelque travers, & peut-être quelque désordre dans le cœur. Il semble qu'on veuille offenser les autres hommes, en affectant de se mettre, de vivre autrement qu'eux. Que j'aime l'air de décence, d'honnêteté, que gardoit Saint Augustin & dans ses meubles & dans ses habits! Ils n'étoient, observe l'Auteur de sa Vie, ni trop grossiers & trop communs, ni trop chers & trop magnifiques. Mais tout convenoit à la modération de ses desirs, & à la dignité de son esprit: *Ex moderato & competenti habitu erant.*

Au reste, sans penser que la vie n'est qu'un dépôt, & que tout dépôt demande à être conservé avec soin, Antisthène ennuyé de lui-même voulut plusieurs fois abréger ses jours. Et quand on lui faisoit honte d'un pareil égarement, qu'on le rappelloit à cette hauteur, à cette force d'esprit qu'il prodiguoit en tant d'autres

d'autres occasions, toute sa réponse étoit, *que l'ame paye trop chérement le séjour qu'elle fait dans le corps; que ce séjour la ruine, la décrédite; & qu'on ne peut trop-tôt la renvoyer à sa véritable patrie.*

III.

De Diogène.

Diog. Laert. in Diog.

Il falloit à Antisthène un disciple, un ami, un compagnon digne de lui: & il le trouva dans le fameux Diogène, l'homme le plus singulier qui fut jamais, & qui prenoit en toute occasion le contre-pied de ce que les autres pouvoient ou dire, ou faire. J'avoue que ce parti n'est pas quelquefois, ni le moins sûr, ni le moins judicieux. Mais Diogène l'outroit au point de se rendre insupportable à tout le monde. Voyoit-il des personnes qu'animoit une douce joie: il se mettoit aussi-tôt à répandre des pleurs. En voyoit-il de noyées dans le chagrin & la tristesse: il se mettoit aussi-tôt à rire & à plaisanter. Son usage enfin, quelque part où il se trouvât, étoit, suivant sa propre expression, de tourner le dos au plus grand nombre. Mais ses plaisanteries, ses insultes redoubloient, quand le hazard lui offroit de ces gens prévenus en leur faveur, & qui croyent posséder toute vertu, toute perfection, parce qu'ils sont accablés de richesses,

ou élevés à quelque dignité brillante. Alexandre lui-même l'éprouva, & il vit avec douleur qu'il y avoit un homme sur la terre, à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

IV.

Après Diogene, parurent encore d'autres Cyniques, qui se firent une sorte de réputation par leurs caprices & leurs disparates, qui donnerent dans les excès les plus surprenans & les plus grotesques : ce qu'on ne croiroit pas s'il y avoit quelque espece de folie dont les hommes fussent incapables. Monime, par exemple, s'étoit fait un art particulier de donner des dehors plaisans & comiques aux sujets les plus sérieux, & il se plaisoit à rapprocher deux choses qui d'ordinaire ne jouent point ensemble, le sublime & le ridicule. Cratès convertit tout son patrimoine en argent comptant & cet argent, il le jetta dans la mer, pour crier, *Je suis libre* : comme si la vie n'étoit point déja assez triste, assez fâcheuse d'elle-même, & qu'il falût encore la surcharger de la pauvreté. Métroclès sentant la mort approcher, brûla toutes les productions de son esprit & les brûla sans aucun regret : action courageuse & dont peu d'Auteurs feroient capables

Des autres principaux Cyniques.

bles; témoin tant d'Ecclésiastiques surtout en Italie, qui ayant travaillé à des poësies galantes dans le printems de leur âge, n'ont pu se résoudre dans le déclin à les supprimer, & en ont diverti le public sous le titre d'*Amusemens de leur jeunesse*. Ménippe, sans retenue, sans circonspection, osoit dire aux hommes la vérité, que les hommes aiment si peu à entendre. Ménédème enfin les cheveux hérissés, comme une Furie, & un flambeau à la main, se promenoit en plein jour dans les rues d'Athenes, rassembloit autour de lui le peuple étonné, & se vantoit hardiment de porter la lumiere dans les consciences.

V. l'Anti-Baillet par Ménage.

Je ne parle point de la fastueuse avanture de Pérégrin, qui se brula aux Jeux Olympiques, c'est-à-dire, dans la plus illustre assemblée de la Gréce, afin de se faire admirer, & de laisser un grand nom après sa mort : si cependant ce n'est point-là une fable, que Lucien ait tissue pour diminuer le merveilleux des actes des Martyrs que recueilloient les Chrétiens, & qu'ils proposoient comme une des grandes preuves de leur Religion.

Jugement sur leurs mœurs & leur doctrine.

V.

Sur les portraits que je viens de tracer

cer, on fera, je penfe, plus difpofé à exclure les Cyniques du rang des Philofophes, qu'à les y retenir. Cependant, comme ils ont été loués à diverfes reprifes par des Auteurs diftingués, même par des Peres de l'Eglife, peut-être ne fera-t-il point hors de propos de marquer ici, & ce qu'il y a d'outré dans ces louanges, & ce qu'il y a de réel. Pour cela, je reprendrai les chofes d'un peu plus haut.

Les hommes fe découvrent, fe manifeftent de deux manieres: par les mœurs, & par les fentimens; par leur conduite, le gros de leurs actions, & par la teinture qu'ils répandent fur toutes leurs penfées. C'eft auffi fous ce double rapport qu'on les doit envifager, fi l'on en veut porter un jugement qui foit net, dépouillé de toute prévention. Car il n'arrive que trop fouvent, que ceux, dont les mœurs paroiffent très-corrompues, ont des fentimens très-purs, très-réglés; & qu'en revanche ceux qui ménent une vie irréprochable, donnent dans des opinions abfurdes & extravagantes.

Ce principe pofé, venons aux Cyniques, dont l'allure, le tout-enfemble, avoit quelque chofe de bien extraordinaire. Il eft vrai qu'ils fe moquoient de toutes les bienféances,

qu'ils

qu'ils blessoient tous les égards qui sont dûs à l'ordre public ; qu'ils tomboient même dans des travers, trop palpables pour s'attirer quelque excuse. Mais aussi vivoient-ils dans l'indépendance, dans une sécurité parfaite, & sçavoient-ils se passer, se mettre au-dessus de tout ce que les autres hommes recherchent avec tant de soin & tant d'ardeur. Ni la pauvreté, ni la douleur, ni les disgraces, ni les injures, ni les rebuts mêmes si affligeans pour l'amour-propre, rien en un mot ne les pouvoit altérer, rien ne les troubloit. Diogene n'auroit point échangé son tonneau pour le palais le plus superbe, ni Ménippe ses haillons pour la pourpre des Rois, ni Cratès son bâton & sa besace pour l'équipage le plus brillant. Un Cynique étoit un homme isolé, indifférent qui ne tenoit à rien, que rien ne pouvoit plier, ni faire sortir de son caractere. Il vivoit, parce qu'il faloit vivre : il se présentoit à la mort sans crainte, & sans regret. Quelqu'un comparoit Diogene à Socrate, mais à Socrate devenu fou par trop de sagesse.

Ælian. l. 10.

Ce premier coup d'œil avoit mis peu à peu les Peres de l'Eglise dans les intérêts des Cyniques. Plusieurs même d'entre eux les ont vantés comme moins opiniâtres, moins rebelles à l'esprit du Christia-

Christianisme que tous les autres Philosophes, tant à cause de la rudesse & de la sévérité de leurs mœurs, qu'à cause de cette espece de désappropriation où ils vivoient de toutes choses. *Quoi de plus surprenant, de plus extraordinaire que cette conduite*, disoit St. Augustin, au neuviéme Livre de la Cité de Dieu? *Quoi de plus opposé à tous les penchans de la Nature?* Pour Julien l'Apostat, il s'imaginoit beaucoup avilir les Reclus, les Solitaires de son tems, en les nommant les Cyniques Chrétiens. Mais cette plaisanterie retomboit sur lui-même, & au fond il ne faisoit que donner des preuves, déja trop connues, de son humeur inquiéte, médisante & satirique. Car les motifs mis à part, ces Reclus, ces Solitaires devoient mener une vie bien dure, bien mortifiée, puisqu'un ennemi tel que Julien trouvoit qu'ils ressembloient si fort aux Cyniques. Juste Lipse, qui a beaucoup étudié l'ancienne Philosophie, a écrit dans un de ses meilleurs Ouvrages, que de tous les Moines, les Capucins aujourd'hui sont ceux qui en approchent davantage. Et qu'on ne croye pas que Juste Lipse fit ce parallele par un esprit de critique: il étoit naturellement plus que dévot, & même une des dernieres actions de sa vie fut de consacrer à la Vierge, en cérémonie, une

Liv. 1. Manud. ad Phil. Stoïc. c. 8.

ne plume d'argent, comme pour lui rendre hommage de toutes les productions de son esprit.

A l'égard de la doctrine des Cyniques, on ne pouvoit gueres s'y prêter sans de grandes restrictions. Je ne sçai même si elles auroient suffi. Car cette doctrine étoit fondée sur deux points insoutenables. L'un, qu'on ne doit éviter, qu'on ne doit fuir que le vice, & encore le vice reconnu pour tel; & que tout le reste est indifférent. De-là, les Cyniques prenoient droit de se soustraire à toutes les bienséances & d'en violer jusqu'aux usages les mieux établis: sans songer que quand on jouit des agrémens d'une Société, on en doit supporter les charges, celles sur-tout qui servent à nouer davantage les membres qui participent à cette même Société. De-là, ils s'autorisoient à n'avoir ni honte ni pudeur, & à commettre devant les autres les actions les plus indécentes: malgré la voix secrette & impérieuse de la Nature, qui demande qu'on les cache, qu'on n'y admette point de spectateur. Cratès, tout vieux, tout difforme qu'il étoit, ayant séduit la jeune Hipparchia & l'ayant engagée à un mariage très-disproportionné, l'engagea encore, ce qui n'est point croyable, à célébrer les nôces en public. Elle

V. Lamb. Veldhusii Tract. M. de natur. pudore & dignitate hom.

le perdit en cette occasion tout sentiment de pudeur, quoique ce soit le dernier sentiment que perdent les femmes, & qu'elles ne perdent même qu'après avoir renoncé, non-seulement à la vertu, mais encore à ses apparences.

Un autre point également condamnable dans la doctrine des Cyniques, c'est ce qu'ils avançoient touchant l'origine des Loix, & la sorte d'obéissance qu'elles exigent. Selon eux, cette origine a été une chose arbitraire, les hommes ayant établi les Loix par caprice, & les pouvant dissoudre aussi par caprice & en établir de nouvelles à leur place. *Par conséquent*, disoient-ils, *on ne leur doit qu'une obéissance extérieure & de police; on est assez autorisé à les enfraindre, toutes les fois qu'on le juge à propos ou qu'on y trouve quelque avantage*. Les autres Philosophes au contraire, sur-tout les Platoniciens, soutenoient que la source des Loix primitives & fondamentales, qui ont concouru à former les Sociétés, vient d'en-haut, & que ces Loix sont appuyées sur la Vérité suprême qui est Dieu: d'où ils concluoient qu'on leur doit un respect sincere, un hommage intérieur, & qu'il n'y a aucun tems de la vie où l'on puisse se dispenser de leur obéir, quand même cette obéissance tourneroit contre notre intérêt propre.

Qu'on

Qu'on juge à présent si les Cyniques pouvoient passer pour de bons citoyens, & si la Patrie avoit droit de compter sur eux! Je le déclare avec naïveté, on ne mérite d'être applaudi, d'être estimé, qu'autant qu'on lui est soumis. Et que servent les vertus de parade, & qui brilent au-dehors, si une doctrine utile n'y répond point!

Qu'il me soit permis d'ajouter ici que les Cyniques n'étoient point si attachés à l'ancienne Philosophie, qu'on n'en ait trouvé des rejettons dans tous les siécles postérieurs, & jusques au milieu du Christianisme. En effet, ne peut-on pas donner ce nom à tant de Sectaires, qui ont cherché à avilir & à deshonorer une Religion, aussi respectable par les mysteres qu'elle propose à croire, qu'aimable par la Morale qu'elle enseigne à pratiquer? Tels sont, pour remonter aux plus anciens de ces Sectaires, les Ebionites, les Manichéens, les Adamites, les Beguards, les Turlupins, les Vaudois ou Pauvres de Lyon, les Flagellans, les Humiliés, les Cathares ou Paterins, les Anabaptistes, les Mennonites, les Quakers ou Trembleurs, les petits Prophêtes échappés des Cévennes, & que nous avons vûs de nos jours se répandre avec tant d'éclat en Angleterre. L'Histoire continuée de ces

Sectaires

Sectaires pourroit à juste titre s'appeller l'histoire des Cyniques Chrétiens, ou l'histoire du Fanatisme dans la Religion Chrétienne.

CHAPITRE XX.

I. *Abrégé de la vie de Platon.* II. *Défauts qu'on lui a reprochés.* III. *Jugement sur ses Dialogues.* IV. *Erreurs & contradictions qui s'y rencontrent.* V. *De son systême du Monde.* VI. *De ce qu'il pensoit de Dieu.* VII. *Des Anges ou Démons.* VIII. *Des Ames.* IX. *S'il a eu quelque connoissance des Livres saints.* X. *Ce qu'on doit penser de la Trinité Platonicienne.* XI. *Ce que signifie le mot* λογὸς *dans les Ecrits de Platon.*

I.

IL n'y a jamais eu d'homme de Lettres, que la Fortune ait tant favorisé que Platon. Il nâquit à Athénes, dans le tems que cette Ville étoit la plus polie, & la plus magnifique. Une physionomie attirante, & de grandes richesses le firent bientôt paroître avec éclat, & avec cette confiance que don- Abrégé de la vie de Platon.

nent les avantages de la Nature. Du coté de son pere, il comptoit des Rois parmi ses ancêtres ; & du côté de sa mere, il descendoit de Solon, ce sage Législateur, à qui les Rois mêmes rendoient un hommage de mérite. Quelques-uns ont dit que Platon étoit le fils du Dieu des beaux Arts, & que peu après sa naissance, un essain d'abeilles vint se reposer sur son berceau. Je ne m'amuserai point à réfuter ces petites fables, qui aussi-bien tombent d'elles-mêmes. Je sçai que de tout tems, on a relevé la naissance & la mort des Héros, par des visions & des prodiges ; on a cru qu'ils ne pouvoient entrer dans le monde, ni en sortir, sans quelque chose de miraculeux. Les hommes ordinaires, dit un Auteur sensé, se contentent d'être conduits au tombeau avec des bougies & des torches allumées : il faut aux grands Hommes des flambeaux célestes & des Cométes, pour éclairer leurs funérailles, quelquefois même des Eclipses.

Val. Maxim. l. 1.

La Moth. le Vay. Let. 76.

Platon fut élevé avec tout le soin possible. Né avec des dispositions favorables, il réussit d'abord aux choses qui demandent plus d'imagination que de jugement, plus de feu que de solidité d'esprit. Il devint connoisseur dans presque tous les beaux-Arts, & s'appliqua quel-

quelques tems à la Peinture, dont il apprit les principes ſous les plus grands Maîtres. Il compoſa enſuite des Odes & des Tragédies, qu'il brûla courageuſement, en les eſſayant ſur les Poëſies ſublimes & inimitables d'Homere. Dans la compoſition de ces Odes, & ſurtout des Dithyrambes qu'il fit à l'honneur de Bacchus, il s'accoutuma à une cadence forte, meſurée, & à des tours fleuris, harmonieux: ce qui commença de lui gâter le goût, ſans peut-être qu'il s'en apperçût, & de lui faire préférer la beauté frivole de l'expreſſion à la beauté eſſentielle des penſées. Ariſtote lui reprochoit ſouvent que ſon ſtyle étoit trop poëtique, & qu'il affectoit de ſe ſervir de termes recherchés, & difficiles à entendre.

Nous avons encore quelques Epigrammes de Platon, qui reſpirent un grand air de volupté. Il n'eſt point défendu au Philoſophe d'aimer, pourvû qu'il ſe hâte, & n'y perde point un tems précieux. Les autres hommes ne ſont point obligés d'en être ſi ménagers.

Mais bien-tôt Platon quitta ces vains amuſemens, pour s'attacher à Socrate, qui le diſtingua toûjours d'une maniere particuliere, en l'appellant le Cigne de l'Académie. Après la mort d'un Maître ſi éclairé, le Diſciple ſe retira à Mé-

gare, où il conféra quelque tems avec Euclide. De-là il passa à Cyrène, pour se perfectionner dans les Mathématiques sous Théodore. C'étoit un grand Géometre, titre alors assez rare ; mais Athée de profession, & qui même ne déguisoit point son incrédulité.

Ces petits voyages préparerent insensiblement Platon à celui d'Egypte, où il fit un long séjour, s'entretenant familierement avec les Prophêtes & les Prêtres du Pays, même avec ceux qui avoient occupé les premiers postes, soit à la Cour, soit à l'Armée. Et ce fut-
Cic. l. 5. là sans doute qu'il jetta les fondemens
de Finib. de sa Théologie, qu'il accrut ensuite & fortifia des expériences & des réflexions de la Secte Pythagoricienne, la plus sçavante de toutes. Acrion, Timée, Archytas, Eurytus, lui en développerent tous les secrets & toutes les subtilités : ils ne pouvoient en faire un meilleur usage. Car il est beau d'enseigner ceux qui sçavent profiter des leçons qu'on leur donne. Tant de peines & tant de soins fructifierent au-delà des espérances de Platon. Poësie, Belles-Lettres, Physique, Astronomie, Mathématiques, mœurs & usages des Nations, il avoit tout vû, tout parcouru, tout approfondi, & ces connoissances si cherement acquises, il ne

les rendoit encore au public qu'avec des graces nouvelles & des tours heureux. Aussi la Grece rétentit-elle longtems & de son nom & du bruit de ses Ouvrages. Il jouit d'une grande réputation ; &, ce qui est très-rare, il en jouit sans presque avoir de contradicteurs, ni de jaloux pendant sa vie.

III.

Défauts qu'on lui a reprochés.

Si je n'étois que le Panégyriste de Platon, je m'arrêterois ici prudemment, & je me garderois bien d'entrer dans un plus grand détail de sa vie. Mais je suis Historien, je dois par conséquent rapporter sans fard, & ce qui est à son avantage, & ce qui est à son désavantage. *Quis nescit primam esse Historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat ?* (Cic. de Orat. l. 8.)

J'avouerai donc qu'outre les attachemens licencieux de sa jeunesse, on a accusé Platon : 1°. d'avoir manqué d'une certaine reconnoissance pour ses Maîtres & ses Instituteurs, reconnoissance que les ames bien nées porteroient jusqu'à l'excès, si jamais elle pouvoit être portée trop loin : 2°. de n'avoir point été fort délicat sur le chapitre des louanges, & de les avoir reçûes avec avidité, quel-

que mal-adroite que fût la main qui les lui donnât: 3°. d'avoir marqué trop de goût, trop de penchant pour la bonne chere, & afin de satisfaire ce penchant, plus bas encore qu'odieux, d'avoir entrepris plusieurs voyages en Sicile, & de s'y être exposé aux railleries ameres des deux Denys. Cette tache dans la vie de Platon étoit même si publique, qu'on avoit fait une espece de proverbe des *Friandises Siciliennes*. A ces reproches, j'en ajouterai un autre plus humiliant pour un Philosophe: c'est la foiblesse, c'est la lâcheté avec laquelle Platon déguisoit ses véritables sentimens. Il croyoit un Dieu dans le particulier: mais il en admettoit plusieurs quand il parloit au Peuple, & il ensevélissoit sa pensée sous un amas de fictions & d'allégories. Lui-même il l'avoue dans sa seconde Lettre à Denys. *Je ne vous entretiendrai*, lui écrit-il, *que d'un style obscur & énigmatique, afin que si cette Lettre vient à être interceptée, on ne puisse deviner ce qu'elle contient.*

Athen. l. 11.

V. Cyrill. l. 2. cont. Jul.

Jos. cont. App. l. 2. Clem. Alex. l. 4. Minut. Felix.

V. etiam Cœl. Rhod. Antiq. Lect. l. 9.

De la même maniere, Cicéron se moquoit hautement des Divinités de la Fable: mais au lieu de conclurre, comme il le devoit, qu'il n'y a qu'un Dieu; il conclud honteusement, & par déférence pour l'erreur dominante, qu'il

qu'il y en a plusieurs. Ainsi ce que les hommes disent, ce qu'ils écrivent avec le plus de soin, ne marque point toujours ce qu'ils pensent. Combien y en a-t-il qui, soit dans leurs discours, soit dans leurs Ouvrages, sacrifient la vérité connue aux préjugés établis ou par le tems, ou par le crédit des Puissances, & qui répétent avec timidité ce que Sénéque avoit avancé en parlant des superstitions Payennes : « Qu'il ne faut « point tant consulter ce qui est prescrit « par la Sagesse suprême, que ce qui est « autorisé par les Loix & les usages du « Pays où l'on vit : « *Quæ omnia sapiens servabit, tanquam legibus jussa, non tanquam Diis grata!*

Aug. de Civit. Dei l. 6.

III.

Jugement sur ses Dialogues.

Le mérite personnel de Platon étant ainsi apprécié, je vais avec la même liberté toucher à ses Dialogues. On distingue ordinairement deux choses dans tout Ouvrage d'esprit; le style, & la matiere qui y est traitée; les paroles, & le sens.

Fleuri; Discours sur Platon.

Rien n'est plus agréable ni plus flatteur que le style de Platon : il connoît toutes les richesses de sa langue, & il la parle mieux qu'aucun autre : il ressemble à un grand fleuve qui répand

ſes eaux libérales, & qui fertiliſe tous les lieux par où il paſſe : il engage doucement ſes lecteurs, & quoiqu'il diſe toujours plus qu'il ne faut, on eſt encore fâché qu'il n'en diſe pas davantage : il plaît, lors même qu'on s'apperçoit que ſon premier but eſt de plaire, qu'il donne à l'art beaucoup plus qu'à la nature. Voilà en général les beautés du ſtyle de Platon.

Je compterai pour ſes défauts, une trop grande uniformité de tours, je ne ſçai quel embarras dans les penſées, des écarts fréquens, des paſſages bruſques d'une matiere à l'autre; enfin, le véritable objet ſouvent perdu de vûe. Pour vouloir trop bien écrire, ou du moins pour l'affecter, on s'embarraſſe & on tombe dans des défauts qui révoltent. Quelquefois Platon, dans l'endroit le plus ſérieux de ſon Ouvrage, hazarde une fable puérile, & à laquelle on ne s'attendoit point. Telle eſt celle du char ailé de l'ame dans le Phèdre, celle de Prométhée & d'Epiméthée dans le Protagoras, la guerre chimérique des Athéniens contre les peuples de l'Iſle Atlantique dans le Critias, la naiſſance de l'amour dans le Banquet, &c. Quelquefois il coud enſemble des matieres, qui n'ont point une certaine harmonie. Il joint, par exemple, de la

Logique

Logique à de la Géométrie, de la Métaphysique à de l'Arithmétique, des pensées abstraites & figurées à d'autres plus claires, & même communes. Au travers de tous ces défauts, cependant éclate & brille le génie de Platon : & on juge de ce qu'il auroit pû faire dans un siécle plus éclairé, par les choses mêmes qu'il n'a qu'ébauchées. Cicéron d'après Panétius le nomme l'Homére des Philosophes.

Pour la matiere de ses Dialogues, elle n'est ni également approfondie, ni disposée par tout avec un soin pareil. Quelques-uns sont écrits de maniere, qu'on ignore absolument ce que l'Auteur y a voulu prouver, & établir. Dans presque tous les autres il se rencontre, ou des anachronismes, ou des saletés, ou des préceptes chimériques & des loix tout-à-fait imaginaires. Est-ce rendre service aux hommes, que de leur proposer des choses où la foiblesse de leur nature les empêche d'atteindre, où ils ne peuvent même aspirer?

Theoph. apud Athen. l. 11. Athen. ibid. Dicæarc. apud Diog. Laërt. in Plat.

IV.

Erreurs & contradictions qui s'y rencontrent.

Mais ce qui me pése, ce qui me gêne le plus dans Platon, c'est que d'un Dialogue à l'autre il se contredit sans beaucoup de retenue : c'est que

tantôt il parle férieusement d'une matiere, & tantôt il l'enveloppe des fables les plus suspectes. Par-là il se nuit à lui-même, & jette le lecteur dans le trouble, dans l'embarras. En voici des preuves tirées de deux Auteurs célebre : j'aime à m'appuyer de grands noms.

L'un de ces Auteurs est M. Bayle, si recherché par sa judicieuse critique ; & qui dans la continuation des Pensées Diverses qu'il a écrites sur la Comete de 1680, reconnoît qu'en ce qui regarde la Divinité, la doctrine de Platon est très-variable, & très-chancelante. « Ce Philosophe, dit-il, n'est « point d'accord avec lui-même : il « entasse suppositions sur suppositions : « il est si obscur & si figuré, qu'on « ne peut absolument deviner sa pen-« sée. Et c'est à cause de cela, ajou-« te M. Bayle, que l'Orateur Romain, « qui d'ailleurs faisoit tant de cas de « Platon & de ses Ouvrages, ne daigna « point examiner son hypotèse sur la « Nature Divine. « On pourroit croire que le Philosophe Grec s'envelop-poit exprès, pour n'être point entendu ; ainsi qu'il l'avoue dans une de ses Lettres, où il insinue que ce qu'il pense est très-différent de ce que les autres pensent ordinairement. Mais je doute

Tom. 5.

V. etiam Tert. in Apol.

que

que ctte excuse soit de mise, y ayant des matieres sur lesquelles on doit toujours parler nettement, & où l'obscurité devient un blâme.

L'autre Auteur que je citerai, est Théodoret, Evêque de Cyr, avantageusement connu par ses Discours sur la maniere de traiter les erreurs des Grecs. Dans un de ces Discours, il attaque Platon & lui fait ce reproche : *Vous avez soutenu dans le Timée, qu'on doit s'en rapporter aux histoires que débitent les Poetes sur le chapitre des Dieux ; & dans les Livres de la République, au contraire, vous soutenez que ces Histoires sont fausses, odieuses, remplies d'impiété, & qu'on ne doit par conséquent y avoir aucun égard.* Quoi de plus sensible que cette contradiction ! Dans un autre Discours, Théodoret fait au Philosophe Grec un reproche plus amer & plus important, qui regarde les récompenses & les peines que l'homme trouvera en sortant de cette vie. Le Phédon nous enseigne d'abord, comme il est aisé de s'en convaincre, que les ames des méchans seront précipitées dans des lieux obscurs, dans des prisons affreuses ; & qu'au contraire les ames des gens vertueux seront transportées dans des demeures charmantes, dans des Isles fortunées, où regnent une joie

Serm. 3.

Serm. 11.

V. etiam l. 10. de Rep.

pure & une paix éternelle. Mais le même Dialogue dérange bien à la fin tout ce systême. Platon y fait entendre que nos ames se réfugient après le trépas dans les corps de divers animaux, & précisément dans les corps de ceux qui sympathisent le plus avec nos mœurs & nos inclinations passées. L'ame d'un Politique, par exemple, va exercer ses talens sous la figure d'une abeille, où d'une fourmi : celle d'un Tyran, celle d'un Voleur public, celle d'un Voluptueux & d'un Intempérant, vont s'attacher à un faucon, à un loup, à l'animal lent & stupide. Ainsi l'ame d'Orphée passa dans le corps d'un cygne, l'ame d'Ajax dans le corps d'un lion, & l'ame d'Agamemnon dans celui d'un aigle. C'étoit à peu près leur portée, & leur appanage.

L. 1. de Rep. Non content des ces Anecdotes de l'autre vie, Platon assure encore que les ames des Philosophes n'ont que trois tournées à faire chacune de trois cens ans, pour reprendre leurs aîles perdues & pour être à jamais dispensées de rentrer dans des corps; mais que les ames des méchans accablées de leur poids ne reviennent à l'Astre, au lieu d'où elles étoient parties, qu'au bout de 10000 ans. Mais, remarque avec esprit Théodoret, d'où Platon pouvoit-il sçavoir l'ordre & la

la suite de toutes ces belles révolutions! Qui les lui avoit apprises ? Qui lui en avoit donné la clef ?

V.

J'ai appuyé sur toutes ces contradictions, pour faire voir aux admirateurs de Platon, & qu'il pouvoit se tromper, & qu'il s'est effectivement trompé sur beaucoup de matieres. Cela n'empêche point que je ne lui rende toute la justice qu'il mérite sur celles où il a heureusement réussi. On en sera convaincu par ce que je vais dire de son systême du Monde, le plus beau morceau de Théologie physique qui nous soit venu de la main des Anciens, non encore éclairés de la Révélation divine.

De son Systême du Monde.

V. Tim. in integro.

Platon établit d'abord deux sortes d'Etres; celui qui existe par sa nature sans avoir eu de commencement, & celui qui a commencé d'exister. Le premier qui est toujours le même & toujours semblable à lui-même, qui ne se divise pas selon les lieux, qui ne varie pas selon les tems, qui possede vétitablement & souverainement toute perfection, ne peut être saisi que par l'entendement pur ou par la raison : & le second qui change toujours, qui naît & meurt continuellement, qui coule & passe, qui n'a rien

V. Gem. Pleth. in Orac. Chald.

rien que d'emprunt, qui n'a aucune consistence en effet, ne peut être apperçu que par les sens. De-là sort la premiere différence entre Dieu & les hommes. Dieu s'est réservé la vérité, il contient en lui-même les formes immuables de toutes choses. Pour les hommes, il ne leur a accordé que les opinions, & les vraisemblances. C'est-là tout notre partage : c'est-là qu'aboutissent toutes nos recherches.

Augufst. de verâ Relig. Id contra Academ.

Il y a apparence que c'est cette distinction de l'Etre constant & de l'Etre variable, qui a fait naître l'axiome de Saint Augustin, Que toutes les choses sont divisées en celles dont on peut jouir, & celles dont il ne faut qu'user, je veux dire, Dieu & les Créatures. Dieu est le seul Etre dont nous devions jouir : c'est notre fin, il mérite que nous nous attachions à lui pour lui-même. Les Créatures au contraire sont des Etres de passage : nous ne devons les aimer que pour Dieu : nous ne devons point même les aimer, parce que le but de notre amour doit être quelque chose de constant & d'égal & d'assuré. En effet, ce qui change, cesse d'avoir rien d'aimable. Le Maître des Sentences a fondé la division générale de tout son Ouvrage sur cet axiome de Saint Augustin,

VI.

Platon ayant ensuite prouvé l'existence dn Monde, de cela seul qu'il tombe sous le sens; (j'ai déja observé que les plus anciens Philosophes mettoient l'essence de la matiere ou plutôt des corps dans la visibilité &, si j'ose ainsi parler; dans la tangibilité;) Platon, dis-je, fait voir que le Monde a eu un commencement & n'est point éternel. *L'ouvrage ainsi connu*, avoue-t-il, *on doit chercher soigneusement à connoître l'ouvrier*. Et cet ouvrier, quel autre pourroit-il être que Dieu? Quel motif a-t-il eu de créer le Monde, sinon sa bonté infinie? Cette bonté jointe à sa puissance, l'a déterminé à travailler sur la matiere, à la délivrer du désordre où elle étoit plongée, à arranger toutes ses parties, à leur donner la forme qu'elles n'avoient pas. Et comme Dieu doit toujours agir de la maniere la plus digne de lui, il a doué le Monde de toutes les perfections possibles; il ne lui en a refusé aucune. Ainsi le Monde est intelligent, raisonnable: il est visible, & contient toutes les choses visibles: il n'a point de bornes, il n'aura point de fin: rien absolument ne lui manque, rien ne lui peut être ajouté; en un mot, c'est le fils de Dieu, c'est

De ce qu'il pensoit de Dieu.

Alcin. c. 10.

Timæus de an. mundi.

c'eſt ſon image rendue ſenſible.

Platon conclud de-là, que les ſens peuvent très-bien juger de ce qu'il y a de ſublime & de merveilleux dans le Monde : & Dieu, pour rendre ce jugement plus ſûr, créa d'abord la terre & le feu, & enſuite l'eau & l'air. Ces quatre élémens ſont entre eux dans la proportion la plus exacte : ils uniſſent enſemble toutes les parties du Monde, & empêchent qu'il ne ſoit ſuſceptible ni de maladies, ni de vieilleſſe, ni d'anéantiſſement. Tel eſt leur raport, que l'eau & l'air, comme deux termes moyens, ſervent à lier la terre & le feu, qui ſont les extrêmes. J'ajouterai ici que, ſelon Platon, la Nature n'eſt rien autre choſe que ce que ce Dieu a exécuté par ſa puiſſance ſuprême & par ſa ſageſſe infinie, que le détail des ouvrages & des loix où brillent ces deux caracteres.

Il manquoit encore quelque choſe au Monde ; & c'étoit une ame, dont Dieu, toujours zelé pour ſes intérêts, le favoriſa bien-tôt. Cette ame eſt placée dans ſon centre : elle ſe communique à toutes ſes parties, elle les pénétre & les anime. C'eſt un reſſort incorruptible, un principe de vie que rien ne peut affoiblir ; c'eſt la ſource de toutes les ames particulieres, & de toute la vertu de produire. Alors on a pu dire que le Monde

Monde étoit un animal heureux, qui se connoît, qui se suffit à lui-même, qui trouve dans son propre fonds de quoi se renouveller à jamais. Proclus, Theol. Plat. l. 5.

VII.

A la création du Monde, Platon fait succéder la création des principaux Etres dont le Monde est peuplé; & ces Etres sont de deux sortes. La premiere classe renferme les Astres, produits immédiatement par Dieu, comme le Soleil produit les rayons qui émanent de sa propre substance, d'une figure semblable à celle de la Terre, ne s'écartant jamais de la route qui leur est tracée. La seconde classe contient les Anges, Démons, ou Génies, qui sont des Etres intermédiaires, Ministres exacts des volontés de Dieu, les Interpretes de sa parole. Leur origine n'est pas trop bien expliquée dans Platon : il se contente de la supposer. Des Anges ou Démons. Plot. Ennead. 5. l. 1.

Quand tous ces Etres furent créés, soit ceux qui roulent sur nos têtes & brillent d'une lumiere si pure, soit ceux qui sont d'une nature invisible & découvrent nos pensées les plus secrettes; Dieu leur parla de la sorte : » Vous, qui me » devez la naissance, écoutez-moi. Tout » ce que j'ai fait se trouve, par la force de Ubi suprà, V. Tim.

» de ma volonté, éternel. J'avoue
» pourtant que ce qui a des parties peut
» se dissoudre, & s'anéantir : mais il y
» auroit de la cruauté à détruire ce qui
» est arrangé d'une maniere si juste, &
» si parfaite. C'est pourquoi ne vous
» enorgueillissez point : comme vous
» êtes produits, vous n'avez point droit
» immédiatement à l'immortalité. Ce-
» pendant, telle est la loi que j'ai pres-
» crite : vous ne périrez point. Ma vo-
» lonté a plus de force pour vous con-
» server, que vetre nature n'a de pen-
» chant à vous procurer la mort. E-
» coutez maintenant ce que je vais vous
» dire. Il reste encore différentes sor-
» tes d'Etres à créer, sans lesquels le
» Monde n'auroit point la derniere main.
» Or comme mon ouvrage, le Monde
» doit avoir toutes les perfections, non-
» seulement en gros, mais encore en
» détail, dont il est susceptible. Si je
» créois moi-même ces Etres, ils seroient
» nécessairement égaux aux Anges, aux
» Démons, aux Génies : ce que je ne
» veux pas. Je vous permets donc à
» chacun de les créer ; & je vous aban-
» donne la partie la plus flateuse de ma
» puissance, celle dont je me suis servi
» moi-même pour vous créer. Et afin
» de rendre la chose plus facile & plus
» prompte, je vous donne libéralement
les

» les principes &, pour ainsi dire, les
» germes de tous ces Etres, &c. Souve-
» nez-vous de joindre ce que vous avez
» d'immortel, à ce qu'ils doivent avoir
» de mortel & de périssable : ayez soin
» de leur faire trouver tous les alimens
» dont ils auront besoin, & pour croî-
» tre pendant leur vie, & pour revivre
» encore après la mort.

VIII.

Quand Dieu eut cessé de parler, & qu'il eut expliqué tout le mystere, tout le secret de l'arrangement & du méchanisme de la Nature, il recuillit les restes de l'ame du Monde, il en fit un nouveau mêlange, une nouvelle distribution ; il en composa avec soin toutes les ames parriculieres, dont chaque Astre reçut un nombre égal & précis ; enfin il leur donna les mêmes rangs, les mêmes droits, les mêmes prérogatives. Ces ames ainsi formées pour occuper différentes demeures, furent d'abord toutes réunies sur la Terre ; où les Dieux inférieurs, à l'envi l'un de l'autre, travaillérent à leur préparer des corps. L'ouvrage réussit : les corps furent bien-tôt en état de recevoir les ames, & de procurer à leurs hôtesses les moyens de regagner l'Astre auquel chacune de ces

Des Ames.

ames

Max. Tyr. Orat. 1. ames étoit destinée en naissant. Il y a apparence que le Dieu supérieur aidoit dans ce travail les Dieux inférieurs, encore novices ; & qu'il concouroit avec eux, sinon par sa puissance, du moins par des avis & des insinuations nécessaires. Suivant l'Ecriture sainte, les Anges furent seulement présens au spectacle pompeux que donna le Très-Haut en dépliant tous ses ouvrages, spectacle qu'ils ne cessoient de regarder avec la plus vive admiration. *Lorsque je faisois les étoiles, tous les Anges me louoient à haute voix.* Mais dans le premier siécle de l'Eglise, Simon, appellé le Magicien à cause de ses prestiges, renouvella le systême de Platon, que Dieu s'étoit reposé sur les Anges du soin de créer & d'arranger l'Univers ; que pour cela il s'y trouvoit une infinité de défauts & de manquemens, qui n'y seroient point, si Dieu lui-même avoit daigné y mettre la main. Arbitre suprême de tout, tous ses ouvrages doivent être parfaits : & si quelques-uns ne le sont point, c'est qu'il a eu des raisons supérieures à nos connoissances, pour ne les point faire lui-même & en laisser la direction à des Etres moins parfaits, afin que le bien & le mal y fussent combinés dans une certaine proportion.

Iren. l. 2.

Epiph. Hær. 22.

V. Aug. de Civit. Dei l. 12.

Le but des Dieux inférieurs, suivant Platon

Platon & ſur-tout les Platoniciens, n'étoit d'abord que de créer des hommes : & effectivement, ſi les premiers s'étoient comportés avec ſageſſe & avec décence, en reſpectant la dignité de leur être, la voie de la génération auroit été tout-à-fait ignorée dans le monde ; on n'auroit connu ni l'amour, ni la diſtinction des ſexes, ni l'attrait ſi flateur qu'un ſexe a pour l'autre. Mais ces hommes étant tombés dans des vices, dans des déréglemens honteux, les Dieux inférieurs transformerent les coupables en femmes, en oiſeaux, en quadrupedes, en poiſſons. De-là vient qu'ils furent nommés indifféremment & créateurs & *transformateurs*. Sans entrer dans les circonſtances peu utiles de ces métamorphoſes, j'obſerverai ſeulement que les premiers hommes qui pendant leur vie montrerent trop de foibleſſe & de timidité, furent changés en femmes après leur mort ; que ceux qui voulurent examiner trop curieuſement les choſes divines, furent changés en oiſeaux ; que ceux qui ſe plongerent dans des plaiſirs bas & groſſiers, furent changés en quadrupedes ; que ceux enfin qui paſſerent leurs jours dans une ignorance ſtupide furent changés en poiſſons & en toutes ſortes de coquillages. Voilà la ſucceſſion détaillée &, pour ainſi dire, la généalogie des Etres

V. Apolog. de Sal. Origenis.

tres qui remplissent l'Univers. Le désir de chaque ame est de retourner dans sa patrie, je veux dire, dans l'Astre où elle a pris naissance : la punition qu'elle souffre de ses folles idées, est le retardement de ce retour.

Jusqu'ici Platon a reconnu le Dieu suprême pour l'unique cause de tout ce qui vit & se meut dans l'Univers : maintenant il en admet une seconde qu'il appelle la Nécessité, la Fortune, ou si j'ose ainsi parler, l'Importunité. Cette cause, il est vrai, ne dépend point de Dieu : mais Dieu a le pouvoir de l'engager, de la plier, de la soumettre à ses désirs. Et c'est ce pouvoir que Platon appelle littéralement l'Artifice divin, l'Art suprême; & Pythagore métaphoriquement, la Robe qui couvre tout le Monde. Mais pour bien entendre ce que c'est que la Nécessité, il est à propos de faire ici deux remarques. La premiere, que les Anciens ont tous cru la matiere éternelle; mais ils ajoutoient qu'elle étoit plongée dans un cahos, dans un trouble affreux, d'où Dieu la tira heureusement, en rappellant chaque chose à l'ordre qui lui convient : & cet acte de sagesse & de puissance tout ensemble, ils l'apelloient Création. La seconde, que quelques soins que Dieu eut pris de débrouiller la matiere, comme

Theod. Serm. 6.

le fond en étoit mauvais, le caractere défectueux, il ne lui fut pas possible de la corriger entierement, ni de la retenir dans de justes bornes. Cela établi, on voit que Dieu n'a pu également imprimer son sceau divin sur toutes les parties de l'Univers, & que c'est le mauvais fond, le caractere défectueux de la matiere, que Platon nomme Nécessité, Fortune, Importunité. Un passage de Plutarque vient ici à mon secours : je n'ai garde de l'omettre.

» Avant la juste distribution de toutes choses, dit-il, l'Univers étoit un vrai cahos : cependant, il ne manquoit ni de corps ni d'ame. Je rapporte cela, continue Plutarque, parce que Dieu ne peut agir sur ce qui n'est point, ni conserver ce qu'il n'a pas une fois arrangé. Il lui faloit d'avance quelque chose de corporel & quelque chose d'animé, afin que son action se terminât à un ouvrage composé de corps & d'ame. Eu égard à la matiere, le corps étoit un principe ténébreux & obscur ; l'ame un principe insensé & turbulent. Dieu employa tous les remedes & toutes les précautions, que lui inspira sa bonté infinie : car son but est de veiller à la conservation de l'Univers, & au repos du genre humain. Cependant il ne put si

Plut de creat. animæ.

» si bien corriger l'ame du Monde, » qu'elle ne conservât encore quelques » restes de son ancien désordre : il ne » put former un plan si bien lié, & où » les mouvemens s'accordassent si juste, » qu'il ne falut encore y retoucher de » tems en tems. Une longue folie ne » s'efface qu'avec peine.

De-là naissent les maux nombreux & intolérables qui régnent dans l'Univers, & dont les Platoniciens craignoient sur toutes choses de faire Dieu auteur ; le mal ne pouvant jamais s'ajuster avec l'excellence de sa nature. Aussi tomboient-ils hardiment d'accord que le Monde renferme deux ames contradictoires, & incessamment occupées à se détruire l'une l'autre, à se faire une guerre continuelle. La premiere ame est le principe du mouvement : mais c'est Dieu seul qui a le mérite de l'avoir réglé comme il faut, c'est lui qui est l'ame bienfaisante du Monde.

Plat. l. 2. de Legib.

Il paroit qu'on avoit à l'Académie des idées assez philosophiques sur cette matiere. on y croyoit que le mouvement est essentiel à la matiere, qu'aucun corps ne peut se mouvoir s'il n'est poussé, qu'il n'y a point d'attraction ; que les effets surprenans de l'ambre jaune & de la pierre d'Héraclée viennent de ce qu'il n'y a point de vuide dans l'Univers, &

que

que tous les corps se pressent & se poussent mutuellement.

Platon revient ensuite aux quatre élémens, très-différens entre eux, doués de qualités contraires, & qui ont chacun dans la Nature une place précise & marquée. Mais telle est pourtant leur origine, qu'ils peuvent & naître l'un de l'autre & réciproquement se transformer l'un dans l'autre : ce qui arrive presque à chaque instant, & ne peut même manquer d'arriver. Pour le prouver, Platon examine le caractere intérieur & essentiel de chaque élément. Il compare le feu leger & pénétrant à la pyramide, l'air à l'octaëdre, l'eau à l'icosaëdre, la terre pesante & solide au cube : enfin, tout l'Univers, selon lui, représente un dodécaëdre. Voilà les figures primitives des élémens. Ce qu'elles ont de commun, ce qui les lie l'une à l'autre, c'est qu'elles sont formées de triangles scalènes & isoscèles, qui ont tous un angle droit. Le scalène est l'élément de la pyramide, de l'octaëdre & de l'icosaëdre ; l'isoscèle est l'élément du cube. Tout ce systême de triangles plus embarrassant que curieux, plus frivole encore qu'embarrassant, se trouve parfaitement rempli dans le dodécaëdre. Cette figure qui comprend toutes les autres, est terminée par douze pentagones égaux & réguliers. Chaque

pentagone se divise en cinq triangles isoscèles, & chaque triangle isoscèle en six petits triangles scalènes : ce qui fait pour le dodécaëdre trois cens triangles, qui reviennent aux trois cens degrés du Zodiaque. En voilà bien assez sur une matiere, où il n'y a rien de clair ni d'utile, où l'esprit se perd & ne trouve point de prise.

Il y a apparence que, comme Pythagore expliqua les propriétés de la Nature par les nombres, Platon voulut à son exemple les expliquer par des figures tirées de la Géométrie. Mais qu'est-ce dans cette matiere, que des figures géométriques ? quelle lumiere, quels éclaircissemens y apportent-elles ? En connoît-on mieux la nature du feu, pour sçavoir qu'il ressemble à une pyramide, que cette pyramide est composée de quatre triangles égaux & équilatéraux, & que chacun de ces triangles est divisé à son tour en six triangles scalènes ? Il paroît-là que sans aucune nécessité, on a voulu embrouiller ce qui n'étoit déja que trop obscur de lui-même. Les Egyptiens, pour désigner l'ame qui survit au corps, terminoient tous les tombeaux en pyramides. Mais ils convenoient en même tems que les hommes vulgaires mouroient tout entiers, & qu'il n'y avoit que les grands Capitaines, les grands Politiques

ques qui eussent des ames raisonnables & immortelles : aussi étoient-ils les seuls à qui les loix permissent d'ériger des tombeaux.

De ces vûes générales, Platon descend à diverses explications de Physique particuliere. Mais elles sont toutes fondées sur l'extrême facilité qu'ont les élémens de se transformer l'un dans l'autre : on ne les éclaircit par aucun détail : on ne rapporte aucunes expériences, qui seules pourtant ont le privilege de décider en cette matiere. Et quel cas doit-on faire d'un Physicien qui, content de raisonner sur des principes d'imagination, ne suit ni le fil de la Nature, ni les variétés infinies dont elle assaisonne ses ouvrages ?

Pour l'Anatomie, j'ose soutenir que Platon l'ignoroit entierement. En voici la démonstration. Il assûre que les veines sont le siége, & pour ainsi dire, le véhicule des sensations : au lieu qu'il est reconnu que ce sont les nerfs, ou plutôt les filets nerveux, qui ont cet avantage. En effet, ils paroissent susceptibles du moindre ébranlement, & ils le communiquent à quelque partie principale du cerveau, qui est le centre & l'origine de tous les mouvemens.

Voilà un extrait du sentiment de Platon sur la formation du Monde, tel que Platon l'a exposé lui-même en divers

endroits de ses Ouvrages. Ce Philosophe avoit assez le génie de systême, quoique son systême soit défectueux en beaucoup de points. Qu'il me soit permis d'expliquer ma pensée. Autre chose est l'ordonnance & la composition d'un systême: autre chose sont les matériaux dont il est composé, les ornemens dont il est embelli, les expériences dont il est étayé. On peut bien sur des idées fausses, sur des principes incertains, sur des faits douteux, établir un systême qui paroîtra magnifique & soigneusement arrangé. L'art pour quelque tems fera oublier les défauts de l'ouvrage. Tel est un tableau merveilleux par la correction du dessein, par la distribution des figures, par le contraste des personnages, par l'agrément du coloris; mais où manque absolument la vérité historique, & ce qu'on appelle *le Costume*. C'est cette derniere partie qui plus d'une fois a fait nommer la Poussin, le Peintre des gens d'esprit.

Je pense avoir suffisamment dévoilé ce que Platon entendoit par les termes de création & de créer. Mais comme le sujet est des plus importans, il me semble à propos d'y insister encore un peu. *Dans l'Univers*, dit Plutarque, *il y a trois choses: la substance ou la place, la pensée ou le modele, & la génération ou le produit.* Pour agir, il faut un sujet & un dessein: un

Ubi supra.

V. Apul. de Dogm. Plat.

un ſujet, parce qu'on ne peut point agir ſur rien; & un deſſein, parce qu'on doit agir conformément à quelque vûe. Ce qui en réſulte, c'eſt l'ouvrage: & il eſt néceſſaire que cet ouvrage exiſte en idée, avant que d'avoir une exiſtence réelle. Appliquons tout ceci à la Nature, & nous verrons que dans ſon infinité, elle embraſſe Dieu ou l'Entendement, la baſe ou la matiere, & le compoſé merveilleux de ces deux choſes. Or Platon donne à l'Entendement les noms de Modele, d'Idée, de Pere, d'Archétyppe, de Monde intelligible: il appelle la Matiere la Mere, la Nourrice le fondement, la place & le ſiege de toute génération. Enfin l'Engendré, l'Enfanté, le Vû, le Fils, le Monde viſible, eſt l'heureux produit de ces deux choſes. Platon nomme encore ce produit Amour, parce qu'il eſt l'ouvrage &, pour ainſi dire, l'expreſſion de la bonne volonté que Dieu a eue pour la Matiere.

Plut. de Iſ. & Oſir.

Plat. ubi ſupra.

In Conviv.

Tim. de anim. mundi.

On peut ſaiſir maintenant ce que c'eſt que la double exiſtence du Monde, ſi célebrée par les Platoniciens. Entant qu'idéal, le Monde a toujours exiſté dans l'entendement ou la penſée de Dieu; & entant que viſible, il n'a commencé d'exiſter que depuis un certain nombre de ſiécles. On peut encore ex-

pliquer ce que c'est que cette parole toute-puissante que Dieu a poussée hors de son sein ; ce que c'est que le Verbe interne & le Verbe proféré, le Verbe muet & le Verbe exposé à la vûe des hommes, &c. Toutes ces manieres de parler regardent l'Univers, ou contenu dans l'Intelligence divine, ou exécuté suivant les décrets éternels de cette Intelligence.

Plot. Ennead. 2. l. 9. & 5. l. 2.

J'ajouterai ici une remarque très-utile. Platon ayant abandonné la création des Etres sublunaires aux Anges, paroît avoir cru qu'aucune cause, de quelque nature qu'on la suppose, n'a & ne peut avoir la faculté d'organiser, à moins qu'elle ne possede actuellement l'idée & la connoissance de l'organisation. Ainsi une cause aveugle & ignorante est la plus grande de toutes les chimeres. Ainsi, il n'y a qu'un seul Etre dans l'Univers, qui fait tout, qui regle tout, qui a soin de tout : & si l'on admet d'autres Etres agissans comme lui, il faut leur supposer un dégré de science peu différent de celui qui est en Dieu. C'est à quoi beaucoup de Philosophes modernes n'ont point assez pensé, sur-tout en Angleterre. En effet, comment peut-on recourir sérieusement à des Vertus seminales, à des Facultés plastiques, à des causes enfin qui ne sçavent rien de ce

Apul. de Deo Socrat.

ce qu'elles exécutent? Il faut donc que Dieu fasse tout; ou les Etres qu'on substitue à sa place, lui doivent à peu de chose près ressembler.

IX.

Ici, je dois observer que quelques expressions sublimes & lumineuses, répandues dans les Ouvrages de Platon, ont donné lieu de croire qu'il avoit apperçû d'avance les mysteres du Christianisme. Telle a été du moins la prétention d'Augustin Steuchus d'Eugubio, du Cardinal Bessarion, de Marsile Ficin, de Guillaume Postel, de Jean Pic de la Mirandole, de Mutius Pansa, de Pierre Calanna, & en dernier lieu de M. & Mad. Dacier, & du Pere Mourgues Jésuite.

S'il a eu quelque connoissance des Livres saints.

V. Fabric. Bibl. Græcæ l. 1.

Tous ces Auteurs n'ont fait aucune difficulté de christianiser Platon, & de le mettre presque au niveau des Prophêtes. L'un d'eux assûre même qu'en lisant les Ouvrages de ce Philosophe, il s'imagine lire les Epitres de Saint Paul, & les plus belles productions de Saint Denys, de Saint Jérôme & de Saint Augustin. « Mais il faut avouer, dit un « judicieux Critique, que ce sont-là de « vaines imaginations & de pieuses chi- « meres. On doit bien se donner de gar- « de

Sim. Hist. Crit. du Vieux Test. l. 3.

« de d'être de ces admirateurs qui rele-
« vent la morale & l'éloquence des Pa-
« yens au-delà de ce qu'elles méritent.
« Leur morale est fort au-dessous de la
« Chrétienne ; & leurs vertus les plus
« héroïques ne sont que des phantômes,
« en comparaison de celles des Grands-
« hommes de l'ancienne & de la nou-
« velle Loi.

Comme Platon a parlé quelquefois de Dieu d'une maniere assez noble & assez solide, on s'est enhardi à lui faire honneur de beaucoup de choses auxquelles il n'a jamais pensé. Les allégories des Philosophes ont beaucoup de ressemblance avec les fictions des Poëtes : on les détourne les unes & les autres au sens qu'on veut. M. le Clerc s'énonce à peu près de la même maniere dans ses Lettres Critiques & Théologiques. Son jugement est d'un grand poids.

V. præsertim epist. 7.

Deux questions se proposent ordinairement sur ce qui regarde les anciens Philosophes, toutes les deux liées ensemble & dont la solution dépend l'une de l'autre. On demande premierement, s'ils ont eu quelque communication, quelque rapport avec les Juifs : en second lieu, s'ils ont lû les Livres de l'Ancien Testament, & en ont tiré les principes de leur doctrine. Comme le pour & le contre se peuvent également soutenir

sur

sur cette matiere, sans blesser les égards qui sont dûs à la Foi, je ne dissimulerai point ce que j'en pense. La Religion est appuyée sur des fondemens trop inébranlables pour avoir besoin de secours étrangers. Elle brille de sa propre clarté, & rejette toutes les conjectures, toutes les vraisemblances, par cela même qu'elle porte sur le front le caractere ineffaçable de la vérité.

Je dis d'abord, que la réputation des Juifs étoit autrefois très-mal établie, du côté des inventions & des travaux littéraires. Ils passoient pour les moins polis, & les moins éclairés de tous les Barbares. C'étoient-là du moins les rereproches que leur faisoient les Grecs, trop énorgueillis de leur succès, & qui méprisoient sans réserve tout ce qui étoit contraire à leurs mœurs. En revenche, les Juifs s'élevoient par le souvenir des bienfaits dont Dieu les avoit comblés, au-dessus de toutes les nations de la Terre. Attachés à leurs rits & à leurs coutumes, exacts à la pratique de leurs loix, soigneux de ne point donner à leurs enfans une éducation différente de celle de leurs peres, ils n'avoient aucun commerce avec les étrangers, qu'ils regardoient par principe de Réligion, comme des impies & des gens souillés. Ils ne vouloient point demeurer avec

Apud Joseph. cont. Ap. l. 2.

eux sous le même toit, ni manger à la même table : quand ils en rencontroient par exemple dans les chemins, ils dédaignoient de leur montrer la véritable route, ou de les guider vers une fontaine, vers un ombrage frais. Lorsque c'est la Religion qui fait haïr, il n'y a point de haîne plus forte ni plus injurieuse. Après cela, faut-il être surpris si les Philosophes Grecs ne se hazardoient point d'aller à Jerusalem, dont ils ignoroient même qu'elle étoit la structure & la magnificence ? ils en étoient détournés par les mêmes raisons, qui les attiroient à Memphis & à Babylone. Dans ces deux Villes, on faisoit accueil à tous les étrangers, on les recevoit d'une maniere engageante, & les différens caracteres y trouvoient dequoi se contenter.

Lact. Inst. l. 4.

Il est vrai que Josephe & quelques Peres de l'Eglise assurent positivement que Pythagore, Platon, Aristote, ont puisé toute leur Philosophie chez les Juifs ; & que leurs dogmes ont une forte teinture de la doctrine sacrée. Mais sur quoi se fondent & Josephe & ces Peres de l'Eglise ? sur de Ouvrages constamment faux, & supposés par des Juifs Hellénistes. Tels sont ceux qui portent les noms de Cléarque, d'Aristobule, d'Aristée, d'Hermippe, d'Hécatée, &c. Or l'on

Just. in Apol. Clem. Alex. in Strom. Euseb. passim. V. Humf. Hodycont. Hist. Arist de LXX. Interp.

l'on sçait que les Juifs se sont toûjours plû à feindre des Ouvrages extraordinaires, & à les remplir d'une infinité de miracles & de traits surprenans. Mais cela même faisoit voir leur supposition, car le mensonge, quelque adroit, quelque ingénieux qu'il soit, se décéle toujours lui-même. Par exemple, Josephe répete d'après Hermippe, que les Juifs furent les premiers Instituteurs de Pythagore, & qu'ils lui enseignerent toute sa Philosophie. Jusqu'ici la chose paroît assez naturelle : mais immédiatement ensuite, le même Hermippe raconte qu'un des amis de Pythagore étant mort à Crotone, son ame reconnoissante ne cessa de l'accompagner & de lui donner plusieurs instructions. Et ces rares instructions, le dirai-je ! étoient de ne point passer par un chemin où un âne seroit tombé; de ne point boire d'eau qui ne fût bien claire; de ne jamais médire de personne, &c. Quel cas peut-on faire & d'Hermippe qui débite de pareilles inutilités, & de Josephe qui les rapporte sérieusement? Ce dernier cependant est en quelque maniere plus excusable. Car dans sa Réponse au Grammairien Appion, il n'a d'autre but que de repousser les outrages qu'on faisoit à sa nation, méprisée pour n'être point assez connue : il y prouve l'ancienne origine

L. 1. cont. App.

des Juifs, établit leur mérite singulier; & ce qu'il cherchoit le plus, il leur attribue tous les talens de la Grece sçavante. Avec un tel but, quel est l'Auteur qui ne se trouve insensiblement engagé à surfaire, à exagérer ?

Ce qu'on met encore sur le compte d'Aristote, en suivant les Mémoires de Cléarque, est sujet aux mêmes illusions. Ce Cléarque, dans son Livre du Sommeil, introduit Aristote qui s'entretient avec Hypérochide, & qui l'assure qu'ayant passé en Asie avec quelques-uns de ses écoliers, il apprit beaucoup de choses d'un vieux Juif qu'il y rencontra. Rien n'est plus aisé que de faire voir la fausseté de ce passage. Car 1°. Aristote n'a point suivi Alexandre dans ses rapides conquêtes, voilà une des erreurs de Solin & d'Ammonius; & il est sûr par des preuves indubitables, que le Maître enseignoit à Athenes, pendant que le Disciple victorieux soumettoit l'Asie. 2°. L'Hypérochide que cite Josephe, est inconnu à toute l'Antiquité, aucun autre Auteur n'en parle. 3°. Le mot de σχολαστικῶν pour dire un écolier, ne se lit point dans aucun Ecrivain de la Grece florissante: Cléarque par conséquent a-t-il pû s'en servir ? 4°. Les noms de Juif & de Judée n'étoient point en usage, du tems d'Alexandre le Grand &

Jos. ibid. l. 1.

V. etiam Clem. Alex. Strom. l. 1. Eus. Præp. Evang. l. 9.

des Rois ses successeurs. 3°. De tous ceux qui ont écrit la Vie dd'Aristote, il n'y a que Josephe qui fasse mention de cette Histoire de Cléarque. Comment a-t-elle échappé aux premiers Peres de l'Eglise, aux Auteurs Latins, à Diogene Laërce; cet Auteur si appliqué & si curieux de tout ce qui regarde les anciens Philosophes? A qui aime la vérité, à qui la cherche sincérement, ces raisons peuvent suffire; je ne fais que les effleurer.

Pour Platon, il s'est attiré un grand nombre de suffrages, & il a été applaudi dans les premiers siécles du Christianisme. On l'a même félicité d'avoir transporté dans ses Ecrits ce que les Livres saints avoient de plus respectable, & de plus caché aux yeux du vulgaire. Mais que ces idées sont frivoles! qu'elles me paroissent mal fondées! Comment Platon a-t-il pu pénétrer dans la doctrine des Juifs, dont à peine il avoit entendu parler, & qu'il méprisoit sans doute? Car tout ce qu'on ne connoît point, on le méprise, ou du moins on le regarde comme peu utile. D'ailleurs, il est certain que les Juifs étoient trop jaloux de leurs droits & de leurs prérogatives, pour avoir permis qu'on travaillât à aucune Version de l'Ecriture. Le respect infini & d'enfance qu'ils avoient pour elle

Clem. Alex. ibid. l. 1.

elle, les empêchoit scrupuleusement d'y porter la main, sous quelque prétexte que ce fût. Ils sçavoient que les Traducteurs défigurent, diminuent toujours les traits qui leur sont confiés; & qu'ils ne peuvent remplir, ni la dignité, ni la force de l'Original. Mais ayant été attirés en Egypte par Ptolomée fils de Lagus, & honorés de différens privilèges, ils voulurent se faire honneur de leur Religion aux yeux d'un nouveau maître, qui leur donnoit une pleine liberté de l'exercer. Ils songerent alors à avoir une version Grecque de l'Ecriture en maniere de Paraphrase. Un autre motif encore qui pouvoit alors les engager à mettre la main à cette Version, c'étoit la jalousie des Egyptiens, qui voyoient avec peine tous les égards qu'on avoit pour ces étrangers, & qui les regardoient avec dédain comme les descendans de certains Lépreux, chassés autrefois d'Egypte. Une Version Grecque de l'Ecriture repoussoit victorieusement tous ces reproches; & c'est celle qui fut faite en partie sous Ptolomée fils de Lagus, & en partie sous Ptolomée Philadelphe. Voilà à quoi je réduis toute l'histoire d'Aristée, si fabuleuse d'ailleurs & si suspecte de faux, non-seulement dans ses circonstances, mais au fond même & dans l'essentiel.

Ainsi

Ainsi Platon n'a pu avoir aucune connoissance de la Bible ; & je le soutiens encore, contre le sentiment particulier de M. Huet Evêque d'Avranches, & de M. le Moine, Auteur des *Varia Sacra*, qui veulent en qualité de Conciliateurs, qu'avant la Version des soixante & dix Interprêtes, il y ait eu quelques fragmens des Livres saints traduits en Grec, ou du moins quelque Abrégé à l'usage des peuples voisins & amis des Juifs. Une opinion si nouvelle ne méritoit-elle point les plus fortes preuves ? Et M. Huet ne donne que des conjectures hardies & des pensées peu concluantes ; il prodigue l'érudition à pure perte. En effet, croira-t-on que dans leurs beaux jours, les Juifs eussent permis la traduction de quelques parties des Livres saints, eux qui dans leur affoiblissement même, virent avec tant de douleur la Version des soixante & dix Interprêtes ? Du moins les Juifs qui ne parloient qu'Hébreu, en jetterent des cris horribles, des cris de désespoir, & ils établirent un jeûne public, pour marquer combien les Hellénistes avoient eu tort de traduire la Loi en une langue profane & étrangere. Quelques Rabbins ajoutent, que le jour qui vit paroître cette Version, fut regardé comme aussi funeste à Israël, que celui où Jéroboam

fit

fit fabriquer les Veaux d'or ; & qu'en ces deux occasions le Ciel se trouva couvert de ténébres pendant trois jours consécutifs.

Il suit de-là, qu'avant le regne des Ptolomées, loin de consentir qu'on fit aucune Traduction de l'Ecriture, les Juifs se gardoient même d'en rien communiquer de vive voix : ce qui détruit tous les raisonnemens de ceux qui cherchent à se convaincre que leur doctrine avoit été connue des Grecs. Le savant Usher, Evêque d'Armach en Irlande, a même prétendu que la premiere Version achevée sous le regne de Ptolomée Philadelphe, ne contenoit que les cinq Livres de Moïse ; & que celle qui passa sous le nom de Version des LXX ne fut commencée qu'à la quatriéme année de Ptolomée Philométor.

X.

Ce qu'on doit penser de la Trinité Platonicienne.

On juge bien, après ce long tissu de réflexions critiques, que je ne soupçonne pas même que Platon ait connu le mystére de la Trinité. Ceux qui lui attribuent cette connoissance importante, se fondent principalement sur sa Lettre à Hermias, homme très-riche & très-accrédité, & sur cet endroit du Parménide : *Un sans autre chose, un qui est plusieurs choses, un & plusieurs choses.*

Pour

Pour la Lettre à Hermias, qui est la VI. de Platon, elle finit ainsi : *En jurant par celui qui est le Principe & le Conducteur de toutes les choses qui sont & qui seront, & par le Seigneur son Pere. Or, si nous raisonnons en bons Philosophes, nous connoîtrons ce Pere aussi parfaitement que d'heureux mortels le peuvent connoître.* Vouloir trouver dans ces deux passages le mystere de la Trinité, c'est se repaître d'une vaine apparence de lumiere. Et d'ailleurs, d'où Platon auroit-il appris ce mystere ineffable ? D'une révélation particuliere ? on n'oseroit le penser ni le dire. De la Bible ? elle n'étoit point traduite de son tems, & ne le fut que sous Ptolomée Philadelphe, suivant encore une tradition très-incertaine. Des Juifs qu'il a pu voir dans ses longs voyages ? ils n'en avoient eux-mêmes qu'une connoissance très-imparfaite ; & , comme l'avoue Tertullien, ils n'appercevoient qu'à travers un nuage, & sous des ombres épaisses, ce que les Prophêtes avoient cependant écrit pour eux. Quelques Auteurs prétendent que Moïse répandit en Egypte les premieres semences du dogme de la Trinité, & que Platon eut le bonheur de les y recueillir. Mais cette opinion est destituée de toute vraisemblance. Le Philosophe Grec ne vint en Egypte

In Apolog.

que

que plus de 1200 ans après le passage de la Mer rouge : & il n'y a point d'apparence que la mémoire d'un dogme si impénétrable à l'esprit humain, se soit conservée au milieu de toutes les folies, & de toutes les superstitions des Egyptiens

La maxime fondamentale des Chinois qui suivent la doctrine de Li-Lao-Kiun, est celle-ci : *La raison a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choses, &c.* Dira-t-on sur cela que ces Chinois ont découvert le mystére de la Trinité ? La conséquence seroit-elle raisonnable & approuvée ?

Enfonçons plus avant, & disons que ce mystere même n'a point été connu de tous les Juifs. Parmi eux, on doit distinguer d'avec le peuple, les Patriarches & les Prophêtes, les Scribes & les Docteurs de la Loi. Le peuple ignoroit la sublime Trinité ; & on lit dans le Nouveau Testament que les Juifs s'étonnerent d'un commun accord que Jesus-Christ osât s'égaler à Dieu, & qu'ils voulurent à cause de cela le lapider. Cette ignorance cependant n'étoit point entiere. Car le peuple issu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, pouvoit se sauver : & nul, comme on sçait, n'obtient le salut que par la connoissance de Christ qui

qui est la seconde personne de la Trinité. *Non enim aliud nomen sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* De-là vient que les Peres de l'Eglise, parlant de ceux qui vivoient sous l'ancienne Oeconomie, disent expressément : *Credebant in Christum venturum, quemadmodum credimus in eum qui venit.* Or cette foi que les Juifs devoient avoir dans Jesus-Christ, étoit, selon le langage de l'Ecole, une foi implicite. Elle consistoit dans une créance soumise & non détaillée de tous les articles nécessaires au Salut. Pour ce qui regarde les Patriarches, les Prophêtes, les Scribes & les Docteurs de la Loi, ils connoissoient un peu plus distinctement la très-sainte Trinité, ou du moins l'incarnation du Verbe. Jesus-Christ l'assure positivement : *Multi Prophetæ & justi cupierunt videre quæ videtis, & non viderunt; & audire quæ auditis, & non audierunt.* Il dit ailleurs : *Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum, vidit & gavisus est.* Ce desir ardent qu'avoient les Prophêtes de voir le jour de Christ, fait soupçonner & qu'ils connoissoient sa Divinité, & qu'ils soupiroient après sa venue. Or Jesus-Christ est comme le nœud de la Trinité. David au commencement du Pseaume cent dix, s'écrie:

Act. Apost. cap. 4 v. 12.

V. Nat. Alex. dissert. 5. ad sæculi primi part. primam.

Matt. c. 13. v. 17.

Joan. c. 8. v. 56.

Le Seigneur a dit à mon Seigneur asseyez-vous à ma droite. Cette distinction des deux Seigneurs est importante : Jesus-Christ s'en sert pour prouver sa Divinité ; & pour montrer que c'est lui-même que David a eu en vue.

Matth. c. 22.

Quoiqu'il en soit : les Juifs Cabalistiques divisoient tous les hommes en Patriarches, Prophêtes, Philosophes, & Ignorans ; & selon la valeur numérique qu'ils attribuoient à ces noms, ils croyoient que les hommes avoient eu plus ou moins de connoissance des mysteres que le Messie devoit manifester.

Voilà les preuves particulieres qui font voir que les Patriarches & les Prophêtes ont connu le mystere de la Trinité. Les preuves générales sont répandues dans les différens Livres de l'Ancien Testament, & sur-tout dans les premiers Chapitres de la Genese. Ces dernieres preuves ne sont autre chose que des expressions fortes, mises au nombre pluriel ; & ces expressions, au rapport du plus grand nombre, démontrent une pluralité de personnes dans Dieu. Cependant M. Simon & d'autres habiles Critiques ne veulent point qu'on s'appuye sur ces expressions, parce qu'elles ne sont point littérales, & que ceux qui les rapportent, ne s'accordent point entre

Lett. chois. t. 2.

entre eux. M. de Sacy ne les a point toujours traduites au pluriel.

Je n'oublierai point ici que Philon a distingué deux Principes éternels, infinis & incompréhensibles; dont l'un s'appelle Dieu, & l'autre Seigneur. Mais on n'est point d'accord sur le vrai sens qu'on doit donner à toutes ces expressions.

Cela posé, je viens à ce qu'on appelle la Trinité Platonicienne, que tant d'Ecrivains ont saisie & dénouée suivant leur goût & leurs préjugés ? ce qui étoit d'autant plus facile, qu'il y a beaucoup de confusion dans ce systême des Platoniciens, & qu'ils se contredisent souvent, faute d'avoir une idée claire & distincte de ce qu'ils cherchent à établir. Les plus anciens Philosophes regardant avec des yeux attentifs tout ce vaste Univers, y trouvoient les trois caracteres les plus marqués de Dieu; sa bonté, sa sagesse & sa puissance. La bonté éclate dans le motif de la création: la sagesse, dans l'arrangement pompeux & l'ordre exact de toutes choses: la puissance enfin, dans la maniere dont est conservé & soutenu tout ce qui a été créé, tout ce qui remplit l'Univers. Ces trois perfections épuisent toute l'idée de Dieu, par rapport à la création. En effet, peut-on ouvrir les yeux, sans admirer celui qui est infiniment bon,

infiniment

infiniment sage, infiniment puissant? Et c'est dans cette triple connoissance que Galien faisoit consister le véritable culte, que Dieu exige de nous : *Culte de raison*, disoit-il, *& qui est plus propre à l'honorer que la graisse des animaux ou la fumée de l'encens.*

De usu part. l. 3.

Platon alla encore plus loin que les Philosophes qui l'avoient précédé, & il proposa un systême plus délié, plus métaphysique, & par-là même plus conforme à son génie. Ce systême, qu'on nomma dans la suite le *Ternaire* de Platon, renfermoit trois choses: 1°. le Dieu suprême, ou l'Un, le Premier, le Roi de tout, le Pere de l'Intelligence & de l'Ame, ce qui est au-delà de l'être, ce qui est avant tout : 2°. le Dieu Verbe ou le Dieu Ministre, le Fils du Roi, qu'il faut considérer de deux manieres, entant qu'il est appellé l'Intelligence ou le Monde intelligible, & entant qu'il est appellé le Dieu visible ou le Monde créé: 3°. l'Esprit, ou cette Ame de l'Univers, toujours vive & toujours agissante, que Platon explique, en disant que c'est la force, l'énergie par laquelle Dieu gouverne le Monde. Et ces trois choses réunies ensemble forment ce que Macrobe entendoit sous le nom de l'Etre plein & parfait, & Plotin sous le nom de l'Un & du Tout, ou de Dieu en tout. Aussi

V. Petav. Dog. Theol. l. 1. c. 1.

Tim. de anim. mundi.

Plut. de vert.

Mars. Ficin. in Tim. Plat. c. 8. 9. & 10.

In somn. Scip. l. 2.

Ennead. 5. l. 1.

si les plus anciens Législateurs, pour marquer la perfection & l'accomplissement de l'Univers, représentoient-ils un triangle peint en bleu, & porté sur le dos d'Harpocrate, qui est le Dieu du Silence. Cette même représentation n'étoit pas inconnue aux Juifs. Celui d'entre eux qui a tant fait valoir le 22. verset du 33. Chapitre d'Isaïe : » Car » le Seigneur est notre Juge, le Sei- » gneur est notre Législateur, le Sei- » gneur est notre Roi, c'est lui qui » nous sauvera : Le Juif, dis-je, qui proposoit ce passage comme une preuve du mystere de la Trinité, l'écrivoit en rond, & mettoit un triangle au milieu. Le cercle, selon lui, est le symbole de l'Unité & de l'Eternité, & le triangle le symbole de la Trinité. Chacun de ses trois côtés offre un des trois noms du Seigneur.

V. Kirch. in Oed. Ægypt.

Il me semble qu'on ne doit plus rencontrer ni difficulté ni embarras, sur la Trinité Platonicienne. Il n'y a véritablement qu'un Dieu ; mais le Monde étant son ouvrage, a pu être justement appellé son Fils, son Verbe très-éclatant, celui qu'il a poussé hors de son sein, &c. Or ce Fils de Dieu est tantôt appellé son égal, son contemporain ; tantôt son sujet, l'image de sa puissance, un miroir qui réfléchit une partie de

de sa majesté. D'où cela vient-il ? de ce que le Monde intellectuel est Dieu même, ayant en soi les idées de toutes les choses possibles & créables ; & de ce que le Monde visible, le Monde matériel, est comme la manifestation du premier. J'avouerai cependant que Platon parle en quelques endroits de ses Ouvrages, comme s'il admettoit effectivement trois Dieux, ou trois existences, trois vies en Dieu. Mais il faut attribuer cela à la peur excessive qu'il avoit de choquer ouvertement les préjugés reçus. Aussi dit-il au jeune Denys : *Je mets le nom de Dieu à la tête de mes Lettres particulieres, & celui des Dieux à la tête de celles qui peuvent tomber entre les mains du peuple.* Il craignoit les ennemis & les bourreaux de Socrate, qui certainement ne l'auroient pas épargné.

XI.

Ce que signifie le mot λόγος dans les Ecrits de Platon.

Comme Platon employe souvent le mot λόγος, il est à propos d'en donner ici une idée précise. Ce mot signifie d'ordinaire un discours, un récit, un traité, &c : mais chez Platon & les Platoniciens, il signifie proprement l'Esprit, l'Entendement, l'Intelligence : c'est la même chose que le mot Grec νȣ̃ς, & le Latin *Mens*. Or Platon s'est crû en droit d'appeller le Monde visible λόγος, parce

ce que le Monde eſt la manifeſtation de l'idée, ou de l'Intelligence de Dieu. Et c'eſt pour cela que Philon explique le mot λόγος par ces phraſes plus détaillées : *Sermo Dei mundum condiens, ſermo antiquiſſimus & ſacratiſſimus, Dei imago.* Ainſi toute manifeſtation de Dieu peut être appellée ſon Verbe, dans le ſtyle de Platon : & le Verbe ſe dit non-ſeulement de celui que Dieu a chargé de ſes ordres, qui les fait exécuter ; mais encore de l'ouvrage formé ſur ces mêmes ordres, parce qu'on y voit comme une partie de l'éclat de Dieu, ſon image & ſon empreinte.

De mundi Opificio.

A l'égard de la Verſion Grecque des Septante, il eſt difficile de bien entendre le ſens que ces fameux Interpretes donnent au mot λόγος. Tout ce qu'on en peut dire de plus probable, c'eſt qu'étant Juifs, ils ont eu égard à la force du mot *Dabar*, *Devar* ou *Dibber* ; ils y ont fait répondre λογός, ῥῆμα, & φωνή. Ce qui fait voir que λογός ſeul n'exprime pas toutes les ſignifications de l'Hébreu *Dabar*, qui ſe prend pour parole, affaire, beſoin, préſence de Dieu, ſa volonté & ſa puiſſance, tout ce qui eſt néceſſaire & convenable. En effet, la parole de Dieu eſt cette puiſſance vivifiante par laquelle il a tiré toutes choſes du néant, & a opéré ce qu'il y

a de rare, de frappant, de merveilleux dans l'Univers : ou, pour mieux dire, la parole de Dieu est sa volonté suprême à laquelle rien ne résiste, tout obéit. Lui seul peut exécuter avec un souverain empire, ce qu'il veut avec une souveraine sagesse : il ne lui faut qu'un seul mot, un mot qui décide. Les Cieux, dit le Psalmiste, ont été créés par la parole de Dieu.

Ainsi, les Auteurs qui regardent Platon comme ayant eu connoissance du mystere de la Trinité, s'abusent grossiérement. On ne trouve dans ses Ecrits aucune trace de ce dogme, qui n'auroit pû lui être inspiré que d'en haut. Et si les Peres de l'Eglise ont quelquefois tâché de lui en faire honneur dans les trois premiers siécles, c'étoit pour attirer davantage les Payens, en leur montrant quelque conformité & quelque ressemblance entre un dogme qui devoit certes les surprendre, & la doctrine du plus célebre Philosophe de la Grece.

Je croirois aussi que les expressions leur manquoient, n'ayant point été encore déterminées, comme elles le furent au Concile de Nicée, où se développa entierement la foi due à la Trinité, comme celle dûe au Saint-Esprit se développa au second Concile œcuménique, qui se tint en 381. Au reste, ces premiers

V. Petav. de Trin. l. 1, c. 7.

premiers Peres croyoient tous que Dieu est trop relevé, pour rien faire par lui-même, & que quand il veut se manifester aux hommes, c'est toûjours par le moyen de son Verbe, je veux dire, de quelque créature plus parfaite. Dans l'ancienne Oeconomie, les Anges étoient chargés de cet emploi ; & dans la nouvelle, c'est Jesus-Christ seul, plus saint & plus accompli que tous les Etres qui ont été, & qui seront. De-là vient ce qu'assûre Saint Ignace, que Dieu étant unique s'est manifesté par Jesus-Christ, son Fils & son Verbe, qu'il a fait sortir du silence. Tout cela découle de la doctrine de Saint Paul, véritablement sublime & consolante : *Qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ, quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis & in terra.* Dieu est un, & invisible : il a bien voulu se rendre visible par le secours de son Verbe, qui le représente parfaitement : *Imago Dei.* Ce Verbe est né avant toutes les créatures : il est le conseil, la force & la sagesse du Pere, qui dit de lui qu'il l'a engendré avant l'aurore : *Primogenitus*, πρωτοτόκος. Il a assisté à la création du Monde : il s'est montré aux Patriarches & aux Prophêtes de l'Ancien Testament : il a consommé l'œuvre de la rédemption. Enfin, toutes choses ont été

V. præsertim. Tertull. contra Prax. c. 16.

Apud Bullum s. 3.

Ad Colossenses c. 1.

Bullus in

faites par lui, & dans lui; par le Verbe divin, & dans le Verbe matériel.

proœm. Fid. Nicæ.

CHAPITRE XXI.

I. Du Lieu où Platon enseignoit. II. *Sur quoi il fondoit l'art de douter.* III. *De la seconde Académie.* IV. *De la troisiéme.* V. *De la quatriéme & de la cinquiéme.*

I.

Du Lieu où Platon enseignoit.

Plut. in Thes.

L'Académie étoit une espece de Parc ou de Jardin situé aux portes d'Athènes, lequel avoit appartenu à un nommé Académus, ou Ecadémus, homme très-affectionné au bien public, & qui l'avoit consacré à la sépulture des Héros qui mourroient en combattant pour la Patrie. Dans la suite, ce Jardin fut orné de fontaines, de cabinets de verdure, & de toute sorte d'arbres : on n'épargna rien pour son embellissement. Il échut ainsi paré à Platon, qui y rassembla ses écoliers & ses amis, c'est-à-dire, les plus honnêtes-gens d'Athénes; & qui supprimant son nom, leur donna, par un noble trait de modestie, celui d'Académiciens;

Académiciens : nom qui s'est depuis communiqué à tous les membres des Sociétés Littéraires, si avantageusement répandues dans l'Europe, & qui travaillent de concert à la perfection des Arts & des Sciences.

Je remarquerai en passant, que l'usage de brûler les morts a été le plus général dans l'Antiquité : je le trouve aussi le plus sensé & le plus raisonnable. Quand à cet usage succéda celui de les enterrer, voici quel plan on se crut obligé de suivre. Les Rois, les Princes, ceux qui s'étoient distingués par leurs vertus, furent enterrés dans les Villes : on portoit tous les autres à la campagne, & si on leur élevoit des tombeaux, c'étoit toûjours le long des grands chemins. De-là est venue la forme des épitaphes anciennes, qui commençoient par ces mots : *Arrête-toi, passant, lis, considére.* N'est-il pas ridicule que nous ayons conservé la même forme à nos épitaphes, qui se trouvent ou dans des Cimetieres ou dans des Eglises ?

II.

Surquoi il fondoit l'art de douter.

Après la mort de Platon, arrivée la 81me. année de son âge, ses disciples se mirent en possession de l'Académie, qu'il

qu'il leur avoit léguée par ſon Teſtament. Mais de toutes les inſtructions que leur laiſſoit un ſi habile Maître, ils n'en retinrent qu'une ſeule : & ce fut la diſtinction de l'Etre conſtant & de l'Etre variable, de l'Etre qui ne change point & de celui qui change inceſſamment. En effet, Platon avoit commencé ſa Théologie par la ſuppoſition de ces deux ſortes d'Etres ; l'un qui exiſte toûjours, ſans être jamais produit ; & l'autre qui n'exiſte jamais, quoiqu'il ſoit toûjours produit. Sur cela, les Platoniciens avoient fondé leur art de douter : & les preuves pour établir un art ſi important & ſi difficile, ne leur manquoient point. « Toutes les parties de l'Univers, diſoient-ils, ſont dans un mouvement continuel & rapide : elles s'échappent comme les eaux d'un fleuve qu'aucune digue ne retient, qu'aucune levée ne reſſerre : elles changent à chaque inſtant de rapports, d'attitudes & de ſituation : enfin, elles n'ont qu'une exiſtence fugitive & paſſagere, qu'on pourroit même taxer de non-exiſtence. » D'où ils concluoient que la matiere, à proprement parler, n'eſt point une ſubſtance, où, comme l'a entendu un illuſtre Moderne, que les choſes matérielles ne ſont que des phénomenes.

Plat. in Tim.

M. Leibnitz.

nomenes liés ensemble, & ajustés l'un avec l'autre : ce qui forme une espece de rideau ou de nuage, au travers duquel on ne voit que des apparences, des ombres fugitives. Et c'est la comparaison qu'a employé Virgile, en représentant la Déesse Venus, qui désille les yeux d'Enée & lui fait appercevoir les choses comme elles sont en elles-mêmes.

Aspice, namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, & humida circum
Caligat, nubem eripiam.

Virg. Æneid. l. 2. V. Apul. Florid. initio.

Platon avoit enseigné que les Dieux, jaloux de leur pouvoir suprême, s'étoient reservé la vérité, & qu'à l'égard des hommes, ils leur accordoient les vraisemblances ; que par conséquent tout le sensible étoit sujet à mille illusions, & qu'il n'y avoit que l'intelligible seul qui eut quelque chose de fixe, quelque chose de réel. *Là*, remarque avec emphase Plotin, *tout est Etre : là, est tout l'Etre : là, tout est pour toûjours, & tout est de la même maniere.* Plutarque raisonnant sur la fameuse inscription qu'on voyoit aux portes du Temple de Delphes, & qui ne consistoit qu'en ce mot unique, εἶ, ajoute que cette inscription n'appartient de droit, ne sied qu'à Dieu. Effectivement,

Sen. epist. 81.

Ennead. 2. l. 3. & 4.

vement, c'est le seul Etre auquel on puisse dire sans aucune feinte: : *Vous êtes, vous existez.* Pour la matiere, nul titre ne lui convient, parce qu'elle n'est jamais dans un état de repos & de consistence, qu'elle ne prend jamais une forme arrêtée; qu'elle coule & s'enfuit sans cesse; que ses parties sont aussi-tôt décomposées, aussi tôt décousues, qu'elles paroissent arrangées, qu'elles tiennent l'une à l'autre.

Plat. in Thæet.

Les autres Platoniciens ont aussi beaucoup appuyé sur cette idée: & Philon le Juif, parlant de Dieu avec assez de noblesse, déclare que lui seul possede toutes choses, & que les hommes ne possédent rien, quoiqu'ils se vantent de dominer sur des biens, presque aussi fragiles qu'est leur domination même. Il n'y a, contiuue-t-il, que Dieu qui soit véritablement Roi, véritablement Seigneur, véritablement Maître: ceux que les hommes honorent de ces différens titres, ne le sont que par emprunt, par opinion, par préjugé.

Plut. de If. & Ofir.

On croit que ce fut en Egypte que Platon s'appropria le dogme si fertile en conséquences, que non-seulement le total de la matiere, mais encote chacune de ses parties, est dans un mouvement continuel; de sorte que d'un

d'un instant à l'autre, on peut dire qu'une chose existe & n'existe point : elle existe, parce qu'elle a eu un certain arrangement ; & elle n'existe plus, parce qu'au premier arrangement en a d'abord succédé un nouveau. Cette doctrine n'est pas fort éloignée des sentimens de la plupart des Philosophes d'aujourd'hui : soit de ceux qui supposent que toutes les parties de la matiere, jusqu'aux plus petites, pésent les unes sur les autres, ou s'attirent les unes les autres, la *gravitation* en étant une qualité inséparable : soit de ceux qui soutiennent que toutes ces mêmes parties se meuvent autour d'un centre commun, de maniere cependant que par la force centrifuge les unes s'en éloignent, tandis que les autres s'en approchent par la force centripete.

V. les divers Traités écrits en Anglois par George Berkeley.

Je ne parle point du Philosophe bizarre, qui a osé avancer qu'il n'y a point de Corps, & qu'il ne peut y avoir que des Esprits ; & qui a conclu de-là que le Monde sensible n'est qu'une suite d'apparences, d'idées rapides & momentanées, qu'un Etre supérieur met dans ces Esprits, sans qu'il y ait au-dehors rien de réel ni d'effectif. Un tel paradoxe, *l'immatérialisme*, ne s'est gueres répandu dans le Monde philosophique. Et pouvoit-il s'y répandre,

les hommes de ce monde ne rejettant point absolument le témoignage de leurs sens, & jugeant comme les autres sur leur rapport, mais après les avoir rectifiés & aidés de divers instrumens qu'ils ont tâché de leur rendre propres, ce que les autres ne font pas ?

Tout cela posé, je reviens aux Egyptiens qui avoient été les Maîtres de Platon, mais qui, suivant leur usage de tourner toutes choses en allégories, ne s'expliquoient jamais qu'énigmatiquement. *Jupiter*, disoient-ils, *ayant été trop long-tems oisif, ses jambes s'unirent & se collerent si étroitement, qu'il lui fut impossible de se lever, & de marcher. Cet accident le jetta dans une tristesse affreuse, & déja il commençoit à s'ennuyer de son sort, de l'immortalité. Mais Isis, ou la Nature, toujours industrieuse, vint à son secours, & le dégagea de l'espece de servitude qu'il s'étoit procurée par son indolence.*

Plut. ubi supra.

Cette fable, au rapport de Plutarque, montre que Dieu doit toûjours agir sur la matiere, en la secouant, pour ainsi dire, & en tenant toutes ses parties divisées, de maniere qu'elles ne puissent se prendre, s'accrocher l'une à l'autre, & tomber par ce moyen dans une véritable inertie. Et c'étoit pour empêcher un pareil malhenr, que les Prêtres d'Isis dans toutes leurs

cérémonies de Réligion pouſſoient de grands cris & faiſoient un concert bruyant avec leurs ſiſtres, leurs creſſelles, & leurs timbales. Ils vouloient par-là réveiller toute la Nature, & la préſerver d'un dangereux aſſoupiſſement. On trouve encore dans quelques Cabinets de Curieux, des figures Egyptiennes dont les jambes ſont collées les unes avec les autres, & les bras unis au reſte du corps : ce qui rappelle un morceau de la plus ancienne Phyſique.

Il y a apparence que cette coutume ſupeſtitieuſe de faire tous les actes de Réligion au bruit de la muſique & au ſon des inſtrumens, a paſſé des Egyptiens à toutes les nations de l'Orient. Car elles n'entroient jamais dans leuts temples, qu'en pouſſant des cris, & ne ſacrifioient jamais aux Dieux, qu'en chantant & en danſant. Toutes leurs prieres étoient accompagnées du ſon de différens inſtrumens, qui rempliſſoient l'air de toutes parts. Encore aujourd'hui dans les principales régions de l'Aſie & de l'Affrique, où regne l'Idolâtrie, & où n'ont point encore pénétré ni le Chriſtianiſme ni le Mahométiſme, tous les peuples ne font aucuns ſacrifices, ne ſignent aucun Traité de paix, n'entrent dans aucun accord ni aucun

contract, ſans crier & ſans avoir des inſtrumens. Ceux qui ont le ſon le plus aigu & qui s'entendent de plus loin, ſont préférés aux autres. J'ajouterai ici, que les Juifs furent longtems ſans avoir dans leurs temples ni muſique, ni voix, ni danſes. Il n'y avoit ſur cela nul ordre, nul précepte, dans la Loi de Moïſe : & certainement, tout cet appareil eſt au-deſſous du culte parfait, de la ſouveraine pureté, que Dieu demande de ſes vrais adorateurs. Mais les Juifs devenant plus groſſiers, Dieu eut auſſi pour eux, ſuivant la remarque de Saint Chryſoſtome & de Théodoret, plus de condeſcendance. David introduiſit dans le Tabernacle, les Chantres & les Joueurs d'inſtrumens. Il vouloit par-là accroître l'amour des cérémonies ſaintes, & cédant à une complaiſance étudiée, précautionner les peuples contre l'Idolâtrie.

De même l'Egliſe Chrétienne, pendant qu'elle fut dans ſa premiere ferveur, n'employa ni muſique ni inſtrumens dans ſes aſſemblées : & peut-être ne les y auroit-elle jamais employés, ſi elle n'avoit eu égard à l'inconſtance des foibles, & qu'elle n'eût penché en faveur du plus grand nombre, qui a

besoin de secours extérieurs pour soutenir sa piété, pour élever son cœur & son esprit à Dieu. Mais il faut avouer que les choses les meilleures, ou qu'on établit dans des vues légitimes, dégénérent insensiblement. La musique des Anciens étoit grave, forte, pénétrante, telle que la demandoit le génie qui doit animer les détails de la Religion. On s'est depuis permis trop de liberté sur cette matiére; & la musique de nos Eglises n'est guéres plus sérieuse ni plus grave, que celle des Théâtres. C'est le même goût, le même artifice, oserai-je le dire? la même lasciveté.

III.

De la seconde Académie.

L'Ecole de Platon, ou l'Académie, subsista jusques vers la naissance de Jésus-Christ: & comme le même amour de la vertu anima toujours ceux qui la fréquentérent, elle ne se démentit jamais, elle ne tomba point dans une certaine langueur si fatale à toutes les Sociétés, soit Littéraires, soit Ecclésiastiques.

Cic. l. 1. de Offic.

On loue entre autres choses, les Académiciens d'avoir tâché de répandre & sur leurs discours & sur leurs actions, cet

cet air de réserve & de dignité qui
Apud gagne tous les suffrages. *Voyez-vous,*
Athen. l. 7. s'écrioit un ancien Comique, *voyez-vous cet homme qui parle si poliment, qui est toujours vêtu avec décence, qui ne fait rien qu'à propos? on croit voir en lui toute l'Académie.* Il ne pouvoit ce me semble, donner une idée plus juste d'un honnête homme, qui sçait parfaitement qu'il doit son extérieur au public, qui le conforme à ce qui est reçu & autorisé dans le pays où il vit, qui se fait habiller par ceux qui sont chargés de ce soin, sans trop s'écarter de la mode, de ce qui frappe les yeux ni trop s'y assujettir; mais qui au même tems se rend maître de tout son intérieur, qui craint de se commettre avec les hommes dont les approches sont si difficiles; qui pense enfin pour lui, & garde dans ses pensées l'ordre que prescrit la suprême Raison.

Quoique l'Académie se soit toujours maintenue avec éclat, ainsi que je viens de l'observer, il y eut cependant trois révolutions dans la doctrine qu'on y enseignoit: je veux dire, que l'art de douter, ou de suspendre son jugement, y fut exposé de trois manieres différentes. Dans la plus ancienne Académie, qui dura depuis Platon jusqu'à Arcési-

las

las, on admettoit deux ſortes de connoiſſances; celles qui viennent de l'entendement pur, & celles qui nous ſont tranſmiſes par les ſens. Les premieres forment la ſorte d'évidence dont l'homme eſt capable, & il peut ſe déterminer ſur leur rapport. Auſſi Platon conſeilloit-il, dans toutes les diſputes philoſophiques, d'avoir recours aux définitions des choſes, *qu'on doit regarder*, ajoutoit-il, *comme les repréſentations des idées éternellement ſubſiſtantes en Dieu*.

A l'égard des connoiſſances que nous procurent les ſens, elles ſont toutes fauſſes, ſéduiſantes, ſuſpectes, trompeuſes. Ce qu'on apperçoit par leur ſecours, dit Cicéron, nous échappe au moment même que nous croyons l'avoir ſaiſi, nous plonge dans une infinité d'erreurs. Quel effet plus marqué de notre ignorance, de notre folle ambition, que de vouloir nous perſuader le contraire! Acad. Quæſt. l. 1. & 2.

Les principaux Profeſſeurs de cette premiere Académie furent, 1°. Speuſippe, neveu & ſucceſſeur de Platon, qui en avoit hérité la haute & noble éloquence: 2°. Xénocrate, dont la réputation de vertu étoit ſi bien cimentée, qu'ayant été obligé de comparoître devant les Juges de l'Aréopage, comme ſes Parties s'obſtinoient à le prendre

prendre à son serment, les Juges se leverent d'un commun accord & l'en dispenserent, disant que la parole d'un homme de bien, tel que Xénocrate, valoit tous les sermens : 3°. Polémon, qui ayant eu la hardiesse d'entrer un matin à l'Académie, encore tout dégoutant de débauche, la tête couronnée de fleurs & les yeux appesantis par le vin, fut si frappé d'un discours qu'on y tenoit sur les suites humiliantes que l'intempérance traine après elle, qu'il renonça tout d'un coup à la vie licencieuse qu'il avoit menée jusques-là, & devint un Philosophe austere. Quand on veut passer du vice à la vertu, il faut que ce soit brusquement, &, pour ainsi dire, tête baissée. Celui qui hésite, revient bientôt sur ses pas, se replie sur lui-même.

Cic. ubi suprà. Lact. l. 1.

La seconde Académie commença par Arcésilas, qui dédaignant tous les ménagemens de Platon, soutint avec la derniere hardiesse, que l'homme ne pouvoit jamais parvenir à la connoissance de la vérité. » Nos sens, disoit-il, » nous trompent toujours : notre raison ne nous trompe pas moins. D'ailleurs la vie est trop courte; trop agitée, pour espérer d'acquérir aucune certitude. Ne voit-on pas, continuoit-il, que tout n'est qu'un amas de

» de préjugés & d'opinions ; que ce » qu'on souhaitoit dans la jeunesse, » dans la santé, dans une certaine si- » tuation, on le hait dans la vieillesse, » dans la maladie, dans un autre tems ; » que tout se conduit au hazard, & » par un vain caprice ; que tout est » couvert de si épaisses ténébres, que » les meilleurs yeux ne différent en au- » cune maniere des plus mauvais. Il laissoit par conséquent à ses disciples une entiere liberté de suivre telle opinion qu'ils jugeoient à propos, soit en Physique, soit en Morale, soit même en matiere de Religion. Il répétoit souvent cette sentence d'Hésiode : Les Dieux ont mis un rideau impénétrable entr'eux & les hommes. Sur cela, Séné- que apostrophe ainsi Arcésilas : Si vous croyez avoir raison de parler comme vous faites, que sommes-nous donc ici bas ? Que devons-nous penser de tout ce qui nous environne, nous nourrit, nous amuse ? Que devient la nature des choses, cette admirable symmétrie qui regne dans l'Univers, si tout n'est qu'une ombre, un nuage, un mensonge ? Epist. 88.

La doctrine d'Arcésilas ne pouvoit manquer de souffrir bien des oppositions. Mais comme il possédoit au suprême degré le plus précieux de tous les talens, celui de la parole, il trou-

voit les moyens de la faire passer, soit en attaquant de front les Dogmatiques, trop désunis, trop peu d'accord entre eux; soit en éludant leurs objections par des railleries, & des traits ingénieux. Son art étoit de se tenir le plus fermé qu'il pouvoit, & de tâcher de découvrir les sentimens des autres, par de fréquentes interrogations. Quelques-uns lui attribuent une pensée singuliere : c'est d'avoir cru que les Dieux échangent continuellement les ames des hommes, en les faisant passer d'un corps à l'autre & d'avoir assuré que de-là venoit qu'on se trouve quelquefois si opposé, si contraire à soi-même, l'ame & le corps n'ayant plus d'intelligence, ne jouant plus ensemble. Philostrate rapporte que Palaméde fut un jour très-surpris en s'éveillant, de se trouver dans un corps peu flexible, & peu accoutumé à se gouverner selon les régles de la Philosophie. Il s'apperçut bien qu'il en avoit changé pendant son sommeil. La plupart des Juifs Hellénistes semblent être persuadés que l'air fourmille d'ames, & qu'elles y sont comme à l'affût pour observer les corps que la Nature forme de nouveau, & pour s'en emparer. Le succès dépend de leur adresse & de leur agilité.

Le disciple chéri d'Arcésilas, & son successeur

ſucceſſeur à l'Académie, fut Lacyde. On rapporte de lui, qu'un animal qu'on ne ſoupçonneroit gueres de ſentimens vifs, une Oye en un mot, le prit ſi fort en amitié, qu'elle ne l'abandonnoit ni jour ni nuit, ni dans le particulier ni dans le public. Après ſa mort, le Philoſophe reconnoiſſant lui fit faire des obſéques magnifiques. On auroit cru qu'il pleuroit ſon frere, ou ſon fils. Tous les Naturaliſtes ſont pleins d'hiſtoires d'animaux, qui ſe ſont ainſi attachés par goût à des hommes. Ces hiſtoires ſont plus ſurprenantes encore par la maniere dont elles ſont racontées, que par le fait même. Si le Pere Pardies, ou quelque autre Cartéſien, en euſſent fait mention, elles n'offriroient preſque rien de merveilleux. Mais je dirai ici que les honneurs funébres rendus à des animaux, & dont on a des exemples modernes, doivent bien humilier, doivent bien ternir le genre humain. Il y a un morceau dans Pline encore plus extraordinaire, que tous ceux-là. Il nous apprend que ſous le regne de Claudius, on fit à Rome des funérailles ſuperbes à une eſpece de Corbeau public, admiré pour ſon adreſſe, & qu'on mit à mort le Citoyen Romain qui l'avoit tué. Ces funérailles eurent beaucoup d'éclat. Un joueur de flûte précédoit

V. ſon diſc. de la Connoiſſ. des Bêtes.

Hiſt. Nat. l. 10.

précédoit le lit de parade, où le Corbeau mort étoit porté ſur les épaules de deux eſclaves. Ce qui fermoit le convoi, c'étoit un nombre infini de gens de tout âge & de tout ſexe. Pline s'étonne avec raiſon, que dans une ville où des Rois avoient été enterrés ſans aucune cérémonie, & où la mort du fameux Deſtructeur de Carthage & de Numance n'avoit point été vengée; à Rome, dis-je, on ait traité ſi honorablement un Corbeau.

IV.

De la troiſiéme.

La troiſiéme Académie dut ſa naiſſance à Carnéade, qui en s'éloignant des ſentimens d'Arcéſilas, s'étoit rapproché de ceux de Platon. Il convenoit avec lui qu'il y a des vérités conſtantes, inaltérables, fondées ſur l'eſſence même de Dieu: mais il ajoutoit que l'homme foible & leger ne peut jamais y atteindre, moins cependant par incapacité naturelle, que parce que les beſoins du corps le ſurchargent, & le rabbaiſſent trop vers les choſes ſenſibles. Quelle épreuve fâcheuſe n'en fait-il pas tous les jours! » Mais au défaut de » ces vérités qui nous manquent, con- » tinuoit Carnéade, rejettons-nous ſur » les vraiſemblances, qui ſuffiſent pour

nous

» nous conduire au milieu de cette nuit » épaisse dont nous sommes environnés » de toutes parts. Et en cela, il différoit d'Arcésilas, qui ne reconnoissoit absolument ni vérités ni vraisemblances, & qui enhardissoit ses Disciples à nier sans aucune réserve tout ce qu'on pouvoit leur proposer.

Un grand Maître dans l'Art oratoire, Cicéron parle très-avantageusement de l'éloquence de Carnéade. Il avoit surtout le don de persuader tout ce qu'il s'imprimoit fortement dans l'esprit, & de soumettre les cœurs les plus rebelles. Il domptoit en flatant; il commandoit, lors même qu'on lui trouvoit un air de suppliant. Les Athéniens, dans une conjoncture délicate, l'envoyerent à Rome pour terminer des affaires importantantes, avec Diogéne & Critolaüs, deux autres Philosophes. Il surprit le Sénat par la rapidité de son éloquence: il en obtint tout ce qu'il demandoit. Caton le Censeur ne put s'empêcher de dire: *Renvoyons au plutôt ce Grec trop impérieux. Il semble que les Athéniens, en le chargeant de leurs affaires, ayent voulu triompher de nous.* Quel éloge plus favorable peut-on donner à un Ambassadeur; & combien peu le méritent aujourd'hui?

De Orat. l. 2.

Plut. in Cat. Maj.

Pendant le séjour que Carnéade fit à

Rome

Rome, il harangua plusieurs fois devant le peuple; & c'étoit toujours avec de nouveaux applaudissemens. Le talent de la parole étoit encore ignoré dans une République, où il y avoit plus de courage que de délicatesse d'esprit, plus d'attachement au bien public que de soin de se faire valoir. Un jour entre autres, Carnéade parla beaucoup en faveur de la Justice, & le lendemain il réfuta tout ce qu'il avoit dit. On fut étonné comment le même Orateur pouvoit soutenir les deux propositions contradictoires, & leur donner tour à tour un air imposant. Cela parut d'une dangereuse conséquence; & on ne jugea point à propos de souffrir plus long-tems Carnéade à Rome, où l'exacte vérité régnoit encore.

V. le Jour. du Regne de Henri III. ou les Mem. de l'Etoile.

J'ai trouvé un trait presque semblable dans l'Histoire de France. Un jeune Docteur, qui fut depuis revêtu des premieres dignités de l'Eglise, s'étant trouvé au dîner d'Henri III. fit un excellent discours contre les Athées, & prouva par plusieurs raisons qu'il y a un Dieu, un Etre suprême, éternel, infini. Le Roi lui en sçut très-bon gré, & le combla de mille louanges. Mais le Docteur croyant se donner un nouveau mérite, lui dit en riant: *Sire, j'ai prouvé aujourd'hui qu'il y a un Dieu: demain, si votre Majesté*

Majesté veut bien me le permettre, je prouverai d'une maniere aussi convaincante, qu'il n'y en a point. Sur cela Henri III. changea de visage, & fit chasser de son Palais celui qui osoit parler si indiscrettement. Les Rois n'aiment point qu'on mette rien en problême : ils craindroient que cela ne s'étendit jusqu'à l'obéissance qui leur est due.

V.

Quelques Auteurs ajoutent aux trois Académies dont je viens de parler, une quatriéme fondée par Philon né à Larisse, & une cinquiéme fondée par Antiochus son Eléve. Ces deux Philosophes n'ont pas eu une grande vogue, ni un grand éclat. L'an de Rome 666, Philon s'y refugia avec un petit nombre de ses disciples ; & ce fut pour éviter les troubles que la guerre de Mithridate causoit dans la Gréce. Le mérite de Philon lui attira beaucoup d'amis à Rome ; & Cicéron en particulier lui rendit toute sorte de bons offices. Il ne pouvoit faire un meilleur usage de son crédit. Avec de l'esprit & des mœurs, on est sûr de rencontrer par-tout un accueil favorable. Le Sçavant n'est point étranger hors de son pays ; il trouve des concitoyens & des

De la quatriéme & de la cinquiéme.

Sext. Empyr. pyrrh. Hypoth. l. 1.

Theophr. apud Vitruv. l. 6.

des amis, par-tout où il y a des gens qui ſçavent penſer. C'eſt à cela que revient le bon-mot de Socrate. On lui demandoit un jour, quelle différence il y avoit entre un homme d'eſprit & un ſot : *Faites-les voyager*, répondit-il, *& vous verrez aiſément en quoi conſiſte cette différence.*

Qu'il me ſoit permis de citer ici un trait, non pour l'honneur qui m'en peut revenir de m'être familiariſé avec les plus grands hommes de ce ſiécle, mais par le rapport qu'il peut avoir à l'Hiſtoire de la Philoſophie. Ayant paſſé en Angleterre avec feu Monſieur le Duc d'Aumont, qui joignoit à tant de talens ſupérieurs une généroſité preſque inconnue dans notre ſiécle, je fus prié de dîner chez l'illuſtre Monſieur Newton. Et comme c'eſt l'uſage en Angleterre de boire ſur la fin du repas, à la ſanté des Rois & des Princes, que les Philoſophes ordinairement ne connoiſſent & ne fréquentent guéres ; Monſieur Newton plus judicieux me porta la ſanté de tous les honnêtes gens, de quelque pays qu'ils fuſſent. » Nous ſommes tous » amis, m'ajouta-t-il, parce que nous » tendons unanimement au ſeul but » digne de l'homme, qui eſt la con» noiſſance de la vérité : nous ſommes » encore tous de la même Religion, par-

« parce que menant une vie ſimple, & « nous conformant aux bienſéances, « nous tâchons ſincérement de rendre « à l'Etre ſuprême le culte que nos « foibles lumieres nous perſuadent lui « devoir plaire davantage. « Les témoins de ce diſcours furent Mr. Halley, Mr. de Moivre & Mr. C...... tous Mathématiciens du premier ordre, Eraſme, qu'on doit regarder comme le modele des eſprits doux & modérés, des amis de la paix; Eraſme, dis-je, après avoir rapporré les dernieres paroles de Socrate prêt à boire la cigüe, paroles ſi nobles & ſi touchantes, le félicite ſur tout, *quod bonam ſpem conceperit, fore ut Deus pro ſua bonitate boni conſulturus eſſet quod ſtuduiſſet bene vivere.* Eraſm. in Conv. Relig.

CHAPITRE XXII.

I. *Abrégé de la vie d'Ariſtote.* II. *Il eſt accuſé d'impiété.* III. *Plan général de ſes Ouvrages.* IV. *Jugement ſur ſes Traités de Belles-Lettres & de Morale.* V. *Jugement ſur ſa Logique.* VI. *Jugement plus détaillé ſur ſa Phyſique.*

VII. *Principales erreurs qu'on lui reproche.* VIII. *De Théophraste.*

I.

Abrégé de la vie d'Aristote.

Ammon. in vit. Arist.

Ælian. var. Hist. l. 5.

TOus les Disciples de Platon ne lui furent pas également attachés. Il y eut un Rebelle qui osa combattre sa doctrine, & se faire Chef de parti. Ce Rébelle étoit Aristote, génie aussi fécond qu'étendu, & sur lequel toutes les Sciences avoient droit. Il nâquit à Stagire, petite Ville de Macédoine. La mort prématurée de son pere, & la négligence de ses Tuteurs (malheureux qui tombe entre les mains de ces ennemis domestiques !) furent cause qu'il reçût une très-mauvaise éducation. Abandonné à lui-même, il dissipa tout son patrimoine, & embrassa par libertinage le parti des armes. Il fut ensuite obligé de faire un petit trafic de poudres de senteur, & de vendre des remedes. La délicatesse de son esprit le dégouta bientôt d'un métier aussi bas & aussi vulgaire ; il s'adressa à l'Oracle d'Apollon, qui lui fit cette sage réponse : *Allez à Athenes & etudiez persévéramment la Philosophie ; vous aurez plus besoin d'être retenu que d'être poussé.* Il falloit que les Oracles fussent alors bien oisifs, pour répondre

pondre à de pareilles interrogations!

La grande réputation que Platon s'étoit acquise, engageoit tous les étrangers à se mettre sous sa discipline. Aristote vint donc à l'Académie : mais dès les premiers jours, il y parut moins en écolier qu'en génie supérieur. Il devança tous ceux qui étudioient avec lui : on ne l'appelloit que l'Esprit, ou l'Intelligence. Des progrès si rapides inquiéterent un peu Platon. La jalousie s'alluma dans son cœur; & la plus vive de toutes, c'est celle des talens. Aussi le Maître se fit-il souvent un plaisir de mortifier son Disciple : il lui reprochoit entre autres choses, trop d'affectation dans ses discours & trop de magnificence dans ses habits. Est-ce que, pour être Philosophe, on doit moins chercher à plaire? *Licet etiam Philosophis esse vultu liberali* : on doit avoir moins de soin de son extérieur? c'est-là surtout ce qui gagne les autres hommes. *Non abhorret*, dit Séneque, *à publicis moribus Philosophia*.

Diog. Laërt. in Arist.

Apul. in Apol.

Epist. 103.

Toutes ces mésintelligences durerent jusqu'à la mort de Platon, qui laissa le gouvernement de l'Académie à Speusippe son neveu. Choqué de cette préférence, Aristote prit le parti de voyager, & il parcourut les principales Villes de la Grece, se familiarisant avec

tous ceux de qui il pouvoit tirer quelque instruction, ne dédaignant pas même cette sorte de gens qui font de la volupté toute leur occupation, & qui plaisent du moins, s'ils n'instruisent.

Durant le cours de ses voyages, Philippe, Roi de Macédoine & juste appréciateur du mérite des hommes, lui manda que son dessein étoit de le charger de l'éducation de son fils. *Je rends moins graces aux Dieux*, lui écrivoit-il, *de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître pendant votre vie. Je compte que par vos conseils, il deviendra digne & de vous & de moi.* Quel honneur pour un Philosophe, que de voir son nom lié avec celui d'un Héros tel qu'Alexandre le Grand! Et quelle récompense plus flatteuse de ses soins, que d'entendre ce même Héros répéter souvent : *Je dois le jour à mon pere, mais je dois à mon précepteur la science de me conduire. Si je regne avec quelque gloire, je lui en ai toute l'obligation.*

Plut. in vitâ Alex.

V. Aul. Gell. l. 9.

Il y a apparence qu'Aristote demeura à la Cour d'Alexandre, & y jouit de toutes les prérogatives qui lui étoient dûes, jusqu'à ce que ce Prince destiné à conquérir la plus belle partie du Monde, porta la guerre en Asie. Le Philosophe se sentant inutile, reprit alors le chemin d'Athenes. Là, il fut reçû avec

une grande distinction, & on lui donna le Lycée, pour y fonder une nouvelle Ecole de Philosophie. Quoique le soin de ses études l'occupât extrêmement, il ne laissoit pas d'entrer dans tous les mouvemens & dans toutes les querelles, qui agitoient les divers Etats de la Grece. On le soupçonne même de n'avoir point ignoré la malheureuse conspiration d'Antipater, qui fit empoisonner Alexandre à la fleur de son âge, & au milieu des plus justes espérances de s'assujettir toute la Terre.

II.

Il est accusé d'impiété.

Dans sa vieillesse, Aristote fut entrepris par un Prêtre de Cérès qui l'accusa d'impiété, & le traduisit devant les Juges. Comme cette accusation pouvoit avoir des suites fâcheuses, & qu'elle nuit encore plus qu'elle ne paroît nuire, le Philosophe jugea à propos de se retirer secrettement à Chalcis. En vain ses amis voulurent-ils l'arrêter: *Empêchons*, leur cria-t-il en partant, *empêchons qu'on ne fasse une nouvelle injure à la Philosophie.* La précédente sans doute étoit le supplice de Socrate, qu'on doit regarder comme le premier Martyr de l'unité de Dieu dans la Loi de Nature. Après avoir quelque tems soutenu son infortune, & lutté,

pour ainsi dire, contre la calomnie, le
Cœl. Philosophe exilé s'empoisonna, en in-
Rhod. Ant. voquant la Cause universelle, l'Etre su-
Lect. l. 17. prême, à qui il alloit se rejoindre. Les Payens croyoient que le premier devoir de l'homme est de se conserver les commodités de la vie, & les biens de la fortune; mais que quand on les a perdus, (& il faut tâcher que ce ne soit jamais par son imprudence) on n'a rien de mieux à faire que de mourir.

Orig. l. 1. cont. Cels. Si l'on en croit un des premiers Peres de l'Eglise, Aristote avoit donné lieu aux reproches qu'on lui faisoit. Dans les conversations particulieres, il ne se ménageoit pas assez: il osoit soutenir que les offrandes & les sacrifices sont tout-à-fait inutiles; que les Dieux font peu d'attention à la pompe extérieure qui brille dans leurs temples, à moins que cette pompe ne soit accompagnée du culte intérieur. En faloit-il davantage pour armer contre lui les Prêtres intéressés du Paganisme? Ils pardonnoient rarement, & sur-tout à ceux qui vouloient diminuer de leurs droits & de leurs prérogatives.

V. Cicer. l. 1. de Divinat.

III.

Plan géné- Quoique la vie d'Aristote ait toûjours

été fort tumultueuse, soit au Lycée, soit à la Cour de Philippe; le nombre de ses Ouvrages est cependant prodigieux. On en peut voir les titres dans Diogéne Laërce, & plus correctement encore dans Jérôme Gemusæus, Médecin & Professeur en Philosophie à Bâle, qui a composé un Ecrit intitulé : *De vita Aristotelis & ejus operum censura.* J'avoue qu'une telle profusion est une espece de défaut; mais ce défaut suppose toûjours de grandes richesses : & l'on peut pardonner à qui donne beaucoup, de ne pas quelquefois donner à propos.

rál de ses Ouvrages.

Je ferai ici quatre classes de tous les Ouvrages d'Aristote, & je dirai naïvement ce que j'en pense. Il n'y a gueres de matiere, où l'on soutienne le pour & le contre avec plus d'opiniâtreté. Les uns ont exagéré le mérite de ce Philosophe, & les autres l'ont blâmé sans aucun ménagement. Ceux-ci le regardoient comme le Génie de la Nature, & presque comme une Divinité : ceux-là daignoient à peine lui donner le titre, de Physicien. Cependant, j'oserai le dire, ni les uns ni les autres, ni les Panégyristes ni les Critiques, n'en ont parlé comme ils devoient. Quand l'usage de la langue Grecque a été le plus commun, on ne sçavoit point assez de bonne Philosophie : & quand les faits

& les expériences ont accru le domaine de la Philosophie, on est venu à ignorer la langue Grecque, on a substitué aux Originaux des Commentateurs peu dignes d'être consultés, & que cependant on étoit obligé de croire sur leur parole. J'ajouterai à cela, que la lecture des Livres d'Aristote est d'elle-même très-ennuyeuse, tant à cause de l'ordre peu exact & peu suivi où les matieres sont arrangées, qu'à cause de cette longue obscurité qu'il affecte par-dessus tout, & dont il enveloppe ses mátieres. Je me suis heureusement roidi contre ces difficultés; &, si j'ose m'en faire un mérite, c'est seulement pour l'intérêt de la vérité.

Diog. Laërt. in Arist.
Cic. in Top.
Psellus, Phys. l. 1.

IV.

Jugement sur ses Traités de Belles-Lettres & de Morale.

A la tête des Ouvrages d'Aristote sont ceux qui roulent sur l'Art Oratoire, & sur la Poëtique. J'y trouve des choses excellentes, & très-propres à faire dire de ce Philosophe, *qu'à la place d'encre, il trempoit sa plume dans le bon sens*. Ses Traités de Morale viennent ensuite. L'Auteur y garde un caractere d'honnête homme, qui plaît infiniment : mais par malheur il attiédit, au lieu d'échauffer. On ne lui prête qu'une admiration stérile : on ne revient point à ce qu'on a

lu

lu. La Morale est seche & infructueuse, quand elle n'offre que des vûes générales & des propositions métaphysiques, plus propres à orner l'esprit & à charger la mémoire, qu'à toucher le cœur & à changer la volonté. On oublie alors que la vertu est un bien d'usage, un mérite de tous les jours.

V.

Jugement sur sa Logique.

Où Aristote a le mieux reussi, c'est dans sa Logique. Il y découvre les principales sources de l'art de raisonner : il perce dans le fonds inépuisable des pensées de l'homme : il démêle ces pensées, fait voir la liaison qu'elles ont entre elles, les suit dans leurs écarts & dans leurs contrariétés, les ramene enfin à un point fixe. Je m'imagine que si l'on pouvoit atteindre le bout de l'esprit, Aristote l'auroit atteint. Mais sa méthode, quoique louée par tous les Philosophes, n'est point exempte de défauts. 1°. Il s'étend trop, & par-là il rebute : on pourroit rappeller à peu de pages tout son Livre des Catégories, & celui de l'Interprétation. Le sens y est noyé dans une trop grande abondance de paroles. 2°. Il est obscur & embarrassé : il veut qu'on le devine, & qu'on produise avec lui ses pensées. Quelque habile qu'on soit, on ne peut

Lud. Vives de caus. corrup. Art. l. 1.

V. præf. c. 4. Anal. prior.

gueres se flatter de l'avoir totalement entendu. Témoin ses Analytiques, où tout l'art du syllogisime est enseigné. D'ailleurs, cet art ne mérite point de si grands éloges. Les hommes apprennent de la Nature à tirer des conséquences d'un principe établi : il ne leur faut point d'étude pour cela, ou du moins il leur faut peu d'étude. Mais ils posent mal ces principes, ils les posent sans réflexion, & entraînés par un vain amas de préjugés. C'est de-là que naissent tous leurs faux raisonnemens, toutes leurs erreurs, & ce prodigieux égarement qui, comme dit Saint Paul, endurcit le cœur & fait des fous de presque tous les sages.

VI.

Jugement plus détaillé sur sa Physique.

De Arist. oper. Censf.

Je viens maintenant à la Physique d'Aristote : & comme il l'a répandue en une infinité d'Ouvrages, je me conformerai à l'ordre le plus méthodique que ces Ouvrages paroissent avoir entre-eux. Le célebre Louis Vivès, quoiqu'Espagnol, sera mon guide. Il commence d'abord par les huit Livres des Principes Naturels, qui me paroissent plutôt une compilation de différens Mémoires, qu'un Ouvrage arrangé sur les mêmes vûes. Ces huit Livres traitent

tent en général du corps étendu, ce qui fait l'objet de la Physique, & en particulier des Principes & de tout ce qui est lié à ces Principes, comme le mouvement, le lieu, le tems, &c. Rien n'est plus embrouillé que tout ce long détail; & les définitions encore rendent moins intelligibles des choses qui par elles-mêmes auroient paru plus claires, plus évidentes.

Aristote blâme d'abord les Philosophes qui l'ont précédé, & cela d'une maniere assez piquante, les uns d'avoir admis trop de principes, les autres de n'en avoir admis qu'un seul. Pour lui, il en établit trois, qui sont la Matiere, la Forme & la Privation. *La Matiere*, dit-il, *est le sujet général sur lequel la Nature travaille, sujet éternel en même tems, & qui ne cessera jamais d'exister: c'est la mere de toutes choses, qui soupire après le mouvement, & qui souhaite avec ardeur que la Forme vienne s'unir à elle.* Cette Forme qu'Aristote regarde comme une substance, un principe actif, constitue les corps & assujettit, pour ainsi dire, la Matiere. Il suit de-là qu'il doit y avoir autant de Formes naturelles, qui naissent & meurent tour à tour, qu'il y a de corps primitifs & élémentaires. *Pour la Privation*, continue Aristote, *elle n'est point une substance: elle*

L. 1. c. 1. & 2.

C. 7.

C. 1. & 9.

est même à quelques égards une sorte de néant. En effet, tout corps qui reçoit une telle forme, ne doit pas l'avoir auparavant. il doit même en avoir une qui soit absolument contraire. Ainsi les morts se font des vivans, & les vivans des morts : ce qui présente une chaîne peu accessible à nos foibles regards. Ici, Aristote paroît s'oublier, & il va jusqu'à dire que la Privation est une maniere de Forme, & par conséquent une substance. Loin de se contredire, on verra que dans son systême il devoit parler à peu près ainsi.

L. 2. c. 1.

Ces trois principes jettés en fondement, Aristote passe à l'explication des Causes, qu'il traite d'une maniere assez distincte, mais sans presque parler de la premiere cause qui est Dieu. On pourroit même croire qu'il méconnoît cette premiere cause, tant par la définition qu'il donne de la Nature, que par le pouvoir illimité qu'il lui attribue. Selon Aristote, la Nature est un principe effectif, une cause pleniere, qui rend tous les corps où elle réside, capables par eux-mêmes de mouvement & de repos. Ce qui ne peut point se dire des corps où elle ne réside que par accident, & qui appartiennent à l'art. Ceux-là n'ont rien que par emprunt, &

L. 2. passim.

C. 1.

si j'ose ainsi parler, que de la seconde main.

Continuons. Tous les corps ayant en eux cette force qui dans un sens ne peut être anéantie, cette tendance au mouvement qui est toûjours égale, sont des substances véritablement dignes de ce nom. La Nature par conséquent est le second Principe d'Aristote : c'est elle qui produit les Formes, ou plutôt qui se divise & se subdivise en une infinité de Formes, suivant que les besoins de la Matiere le demandent. Ceci mérite une attention particuliere, & donne lieu à ce Philosophe d'expliquer tous les changemens qui arrivent aux corps. Il n'y en a aucun qui soit parfaitement en repos, parce qu'il n'y en a aucun qui ne fasse effort pour se mouvoir. Il conclud de-là, que la Nature inspire je ne sçai quelle nécessité à la Matiere. Effectivement, il ne dépend, ni de sa volonté, ni de son caprice, de recevoir telle ou telle forme : elle est assujettie à recevoir toutes celles qui se présentent, & qui doivent se succéder dans un certain ordre, & dans une certaine proportion. C'est là cette fameuse *Entéléchie*, qui a tant embarrassé les Commentateurs d'Aristote, & qui a fait dire tant d'extravagances aux Scholastiques. On sçait

C. 9.

sçait qu'Hermolaüs Barbarus, Patriarche d'Aquilée & désigné Cardinal, eut recours au Démon pour en tirer la véritable signification de ce mot.

Plusieurs Philosophes modernes, ou plus pénétrans, ou plus sinceres que les autres, ont reconnu qu'il y a des phénomenes dans la Nature qui ne peuvent absolument s'expliquer par les seules Loix de la Méchanique, ou du mouvement. Ils croyent qu'on doit aller au-delà du matériel pour rendre raison de ces phénomenes, & s'arrêter à quelque chose de formel. Il est vrai qu'on a bien de la peine & à concevoir ce que c'est que ce formel, & à le définir d'une maniere nette & distincte. Car de croire que le sang des animaux contienne aussi bien que leur sémence, les idées de l'Espece; que le sang humain, par exemple, tout chaud & encore plein de ses esprits ou de ses souphres acides & volatils, étant distillé par la cornue, fait voir des idées ou des phantômes du corps humain: c'est une folie manifeste. J'avoue que presque tout se fait méchaniquement dans la Nature: presque rien n'y arrive où il n'entre du mouvement. Mais il y a, ce me semble, des phénoménes qu'on doit expliquer méthaphysiquement; c'est-à-dire, où il entre quelque

chose d'indépendant de la matiere, où se fait voir une force, une activité proprement dite, par laquelle chaque portion de cette même matiere a un principe de vie réellement distinct de toute autre portion. C'est-là le mystérieux de la Nature, où il est impossible, même à la plus haute Philosophie, d'atteindre.

Après avoir établi quelle est la cause efficiente, quel est le principe de toute la force qui se trouve répandue dans l'Univers, Aristote se laisse conduire à sa matiere & tâche de développer ce que c'est que le mouvement. On voit bien qu'il fait là de grands efforts de génie: mais ces efforts aboutissent à une définition très-obscure, & devenue même fameuse par son obscurité. Peu d'Auteurs sçavent remonter aux premiers principes: ce coup d'œil qui voit tout, qui pénétre tout, qui met chaque chose dans sa place précise, manque pour l'ordinaire aux anciens Philosophes. L. 3. c. 1. & 2.

Plus Aristote s'avance, & plus il embrasse de terrein. Le fini & l'infini, le vuide & les atomes, l'espace & le tems, le lieu & les corps qui y sont contenus, tout se représente devant ses yeux. Il ne confond rien, il tombe d'une proposition à l'autre; & quoiqu'il le fasse d'une maniere très-rapide, on y sent toûjours une sorte de liaison. C. 6. & 7. L. 4. c. 4.

Mais

Mais en cela même je lui reproche
V. l. 6. deux choses, 1°. Il ne distingue point ce qui existe, de ce qui peut exister ; ce que Dieu a fait, de ce qu'il auroit pû faire. 2°. Il confond le naturel & le surnaturel, ou plutôt, il fait voir qu'il n'y a rien dont la Nature ne soit capable. *Mille effets*, dit-il, *nous paroissent*
V. etiam l. 7. *au-dessus de leur cause : mais cela vient de ce que nous ne connoissons point quelle est cette cause, c'est-à-dire, de ce que nous croyons la matiere sans force & sans activité, sans un principe intérieur qui la porte à tout.*

La doctrine qui est comprise dans les deux Livres de la Génération & de la Corruption, tient nécessairement à ce que je viens d'observer. Avant Socrate, on croyoit que nul Etre ne périssoit, & qu'il ne s'en reproduisoit aucun ; que tous les changemens qui arrivent aux corps, ne sont que de nouveaux arrangemens, qu'une distribution différente des parties de matiere qui composent ces mêmes corps. On n'admettoit dans l'Univers que des accroissemens & des diminutions, des réunions & des divisions, des mêlanges & des séparations. Aristote rejetta toutes ces idées,
L. 1. de gener. & corrupt. quoique si claires, & par-là même si vraisemblables ; & il établit une génération & une corruption propre-

men-

met dites. Je m'explique : il reconnut qu'il se formoit de nouveaux Etres dans le sein inépuisable de la Nature, & que ces Etres périssoient à leur tour. Deux choses le conduisirent à cette pensée. L'une, qu'il s'imagina que dans tous les corps, le sujet ou la matiere est quelque chose d'égal & de constant, & que ces corps ne différent que par la forme, qu'il regardoit comme leur essence. L'autre, qu'il prétendit que les contraires naissent tous de leurs contraires, comme le blanc du noir; d'où il suit que la forme du noir doit être anéantie, avant que celles du blanc s'établisse : & c'est en ce sens que la Privation peut passer pour une substance, ou plutôt une extinction totale de substaance. Jules-César Scaliger est entré parfaitement dans la pensée d'Aristote : je citerai ses paroles en Latin, parce qu'elles sont plus énergiques. *Rerum naturalium principia sunt, Materia & Forma. Hæc principia sunt ut sint; Privatio est principium ut fiant. Non enim facit esse, sed ut esse possint.*

La génération, continue Aristote, se fait de quelque chose qui manque entierement : & l'on a raison de dire que l'Etre se forme du non-Etre, & que ce qui est, aime à se marier avec ce qui n'est point. En effet, le sujet ou la ma-

tiere

tiere ayant toûjours exiſté, l'Etre exiſtoit ſans difficulté : mais comme c'eſt la forme qui lui donne la vie & le mouvement, les Philoſophes peuvent aſſurer que l'Etre exiſtoit tout enſemble & n'exiſtoit point. Ariſtote badine beaucoup ſur cette oppoſition, il y revient même à pluſieurs repriſes : ce qui marque un goût de diſpute très-frivole. Les Péripatéticiens ont beaucoup travaillé, pour donner une idée de la matiere premiere, je veux dire, de celle qui eſt encore exemte de forme. C'eſt un jeu, dit Porphyre, de l'Etre & du non-Etre : c'eſt le non-Etre qui a recours à l'Etre. La matiere ſans forme n'a point de nom, & elle ne peut en avoir un qu'elle n'ait reçû cetre forme : elle eſt toute diſpoſée à devenir quelque choſe ; mais pourtant, ce qui lui eſt ajouté ne feroit rien ſans elle.

Ibid. l. 2. c. 4. Pour achever d'éclaircir tout ce ſyſtème, j'y ajouterai encore deux remarques. La premiere, c'eſt que la génération & la corruption n'ont aucun rapport avec les autres modifications des corps, comme l'accroiſſement & le décroiſſement, la tranſparence, la dureté, la liquidité, &c. Dans toutes ces modifications, la premiere forme ne s'éteint point, quoiqu'elle puiſſe ſe diverſifier à l'infini. L'autre remarque ſuit de

de celle-là. Comme tout le jeu de la Nature consiste dans la génération & la corruption, il n'y a que les corps simples & primitifs, qui y soient sujets : eux seuls reçoivent de nouvelles formes, & passent par des métamorphoses sans nombre. Tous les autres corps ne sont que des mêlanges, & pour ainsi dire, des entrelassemens de ces premiers. Quoique rien ne soit plus chimérique que ce côté du Systême d'Aristote, c'est cependant ce qui a le plus frappé les Scholastiques, & ce qui a donné lieu à leurs expressions barbares & intelligibles. Delà ont pris naissance les formes substantielles, les entités, les modalités, les intentions réflexes, &c. tous termes qui ne réveillent aucune idée, qui perpétuent vainement & les disputes & l'envie de disputer.

Voici de nouveaux dogmes, Aristote enseigne qu'il y a cinq especes de corps, dont le Ciel est composé : & le Ciel dans son langage veut dire tout l'Univers. Le premier se meut circulairement, & les quatre autres en ligne droite. Ces quatre corps sont les quatre élémens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu. Il y a une cinquiéme essence qui ne leur ressemble en aucune maniere, & qui forme tous les corps célestes. Cette cinquiéme essence n'a ni légéreté ni pesanteur

V. Joan. Argyr. in Aristr. libros de Cœlo. Arist. de Cœlo l. 1.

pesanteur, est incorruptible & éternelle, suit toûjours un mouvement égal & uniforme : au lieu que des quatre élémens, les deux premiers sont pesans, & les deux autres legers; les deux premiers descendent en bas & sont poussés vers le centre, les deux autres tendent en haut & vont s'ajuster à la circonférence. Quoique leurs places soient ainsi précises & marquées de droit, ils peuvent cependant en changer, & ils en changent effectivement. Ce qui vient de l'extrême facilité qu'ils ont de se transformer les uns dans les autres, & de se communiquer leurs mouvemens.

Cela supposé, Aristote assure que tout l'Univers n'est point également gouverné par Dieu, quoiqu'il soit la cause générale de tout. Les corps célestes, ce qui est composé de la cinquiéme essence, méritent ses soins & son attention : mais il ne se mêle point de ce qui est au-dessous de la Lune, de ce qui a rapport aux quatre élémens. Toute la Terre échappe à sa providence. *Aristote*, dit Diogene Laërce, *croyoit que la puissance divine régloit les choses célestes, & que celle de la Terre se gouvernoient par une espece de simpathie avec le Ciel*. C'est ce qui a fait dire à beaucoup de Commentateurs : *Nihil factum in terris*,

ris, quod non prius existat in cœlo, aut quod non habeat exemplar in cœlo; quod evenit filiis, significatum est in patribus; omne spirituale descendens desuper non operatur, nisi per vestimentum; &c. Le fin de cette derniere proposition consiste en ce que ceux qui n'admettoient point d'autre Dieu que la Matiere, appelloient par raillerie ses accidens ou ses modifications, les habillemens de Dieu. De-là tant d'expressions allégoriques & métaphoriques, qui paroissent ridicules sans cette explication.

Le principe sur lequel Aristore s'appuyoit pour dérober à la Providence les choses sublunaires, revient à ceci. Dieu ne voit & ne connoît que ce qu'il a toujours vû & connu : les choses contingentes ne sont donc pas de son ressort. La Terre est le Pays des changemens, de la génération & de la corruption : Dieu n'y a donc aucun pouvoir. Il se borne au Pays de l'immortalité, à ce qui est de sa nature incorruptible.

En suivant le même raisonnement, on prouve d'après Aristote, que l'ame est mortelle, ou du moins qu'elle passe d'un corps à l'autre. En effet, Dieu n'étant point témoin de sa conduite, ne peut, ni la punir, ni la récompenser. S'il

S'il le faisoit, ce seroit par caprice & sans aucune connoissance. D'ailleurs, Dieu ne veut point se mêler des actions des hommes: s'il s'en mêloit, il les prévoiroit: s'il les prévoyoit, l'homme ne seroit point libre: si l'homme n'étoit point libre, tout seroit bien arrangé sur la Terre. Or, tout ce qui se fait ici bas, est plein de changemens & de variations, de désastres & de maux. Donc l'homme se détermine par lui-même, & Dieu n'a aucun pouvoir sur lui. Par conséquent son bonheur consiste dans les avantages de l'esprit, dans une saine disposition du corps, & dans les faveurs de la fortune. C'est-là ce qu'il doit désirer, & se ménager utilement. Aristote poussoit même trop loin l'amour de soi-même. Car parlant des affaires que s'étoient fait quelques Philosophes qui l'avoient précédé, il s'écrie, que c'étoient des manieres de Sages, mais sans prudence, puisqu'ils négligeoient leurs propres intérêts. Or que sert-il d'avoir des connoissances belles, sublimes, admirables, si l'on ne sçait point se procurer une vie douce & tranquille?

De cette théorie générale, comme d'une cime élevée, Aristote descend à un très-grand nombre d'explications de Physique particuliere; & l'on peut dire qu'il

qu'il s'y ménage, qu'il s'y observe plus que dans tout le reste, qu'il ne donne point tant l'essor à son imagination. Quoiqu'il en soit, le curieux Pere Rapin, dans le Parallele qu'il a fait des sentimens d'Aristote & de ceux de Platon a avancé une chose qui me semble très-vraie, c'est que le premier, dans ses quatre Livres des Météores, a plus éclairci d'effets de la Nature, que tous les Philosophes modernes joints ensemble. Cette abondance lui doit tenir lieu de quelque mérite, & certainement d'excuse. En effet, au travers de toutes les erreurs qui lui sont échappées, faute d'expériences & de quelques-unes des découvertes que le hasard a présentées aux Modernes, on s'apperçoit qu'il suit assez le fil de la Nature, & qu'il devine des choses qui certainement lui devoient être inconnues. Par exemple, il détaille avec beaucoup d'adresse tout ce qui regarde les Météores aqueux, comme la pluie, la neige, la grêle, la rosée, &c : il donne une explication très-ingénieuse de l'arc-en-ciel, qui au fond ne s'éloigne pas trop de celle de Descartes : il définit le vent, un courant d'air, & il fait voir que sa direction dépend d'une infinité de causes étrangeres & peu sçues ; ce qui

Meteor. l. 1.

L. 3. c. 4. & 9.

L. 1. c. 13.

empêche, dit-il, d'en donner un systême général.

Je ferai honneur à la Physique particuliere, de ce qu'Aristote a publié sur l'Histoire des animaux. Cet Ouvrage, qui devoit sa naissance aux libéralités d'Alexandre le Grand, contient des choses intéressantes, mêlées cependant & de beaucoup de fautes d'Anatomie, & de beaucoup de faits crus sur des bruits populaires. En gros, l'Histoire naturelle étoit mal cultivée chez les Anciens. Elle se repaissoit d'une infinité de fables & de mensonges, que l'amour du merveilleux faisoit recevoir sans aucun examen : elle devoit ses principaux progrès, non à des observateurs scrupuleux, attentifs, intelligens ; mais à des hommes qui n'avoient pas tout le loisir de voir, ou qui ne voyoient que superficiellement les choses, dont ils vouloient pourtant décider. De-là sont venues tant de narrations surprenantes & chimériques, sur les merveilles qu'offroient les Indes, l'Ethiopie, l'Egypte, la Perse. On en peut voir des traits sensibles dans Hérodote. Témoin ce qu'il dit de ces serpens aîlés qui partoient de l'Arabie au commencement de
L. 2. l'Eté, & prenoient le chemin de l'Egypte, &c. Témoin encore ce que Photius nous a conservé de Ctésias, dans

ses

ses laborieux Recueils. Je doute qu'on puisse rien lire de plus frivole, & de plus hardiment supposé. De pareilles Relations, où le fabuleux domine, & où un peu de vrai est enté sur une grande quantité de faux, devoient bien être au goût des Grecs. On ne pouvoit les rassasier de prodiges & de miracles.

V. Isid. Hispal. Orig. l. 9.

Nous avons encore un Traité des Plantes, qu'on attribue à Aristote. Les premiers Philosophes les regardoient comme de véritables animaux, sujets à la joye, à la tristesse, à la reconnoissance, agités des mêmes passions que les hommes, & en qui la différence des sexes est distincte & reconnoissable: dernier trait que ces Philosophes ne pouvoient avancer qu'au hazard, quoiqu'en un sens rien ne soit plus réel, toutes les fleurs ou presque toutes étant hermaphrodites, & contenant d'une part un pistile qui s'ouvre & leur tient lieu d'ovaire, & de l'autre une poussiere très-menue, qui se trouve au sommet des étamines, & leur tient lieu de semence. Pour Aristote, ou plutôt pour ses Disciples, ils établirent avec raison que les Plantes sont inanimées. *Une chose impossible*, remarque Théophraste, *c'est de sentir sans connoître: tout ce qui sent doit avoir quelque degré de connoissance*

Porph. de Abst. l. 2. & 3.

noissance, plus ou moins. Il conclud de-là que les Plantes ne différent point des Pierres, des Métaux, des Minéraux, quoiqu'elles croissent & se nourrissent à leur maniere & donnent une nombreuse postérité.

VII.

Principales erreurs qu'on lui reproche.

Voilà les principales faces du systême d'Aristote, tel qu'Aristote l'a exposé lui-même dans le total de ses Ecrits. Il est vrai que ce Philosophe a beaucoup perdu de ses traits & de sa physionomie, entre les mains des Arabes & des Scholastiques. On lui a prêté les idées les plus monstrueuses : on lui a fait parler un langage inintelligible. Mais, quelque tort que lui ayent fait tous ces écarts & toutes ces chimeres, au fond, il n'en est point responsable. Un Maître doit-il souffrir de l'extravagance de ses Disciples ? Et plus des Disciples rebelles, & oubliant leur devoir, s'éloignent du droit chemin, plus le Maître est disculpé.

V. Novum Org. Scient. passim.

J'avouerai cependant, d'après le fameux Chancelier Bacon, que le défaut essentiel de la Philosophie d'Aristote, c'est qu'elle accoutume peu-à-peu à se passer de l'évidence, & à mettre les

mots

mots à la place des choses : c'est qu'elle ôte le courage d'esprit & cette liberté d'intelligence, qui peuvent seuls conduire aux plus sublimes découvertes : c'est enfin qu'elle empêche d'oser beaucoup, ce qui est principalement nécessaire en Philosophie. Le Cardinal Pierre d'Ailly, qui avoit une sorte d'esprit au-dessus de celui de son siécle, disoit agréablement, que dans tout Aristote, on ne rencontroit qu'une seule démonstration : & c'est celle qui prouve aux Incrédules l'existence de Dieu. Mais cette démonstration, ajoutoit-il, ne doit pas avoir beaucoup couté au Philosophe Grec : il convainc plus par la persuasion où l'on est, que par les raisons qu'il apporte.

La remarque que je viens de faire & qui regarde le fond du systême d'Aristote, me semble des plus importantes. Elle montre qu'en subjuguant l'esprit, ce systême devoit forcer en quelque maniere ceux qui s'y livroient aveuglement, à rendre toute sorte de respects à son Auteur. Elle diminue la surprise où l'on doit être de voir que, même dans les plus beaux siécles de l'Eglise, il y ait eu des hommes assez prévenus, & non moins impies qu'insensés, les uns pour élever les Livres d'Aristote à la dignité d'un Texte divin, les autres pour faire un

regard de ſon portrait & de celui de Jeſus-Chriſt. Dans les ſiécles ſuivans, & même depuis la renaiſſance des Lettres en Italie, on n'a point héſité à mettre ce Philoſophe au nombre des Bienheureux. Nous avons deux Ouvrages exprès ſur cette matiere, l'un attribué aux Théologiens de Cologne & intitulé, *Du Salut d'Ariſtote*; l'autre compoſé par Lambert du Mont, Profeſſeur en Philoſophie, & publié ſous ce titre, *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le Salut d'Ariſtote, tant par des preuves tirées de l'Ecriture ſainte, que par des témoignages empruntés de la plus ſaine partie des Théologiens.* Mais ce qu'il y a ici de ſurprenant, c'eſt qu'on ne s'appuye point dans ces deux Ouvrages ſur des raiſons de convenance, telles par exemple que la ſuivante, qu'il eſt croyable qu'Ariſtote ayant recherché la vérité avec tout le ſoin poſſible, & ayant uſé de ſes facultés & de ſes talens d'une maniere conforme à la droite raiſon, a pu intéreſſer la Divinité en ſa faveur; mais on y ſuppoſe comme un point clair & évident, qu'il a eu une connoiſſance anticipée de tous les myſteres du Chriſtianiſme, & qu'il a été rempli d'une force ſurnaturelle : ce qui eſt certainement de la derniere abſurdité. A combien d'excès, l'envie opiniâtre

tre de christianiser les anciens Philosophes n'a-t-elle point donné naissance ? Ceux qui auroient l'esprit tourné de ce côté-là, ne pourroient mieux faire, à mon avis, que de lire l'excellent Traité de Jean-Baptiste Crispus, né à Gallipoli dans le Royaume de Naples, & qui fleurissoit au commencement du XVI. siécle. Ce Traité, plein d'une Critique sure & délicate, & où le discernement de l'Auteur brille à chaque page, est intitulé : *Des précautions qu'il faut prendre en étudiant les Philosophes Payens.*

VIII.

Lorsque les injustes persécutions des Prêtres de Cerês contraignirent Aristote de se retirer à Chalcis, il nomma Théophraste pour son successeur, & lui légua tous ses Manuscrits. Un si précieux dépôt passa, après la mort de Théophraste, dans des mains avares & peu intelligentes : il demeura long-tems caché au fond d'une cave, où les vers & l'humidité en gâterent la plus grande partie. Un riche Bourgeois d'Athénes, plus curieux de Livres que connoisseur, acheta ce trésor dans la suite & en para sa Bibliothéque, qui échut à Sylla vainqueur de la Gréce, ainsi qu'une infinité d'autres Curiosités

De Théophraste.

Littéraires. Par ce moyen, les Manuſcrits d'Ariſtote furent tranſportés à Rome, & de-là encore à Rhodes, où Andronicus les revit, & après en avoir rajuſté les endroits mutilés, après avoir corrigé ce qu'il y trouvoit de défectueux, les donna enfin au public.

Pour Théophraſte, il jouit toute ſa vie d'une très-grande réputation. On comparoit la douceur de ſon éloquence à celle du vin de Lesbos, qui étoit ſa Patrie. Né doux & obligeant, il parloit avantageuſement de tout le monde : & les gens de Lettres ſur-tout trouvoient dans ſa générosité un appui auſſi ſûr, que prévenant. Il ſavoit faire valoir leur mérite, lors même qu'ils l'oublioient, ou peut-être qu'ils ſembloient l'ignorer par un excès de modeſtie. Le mérite ſeul agit lentement, & pour l'ordinaire la brigue, un air hardi, l'art de faire ſa cour, uſurpent les récompenſes qui lui ſont dues.

Samuel Petit. ad Leg. Atticas. Joann. Meurſ. de Fort. Attic. c. 3.

Pendant que Théophraſte ſe diſtinguoit ainſi à Athenes, Sophocle fils d'Amphiclide porta une Loi, par laquelle il étoit défendu à tous les Philoſophes d'enſeigner publiquement, ſans une permiſſion expreſſe du Sénat & du Peuple. La peine de mort étoit même décernée contre tous ceux, qui n'obéiroient point à ce Réglement. Les

Philoſophes

Philoſophes, indignés d'un procédé ſi violent, ſe retirerent tous d'Athenes, & laiſſerent le champ libre à leurs rivaux & à leurs ennemis, je veux dire, aux Rhéteurs & aux autres Savans d'imagination. Tandis qu'ils s'applaudiſſoient d'un triomphe pareil, un certain Philon qui avoit été ami d'Ariſtote, & qui faiſoit profeſſion d'honorer les beaux Arts, compoſa une Apologie en faveur des Philoſophes retirés. Il les y lavoit dignement de tous les affronts, de tous les reproches, que l'envie & l'ignorance, deux ſœurs inſéparables, leur faiſoient tour à-tour. Cette Apologie fut attaquée par Démocharès, homme accrédité, & fils d'une ſœur de Démoſthéne. L'amere Critique n'étoit point épargnée dans ſa réfutation, & il faiſoit ſur-tout un portrait odieux de tous les Philoſophes qui vivoient alors, & d'autant plus odieux qu'il étoit moins reſſemblant. Ce qu'il croyoit devoir ſervir à ſa cauſe, la gâta, la perdit ſans reſſource. Le peuple, revenu de ſa premiere chaleur, abolit l'indécente Loi de Sophocle, & le condamna lui-même à une amende de cinq talens. Les jours tranquilles revinrent à Athénes, & avec eux, la Raiſon, les Philoſophes, qui recommencerent leurs exercices. Ils s'y donnerent même avec

plus d'ardeur & de zéle, qu'auparavant. Rien n'eſt plus agréable que de reprendre le fil de ſes études, après un peu d'interruption : on goûte mieux tout ce qu'elles ont de flateur, & d'intéreſſant.

Le Lycée perdit beaucoup par la mort de Théophraſte : mais quoique déchu de ſon ancienne ſplendeur, on continua toujours d'y enſeigner. Les Profeſſeurs furent Démétrius Phaléréus Straton ſurnommé le Phyſicien, Lycon, Ariſton de l'Iſle de Céa, Critolaüs, & Diodore qui vécut ſur la fin de la CLX Olympiade. Mais de tous ces Profeſſeurs, il n'y eut que Straton qui donna quelque choſe de nouveau, & qui attira ſur lui les regards des autres Philoſophes. Il admit la Nature pour toute Divinité : & ſans trop éclaircir ce que ce peut être au fond que cette Nature, il la regardoit comme une force répandue par-tout, & eſſentielle à la Matiere; comme une eſpece de ſympathie, qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre; comme une puiſſance qui ſans ſe décompoſer elle-même, a le ſecret merveilleux de varier les Etres à l'infini; comme un principe d'ordre & de régularité, qui produit éminemment tout ce qui ſe peut produire dans l'Univers. La plupart des Athées qui ſont

Cic. Academ. Quæſt. l. 2.

Bayle contin. des Penſ. ſur les Com. t. 2.

ſont venus après Straton, éblouis par des diſcours dont le détail eſt ſéduiſant, quoique frivole, ont embraſſé ſon ſyſtême; & encore aujourd'hui la nombreuſe Secte des Lettrés à la Chine n'en a point d'autre, & elle y rapporte, non-ſeulement la Religion, mais encore la Politique de ce vaſte Royaume.

Pour confondre tous ces Stratoniciens, le plus court me paroît de leur oppoſer ce principe: Que l'étendue eſt l'eſſence de la Matiere, ou du moins qu'elle en eſt une des qualités primordiales, n'y ayant aucune de ſes parties qui ne ſoit véritablement étendue: ce qui doit ſuffire dans les recherches philoſophiques. Car, pour l'eſſence même de la Matiere, nous connoiſſons ſi peu de corps, & nous les connoiſſons encore avec des organes ſi foibles, ſi imparfaits, qu'il y a apparence que nous ne pourrons jamais décider en quoi elle conſiſte.

Straton ne s'arrêta point au Matérialiſme. Il paſſa à un dogme encore plus abſurde: ce fut de vouloir prouver qu'un Etre intelligent n'a jamais pu créer le Monde, & qu'il ne peut point le gouverner, à moins, diſoit-il, qu'on ne ſuppoſe deux choſes; l'une, que cet Etre agiſſe néceſſairement, ſans choix, ſans liberté; l'autre, qu'il agiſſe pour

quelque fin qui ſoit hors de lui, par exemple, pour manifeſter ſa gloire. Mais en ſuppoſant un tel Etre, un Etre aſſujetti à ſuivre toujours le même plan, on le dégrade : en ſuppoſant qu'il agiſſe pour une fin, on fait voir qu'il lui manque quelque choſe, qu'il eſt limité. Donc il n'y a point d'autre Etre que la Matiere ſurmontée par la Nature. Quels principes ! Quelles conſéquences !



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE

LIVRE CINQUIEME.

DE LA SECTE ELEATIQUE, D'HERACLITE, DE PYRRHON, DE DEMOCRITE, D'EPICURE, &c.

CHAPITRE XXIII.

I. *De la Secte Eléatique.* II. *De Xénophane.* III. *Qu'il y a plus de maux que*

de biens sur la Terre. IV. *De Parmenide.* V. *De Mélissus.* VI. *De Zénon d'Elée.* VII. *De Leucippe.* VIII. *Du Systême des Atomes.*

I.

De la Secte Eléatique.



N joint d'ordinaire à la Secte Italique celle qui fut fondée par Xénophane, & heureusement accrue par les soins de Parménide & de Zénon d'Elée. Cette derniere Secte n'a jamais été fort considérable, ni fort suivie : mais en revanche elle a produit un grand nombre de gens habiles & pénétrans, qui affectoient sur-tout des opinions extraordinaires, & se faisoient un mérite de leur singularité. Par-là même, ils étoient plus propres à frapper qu'à persuader, à se faire admirer qu'à s'attirer des Disciples. Car peu d'hommes ont assez d'étoffe pour viser aux grandes choses, & pour s'écarter des routes vulgaires : s'ils osent l'entreprendre, bien-tôt leur génie étroit les oblige d'y rentrer.

Sext. Empir. adv. Mathem.

Je ferai ici une remarque importante, à l'occasion des Philosophes de la Secte d'Elée : c'est qu'on ne doit point se prévenir contre un Auteur, parce qu'il donne dans quelque opinion bizarre & nouvelle

nouvelle, parce qu'il affecte quelque singularité. Tout au contraire, on doit le suivre & l'étudier de plus près, parce qu'il fait ordinairement de plus grands efforts d'esprit, pour rendre son sujet aussi vraisemblable, aussi imposant qu'il peut l'être. J'ajouterai encore, qu'il n'y a gueres que des Auteurs d'une certaine trempe, qui osent découvrir ce qu'ils pensent & qui osent penser différemment des autres: les médiocres ne quittent jamais les chemins battus, ils le voudroient en vain.

II.

Xénophane nâquit à Colophon, vers la LX. Olympiade, & pendant qu'Anaximandre fleurissoit dans l'Ionie. Il composa plusieurs Poëmes sur des matieres philosophiques; & ses vers, dont quelques-uns ont été cités par Athénée & par Sextus l'Empirique, me paroissent d'un grand goût. Soit âpreté d'humeur, soit intempérance de vertu, Xénophane s'attira beaucoup d'envieux; & il fut enfin chassé de sa patrie. La Sicile lui offrit un asyle assuré, mais sans aucun établissement certain. Il y vécut dans toutes les horreurs de l'indigence, horreurs plus cruelles encore quand on a éprouvé la bonne fortune. L'étude seule

De Xénophane.

Plut. de vitiof. pud.

Diog. Laërt. in Xenoph.

ſeule le conſoloit, & lui faiſoit oublier ſes longs chagrins. Il s'y prêtoit tout entier, & avec autant d'ardeur que ſi elle devoit l'affranchir des diſgraces & des ennuis qui l'environnoient. Jamais la pauvreté n'a fait rougir un Philoſophe : il regarde d'un œil ſec tous les torts de la fortune. Mes ennemis ne me connoiſſent point, diſoit Apulée : loin de me reprocher le petit nombre de mes domeſtiques, ils devroient trouver que j'en ai encore trop. On eſt bien mieux ſervi, lorſqu'on eſt ſeul ; on ne dépend que de ſoi-même.

In Apolog.

La maniere indécente dont Homere & Héſiode avoient parlé de la Divinité, fut toujours l'objet des ſatires & des railleries de Xénophane. » Les hommes ſont bien fous, s'écrioit-il, de » s'imaginer que les Dieux ont pris naiſ» ſance ; qu'ils s'habillent, ſe nourriſ» ſent, ſe perpétuent comme eux ; » qu'ils s'entretiennent & raiſonnent » enſemble, ont des débats, ſe font » mutuellement la guerre. Si les ani» maux avoient des Peintres & des » Sculpteurs, ſans doute qu'ils ſe ren» droient auſſi coupables, auſſi ridicu» les que les hommes, & ſe forgeroient » des Dieux qui ſeroient proportion» nés à leurs goûts, à leurs uſages, qui » porteroient leurs livrées. Il n'y a point

Clem. Alex. Strom. l. 5.

V. etiam Ariſt. Rhet. l. 2.

point, ce me semble, de folie plus grande ni plus palpable que l'Idolâtrie: c'est la seule qu'on ne puisse tolérer, ni sous prétexte d'ignorance, ni sous prétexte de bonne foi. Tout le monde qui pense, en convient. L'Idolatre est un monstre odieux & haïssable en tout sens, qui ne doit trouver aucune excuse, même parmi ceux qui sont les plus enclins à exagérer les droits de la conscience erronée.

On croit que ce fut Dédale qui donna le premier aux statues des Dieux une figure humaine. Avant lui, on ne les représentoit que par des pierres brutes & taillées sans art, par des colonnes, ou des bâtons informes C'étoit seulement pour fixer l'imagination errante, & si sujette à prendre le change. Témoin la pierre que Jacob dressa après la vision qu'il eut à Béthel, afin de se ressouvenir de la promesse qu'il y avoit reçue. Quand la raison fut tout-à-fait obscurcie & égarée de ses voies, non-seulement on deshonora les Dieux, en leur attribuant la figure humaine, mais encore en les chargeant de tous les vices & de tous les défauts qui appartiennent aux hommes. Il semble par-là qu'on vouloit rapprocher le Ciel de la Terre, & tirer, si j'ose m'exprimer ainsi, une ligne

Euseb. in Chr. part. poster.

ligne de communication entre deux extrémités si éloignées.

III.

Qu'il y a plus de maux que de biens sur la Terre. Casaub. in notis ad Diog. Laërt. in Xenoph. Bayle Diction. Crit.

Un autre sujet encore qui exerçoit l'éloquence de Xénophane, & le faisoit briller dans les entretiens particuliers, c'étoit la proposition suivante : Qu'il y a dans la vie plus de maux que de biens, plus d'amertumes que de douceurs, plus de chagrins que d'agrémens, &c. Il répétoit avec emphase, qu'un joug pénible & rigoureux est imposé à l'homme, depuis le jour de sa naissance, jusqu'au jour de sa mort. *Parcourez*, disoit-il, *tous les âges : vous n'y trouverez qu'un long tissu de douleurs. A peine l'enfance a-t-elle essuyé ses larmes, qu'arrive la jeunesse fougueuse, hardie à tout oser, & prodigue de son être. L'âge mûr n'a que des soins & des inquiétudes : comme il se sent affoiblir chaque jour en détail, ce qu'il perd augmente ses regrets ; & ce qu'il craint le jette dans une défiance continuelle. Enfin commence le dernier période de la vie, le pire de tous les maux ; c'est ainsi que je nomme la vieillesse glacée, incommode à elle-même & plus encore à tous les autres. Ses yeux appesantis cherchent en vain le jour, qui se dérobe imperceptiblement*

perceptiblement à sa paupiere : ses yeux se ferment bien-tôt, & il ne reste plus de l'homme qu'un souvenir confus. Quel champ n'avoit point-là Xénophane de faire valoir son éloquence ? Combien devoit-elle s'accroitre des désagrémens de sa condition ! On ne réussit jamais mieux que quand on a un intérêt pressant de réussir. La vertu souffrante (& plût à Dieu que ce ne fut pas le spectacle le plus ordinaire de la vie ?) s'exprime toujours en termes énergiques.

V. la These de Gui Patin : An totus homo à naturâ morbus.

Avant que de toucher au systême établi par les Philosophes de la Secte d'Elée, je rappellerai un principe dont j'ai déja fait mention, mais si important que je ne puis trop le répéter : *Non enim tam abest audire supervacua, quam ignorare necessaria.*

Il y av..it parmi les Anciens deux opinions contradictoires, qui menoient cependant au même but, je veux dire, à l'art de douter. L'une supposoit que tout est dans une agitation si grande, dans un mouvement si rapide, qu'on ne peut ni rien saisir ni rien appercevoir ; que toutes les parties de l'Univers font continuellement effort pout rompre l'équilibre qui anéantiroit leurs forces, & par conséquent pour empêcher le repos, qui donneroit de la consistence, un air de réalité à toutes les especes de

de vies particulieres. Tel étoit le sentiment des Académiciens, d'Empédocle, d'Héraclite : tel est encore celui de la plupart des peuples qui habitent entre les deux Presqu'Isles du Gange. Car le Voyageur Portugais, Mendez Pinto, rapporte que François Xavier rencontra dans le cours de ses travaux Apostoliques, un grand nombre d'Indiens, qui s'étonnérent de lui entendre dire que Dieu avoit créé le Ciel & la Terre. Comment cela peut-il être, s'écrioient ces Indiens encore bruts ? Tout ce que renferme le Monde n'est-il pas dans une ondulation perpétuelle ? Nos sens apperçoivent-ils jamais les choses, comme elles sont en effet ? Tout ne concourt-il point à nous faire illusion, à nous séduire & nous tromper ? Si Dieu étoit auteur du Monde, il seroit auteur de la fausseté.

L'autre opinion, plus surprenante encore, s'attachoit à prouver qu'il n'y a point de mouvement, que tout est immobile, tout reste dans la même place, tout conserve le même arrangement. Et c'est cette immobilité que Xénophane, Parménide, Mélissus soutenoient avec la derniere obstination. Rien, disoient-ils, ne se fait de rien : ce qui est a donc toujours été : ce qui a toujours été est éternel, & par conséquent infini : ce

Arist. Phys. l. 1. Cic. Acad. Quæst. l. 2. Euseb. de Præp. Evang. l. 1.

ce qui est infini est unique, car deux infinis, surtout de même genre, impliquent contradiction : ce qui est unique est immobile, puisqu'il occupe tout l'espace & qu'on ne peut rien imaginer au-delà: ce qui est immobile & infini tout ensemble est inaltérable, car rien ne peut se détruire que par une cause étrangere, ou par un mouvement intérieur. Or l'infini comprend tout, & ce qui est immobile ne renferme en lui aucune cause d'altération, aucune cause de dépérissement : donc ce qui est infini & immobile tout ensemble doit durer éternellement. Min. Felix.

Ces propositions ainsi enchainées l'une à l'autre, avoient conduit les Philosophes de la Secte d'Elée à n'admettre qu'une substance dans l'Univers, & à assurer que cette substance étoit toutes choses. Appellez-la Dieu, continuoient-ils, vous aurez raison: Appellez-la Matiére, vous aurez raison : dites qu'elle ne ressemble aux hommes ni par le corps ni par l'esprit, vous aurez encore raison. Qu'est-ce en effet que cette substance, sinon l'infinité de la Nature accompagnée d'entendement, sinon l'éternité elle-même, ce qui n'a point eu de commencement, ce qui n'aura point de fin? Cic. l. 1. de Nat. Deor.

Quand les adversaires de Xénophane lui objectoient ; Vous qui niez le mouvement, pouvez-vous nier que l'Univers

ne

ne ſoit ſujet à des changemens infinis? Combien de corps qui étoient devant vous, ſont emportés fort loin, ou diſſipés, ou partagés en d'autres corps? Le feu ſeul ne fait-il pas toutes ces métamorphoſes, & une infinité de plus grandes encore? Xénophane répondoit ſimplement: Tout ce que vous dites-là ne doit paſſer que pour un jeu de la Nature; ce ſont de pures apparences, des illuſions groſſiéres. Rien ne vit, rien ne croît, rien ne meurt. Les choſes qu'on s'imagine qui naiſſent ou qui périſſent, ne naiſſent point en effet, ne périſſent point. Nos ſens nous abuſent, nous trompent toujours; ils n'ont point été donnés pour découvrir la vérité. Du moins, continuoient les mêmes Adverſaires, vous tomberez d'accord que vous penſez, que vous ſentez mille choſes que vous n'aviez point ſenties ni penſées auparavant. La joye ne prend-elle pas chez vous la place de la douleur, & la douleur ne ſuccéde-t-elle pas à la joye? Convenez donc qu'il arrive du changement malgré vous, & au milieu de vous-même. Nullement, reprenoit Xénophane. La raiſon eſt auſſi trompeuſe, & plus trompeuſe encore que les ſens. On ne peut compter ſur rien pendant cette vie. Il n'y a rien de réel, de conſtant, de véritable: il n'y a rien qui m'appar-

tiennent

tiennent, pas même le moi dont je m'enorgueillis; il n'y a rien dont je puisse disposer. Dieu, ou le Tout, est immobile & unique; & ce que l'homme croit appercevoir, c'est le nuage qui l'envelope.

Voilà, remarque M. Bayle dans son Dictionnaire Critique, comment le dogme de l'unité & de l'immobilité de toutes choses a produit le Pyrrhonisme le plus outré: Pyrrhonisme qu'on seroit tenté de révoquer en doute, si l'on n'avoit un exemple presque semblable à la Chine, où une Secte entiere ne reçoit que ces deux principes, le Vuide & le Néant. *Il n'y a rien*, disent les plus sçavans de cette Secte: *il ne faut donc rien faire, il ne faut penser à rien. Aucune réflexion, aucun repentir, aucun usage de sa raison, ne sont nécessaires. Tout se réduit à un vuide confus & à un simple néant. La souveraine perfection consiste dans une indifférence de goûts & de sentimens, dans une non-pensée, dans une non-action.* Cette Secte doit sa naissance à Fo ou Foë, qui en mourant répéta plusieurs fois à ses Disciples: Je vous ai trompés jusqu'ici je vous ai parlé autrement que je ne pensois. C'est du néant que tout est sorti, c'est dans le néant que tout doit retomber. Voilà la fin de nos espérances.

Apol. des Dom. t. 1. ch. 1.

IV.

IV.

De Parménide.

Parmi les Disciples de Xénophane, si vifs, si empressés à soutenir ses paradoxes, Parménide se distingua le plus avantageusement. Mais ce n'est point-là ce qui fit sa réputation. Il la dut toute entiere à sa doctrine touchant les Idées : doctrine que Platon enchâssa depuis avec beaucoup d'adresse dans le Dialogue qui a pour titre, *le Parménide*. Ce Dialogue, qui doit avoir beaucoup coûté à son Auteur, mérite certainement d'être lû. A travers quelques obscurités, pardonnables à la matiere si obscure par elle-même, se découvrent de grandes vérités. 1°. Que les idées ont une existence réelle & indépendante de notre volonté. 2°. Qu'elles subsistent de deux manieres, & dans nous & hors de nous. D'un côté, ce ne sont que de simples notions, des appréhensions de notre entendement ; & de l'autre ce sont des formes immortelles, des natures invariables qui donnent le nom & l'essence aux choses. 3°. Qu'en chaque idée se rencontrent l'unité & la pluralité. L'unité est l'idée originale ou primitive ; les Etres particuliers qu'elle représente, font la pluralité. 4°. Que les idées sont quelque chose d'invisible,

mais

mais qu'elles ſe terminent à des objets réels, ſemblables l'un à l'autre, & en proportion de qualités & de rapport. 5°. Que la premiere de toutes les idées eſt le Beau ou le bon, je veux dire, Dieu même. Toutes les autres en dérivent, toutes les autres en tirent leur efficace. 6°. Que nos perceptions ne ſont point des Etres diſtingués de nous-mêmes, mais de ſimples images qui nous repréſentent les Etres qui ſont hors de nous. 7°. Que nous ne ſommes pas les maîtres de créer nos idées, de les tirer de notre propre fonds. Car quel déſordre ne ſeroit-ce pas dans la Nature? De quelle incertitude, de quelle confuſion les Sciences ne ſeroient-elles pas abreuvées? Elles n'auroient ni objet fixe, ni fondement aſſuré. 8°. Que Dieu gouverne toutes choſes, & que ſon entendement eſt la ſource du vrai, l'origine de ce qui exiſte; parce que lui ſeul eſt abſolument immuable, lui ſeul ne peut changer. Par conſéquent Dieu renferme toutes les idées, elles ſont à lui, quoiqu'elles ne ſoient pas à ſon choix ni à ſon caprice. Pour les hommes, il ne leur accorde préciſément que ce qu'il leur en faut, pour ſe conduire pendant les courtes bornes de cette vie.

Il y a quelques autres principes dans le

le Parménide de Platon, qui se retrouvent mieux placés & dans les Ouvrages de Saint Augustin & dans ceux du R. P. Mallebranche. Ce dernier a sur-tout démontré que nos idées sont hors de nous, que nous ne les créons pas, qu'elles sont éternelles, inaltérables, l'essence même de Dieu, & que lui seul contient généralement toutes les perfections des Etres créés. Mais qu'on me permette ici une réflexion. Cette essence de Dieu diversement modifiée, & qui me représente tous les Etres possibles, me paroît un systême très-suspect. En effet, je n'apperçois par son moyen que deux choses dans l'Univers: mon Entendement, & des Natures universelles & immuables, en quoi consiste l'essence de Dieu. Mon entendement est quelque chose de réel, puisque c'est moi-même : mais ma Raison, ou la vérité de mes idées, est aussi quelque chose de réel. Hors de-là, que puis-je concevoir? Si toutes ces Natures universelles sont l'essence de Dieu, il n'y a rien qui détruise plutôt ce qu'on appelle Religion, rien qui mette plus à l'aise l'esprit de l'homme. Chaque idée a je ne sçai quoi d'absolu, de distinct, d'indépendant de mon Entendement: chacune de ces idées est l'essence même de Dieu ainsi modifiée : donc toutes les idées

idées composent toute la Divinité : donc elle est répandue partout, & subsiste dans tous les Entendemens. Quel systême!

V.

De Melissus.

Mélissus, qui avoit été aussi Disciple de Xénophane, se perfectionna ensuite sous Parménide. Il soutenoit à l'exemple de ses Maîtres l'unité, l'immobilité, l'incompréhensibilité de toutes choses. Avec cela, il ne pouvoit manquer d'être mis au nombre des Athées, de ces Libertins de systême qui réduisent l'incrédulité en art : & dans le fond il se faisoit honneur de son Athéisme, il se félicitoit de n'avoir en toute sa maniere de penser rien de commun avec les autres. O! Philosophe aveugle, comment avez-vous pû méconnoître celui qui s'est peint dans tous ses ouvrages! O Dieu, si libéral & si prodigue envers les hommes, jusques à quand les hommes refuseront-ils de vous appercevoir! Vos bienfaits ne tomberoient ils que sur des ingrats? N'opposera-t-on que des ténébres affectées à cette lumiere si pure dont vous brillez?

VI.

De Zénon d'Elée.

Un des Disciples de Mélissus alla encore plus loin que lui : c'est Zénon d'Elée, à qui l'on doit l'invention du Dialogue. Il avoit reçû de la Nature une physionomie privilégiée, & ce qui sied bien à cette physionomie, le talent de parler avec grace & à propos. Loin de s'imaginer que la Philosophie demande une conduite pleine d'âpreté & de rigueur, un air rembruni & qui gêne, il se plioit au contraire sans bassesse, il flattoit sans mensonge, il prêtoit des ornemens à la Raison si peu accoutumée à en avoir. Apulée s'est servi de l'exemple de Zénon, pour faire voir qu'à tort on lui faisoit un crime de se faufiler dans le grand monde, & de chercher à y vivre avec les honnêtes gens. *Quel crime*, s'écrioit-il, *& de quel nom le caractériser ! La seule chose que doit avoir en horreur un Philosophe, c'est le vice : & peut-on prendre pour un vice, le soin de plaire, quand ce soin n'a rien de bas ni d'outré ?* Apulée nous apprend encore qu'on lui faisoit un nouveau crime de ce qu'il avoit un miroir dans sa chambre : crime dont il n'eut pas de peine à se laver, parce qu'on se lave aisément de ce qui n'est donné

Apul. in Apol.

pour

pour tel, que par des gens outrés, bizarres & capricieux. Mais, oserai-je le dire ? nos guerriers que la Discipline militaire oblige à une conduite si exacte, si dure même, auront plus de peine à digérer le reproche qu'on faisoit au malheureux Othon. Quoi ! répétoient les bons citoyens, un Empereur Romain, un Général d'Armée s'oublie jusqu'à avoir un miroir dans sa tente ? Est-ce-là un meuble qui convienne pendant les désastres de la guerre civile ?

Juvenal Sat. 2

Malgré les talens de Zénon, ou plutôt par la trop grande confiance qu'il avoit en ses talens, il rappella tous les paradoxes de Xénophane & de Mélissus, & s'il les soutint avec plus d'art qu'eux, ce ne fut pas avec moins d'opiniâtreté. Il s'attacha surtout à prouver qu'il n'y a point de mouvement : & les subtilités dont il s'enveloppoit, en faisant je ne sçai quel mêlange de Géométrie & de Physique, embarassérent souvent ceux qui voulurent se mésurer avec lui. Enfin, comme il se voyoit pressé de toutes parts, il s'avança jusqu'à dire : Xénophane & Mélissus, ont avoué que tout n'est qu'apparences, qu'illusions dans le monde : & moi, j'avouerai sans crainte qu'il n'y a ni apparences ni illusions, puisqu'il n'y

Arist. Phys. l. 6.

a rien du tout. *Omnia negotia dejecit*, observe en raillant Séneque, *ait nihil esse.* Mais quoi! lui repliquoit-on, quand même il n'y auroit absolument rien au dehors, du moins seriez-vous quelque chose, vous qui pensez, qui soutenez de si étranges sentimens. Non, encore une fois, répondoit le Philosophe d'Elée; il n'y a rien du tout, il n'y a rien.

Epist. 88.

Quoiqu'un pareil langage dût révolter tout le monde, on se faisoit cependant un plaisir de converser avec Zénon, parce qu'il ne dévoiloit jamais ses paradoxes sans entrer dans des détails curieux, & qu'il proposoit les choses avec tant d'adresse qu'on étoit porté à l'en croire sur sa parole: ce qui prouve, dit un de nos plus naïfs Auteurs, *que l'esprit est un instrument fort dangereux pour le mettre à mal, si l'on ne le gouverne bien, tout ainsi qu'à un petit enfant une épée en sa main.*

Brantome.

Depuis Zénon, quelques autres Philosophes ont repris son anéantissement universel, mais sur un autre principe que voici: Qu'aucune chose n'existe, qu'il n'y ait une raison suffisante, 1°. pourquoi elle existe, 2°. pourquoi elle existe de cette maniere plutôt que de toute autre: ce qui revient au *sufficiens quid* de l'illustre M. Leibnitz, à son

Suffiſant ponrquoi. Or, diſoient les mêmes Philoſophes, on ne peut ſoupçonner aucune raiſon, quelle qu'elle ſoit, qui ait pû engager l'Etre infiniment parfait, l'Etre heureux par lui-même, à créer le Monde, à l'arranger comme il eſt. Donc le Monde n'exiſte point ; donc il n'y a rien. Si ce ſont-là des idées métaphyſiques, tranchons le mot, elles tombent à pure perte.

Encore, ſi les Philoſophes de la Secte Eléatique avoient dit. « On ne peut « point prouver démonſtrativement « qu'il y ait des corps, donc on ne « peut point prouver qu'il y ait du « mouvement ; » cette propoſition auroit quelque choſe d'éblouiſſant. En effet, la Raiſon ne nous fournit aucunes preuves de l'exiſtence de la Matiére, & par conſéquent de l'exiſtence des corps : ces preuves ſont d'un ordre ſupérieur, elles appartiennent à la Révélation. Je ne ſuis ſûr que du moi qui penſe, qui exiſte. Ce moi, il eſt vrai, peut-être modifié de telle & telle maniere. Mais quand rien n'exiſteroit dans la Nature, ce moi pourroit avoir les mêmes modifications, pourroit ſentir de la douleur ou de la joie : & en cela Dieu ne me feroit aucun outrage ni aucune injure, puiſqu'il ne me doit rien, & qu'au fond les perceptions que

j'ai des corps, ne sont point relatives à des Etres réels, ces perceptions pouvant très bien s'accorder avec des Etres que je croirois seulement exister, sans qu'ils existassent en effet. Je conclus de-là, que si l'on étoit disposé à souffrir un Philosophe qui soutint l'incompréhensibilité de toutes choses, ce seroit par l'impossibilité de lui prouver qu'il y a des corps, & parce que ce Philosophe n'est porté par les lumieres naturelles qu'à croire deux choses véritablement existantes; lui, qui pense, qui est modifié; & Dieu, ou l'Etre suprême.

VII.

De Leucippe.

La Secte Eléatique finit en Zénon; le plus hardi de tous les hommes à soutenir des paradoxes, &, pour le bien caractériser, à ne soutenir que des paradoxes. Ses disciples, qui ne trouverent pas le même goût dans cette suite d'opinions bizarres, qu'ils regardoient comme des débauches d'esprit, s'en écarterent entieremen. Leucippe sur-tout prit ce parti, & fut Auteur de la Philosophie corpusculaire ou méchanique: c'est-à-dire qu'il ne reconnut dans l'Univers que du Vuide, & des Atomes. Selon lui, le vuide est nécessaire pour

Diog. Laërt. in Leuc.

pour faciliter le mouvement, & pour le communiquer à toutes les parties de la Terre. Je tomberai cependant d'accord qu'avant Leucippe, quelques Philosophes avoient admis le vuide, mais seulement hors du monde : aucun n'avoit cru qu'il fût nécessaire pour les distributions de mouvement, qui se font sans cesse d'un corps à l'autre. Zénon même apportoit cette raison décisive : s'il y avoit du mouvement, il y auroit du vuide : or le vuide est impossible, & par conséquent le mouvement. L'une de ces choses, ajoutoit-il, est une dépendance de l'autre, dépendance qui se découvre au premier coup d'œil.

Plut. de plac. Philos. l. 1.

VIII.

Pour les atomes, Leucippe croyoit que leurs divers arrangemens suffisoient pour former tous les corps qui sont dans l'Univers, & l'Univers lui-même. Il n'admettoit pour tout cela que du mouvement, & des atomes de différentes figures. Ces atomes, disoit-il, en se liant ensemble, en se choquant l'un l'autre, en s'embarrassant par leur propre poids, en se prenant par de petits crochets, ont formé toute l'étendue de la Nature & les variétés innom-

Du systême des Atomes.

brables dont elle brille. On peut voir dans Diogene Laërce le reste du systême de Leucippe. Tout ce que j'y ferai remarquer, c'est qu'il a eu quelque idée de ce grand principe de Méchanique : que tous les corps qui tournent en rond, ou circulent, tâchent toujours à s'éloigner du centre & à s'échapper par la tangente. Mais je ne sçai où le pieux Evêque d'Avranches a pris que Leucippe & Démocrite ont donné à Descartes la premiere idée des Tourbillons, idée peut-être fausse & certainement telle, mais toujours très-ingénieuse. On n'en apperçoit aucun vestige ni dans Diogéne Laërce, ni dans Hésychius, qu'il cite pourtant avec beaucoup d'emphase. Mais telle est l'injustice du préjugé, qu'il cherche par toutes sortes de voies à dégrader ses contemporains : il les lit toujours avec des yeux jaloux, & quand les autres reproches lui manquent, il a recours à celui du Plagiarisme. *Naturaliter, audita visis laudamus libentius, & præsentia invidiâ, præterita veneratione prosequimur, & his nos obrui, illis instrui credimus.*

Huet in Censf. Phil. Cart.

Vell. Paterc. l. 2.

J'ai encore une autre remarque à faire touchant Leucippe. Quelques Ecrivains lui contestent l'invention du systême des atomes, & le rapportent à

Posid. apud Strab. L. 16.

un certain Moschus, ou Mochus, ou Ochus, qui vivoit long-tems avant la guerre de Troye. A parler suivant les regles de la Critique, on ignore qui est ce Moschus. Josephe, Tatien & Athénée assurent qu'il a composé l'histoire de son Pays en langue Phénicienne. Jamblique le vante comme un fertile, un grand Physicien. Les uns varient sur son nom, & les autres sur le pays où il a pris naissance. Parmi toutes ces incertitudes, je serois tenté de croire qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ait porté ce nom, & que Posidonius qui lui attribue la découverte du systême des atomes, s'égare prodigieusement.

Sext. Empir. adv. Math.

Burn. in Archæ. Philos.

Mr. Huet, qui s'est fait un mérite de demander Moïse à toute l'Antiquité, veut qu'il soit le même que Moschus ou Mochus. Il se fonde d'abord sur la ressemblance des noms, & sur le tems où ils ont vêcu tous deux. Il fait voir ensuite qu'on a souvent confondu ensemble les Phéniciens & les Hébreux, & que cette erreur peu considérable, à la prendre d'un certain biais, a pû autoriser le bruit que Moïse étoit Phénicien. Il ajoute enfin que son Histoire de la création du Monde devoit le faire regarder comme un profond Philosophe: *& c'est-là*, dit-il, *ce*

In Démonst. Évang.

qui a engagé plusieurs Auteurs peu instruits au fond, d'avancer que Moschus avoit publié un systême de Philosophie. A tout cela je n'ai qu'une seule chose à répondre. Dans quel chapitre, dans quel passage de Moïse, trouve-t on la moindre trace de la doctrine des atomes! A-t il jamais rien proposé, qui y ait rapport? D'ailleurs, qu'est-ce que le Législateur des Juifs qui raconte simplement une Histoire passée, a de commun avec un Philosophe qui se tourmente pour remonter aux premiers principes des choses? De simples convenances de noms suffisent-elles en une matiere aussi grave, aussi importante?

Culworth dans la Biblioth. choisi. t. I.

L'Auteur Anglois du systême Intellectuel de l'Univers, prétend que tous les Philosophes Grecs n'ont enseigné que la même doctrine, celle des atomes, & Pythagore avec ses nombres, & Platon avec ses idées, & Aristote avec ses formes. Mais c'est-là une supposition gratuite, & plus propre à révolter ceux qui sont versés dans la Philosophie ancienne, qu'à répandre du jour sur cette même Philosophie. Les Atomistes, comme Leucippe, Démocrite, Epicure, étoient une sorte d'Athées qui, sans avoir recours à aucune opération divine, n'admettoient que du

vuide & des corps diversement situés; qui nioient que l'étendue fût essentielle à la Matiere, & convenoient en même tems que la pensée pouvoit être un de ses attributs, & l'étoit en effet. Tout au contraire, Pythagore & Platon rapportoient à une Intelligence suprême & les nombres & les idées, qu'ils regardoient comme les modeles de tout ce qui existe. Pour Aristote, il distinguoit de la Matiere, je ne sçai quelle vertu & quelle énergie, matérielles au fond, mais non corporelles, dont il faisoit ses formes: & il ajoutoit que par leur moyen, les corps recevoient l'essence & les qualités qui leur sont propres. Qu'il y a loin de ces sentimens à ceux des Atomistes!



CHAPITRE XXIV.

I. *Abrégé de la vie de Démocrite.* II. *S'il s'aveugla de dessein prémédité.* III. *Ce qu'il ajouta au Systême de Leucippe.* IV. *Qu'il croyoit la pluralité des Mondes.* V. *De ses entretiens avec Hippocrate.* VI. *Raisons qu'on a eues de le mettre en regard avec Héraclite.* VII. *Remarques sur la vie & la doctrine d'Héraclite.*

I.

Abrégé de la Vie de Démocrite.

Lucret. l. 1.

Aul. Gell. l. 10.

L. 1. epist. 12.

LE systême qui concilie le vuide avec les atomes, ne dépérit point entre les mains de Démocrite. C'étoit un Philosophe habile & d'un génie profond, retiré en lui même, ne s'occupant que de l'étude, & joignant à cette étude un régime de vie dur & sévére. Horace l'appelloit une ame sans corps, & il auroit dû plutôt l'appeller un corps sans estomac: car il mangeoit peu, & on concevoit à peine comment il pouvoit vivre.

Le pere de Démocrite lui laissa en mourant une fortune considérable. Mais il ne se crut pas en droit, parce qu'il étoit riche, de mépriser les talens de l'esprit & de vivre dans une honorable stupidité. Tout au contraire, il fit cet honneur à l'argent, de ne l'employer qu'à acquérir de la vertu & des connoissances. Il se mit en état de satisfaire sa premiere, & je crois la seule passion qu'il ait eue pendant tout le cours de sa vie. Il alla consulter les Prêtres d'Egypte, & reçût en particulier les leçons d'Apollobech, le plus sçavant d'entre-eux: il s'instruisit dans la doctrine des Mages & des Chaldéens: il tira d'un long oubli les Ecrits de Dardanus, qui contenoient beaucoup de secrets & de mysteres magiques:

Plin. l. 30.

ques : il lia ensuite une étroite amitié avec les principaux Disciples de Pythagore, qui étoient encore tout plein de l'esprit de leur Maître ; & enfin il embrassa le systême encore naissant de Leucippe. Un esprit supérieur trouve des nouveautés dans un sujet même qui n'est plus neuf.

Résolu de fixer ses courses pénibles & laborieuses, Démocrite s'en retourna dans sa patrie. Une disgrace inespérée l'y attendoit. Ses ennemis l'accuserent d'avoir dissipé tout son patrimoine en des voyages inutiles, & entrepris par une vaine curiosité. Le Philosophe comparut devant le Sénat d'Abdére, & pour toute défense, il se contenta de lire les premieres pages d'un Traité qu'il venoit de finir. Les Juges frapperent des mains, & lui donnerent mille louanges. Si l'on garde la proportion qui se trouve entre un Sçavant & un Général d'Armée, cette action de Démocrite paroîtra assez semblable à celle de Scipion l'Africain. Accusé devant le peuple qui le suivoit à grands flots, il monta à la Tribune, & ayant mis sur sa tête la couronne destinée aux Triomphateurs : *Romains*, dit-il, *à pareil jour j'ai vaincu Carthage qui vous disputoit l'Empire du Monde. Allons en rendre graces aux Dieux immortels.*

Val. Max. l. 3.

Athen. L. 4.

De

De si heureux succès n'enflerent point Démocrite. Il s'appliqua davantage à l'étude ; & , afin de n'être point détourné par les visites importunes & les conversations de parade , si ordinaires entre les Sçavans, il rechercha la solitude & les ténebres. *Rarement* , dit Cicéron , *quittoit-il son cabinet : il vivoit parmi les hommes, comme s'il n'y avoit point d'hommes au monde.* Une nouvelle retraite l'attira encore, & il crut qu'il y seroit mieux caché. C'étoient des sépulcres sombres, & éloignés de la Ville. Là, Démocrite passoit des semaines entieres pour étudier plus tranquillement : là il ne se livroit qu'à de profondes méditations. De jeunes Libertins qui voulurent lui faire peur, s'habillerent en fantômes & vinrent danser autour de ces sépulcres, avec des cris lugubres & des torches allumées. Démocrite, sans lever seulement les yeux de dessus ses livres, leur dit dédaigneusement : Ne cesserez-vous point de faire les fous ? *Tant il étoit persuadé*, remarque Lucien, *que les morts ne sortent point de leurs tombeaux, & que les histoires qu'on rapporte du retour des Esprits & de leurs apparitions, sont toutes chimériques.*

Tuscul. l. 5.

In Philops.

III.

II.

Malgré cet amour excessif pour la solitude, j'ai de la peine à croire que Démocrite se soit lui-même condamné à perdre les yeux, en se servant pour cela d'un boucher de cuivre exposé aux rayons d'un soleil ardent. Et après tout, quel auroit été son dessein? de ne point voir l'insolente prospérité des hommes pervers & corrompus? il s'imposoit une peine qu'il ne méritoit pas: de se recueillir plus fortement en lui-même? il faut bien se quitter quelquefois & chercher une compagnie étrangere: de redoubler les forces de son esprit, en s'interdisant toute distraction même involontaire? il se privoit du plus doux plaisir des Philosophes, qui ne peuvent se rassasier de ce spectacle si enchanteur que fournit l'Univers. En effet, ils sont les seuls, comme l'avoue Pythagore, qui sçachent admirer, & dont l'admiration ne tarissant jamais, est également noble & fructueuse. Tout les attire, & les campagnes riches d'une infinité de plantes, & les mers orageuses, & les mines où l'on va, pour ainsi dire, prendre la Nature sur le fait & observer ses ouvrages à demi éclos.

S'il s'aveugla de dessein prémédité. Aul. Gell. ubi supra. Dec. Laber. in Fragm.

Apud Voss. de Phil. c. 7.

III.

III.

Ce qu'il ajouta au systême de Leucippe.

Quoiqu'il en soit: Démocrite mettoit le souverain bien dans la tranquillité de l'esprit, jointe à l'amour de l'étude. Plein de cette idée, avare du tems qui s'échappe avec une vitesse infinie, & d'autant plus heureux qu'il avoit tout le loisir de penser, il songea à rectifier le systême de Leucippe. Et voici les changemens qu'il y fit, changemens adoptés dans la suite par la Secte Epicurienne. Il assura 1°. que le mouvement des atomes est éternel & nécessaire : 2°. que chaque atome est doué de quelque chose de spirituel & de divin : 3°. que toute la Nature participe à cette divinité, parce que toute la Nature n'est qu'un assemblage d'atomes étroitement unis l'un à l'autre : 4°. que cet assemblage merveilleux, quoique fait au hazard, forme ce qu'on appelle la Providence, la Sagesse & les Décrets des Dieux. Apparemment que Démocrite se flâtoit par-là d'échaper à l'accusation d'Athéïsme. Mais, remarque Cicéron, il mérite cette flétrissure plus qu'aucun autre: il a joué sur le mot, & n'a point réellement admis de Dieu. Qu'est-ce en effet que cette Divinité répandue par-tout, & qui émane sans cesse des moindres

Arist. de gener. & corrupt. l. 1.
Aug. epist. 56.
Plut. de plac. Phil. l. 4.

L. 1. & 2. de Nat. Deor.

moindres objets ? Quel homme est assez extravagant pour s'imaginer & que chaque atome est un Dieu, & qu'où il y a plus d'atomes, là reside plus éminemment la Divinité ? Que de conséquences absurdes découlent de ce principe, qui même n'en est point un !

IV.

Qu'il croyoit la pluralité des Mondes.

Je poursuis. Démocrite croyant que les atomes se mouvoient sans relâche & dans un vuide infini, ne pouvoit manquer de croire qu'en se mêlant, s'entrelassant les uns avec les autres, ils avoient formé plusieurs Mondes, qui naissoient & périssoient tour à tour. « Il seroit, disoit-il, aussi ridicule de « penser qu'il n'y a qu'un seul épi de « blé dans tout un champ qui en pa« roit couvert, que de penser qu'il n'y « qu'un seul Monde dans l'infini.

La Nature, ajoutoit Epicure, n'a rien produit qui fût unique en son espece. Elle aime à se copier dans ses ouvrages, & en multipliant extrêmement les copies qu'elle en a fait, à les varier d'une infuité de façons, de maniere que ces ouvrages se ressemblent en gros & ne se ressemblent point dans le détail. Pourquoi la Nature se seroit-elle démentie, en ne produisant qu'un seul

Monde

Monde? ſans doute qu'il y en a pluſieurs, tout différens les uns des autres, & dont les habitans n'ont entre-eux aucune reſſemblance.

Mais la difficulté étoit de ſçavoir combien on devoit compter de ces Mondes. Démocrite & Epicure en admettoient une infinité : ce qui donna lieu à la plaiſanterie ſuivante, que leur fit un Auteur ingénieux. *J'avois réſolu*, dit-il *de parcourir tous vos Mondes : j'en avois même déja parcouru plus de mille. Mais en vérité vous les aviez tant multipliés, que faute d'argent, & par laſſitude, je fus obligé de rompre mon voyage.* Plutarque parle d'un certain Pétron de Sicile, Philoſophe d'ailleurs inconnu, qui avançoit qu'il y a juſte 183 Mondes, rangés en forme triangulaire. *Chaque côté de ce triangle*, ajoutoit-il, *contient 60 Mondes ; & les trois ſurnuméraires ſont placés aux trois angles.* Plutarque, qui ſe moque avec raiſon de ce ſyſtême bizarre, tombe dans une autre abſurdité. Il ſemble croire qu'il y a cinq Mondes : & ſa principale raiſon, c'eſt que Platon a admis cinq corps réguliers dans la formation de l'Univers, le Cube, la Pyramide, l'Octaëdre, le Dodécaëdre & l'Icoſaëdre. *Ces cinq corps*, dit-il, *ſont les élémens de toutes choſes : & chaque élémens doit dominer dans un des*

Herm. ad calc. Oper. Sei. Juſt.

De Ceſſat. Oracul.

Mondes,

Mondes, il y doit tenir la premiere Place. D'ailleurs, le mot Grec Pan *qui signifie Tout, a été du mot* Penté *qui signifie cinq. N'est-ce pas une marque certaine,* continue Plutarque, *que toute la Nature renferme cinq Mondes, & qu'il n'y a rien au-delà.*

Je ne releverai point ici la folle imagination de quelques Hérétiques, qui parurent dans les premiers siécles de l'Eglise, & qui soutinrent hautement deux choses; l'une, qu'il y a autant de Mondes que de jours dans l'année; & l'autre, que Dieu avoit été une année entiere à achever tous ces Mondes, n'ayant daigné en faire qu'un par jour. Sur cela, ils donnerent le titre d'*Abraxas* au principal de ces Mondes, titre mystérieux, & qui suivant la supputation des lettres Grecques, indique le nombre des jours de l'année, ou trois cens soixante & cinq.

V.

Comme Démocrite voyageoit utilement & dans la vûe de s'instruire, il acquit beaucoup de connoissances particulieres, & beaucoup de ces secrets qu'on se réserve pour soi-même, ou pour un certain nombre d'amis fideles. En Egypte, il avoit soigneusement recueilli tou-

De ses entretiens avec Hipocrate.

tes

Diod. Sic. l. 2.

tes les observations Astronomiques, qui s'étoient faites jusqu'à son tems : & lui-même, quoique privé du secours avantageux des Télescopes, il y découvrit le premier que la Voie de lait ou la Galaxie est une fourmilliere, un monde d'étoiles. On ajoute que les Prêtres de Memphis lui apprirent différentes opérations de Chymie, qui devoient être alors très-difficiles; par exemple, d'amollir l'yvoire, de fondre les plus durs cailloux, de composer des pierres colorées, presque aussi brillantes que les pierres précieuses. Je ne sai si l'on doit croire qu'il eût encore le secret de l'émail, qui consiste à préparer les métaux d'une certaine maniere, & à les vitrifier. En tout cas, si ce secret a été connu de Démocrite, je m'imagine qu'il s'est égaré après sa mort, comme quelques autres que possédoient les Anciens. Car il est indubitable que les Modernes l'ont inventé de nouveau : & le Pere Kircker, sçavant Jésuite, en a le premier fait mention dans l'Ouvrage curieux, mais trop mêlé de vrai & de faux, qu'il a produit sous le titre de *Monde souterrain*.

Olaüs Borrich. de ort. & progr. Chimiæ. Sen. epist. 30.

Du reste, quoique Démocrite eût embrassé le sentiment de Leucippe sur le vuide & les atomes, il étoit au fond du nombre de ces Philosophes qui, loin de se hâter de finir des systêmes, déses-

pérent

pérent d'en pouvoir ébaucher aucun, détournés qu'ils sont par cette multitude de faits nouveaux que la Nature leur présente chaque jour, & qui paroissent se combattrre les uns les autres, ou du moins ne pouvoir se subordonner les uns aux autres.

VI.

De si beaux talens, dont le Public encore recevoit le principal fruit, étoient bien capables de faire une réputation. Mais Démocrite ne pût jamais obtenir dans sa patrie, celle qu'il méritoit: tant on est disposé, remarque Pline, à ne point rendre justice aux vertus domestiques & qu'on a, pour ainsi dire, sous ses yeux; pendant qu'on exalte ce qui est étranger, ce qui vient de loin.

Raisons qu'on a eues de le mettre en regard avec Héraclite. L. 35.

On a déja vû, comme le Philosophe d'Abdere fut accusé au retour de ses voyages, d'avoir consumé son patrimoine en dépenses inutiles. Dans la suite, on le soupçonna de folie, à cause de la retraite austére où il vivoit, sans presque se communiquer à personne. *Hippocrate même fut appellé pour le guérir. Mais combien fut grande sa surprise! Au lieu d'un malade qui avoit besoin de secours prévenans, il trouva un Philosophe judicieux & appliqué, assis tranquillement

à l'ombre ſur un vert gazou. Le Philoſophe avoit un livre ſur ſes genoux : pluſieurs autres étoient répandus à ſa droite & à ſa gauche. Il venoit de diſſéquer divers animaux, & leurs entrailes encore fumantes marquoient l'adreſſe de l'Anatomiſte. La converſation fut bien-tôt liée entre deux hommes devenus & plus forts à proportion l'un de l'autre, & plus ménagers du tems. Ils ne ſe firent point de complimens inutiles : les ſages ne diſent que ce qu'ils penſent, & le diſent encore très-briévement. Une ſeule choſe parut choquer Hipocrate : c'étoit l'air railleur de Démocrite, & les ris auſquels il s'abandonnoit dans une converſation ſérieuſe. *Quelle eſt la cauſe de cette joye qui m'offenſe*, lui dit le Médecin ? *Mes diſcours ont-ils quelque choſe qui vous choque ?*

Hippocr. Damag. ad calc. operum Hippocr.

Après quelques momens de ſilence, le Philoſophe commença un diſcours merveilleux ſur les bizarreries & les diſparates du genre-humain. Il fit voir que rien n'eſt plus comique ni plus riſible que toute la vie ; qu'elle s'employe à chercher des biens imaginaires, & à former des projets qui demanderoient pluſieurs vies ajoutées l'une à l'autre ; qu'elle échape au moment même où l'on oſe le plus compter ſur ſes forces, où l'on s'appuie davantage ſur la durée ; qu'elle n'eſt en-

fin

fin qu'une illusion perpétuelle, qui séduit d'autant plus vite, qui séduit d'autant plus aisément, qu'on porte avec soi-même le principe de la séduction. « Je voudrois, continua Démocrite, « que l'Univers entier, se dévoilât « tout d'un coup à nos yeux. Qu'y ver-« rions-nous, que des hommes foi-« bles, legers, inquiets, passionnés pour « des bagatelles, pour des grains de « sable ; que des inclinations basses & « ridicules, qu'on masque du nom de « vertu ; que de petits intérêts, des « démêlés de famille, des négociations « pleines de tromperie, dont on se fé-« licite en secret & qu'on n'oseroit pro-« duire au grand jour ; que des liaisons « formées par hazard, des ressemblan-« ces de goût qui passent pour une sui-« te de réfléxions ; que des choses que « notre foiblesse, notre extrême igno-« rance nous portent à regarder comme « belles, héroïques, éclatantes, quoi-« qu'au fond elle ne soient dignes que « de mépris ! Et après cela, nous ces-« serions de rire des hommes, de nous « moquer de leur prétendue sagesse, « de tout ce qu'ils vantent & surfont si « fort. Ce discours que j'ai abrégé exprès, remplit Hippocrate de surprise & d'admiration. Il s'apperçût que, pour être véritablement Philosophe, il falloit

se

se convaincre en détail qu'il n'y a presque dans le monde que des fous & des enfans : des fous plus dignes de pitié que de colere : des enfans qu'on doit plaindre, & contre lesquels il n'est jamais permis de s'aigrir, ni de se fâcher.

VII.

Remarques sur la vie & la doctrine d'Héraclite.

Juv. Sat. 10.

Sid. Apollin. epist. l. 2.

Ce fut sans doute par le penchant qu'avoit Démocrite à tourner tout en ridicule, qu'il mérite d'être mis en parallele avec Héraclite, qui de son côté se lamentoit & pleuroit de tout. Aussi, dans les anciennes peintures dont on embellissoit les Ecoles de Philosophie, le premier étoit-il représenté *risu labris apertis*, & le second *fletu oculis clausis*. Effectivement, Héraclite prenoit si fort à cœur les amertumes & les traverses de cette vie, il s'attendrissoit si fort sur les maux dont elle est assaisonnée, qu'il répandoit sans cesse des pleurs. « Qu'est-« ce que l'homme, disoit-il, qu'est-ce « que tout l'homme ? Son sçavoir n'est « qu'ignorance ; sa grandeur que basses-« se ; sa force qu'infirmité ; ce qu'il ap-« pelle plaisir que douleur. Sur cela, les larmes lui couloient abondamment des yeux.

Cic. Tuscul. l. 5.

Il y a apparence que les procédés violens & injustes qu'on tint avec Héraclite dans

dans sa patrie, le piquerent jusqu'au vif, & qu'ils aigrirent son humeur naturellement tournée à la mélancolie. Cette humeur gagnant enfin le dessus, il se retira à la campagne pour éviter tout commerce avec les hommes; & là, se livrant de plus en plus à ses noirs chagrins, n'ayant aucun soin de sa santé, il mourut d'une hydropisie causée par les mauvaises nourritures qu'il prenoit indifféremment. En quoi certes je le trouve d'autant plus inexcusable, que lui-même répétoit souvent, que la vie est un présent d'en-haut qu'on doit conserver avec soin, & dont on n'a point la liberté de disposer suivant son caprice. Il faut attendre que les Dieux nous redemandent ce qu'ils ont bien voulu nous accorder.

A l'égard des sentimens d'Héraclite, il soutenoit que le feu est le principe de toutes choses: ce qui s'accordoit en partie avec la doctrine de Philolaüs & d'Hipparque. Il avouoit encore que le Monde est fini, & que le même feu qui lui a donné l'origine, le détruira insensiblement. *Quel systême!* s'écrie Lucréce, *& comment ose-t-on l'embrasser? Quoi! tous les Etres dont l'Univers est composé, tirent leur essence du feu? Comment a-t-il pu prendre tant de formes différentes, tant de figures contraires l'u-*

Suidas in Heracl.

ne à l'autre? Comment est-il devenu air, eau, neige, glace, or, argent? Héraclite est donc le plus visionnaire de tous les Philosophes, lui, qui soutient une chose si opposée au témoignage des sens. L'Orateur Romain en parle avec plus de modération. *Vos Stoïciens*, dit-il à Balbus, *qui rapportent tout à un Esprit ignée, suivent l'opinion d'Héraclite. Je doute cependant qu'on comprenne bien ce qu'il veut établir; car quoiqu'il ait beaucoup écrit & d'un style très-sublime, il semble que son but ait été qu'on ne l'entendit point.* La définition qu'il donnoit de Dieu, est un monument de cette obscurité. Je la rapporte d'après Clément Alexandrin. Dieu, disoit Héraclite, renferme toutes choses. Il est incréé, car qui auroit pû lui donner naissance? Je le compare justement à un feu clair & actif, allumé par l'infini.

Cic. de Finib. bon. & mal. l. 2.

Strom. l. 5.

De cette définition en découloit une autre non moins obscure, celle de l'ame, qu'Héraclite regardoit aussi comme un feu ardent, & qui, selon le degré de chaleur qui lui est propre, rend les hommes plus ou moins ingénieux, plus ou moins éclairés. La nature de l'ame ainsi établie, il assuroit qu'il n'y a point de sort plus triste ni plus déprorable que de se noyer, parce qu'on est anéanti après le trépas & que l'ame s'éteint dans l'eau. Cette

erreur

erreur bizarre a duré très-long-tems, & même elle a eu quelque cours dans le Christianisme. Synésius, qu'on vit Evêque de Ptolémaïde dans le quatriéme siécle, raconte naïvement la frayeur dont il fut pénétré, en faisant naufrage sur les côtes de Libye. Cette frayeur, disoit-il, étoit sur-tout causée par les vives impressions que j'avois reçues dans ma jeunesse, que ceux qui se noyent meurent tout entiers; & que quand on est enseveli sous les eaux, l'ame périt aussi-bien que le corps, qu'il n'y a aucune distinction. Ainsi l'ame d'Ajax, continue Synésius, ne se trouve point dans les Enfers, parce qu'il s'étoit noyé. Ainsi le Héros d'Homere, le vaillant Achille, ne craignoit point la mort en combattant sur terre, mais il la craignoit jusqu'à trembler en combattant sur l'eau. Et quelle pouvoit être la cause de ce manque de courage, sinon qu'il redoutoit un anéantissement subit & général, anéantissement qui lui paroissoit sans retour?

Synes. epist. 4.

Il s'offre encore une remarque à faire touchant Héraclite: c'est qu'on soupçonne que Platon a emprunté de lui le dogme de l'ancienneté & de la préexistence du Verbe. En effet, Amélius Gentilianus parlant du premier chapitre de Saint Jean, qu'il commente à la maniere

Apud Euseb. Præp. Evang. l. 11

niere des Platoniciens, se récrie ainsi ; *Par Jupiter ! ce Barbare s'explique avec tant d'élévation & de sublimité, qu'on croiroit entendre parler Héraclite.* Cet endroit d'Amélius nous apprend que le Verbe est avant tout, & le premier dans Dieu en ordre d'origine. Il ne fait rien que par son Verbe ; c'est l'ame de ses conseils, le sujet de ses réflexions, le guide de ses volontés. Le Verbe, pour ainsi dire, devient le motif qui détermine Dieu, est son intelligence distincte de lui idéalement, & au surplus lui-même. Un tel langage caractérise les Platoniciens, à ne pouvoir s'y méprendre ; & différe baucoup, tant de celui d'Arius, que de celui que tiennent les Chrétiens & qu'ils ont toujours tenu également.

V. le Plan Théol. du Pythag. l. 5.

CHAPITRE XXV.

I. *Abrégé de la Vie d'Epicure.* II. *Du Jardin où il se renfermoit avec ses Disciples.* III. *Ce qu'il pensoit des Dieux.* IV. *De sa Religion particuliere.* V. *Détail de son Systême sur les Atomes.* VI. *Du* Clinamen, *ou mouvement de déclinaison.* VII. *Des Images qui sortent continuellement des corps.*

I.

ON assure qu'Héraclite ne laissa point de Disciples ni à Ephèse, ni à Athènes. Son nom même fut bientôt oublié; & ses compatriotes, piqués du mépris qu'il leur avoit marqué pendant toute sa vie, troublerent inhumainement jusqu'à ses cendres. Pour Démocrite, il fut & plus heureux, & plus digne de l'être. Il trouva de zèlés défenseurs de sa doctrine, parmi lesquels Epicure mérite la premiere place. Jamais réputation n'a plus varié que celle de ce Philosophe. Ses ennemis le décrioient comme un voluptueux, que l'apparence seule du plaisir entrainoit sans cesse hors de lui-même, & qui ne sortoit de son oisiveté que pour se livrer à la débauche. Ses amis au contraire le dépeignoient comme un Sage, qui fuyoit par goût & par raison le tumulte des affaires, qui préféroit une heure de vie bien ménagée aux flateuses chimeres dont l'ambition repait les autres hommes, & qui par une judicieuse œconomie mêloit les plaisirs à l'étude, & une conversation agréable au sérieux de la méditation. C'est-là certainement le portrait d'un honnête-homme; & l'illustre Gassendi a montré par des preuves choisies, que tous

Abrégé de la Vie d'Epicure.

De vitâ & mor. Epic. l. 4. & 7.

tous ceux qui se connoissent en vertus, ont regardé Epicure sur le même pied. Quelques contradicteurs, ou passionnés, ou ignorans, ne méritent pas d'être cités.

L'Abbé de St. Réal.

Un Auteur moderne, qui a donné des Ouvrages d'un goût très-fin, avoit promis un Commentaire sur les réputations anciennes. Il devoit faire voir qu'à les examiner de près, elles sont pour la plupart fausses & injustes, dues à la prévention ou à la flaterie des Historiens, & presque toujours fondées sur des bruits populaires. Il auroit dégradé de noblesse une grande partie de ce qu'on loue & de ce qu'on admire aujourd'hui, il auroit donné le véritable prix aux choses, sans complaisance, & sans intérêt. Car il ne demandoit point d'éloges ni d'admiration pour lui-même. Je sai qu'Epicure ne devoit point être mêlé dans cette critique : tout au contraire, le dessein étoit formé de travailler de plus en plus à établir sa réputation.

Ce Philosophe nâquit à Gargétium, petite ville de l'Attique. Sa famille, dont la fortune étoit fort étroite, ayant eu ordre de passer avec plusieurs autres dans l'Isle de Samos, il y fut élevé d'une maniere fort basse & fort commune : personne ne veilloit à sa conduite. Heureusement que la Nature voulut bien réparer les défauts d'une éducation si

désavantageuse

désavantageuse. A l'âge de dix-huit ans, Epicure se mit à voyager, sans presque avoir prévu à ses besoins, & n'étant soutenu que de son seul courage. Mais une vive curiosité, des yeux attentifs, & ce génie d'observation qui annonce les Philosophes, furent ses premiers Maîtres. Rien n'échappoit à ses regards; tout ce qu'il voyoit, tout ce qu'il entendoit, ce que mille autres n'auroient point remarqué, devenoit pour lui un sujet de réflexion. Il pensoit en marchant, en conversant avec les hommes de toute profession, en s'ennuyant même; & il pensoit beaucoup plus que ceux qui ne font que lire.

II.

Du Jardin où il se renfermoit avec ses Disciples. Cic. l. 1. de Nat. Deor.

A cette étude, d'autant plus instructive qu'elle fait faire à l'esprit tout l'effort dont il est capable, succéda l'amour du repos. Epicure revint à Athènes, & il acheta un beau, un spatieux jardin aux portes de cette ville. Sans doute que durant le cours de ses voyages, il lui échut quelque riche succession : car il n'y a point d'apparence qu'un homme tel que lui, ait voulu exercer aucune profession lucrative. Ce jardin d'Epicure étoit une Ecole de Philosophie, mais qui n'en avoit ni le désagrément, ni l'air

formidable. On y instruisoit par des conversations simples, & où le plus savant ne cherchoit point à dominer. Les Maîtres & les Disciples étoient, pour ainsi dire, de plein-pied les uns avec les autres. Ils se communiquoient mutuellement leurs pensées; car il n'y a gueres d'ignorant qui ne puisse à son tour apprendre quelque chose au plus habile homme du monde. Ceux qui entroient dans ce jardin, pour peu qu'ils eussent des mœurs, s'accommodoient facilement à la maniere dont on y vivoit, aussi éloignée du faste que de la bassesse. Ici,
Sen. Epist. 21. leur disoit-on, tous les étrangers sont bien reçus : ici, la volupté est regardée comme le souverain bien. Le maître de ce lieu n'a rien de sombre dans l'humeur, ni de bizarre dans les manieres. Il est poli, mais simple : il enseigne à éviter tous les excès qui peuvent déranger la santé; à se soustraire aux impressions douloureuses; à ne désirer que ce qu'on peut obtenir; à se conserver enfin dans une assiette d'esprit tranquille.

Satisfait de la retraite qu'il avoit choisie par goût, Epicure y coula doucement ses jours, & composa un grand nombre d'Ouvrages. Mais ce qui convenoit parfaitement à son caractere, il ne s'enrichissoit point des dépouilles d'autrui. Les gens voluptueux préferent l'expression

l'expreſſion de ce qu'ils imaginent, à ce qu'ils ont vu, ou appris dans leurs lectures. Ils aiment à dire, ce qui leur plaît à penſer : tous leurs ſentimens leur appartiennent. *Laborioſos ſe eſſe negant, ut valere ingenio videantur.*

III.

Les Diſciples d'Epicure s'attacherent tous extrêmement à lui, & en s'y attachant, ils s'unirent davantage les uns avec les autres. En général, ils penſoient qu'en matiere d'opinions, il faloit toujours ſuivre les plus douces & les plus modérées, celles qui tendent à concilier les eſprits & à entretenir le repos de la Société. Une partie de la Morale de leur Maître rouloit même là-deſſus : & rien ſans doute n'eſt plus noble ni plus utile, que de pareilles diſpoſitions de cœur. Mais, autant qu'Epicure s'intéreſſoit à la félicité des hommes, autant dégradoit-il les Dieux, en les ſuppoſant plongés dans le repos & l'inaction ; en leur raviſſant ce qui fait leur caractere eſſentiel, la providence. Quoi, diſoit-il, de plus abſurde que d'aſſujettir des Etres qui, s'ils exiſtent ſont néceſſairement heureux, que de les aſſujettir à régler les Spheres céleſtes, & à combiner tous les évenemens qui

Ce qu'il penſoit des Dieu.

Cic. ubi ſuprà.

Lucret. l. 2

arrivent ſur la Terre! Des Dieux ſuſceptibles de haine & de vengeance, qui ſe laiſſent fléchir par des larmes & des priéres, qui peuvent s'offenſer de nos déſordres, ſont-ce de véritables Dieux? D'ailleurs, ſi le Monde étoit ſoumis à leur puiſſance, le Monde feroit admirablement bien conduit, & tout s'y paſſeroit d'une maniere digne de ces Dieux ſages & éclairés qui le gouverneroient: cependant on voit le contraire. N'eſt-ce point une preuve manifeſte, un témoignage évident, que le hazard préſide à tout, & que le doigt de Dieu n'y a point de part?

IV.

De ſa Religion particuliere.

Malgré des ſentimens ſi contraires à la Religion, on voyoit réguliérement Epicure dans les Temples, & il n'y paroiſſoit jamais qu'en poſture de ſuppliant. Un jour Dioclès l'apperçut, & s'écria à haute voix: *Quel ſpectacle, ô Jupiter, quelle fête pour moi! Je ne connus jamais mieux ta grandeur, que depuis que je vois Epicure dans ton Temple, & à tes genoux.* Comme ce Philoſophe rapportoit tout à l'union, à la correſpondance mutuelle qui doit régner entre les hommes, il recommandoit ſans ceſſe de ſe prêter aux cérémonies publiques & aux

Du Rondel Vie d'Epicure.

aux actes imposans de la Religion, quand même on n'en seroit pas pénétré au fond du cœur, ainsi que les Payens, gens d'esprit, ne pouvoient gueres être convaincus de toutes les Traditions fabuleuses qu'on leur présentoit. Ces cérémonies, continuoit Epicure, servent principalement à entretenir la paix & la douceur parmi ceux d'un même pays; elles les engagent à se tolérer mutuellement, & à pardonner l'intérieur qu'on cache, en faveur de l'extérieur qu'on met à l'unisson de celui de ses compatriotes.

Que je regrette les premiers & les plus beaux jours du Christianisme, où les Orthodoxes indulgens à ceux qui avoient des doutes & des difficultés, les traitoient humainement, & les recevoient dans leurs maisons & à leur table! On plaignoit les égaremens, & on supportoit avec patience ceux qui s'étoient égarés. Les larmes & les priéres, une douceur bienfaisante & qui engageoit plus qu'elle ne commandoit, étoient les seules armes dont on se servoit contre ses adversaires. Personne ne croyoit avoir droit de se scandaliser, personne ne s'attribuoit le funeste mérite de nuire aux autres. Jours heureux, ne reviendrez-vous point parmi les Chrétiens!

V.

Détail de son système sur les Atomes. V. Diog. Laërt. l. ultimo. V. etiam Gassend. de Epic. mor. Phil.

Avant que d'expliquer à ses Disciples le fond de son système sur les atomes, Epicure les faisoit passer par beaucoup de connoissances préliminaires, tirées de la Logique, de la Morale & de la Métaphysique. Les unes servoient à régler, à étendre leur esprit, à les conduire dans la recherche du vrai, à les ramener sans cesse aux idées anticipées : c'est ainsi qu'Epicure nommoit ces idées constantes & primitives, nées avec tous les hommes & soutenues d'une approbation générale, ausquelles l'esprit ne peut refuser son consentement. Les autres servoient à leur faire démêler avec goût ce qui regarde les intérêts du corps & de l'ame, de ce composé merveilleux, & plus bizarre encore. *Le bien & le mal*, ajoutoit Epicure, *ne sont point des choses vaines & chimériques, que l'opinion a introduites.* Le bien est ce qui augmente réellement le pouvoir qu'on a d'agir, ce qui fait passer à une plus grande perfection : le mal au contraire est ce qui diminue, ce qui affoiblit le même pouvoir, ce qui fait sentir quelque altération dans son être. Or que pouvoit offrir la Nature de plus convenable à ces différentes vues, qu'y pouvoit-elle attacher de plus propre, que le plaisir ? N'est-ce pas

pas lui qui incline l'ame vers le bien, & qui l'incline avec d'autant plus de force, que ce bien est plus souhaitable? Que les hommes abusent du plaisir, qu'ils y courent en aveugles & sans aucun ménagement: c'est-là leur crime. Mais la Nature n'est-elle pas assez vengée de cet abus, par les peines cuisantes qui en naissent, & par les remords encore plus cuisans que les peines?

En général, une des plus grandes obligations de l'homme est de veiller à la sureté, à la conservation de son être. Mais comme ses facultés sont très-bornées, & que sa force est moindre que celle des différens objets qui l'environnent, il ne peut certainement, ni s'approprier tout ce qu'il regarde comme un bien, ni fuir tout ce qu'il regarde comme un mal. Dans cet embarras, la raison l'oblige de souffrir avec fermeté ce qui lui est indispensablement nuisible & contraire, sur-tout s'il reconnoît que ces désavantages viennent plutôt du défaut de sa nature & de la foiblesse de ses organes, que des précautions, des mesures qu'il a sçu prendre. Car enfin, puisque nous ne faisons chacun qu'une très-petite partie de l'Univers, la beauté, l'arrangement de ce même Univers demandent que nous sacrifiions quelques-unes de nos commodités à l'Ordre général. Cela bien conçu

conçu & bien pesé doit nous procurer un plein repos : & quoique notre ame desire toujours d'atteindre à une plus grande perfection, d'arriver à une plus grande puissance d'agir, ce ne peut être que dépendamment de ses facultés naturelles. Et combien n'y est-elle point assujettie ? Combien son esclavage, si dur par lui-même, n'augmente-t-il point chaque jour ?

Le but de toutes ces connoissances étoit la Physique, qu'Epicure regardoit moins du côté de la curiosité, (car ce seroit au fond une vaine & puérile occupation) que du côté de la tranquillité & de l'agrément de la vie, pour se dégager de la frayeur qu'inspirent certains météores, & pour éviter cette admiration stupide, qui nait de l'ignorance des effets de la Nature. Cela étant, aucun systême ne devoit toucher si vivement Epicure que le systême des atomes, puisqu'il expliquoit par son moyen, c'est à-dire, par des masses, figures & mouvemens, tout ce qui se peut expliquer dans la Nature, sans avoir besoin de recourir à des vertus secrettes, ni de supposer à la Matiere je ne sçai quelle puissance de créer des formes. Effectivement, disoit-il, qu'on admette un vuide immense, & des atomes de toutes les figures possibles, répandus & agités dans ce vuide

de, on n'aura point de peine à concevoir que venant à se heurter, à se lier les uns avec les autres, ces atomes pourront former des corps de différente nature, de différentes qualités ; & le monde n'étant qu'un assemblage de ces mêmes corps, qu'ils pourront par conséquent former des Mondes qui n'auront entre eux aucune ressemblance. Tel est celui que nous habitons, & qui est le produit d'une de ces combinaisons infiniment variées des atomes, le résultat d'une de ces rencontres fortuites où ils peuvent se trouver les uns à l'égard des autres. Il suit de-là, qu'autant que notre Monde différe de ceux qui l'ont précédé, autant différera-t-il de ceux qui lui succéderont à l'avenir. Nul rapport, nulle proportion entre leurs parties.

Il suit encore de-là, que pris séparément, les atomes n'ont rien d'essentiel que la gravité ou la pesanteur ; qu'ils ne sont ni colorés, ni sonores, ni agréables au goût : mais que réunis ensemble, accrochés d'un certain biais les uns aux autres, ils forment des couleurs, des sons, des odeurs, des saveurs. » C'est ainsi, » remarque Lucrece, que les lettres » ne signifient rien, quand elles se trou» vent isolées : mais quand on les mêle » avec art, & qu'on en forme des mots, » destinés eux-mêmes à former des dis-

cours

» cours ſuivis, elles ſervent à exprimer
» le fonds inépuiſable de nos penſées.

L'Empereur Marc-Antonin avoit dit qu'il y a deux grands myſtéres dans le Monde, la vie & la mort. Epicure dénouoit ces myſtéres ſans peine, en avouant que la vie conſiſte dans l'union d'un certain nombre d'atomes, & la mort dans leur déſunion : que par conſéquent le Monde ne préſente, ſoit aux yeux, ſoit à l'eſprit, que des arrangemens & des dérangemens ; que rien ne s'y produit de nouveau, rien ne s'y anéantit. A cela ſeulement Epicure joignoit une reſtriction: c'eſt que malgré le bouillonnement continuel où ſont les atomes, le compoſé cependant de ces mêmes atomes jouit d'une ſorte de repos, ou du moins paroit en jouir. Ainſi, quand une Armée marche en ordre de bataille, & que la terre tremble ſous les pieds des hommes, des chars, des chevaux; ſi l'on conſidere cette Armée de quelque hauteur un peu éloignée, elle offrira l'image d'un parfait repos. Ainſi, une maſſe de fer rouge vue à quelque diſtance, paroitra tranquille, quoique toutes ſes parties ſoient dans la plus violente agitation.

VI.

VI.

Je viens de dire qu'Epicure ne croyoit aucune qualité essentiellement attachée aux atomes, que la gravité ou la pesanteur, qualité qui se trouve telle que rien ne peut s'y opposer au milieu du vuide infini où ils nagent, & où tout conspire à les faire mouvoir, sans qu'ils puissent jamais s'arrêter : ainsi qu'il arrive dans toutes les Machines possibles où il a un point de repos inévitable. J'ajouterai ici, que cette pesanteur auroit dû ne faire décrire aux atomes que des lignes droites : mais Epicure leur attribuoit encore un mouvement d'inflexion appellé *clinamen*, qui leur faisoit décrire de petites lignes courbes, des angles mixtilignes, & les obligeoit ensuite à reprendre le train accoutumé. Ces écarts revenoient souvent, mais ne duroient point.

Du *Clinamen*, ou mouvement de déclinaison.

Qu'un Philosophe ait recours à des hypothèses, quelles qu'elles soient, pour éclaircir ce qu'il trouve d'obscur dans le méchanisme de l'Univers, permis à lui certainement : quoiqu'au fond rien ne doive paroitre plus vain ni plus frivole que de raisonner sur des hypothèses ; quoique rien ne s'oppose davantage au vrai caractere de la Nature, qu'on

ne

ne peut bien ſaiſir qu'en raiſonnant ſur des inductions générales, tirées ou des principes évidens qu'offrent les Méchaniques, ou d'un grand nombre d'expériences ajoutées les unes aux autres. Mais que ce même Philoſophe ſe flate de ramener à des ſuppoſitions arbitraires le moral & le phyſique, qu'il ſe faſſe honneur de les apprécier, de les ajuſter enſemble & de ſauver l'un aux dépens de l'autre; cela me paroît d'un ridicule achevé, & impardonnable. Telle a été cependant la conduite d'Epicure, qui avec ſon *clinamen*, ou ſon mouvement d'inflexion, ſe vantoit d'expliquer tout ce qui regarde la nature des agens libres, & le détail des cauſes ou motifs par leſquels ils ſe déterminent. » J'avoue, dit Cicéron, que c'eſt » là une des plus grandes difficultés de » toute la Philoſophie : mais il vaut » encore mieux convenir naïvement » qu'on ne peut la réſoudre, que de ſe » jetter dans une hypothéſe auſſi folle » que le *clinamen*. En effet, à qui perſuadera-t-on que la liberté de l'homme ne conſiſte que dans la facilité qu'ont les atomes de s'écarter de la ligne droite? Cette facilité répugne déja aux loix du mouvement. N'eſt-elle pas encore une eſpece de fiction, plus abſurde que toutes celles des Poëtes?

L. 1. de Nat. Deor.

Cic. de Faco.

VII.

VII.

Il ne me reste plus qu'à parler de ces images, qui, selon Epicure, s'échappent continuellement de tous les corps. Elles en sont, pour ainsi dire, l'écorce ou la premiere superficie : elles se détachent sans effort, obéissent aux différentes impulsions de l'air, & viennent fraper nos sens. Chaque corps fournit une infinité de ces images, qui en conservent toute l'empreinte & jusqu'aux moindres traits, jusqu'aux plus petites parties. Lucréce les compare à la fumée que jette le bois brûlé, ou à la vapeur qui s'exhale de l'eau chaude. Et comme on pourroit craindre que les corps ne souffrissent de cette diminution successive, Epicure observe qu'ils regagnent bien-tôt ce qu'ils ont perdu par ces écoulemens. Une nouvelle matiere vient se mouler à la place de celle qui s'est répandue au-dehors.

Des images qui sortent continuellement des corps.

L. 4.

» Suivant cette doctrine, dit Macrobe, nos sens ne sont que des especes de » réservoirs où se rendent les images des » corps, & où elles introduisent leurs » qualités. Ce qui se passe en nous, » vient d'ailleurs & malgré nous. Le » bruit qu'excite un corps sonore, en» tre dans nos oreilles ; l'odeur s'insinue

Saturn. I.7.

» finue dans le nez ; la faveur s'appli-
» que au palais ; nos fenfations enfin fe
» forment des images qui nous envi-
» ronnent, & qui nous forcent à les re-
» cevoir. Mais il faut pour cela que nos organes foient bien difpofés, & qu'il y ait entre eux & ces images, une jufte proportion : fans quoi, elles nous fraperoient inutilement. De-là vient que les mêmes fons ne plaifent pas à tout le monde, que les mêmes couleurs ne fatisfont pas tous les yeux, & que les mêmes ragoûts ne flatent pas tous les convives qui s'affeyent à une même table. Chacun décide fuivant l'impreffion que fait fur lui l'objet extérieur.

Ce fyftême d'Epicure, que tous les corps envoyent des images ou des efpéces qui leur reffemblent, toucha infiniment fes Difciples, jufques-là qu'ils renoncérent en fa faveur aux régles les plus communes de l'Optique & de la Dioptrique, à celles que perfonne n'ignore ou ne doit ignorer. Ils foutinrent même que nos yeux voyent les corps tels qu'ils font : le Soleil, la Lune, les Etoiles n'étant pas différens de ce qu'ils nous paroiffent, & leur grandeur fe trouvant précifément égale & conforme à celle de leurs efpeces ou de leurs images. Malgré toute l'abfurdité de ce

fyftême

ſyſtême, car comment pouvoit on croire que tant d'eſpeces ne ſe confondoient point les unes avec les autres? comment pouvoit-on s'imaginer qu'elles ſe ſoutenoient dans l'air, ſans ſe défigurer, ni perdre aucun des traits dont elles étoient empreintes? malgré, dis-je, toute ſon abſurdité, ce ſyſtême paſſa dans les Ecoles des Péripatèticiens, & de-là dans celles des Scholaſtiques, où il domina juſqu'à ce que la nouvelle Philoſophie vint le fouler aux pieds, ainſi que tant d'autres monſtres qui dégradoient l'eſprit humain. Il eſt vrai qu'elle ne ſubſtitua rien de déciſif à ſa place: mais c'étoit aſſez faire, que de nous avoir montré que cette queſtion ne peut ſe réſoudre, parce qu'elle ſuppoſe une connoiſſance intime & parfaite de notre ame, de ſes propriétés, de ſes principales fonctions, de la maniere dont elle eſt unie avec le corps & dont elle agit ſur lui, quoique le plus ſouvent ce ſoit le corps qui agiſſe ſur elle. En matiere de Philoſophie, c'eſt preſque une même choſe de ſçavoir qu'on arrivera à un point fixe, à une vérité fondamentale; ou que, vu les bornes étroites de l'entendement humain, on n'y arrivera jamais: & de ſe convaincre qu'une équation eſt de nature à être réſolue; ou qu'elle eſt ſi mêlée

d'incommenſurables

d'incommensurables & de signes radicaux, qu'on ne pourra jamais la résoudre. Des deux côtés l'esprit trouve ce qui doit lui suffire, pour l'engager à ne point pousser plus loin ses méditations.

Je néglige ici le dogme si intellectuel & si délié, que nous voyons toutes choses en Dieu. Le trop sublime Philosophe, qui a exposé ce dogme dans le Livre de la Recherche de la Vérité, s'étoit élevé à une certaine région d'idées où peu de Philosophes mêmes osoient le suivre. Ils s'y seroient bien-tôt égarés, la Métaphysique n'ayant de prise que sur les esprits tournés d'une certaine maniere.

Comme l'étude de la Morale avoit fait la principale occupation d'Epicure, peut être ne sera-t-il point hors de propos que je m'y arrête encore quelques momens. Ce Philosophe avoit toujours voulu concilier deux choses qui paroissent opposées l'une à l'autre, le corps & l'ame; toutes les deux étant nécessaires pour assurer le bonheur de l'homme, & le repos de sa condition, toutes les deux formant des substances incomplettes, quand elles viennent à se séparer & à se désunir. C'est pourquoi il conseilloit toujours d'allier les satisfactions de l'esprit avec les plaisirs des sens

sens, en retenant ce que l'esprit a de délicat & de rafiné, & ce que les sens ont de décisif & de flateur. Les biens & les maux, ajoutoit-il, partagent tellement la vie, que l'homme sage doit se faire une occupation sérieuse de les démêler, en poursuivant les uns & en évitant les autres ; mais il faut que cette occupation soit accompagnée de choix, de discernement & même d'une sorte de dignité, de maniere qu'on goûte les biens aussi délicieusement qu'il est possible, & qu'on s'accommode patiemment aux maux qu'on ne peut ni fuir, ni éloigner. La patience, il est vrai, n'est point une vertu : elle empêche seulement qu'on ne trahisse par des mouvemens vifs & peu mesurés, les vertus qu'on pourroit avoir.

Cela posé, Epicure entroit dans le détail de sa Morale, qu'il rappelloit à quatre articles principaux, exprimés briévement pour les rendre plus intéressans. Le premier étoit, de ne point varier sur le chapitre de la Religion, & de regarder de même œil les Dieux immortels, soit dans la santé, soit dans la maladie ; n'y ayant rien de plus indécent que de braver par caprice ce qu'on doit aimer par choix. Le second, de se familiariser avec la mort ; & puisque

que c'eſt l'abîme inévitable où tout va fondre, où tout s'enfonce ſans aucun retour, de l'attendre tranquillement & de la recevoir d'un œil détaché. Le troiſiéme, de jouir du préſent, ſans vouloir trop percer dans les ſombres replis d'un avenir qui eſt obſcur; & quand l'âge commence à ſe faire ſentir, de conſoler ſa vieilleſſe du ſouvenir de ſes jeunes ans, de la mémoire de ſa vivacité paſſée. Le quatriéme enfin, de ſuivre conſtamment le fil de la Nature, qui n'eſt jamais en guerre avec elle-même, & de redoubler tous ſes efforts, pour empêcher que le corps & l'ame ne ſoient déchirés, l'un par des maladies douloureuſes, & l'autre par des paſſions inſenſées. J'avoue qu'il y a beaucoup de hazard à tout cela, & qu'une partie de notre bonheur roule ſur ſes caprices; mais quand on fait tout ce qui dépend de ſoi, on s'aſſujettit en quelque maniere ce hazard, on le prévoit du moins, & on s'y prépare généreuſement.

Très-oppoſé au caractére de ceux qui défigurent par leur conduite ce qu'ils ont ſurfait par leurs diſcours, Epicure ſut penſer & vivre en Philoſophe. Aſſuré de lui-même, jamais il ne ſe plaignit des bruits injurieux qu'on répandoit contre ſa perſonne; jamais il ne repouſ-

ſa

sa les injures qu'on versoit sur lui à pleines mains, « J'aime mieux, disoit-il, les » souffrir & les passer sous silence, que « de troubler par une guerre désagréa- « ble, la douceur de mon repos. « Il y a là dedans une sorte de courage, qui n'est bien connu que des Paresseux de goût & de systême. Aussi le public, du moins celui qui veut connoître avant que de juger, se déclara-t-il en toutes les occasions pour Epicure. Il estimoit sa probité, son éloignement des vaines disputes, la netteté de ses mœurs, & cette grande tempérance dont il faisoit profession, & qui loin d'être le fléau de la volupté, en est plutôt l'assaisonnement. D'ailleurs, ses vrais Disciples & ses Amis particuliers vivoient d'une maniere noble & pleine d'égards les uns pour les autres : ils portoient à l'excès tous les devoirs de l'amitié, & préféroient constamment l'honnête à l'agréable. Un Maître qui a sçû inspirer tant d'amour pour les vertus douces & bienfaisantes, ne pouvoit manquer d'être un grand Homme.



CHAPITRE XXVI.

I. De Protagoras. II. D'Anaxarque & de Pyrron. III. De son indifférence. IV. Extrait du Livre de Sextus l'Empirique intitulé, les Hypotyposes *ou Institutions Pyrrhoniennes.*

I.

De Protagoras.

LEs Philosophes de la Secte d'Elée furent aussi les Précepteurs de Pyrrhon. Après avoir quelque tems exercé la profession de Peintre, il s'attacha à Anaxarque qui avoit été disciple de Protagoras ; & Protagoras l'avoit été de Démocrite, avec des circonstances qui honorent infiniment l'un & l'autre. Voilà le résultat de ces circonstances. Un jour que Démocrite sortoit de la Ville d'Abdere pour s'aller promener à la campagne, il apperçût un faix de bois énorme, mais lié avec tant d'adresse qu'un seul homme pouvoit le porter. Comme tout devient un sujet d'observation à qui sçait observer, il s'arrêta pour examiner ce faix de bois, & demanda à qui il appartenoit. Protagoras parut, & confessa presque en tremblant que c'étoit son

Aul. Gell. l. 5.

son ouvrage, sans trop sçavoir en quoi cet ouvrage étoit si remarquable. La Nature qui lui avoit donné un génie propre aux Méchaniques, lui laissoit ignorer ses talens. Démocrite ne dédaigna point d'admirer un simple artisan: il fit plus, il le prit encore au nombre de ses Disciples, & il pourvut généreusement à ses premiers besoins, qui sont d'ordinaire les plus pressans & qui rebutent si fort des Sciences. Combien d'industries particulieres se perdent tous les jours, faute de spectateurs qui aient d'assez bons yeux pour les appercevoir? Combien de gens d'un extérieur grossier & réduits à des professions viles, font des découvertes merveilleuses, soit en trouvant des phénoménes rares qu'ils ne cherchoient point, soit en abrégeant la longueur ruïneuse des Arts? Mais telle est d'ordinaire la destinée des Inventeurs, que la cabale & la brigue usurpent les récompenses qui leur étoient dûes, & se les procurent à elles-mêmes. On ne voit gueres de ces récompenses justement appliquées.

C'est ici peut-être le premier Crocheteur qui soit devenu Philosophe. L'Histoire de Louis XIII. parle d'un autre qui devint un grand Médecin, si cependant on peut mériter ce titre en ne faisant que guérir des malades de toute

espece, sans parler ni Grec ni Latin, sans sçavoir en ces deux langues les définitions des maladies qu'on traite. Après la mort de Henri IV, Paris fut attaqué de fievres pourpreuses & pestilencielles. Les Médecins les plus accrédités employerent tous les secours qu'ils crurent propres à soulager les malheureux, dont le nombre augmentoit chaque jour. Mais ce fut en vain : on mouroit malgré les discours les plus étudiés sur la nature du mal ; & les remedes mêmes hâtoient la mort. Le Crocheteur dont je parle, se présenta, promit des soulagemens sûrs & immanquables ; &, ce qu'on n'osoit presque espérer, il en donna effectivement de tels.

II.

D'Anaxarque & de Pyrrhon.

Stanl. in Anax. & Pyrrh.

Anaxarque & Pyrrhon, le premier déja vieux & le second beaucoup plus jeune, suivirent Alexandre, dans ses mémorables conquêtes d'Asie. Ils eurent l'un & l'autre tout le loisir d'admirer ce jeune Héros, que ni les fleuves débordés, ni les forêts impénétrables, ni les mers, les tempêtes de sable, ni les montagnes couvertes de neige, ne furent jamais capables d'arrêter. La Nature lui refusa une longue carriere, sans doute parce qu'elle n'auroit pû la rem-

plir

plir aussi glorieusement. Après la mort de ce Prince, Anaxarque & Pyrrhon reprirent le chemin de la Grece. Mais le premier fut cruellement massacré sur la route ; le second acheva son voyage sans aucun obstacle. Comme il n'avoit jamais nui à personne par des discours mordans & satiriques, personne aussi ne chercha à lui nuire. On épargne volontiers ceux qui épargnent tous les autres.

Cic. Tusc. cul. l. 2.

III.

Le reste de la vie de Pyrron fut très-paisible & très-uni. Il ne s'occupa que de l'étude, il redoubla tous ses efforts, pour prouver que la nature absolue & intérieure des choses nous est irrévocablement cachée. *Ce que nous en voyons*, disoit-il, *est si peu de chose, qu'il y auroit de l'extravagance à vouloir décider sur une simple superficie. Quelques pierres suffisent-elles pour nous faire juger de l'architecture d'un grand Palais? Un mot ou deux font-ils connoître le prix & le mérite d'une longue piece d'Eloquence?* Muni de ces principes, & adroit à en tirer une infinité de conséquences, Pyrrhon soutenoit encore que tout est indifférent dans le monde ; que l'honneur & l'infamie des actions, leur justice &

De son indifférence.

leur injustice, sont de pures chimeres; enfin, que les loix humaines, & la coutume qui est une loi tacite, ont établi les vertus & les vices. Prenons, ajoutoit Pyrrhon, les choses d'un peu plus haut. D'où viennent le bonheur & le malheur des hommes? N'est-ce pas de l'ardeur & de la vivacité, avec lesquelles ils recherchent certains objets, & ils en évitent d'autres? Or, qu'est-ce qu'ils recherchent, & qu'est-ce qu'ils évitent? C'est sans doute ce qu'ils prennent pour un bien & ce qu'ils prennent pour un mal. Mais ce bien & ce mal ne subsistent que dans leur imagination. Ce sont donc eux-mêmes qui se rendent heureux & malheureux: &, ce que j'y trouve le plus à redire, c'est que toute leur vie n'est parsemée que de craintes & de desirs. En effet, qu'une chose ne soit ni bonne ni mauvaise dans le fond, ne le devient-elle pas, dès qu'on la croit telle? Par conséquent, on est heureux ou malheureux, plutôt par opinion, que réellement.

La conduite de Pyrrhon répondoit parfaitement à sa maniere de penser. Il n'aimoit rien, il ne briguoit aucune dignité, il ne se fâchoit contre personne, il se mettoit peu en peine qu'on l'écoutât, ou qu'on ne l'écoutât point, il n'avoit aucune attention ni à son exté-

rieur,

rieur, ni à son habillement. Qu'on le louât, ou qu'on lui dit des injures, la chose lui étoit indifférente. Il ne croyoit pas qu'on dût faire la moindre démarche, pour s'acquérir de la réputation. Les hommes, disoit-il, ressemblent à des feuilles qui tournent au gré des vents & qui séchent bientôt. Leur estime n'honore pas plus que leur mépris : leur amitié n'est pas plus à souhaiter que leur haine. On juge bien qu'avec de pareils sentimens, Pyrrhon attendoit la derniere heure, sans la désirer, ni la craindre. Quelqu'un lui dit un jour : *Vous, qui méprisez tant la vie, pourquoi ne mourez-vous point? C'est qu'il m'est indifférent*, répondit-il, *de vivre ou de mourir*. Stob. Serm. 118.

Cette indifférence pour la vie & pour la mort, si noblement exprimée dans les Ouvrages des Anciens, a été la source de tant d'actions extraordinaires qu'ils ont faites, & que nous admirons encore, sans les pouvoir trop imiter. Voici pourtant un trait que je ne sçaurois passer sous silence, & qui a beaucoup de rapport à la réponse de Pyrrhon. L'Amiral de Coligny, jeune encore, mais donnant déja des marques de ce courage & de cette supériorité d'esprit où il devoit parvenir, reçût nn coup de mousquet qui le renversa, & dont ses

amis furent sensiblement affligés. Comme ils pleuroient dans sa tente, où l'on l'avoit porté, il leur dit froidement: Le métier que nous faisons ne devroit-il pas nous avoir accoutumés à la mort, comme à la vie ?

Pyrrhon eut peu de disciples : mais ceux qui dans tous les siecles se sont fait un mérite de l'art de douter, ont été nommés Pyrrhoniens. Cet art est la confession la plus ingénue que nous puissions faire & de la foiblesse de notre esprit, & de cette profonde ignorance où nous sommes tous plongés. Quoi de plus propre à nous inspirer une juste défiance de nos foibles lumieres! Quoi de plus capable de tourner nos regards vers la Religion ! Elle seule ne se trompe point, & ne peut tromper personne. Je suppose qu'on l'examine en elle-même, & qu'on la dépouille de ce que les hommes y ont ajouté. Alors elle paroîtra aussi simple dans sa doctrine que pure dans sa morale : *Christiana Religio absoluta & simplex.*

V. la Préface de l'Hist. des Variat. par Mr. Bossuet.

IV.

Extrait du Livre de Sextus l'Empirique, intitulé.

Si l'on veut avoir une idée plus précise du Pyrrhonisme, on pourra consulter l'Ouvrage de Sextus l'Empirique, qui est intitulé : *Pyrrhoniarum Hypotyposeon*

poseon Libri tres. Il régne dans tout cet Ouvrage un air judicieux & recueilli, un goût de discussion qui pénétre & approfondit les choses. Ne croyez pas, dit Sextus, que le Pyrrhonisme supose la destruction de toutes les Sciences, &, pour ainsi dire, un entier renoncement aux lumieres de son esprit. Quel homme voudroit s'avilir & se dégrader jusqu'à ce point ? Combien ne sentiroit-il pas de répugnances & de difficultés, avant que de rompre si durement avec lui-même ? Le véritable Pyrrhonien est donc celui qui examine les choses avec une attention scrupuleuse ; qui recherche la vérité, mais qui la voit toujours fuyante à ses yeux ; qui balance les raisons du pour & du contre ; qui ne décide jamais, crainte d'être obligé de retracter le soir ce qu'il a cru vrai le matin ; qui ne s'arrête point à de fausses lueurs ; qui se défie de ses sens toûjours infideles & trompeurs ; qui a sçû enfin se procurer le repos & la tranquillité si nécessaires à un homme d'esprit. J'avoue que le Pyrrhonien n'établit aucun dogme : mais pour cela, il ne se soustrait point aux choses de goût & de sentiment. Il se plaint, quand la douleur l'accable : il fuit, quand un danger pressant le ménace : il se livre aux transports les plus flâteurs, quand

les Hypotyposes, ou Institutions Pyrrhoniennes. L. 1.

il eſt tems de ſe réjouir. Ce n'eſt que dans les matieres de ſcience, dans les choſes problématiques qu'il héſite & qu'il refuſe de prendre parti. Il ſent alors les bornes étroites de ſa raiſon : par un excès de prudence, il n'oſe prononcer. *Non enim parum cognoſſe*, diſoit ſenſément un Ancien ; *ſed in parum cognito ſtultè & diù perſeveraſſe turpe eſt.*

Cic. de Invent.

Sextus explique enſuite ce que c'eſt que les dix Moyens de l'Epoque, je veux dire les dix argumens ſur leſquels s'appuye le Pyrrhoniſme. Je doute qu'on puiſſe débiter une Dialectique plus fine & plus impoſante. Toute la Nature, répete encore Sextus, n'offre que des incertitudes & des variations. L'unique réponſe par conſéquent des gens ſenſés devroit être celle-ci : ἐπέχει διάνοια, *cohibetur mens. Mon eſprit ne conſent point, j'arrête mon jugement.* Il eſt vrai que l'amour-propre n'eſt point flâté d'un pareil langage, lui, qui aime toûjours à décider : mais ce langage eſt le plus raiſonnable, & puiſqu'il faut le dire, le ſeul raiſonnable.

Pour le prouver, Sextus fait un long détail des dix Moyens de l'Epoque : je ne ferai ici que les effleurer, en rapportant ſimplement ce qu'ils ont chacun de plus piquant. Le premier Moyen eſt

pris des hommes en général. On doute avec raiſon ſi la prééminence qu'ils affectent dans le monde, leur appartient, s'ils ont droit de ſe mettre au-deſſus des autres animaux, de ſe croire plus ſages, plus raiſonnables qu'eux: du moins ſont-ils plus à plaindre, puiſque ces animaux reçoivent de la Nature preſque en naiſſant, tout ce qui eſt néceſſaire à la vie qu'ils doivent mener. Le ſecond Moyen eſt pris des hommes, entant qu'ils forment des Sociétés, entant qu'ils vivent ſous des loix. Quelles bizarreries? quelles diſparates? Non-ſeulement ils ſe contrediſent les uns les autres, une montagne, un ſimple ruiſſeau ſuffiſant pour inſpirer des mœurs & des inclinations toutes oppoſées, pour établir des haines irréconciliables: mais encore chaque homme ſe contredit lui-même; il ne ſe reconnoît point du matin au ſoir; il ſe cherche ſouvent ſans ſe trouver; il paſſe bruſquement d'une extrêmité à l'autre. On croiroit volontiers qu'il a pluſieurs ames, & qu'elles le gouvernent, le maîtriſent tour à tour. Le troiſiéme Moyen eſt pris des organes dont les hommes ſont pourvus. Combien s'y trouve-t-il de diſſonances? Qui peut ſe flatter de ſaiſir un objet tel qu'il eſt en lui-même, ou tel qu'un autre le ſaiſit? Pourquoi, ce que j'aime, ce qui

m'intéresse si fort, déplaît-il à tant de gens? Quand je me trouve à un concert, à un repas magnifique, je n'oserois presque répondre que ceux qui m'environnent ayent les mêmes tentations que moi. Il y a dans les plaisirs autant de variétés, autant de dégradations, que dans les couleurs. Le quatriéme Moyen se tire des différens plis que prennent les hommes, des différentes formes qu'ils revêtent, soit dans la jeunesse & l'âge avancé, soit dans la santé & la maladie, soit dans la bonne & la mauvaise fortune. Suivant que leur humeur change, suivant que le corps est plus ou moins appésanti, que l'ame est plus ou moins dépliée, ils approuvent, ils blâment, ils accordent, ils refusent. Tantôt la foule les attire, & ils se passionnent pour le grand monde: tantôt la solitude les enchante, & ils reviennent à eux-mêmes, ils ne peuvent plus se quitter. Toute la vie n'est qu'un combat perpétuel des passions & de la raison, de ce qui plaît & de ce qui est défendu. Le cinquiéme Moyen se tire des divers rapports, que les objets ont avec les hommes. Ne changent-ils pas tous les jours, ces objets, suivant qu'ils sont près ou loin, trop hauts ou trop bas, suivant qu'ils se montrent au grand air ou à l'ombre, dans

l'eau

l'eau ou au-dessus de la surface ? Le véritable point de vûe est impossible à trouver ; du moins ne le trouve-t-on que rarement. Le sixiéme Moyen est pris des objets qui font groupe, & qui mêlés les uns avec les autres, n'ont rien que de juste, de riant, d'agréable. Vient-on à les décomposer, à les réduire seul à seul : ils rebutent & ennuyent à la fin. Le septiéme Moyen est pris de la liaison qui devroit se trouver entre les parties d'un tout & le tout lui-même, mais qui très-souvent ne se trouve point. Le tout par exemple a une certaine couleur, & ses parties en ont de différentes. Plusieurs filets jaunes & bleus exposés obliquement au Soleil, font un beau rouge. Le huitiéme Moyen se tire des passions, qu'on ose blâmer dans les hommes lorsqu'elles se trouvent seules, & qu'on loue sans peine lorsqu'elles sont étayées d'autres passions. Leur nombre, ou leur vivacité, les rend respectables. On peut dire la même chose de la plupart des vertus : elles gagnent à être mises en regard avec certains vices éclatans. Daigne-t-on s'appercevoir de ceux, dont tout le malheur est de n'avoir point de ces sortes de vices ? Le neuviéme Moyen est pris des choses qui arrivent rarement, & de celles qu'on voit souvent arriver ; de ce qui est contre le fil ordinaire de

la Nature, ou de ce qui suit ce même fil. Cela posé, Sextus s'écrie que rien ne doit surprendre dans le monde, rien ne doit paroître impossible. « Ce que « nos ancêtres, continue-t-il, traitoient « d'absurde & de ridicule, nous paroît « aujourd'hui très-sensé & très-raison-« nable, est regardé comme des titres « d'honneur. Peut-être que notre pos-« térité formera le même jugement de « ce que nous dédaignons aujourd'hui. « En effet, qui a combiné toutes les « manieres, dont un évenement peut « arriver? Qui a prévû toutes les cir-« constances, où le même homme peut « se trouver. J'ajouterai ici, que quelque idée qu'on ait de la foiblesse de notre Nature, on doit être toûjours surpris de voir que cette idée ne s'épuise jamais. Si l'on se trompe, ce n'est qu'en voulant la resserrer dans des bornes trop étroites. Enfin le dixiéme Moyen est pris du peu de fond qu'il y a à faire sur les loix, sur les usages, sur les motifs de crédibilité, sur les opinions les mieux établies, sur les systêmes qui ont eu le plus de cours. Ne trouve-t-on pas tout cela démenti par d'autres préjugés d'une égale force, par d'autres pensées d'une égale réputation? Ce qu'un peuple approuve ou croit, un autre le condamne, ou le nie : ce qui étoit vrai ou vrai-

semblable

semblable dens un siécle, ne l'est plus dans ceux qui le suivent.

Les Moyens de l'Epoque ainsi passés en revue, Sextus les établit comme autant de Lieux Philosophiques, propres à fournir une infinité d'argumens aussi persuasifs qu'ingénieux, en témoignage du Pyrrhonisme. Il demande ensuite s'il y a quelque voye sûre pour découvrir la vérité, & quelque marque qui nous convainque que nous l'avons découverte : c'est ce qu'il appelle *Criterium Veritatis*. S'il y a un pareil *Criterium*, ajoute-il, sans doute qu'il résideroit en quelque sujet, comme en l'homme. Or personne ne peut prouver qu'il y a des hommes : & en cas qu'on accorde qu'il y en ait, prouvera t-on que les hommes soient capables de rien comprendre & de rien sçavoir ; qu'ils ayent d'assez bons yeux pour voir un objet par toutes ses faces & tous ses biais, pour en pouvoir juger solidement ? Je veux même, continue Sextus, qu'ils ayent cette faculté, Ne leur faut-il pas un organe pour en venir à bout ? Et quel est-il cet organe ? Les sens ; on ne convient point encore s'ils ont besoin d'objets extérieurs pour être mus, ou s'ils ne pourroient point l'être, quand il n'y auroit rien dans l'Univers. L'imagination ? à combien d'erreurs & de surprises n'est-elle point

point sujette ? Comment fera-t-on voir que le Frénétique n'a pas le même droit de s'en rapporter à son imagination, que l'homme qui se croit en bonne santé ? L'entendement ? sait-on bien quelle est sa nature ? Pour se connoître, il doit se replier sur lui-même : & dans cet état de contrainte & de sujettion, combien de phantômes le séduisent & l'égarent ! Il ne voit rien de positif : il s'attache à des noms qni n'ont aucune réalité : il s'éleve d'un vol rapide, pour retomber avec plus de honte. J'en appelle aux tristes épreuves, que chacun en peut faire chaque jour. En effet, que sçavons-nous de notre ame, sinon qu'elle pense ? Mais d'où lui viennent ses pensées, comment se succédent-elles les-unes aux autres, quel avantage le vrai a-t-il sur le faux : le sçavons-nous ? Peut-être que ce que nous appellons nos principes naturels, ne sont que nos principes accoutumés.

II. 3. Sextus poursuit : Que deviennent donc toutes les démonstrations, toutes les preuves des Dogmatiques ? Leur grand défaut est de conclurre toûjours du particulier au général. Parce qu'ils trouvent quelque petit rapport, quelque liaison imparfaite, entre certains effets de la Nature ; aussi-tôt ils assûrent que ces effets leur sont entierement connus : ils

bâtissent sur cela des systêmes, & se trompent d'autant plus qu'ils ne reviennent jamais sur leurs pas. Avec quelle confiance, par exemple, ne parlent-ils point de Dieu, lui qui paroît avoir pris pour sa devise, qu'il est le Dieu caché, l'Etre invisible ? Ils lui attribuent des qualités contradictoires : ils se flattent de comprendre celui qui est incompréhensible. Ils l'appellent la cause de tout, & à peine connoissent-ils le moindre de ses ouvrages. Prodigieux égarement ! systêmes frivoles ! C'est notre vanité seule, qui nous déguise adroitement toute notre ignorance : nous nous faisons un art de n'en point rougir.

Je terminerai ce Chapitre par quelques réflexions empruntées de Sénéque. Chacun observe cet ingénieux Auteur, chacun s'en rapporte à ce qui est établi : personne ne se met en frais, pour s'assurer si ce qui est établi mérite qu'on le reçoive, ou qu'on le rejette. A quoi se passe la vie ? à croire sans examiner, à se soumettre aux opinions les plus répandues, sans s'embarrasser des plus vraies. Ainsi l'erreur s'accrédite, & coulant de main en main, elle se joue, pour ainsi-dire, des hommes qui s'abusent tous, les uns sur les pas des autres. Que faire donc pour se guérir ? le seul

De Vit. beatâ c. 1.

moyen,

moyen, c'est d'éviter ce qui se trouve au goût du plus grand nombre, c'est de penser & de vivre pour soi.

CHAPITRE XXVII.

I. Raisons pour excuser les Philosophes Grecs. II. *Du tems qu'Athenes a été la plus florissante.* III. *Ce qui contribua à y ruiner la Philosophie.* IV. *Révolutions arrivées dans la Grece.* V. *En quel tems finirent les Ecoles d'Aristote, de Platon & d'Epicure.*

I.

Raisons pour excuser les Philosophes Grecs.

J'Ai recueilli avec toute l'exactitude possible ce que j'ai trouvé de plus curieux & de plus instructif, touchant les Philosophes Grecs. En écrivant leur Histoire, non avec une plume abreuvée de critique, je me suis principalement attaché à leur pénétration naturelle, à l'étendue de leurs connoissances, au tour d'esprit qui les portoit à la recherche de la vérité. Tout le reste m'a paru inutile, & je l'ai regardé comme hors d'œuvre, comme une véritable superfluité. Le caractere des Philosophes n'a rien de commun avec le portrait

portrait des autres Savans, qui ont moins besoin de génie, que de tems & de mémoire. Les premiers ne peuvent jamais s'abstenir de penser.

Ainsi, je me flatte qu'on regardera avec indulgence ceux d'entre le Grecs, qui ont commencé hardiment à interroger la Nature. Leur mérite est tout-à-fait original: & s'ils ont commis des fautes, ces fautes mêmes sont d'utiles instructions pour les Modernes. C'est pourquoi on doit leur appliquer ce que Clitus disoit à Alexandre: *Tu as vaincu, mais c'est avec les soldats de ton pere.* En tous genres de Sciences, dans la pratique même des Arts, le succès n'est point le prix des premiers efforts qu'on ose tenter. Les coups d'essai sont toûjours malheureux. Pour voir le bout d'une matiere importante, il faut l'avoir étudiée long-tems, & l'avoir saisie par toutes les faces qu'elle présente: il faut savoir combiner ce qu'elle a de curieux avec ce qu'elle a d'utile, ce qui lui appartient de droit avec les secours qu'elle emprunte d'ailleurs: il faut encore être disposé aux interprétations favorables, & entendre souvent à demi mot. Car tout ne s'offre point dans le même ordre, ni avec la même clarté. Et comment veut-on que les Inventeurs emportent d'emblée tous les suffrages, qu'ils arrivent d'abord

bord à quelque chose de reglé & de parfait ? C'est beaucoup que de se mettre sur les bonnes voies, & de montrer, quoiqu'en hésitant, le chemin qu'il faut tenir. *Si les Anciens n'ont pas tout vû*, disoit Quintilien, *ils ont vû beaucoup de choses : s'ils n'ont pas tout découvert, ils nous ont enhardis à suivre leur exemple.* Une premiere audace est assez récompensée, quand elle est suivie de quelque espérance de succès : n'importe que ces succès soient encore éloignés. Les graines & les semences n'ont-elles pas tout l'honneur des fleurs & des fruits ?

II.

Du tems qu'Athenes a été la plus florissante.

Je ne répéterai point que la Grece encore barbare, & réduite à une extrême ignorance, dût ses premieres Loix & sa curieuse Littérature aux Philosophes. Ils établirent des principes d'où s'ensuivit une Morale assez pure, & ce qui est l'heureux effet de la Morale, l'amour de la Société. Ils enseignoient sans cesse qu'il faloit, ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public & l'intérêt commun. Des sentimens si généreux étoient absolument nécessaires dans un pays, où il y avoit presque autant de Républiques que de villes

Villes, & presque autant de Souverains que chaque Ville comptoit d'habitans. On ne sçauroit croire avec quelle rapidité la Grece se polit, & s'éleva, non à cet empire d'autorité qui gêne toujours, mais à cet empire plus glorieux & plus sûr que donnent la vertu & les talens. Ceux qu'on admire sincérement, sont ceux qu'on estime & qu'on aime. Mais la Philosophie, du moins celle qui en rendant les hommes plus habiles & plus éclairés, cherchoit à les rendre plus heureux, se fixa à Athenes & s'y naturalisa, pour ainsi dire. Ni Sparte, ni Thébes, ni Corinthe, quoique si jalouses sur le point d'honneur, n'osoient lui rien disputer de ce côté-là : elles avouoient humblement leur défaite. Quand j'envisage la Grece, dit Velleius-Paterculus, je vois bien qu'il y avoit des hommes dans toutes les Villes qui la composoient. Mais il me semble que les esprits s'étoient retirés à Athenes. Car cette Ville a produit plus de Grands hommes, que toutes les autres ensemble. L. 1.

Rien aussi n'étoit plus propre à entretenir l'amour des Sciences, que le gouvernement d'Athénes. Tout y rappelloit le bon goût, la politesse & la perfection des Arts. Les jours s'enchaînoient les uns aux autres par des plaisirs

& des spectacles nouveaux. Le Peuple fut tout aimoit à être flatté : & ce qui pouvoit remplir le vuide d'une vie assez peu occupée, ce qui pouvoit rendre cette vie plus délicieuse, le touchoit infiniment. De-là le crédit immense qu'usurperent & les Poëtes, & les Orateurs, & les Philosophes. A l'envi les uns des autres, & sûrs de plaire dès qu'ils paroissoient en public, ils commandoient en maîtres, plutôt qu'ils ne parloient. Leurs décisions étoient regardées comme autant d'oracles. Dans cette espece de séduction universelle, les Philosophes seuls maintinrent la sévérité de la Morale. Ils s'essayoient longtems dans le silence & la retraite, avant que de se montrer au grand jour. A leur suite & dans leurs Ecoles, on apprenoit à changer les préceptes en exemples, les discours en actions,

Just. Histor. l. 6. sub finem.

Mais il faut l'avouer sans déguisement, les beaux jours de cette Philosophie magnanime durerent peu. Il est certain, remarque un Connoisseur habile, que les génies supérieurs se forment non-seulement les uns des autres, mais encore qu'ils semblent destinés à vivre les uns avec les autres, & à disputer de lumieres & de perfections. Un très-court espace de tems a vû fleurir les Héros de la Tragédie, Euripide, Sophocle,

Vell. Paterc. l. 1.

Sophocle, Œschyle. Un pareil espace a vû s'élever l'ancienne Comédie sous Aristophane, Cratinus, Eupolis; & la nouvelle sous Ménandre, Philémon & Diphile. Après cela, les Poëtes d'une certaine trempe manquerent à la Grece. De la même maniere, dégénera l'Ecole de Socrate, si brillante dans les commencemens. Les Philosophes qui suivirent Platon & Aristote, méritent-ils de leur être comparés? Ainsi les tems heureux, & fertiles en esprits qui se sentent & se font sentir aux autres, ont des bornes très-étroites. L'ignorance & la rudesse leur succédent bien-tôt. L'Age d'or de la Philosophie parmi les Grecs (je lui donne une juste étendue) commence à la LXXV. Olympiade où le célebre Anaxagore vint philosopher à Athénes, sous la protection de Périclès, & finit à la CXV. où Cassander s'empara de cette Ville & lui rendit la liberté qu'elle avoit perdue depuis la mort d'Alexandre: ce qui fait un peu plus de cent cinquante ans. On ne vit jamais ensemble tant de Philosophes, dont la plûpart étoient Chefs de Secte. L'admiration partagée ne leur nuisoit point: chacun brilloit de sa gloire particuliere. Mais après la fuite précipitée de Démétrius Phaléréus, qui arriva dans la CXIX. Olympiade, les Sciences commencerent

J. Meurs. de Them. Atticâ. c. 8.

à décheoir & à se relever tour à tour, à briller d'un certain éclat, & puis à s'obscurcir. Cette alternative leur fut infiniment préjudiciable, car les Sciences veulent être filées sans aucune interruption; & elle les perdit à la fin.

III.

Ce qui contribua à y ruiner la Philosophie.

On en peut rapporter plusieurs causes, dont la premiere sans doute fut la trop grande obéissance qu'on vouoit à celui dont, par inclination, on embrassoit tous les sentimens. Le Disciple respectueux n'osoit marcher que sur les pas de son Maître: du reste, il ne se permettoit aucune liberté. La seconde cause qui fit tomber la Philosophie parmi les Grecs, fut cette multitude de questions vaines, frivoles, dont on la surchargea. Je ne sçai quelle subtilité, dangereuse pour qui aime seulement à briller, prit la place du bon sens. Les Ecoles s'éleverent bien-tôt les unes contre les autres; & par un usage trop autorisé dans la République des Lettres, elles se traiterent réciproquement de folles & d'insensées. Etoit-ce le moyen de s'acquérir des Disciples? La Philosophie devint la fable de cette espece de gens qui n'approfondissent rien, & qui cependant veulent parler de tout: gens d'au-

d'autant plus disposés à nuire, qu'ils payent de subtilités & de hauteurs, quand ils ne sçauroient payer de raison.

IV.

Mais ce qui causa plus encore que tout le reste l'affoiblissement des études, ce furent les longues querelles, où la Gréce se trouva engagée. Il faloit & se défendre des ennemis du dehors, & empêcher que des troubles plus pernicieux n'éclatassent audedans. D'ailleurs le gouvernement de la Gréce changea plusieurs fois de face. Tantôt opprimée par des Tyrans, tantôt gênée par des garnisons Macédoniennes, quelquefois tranquille & goûtant une douce liberté, elle ne pouvoit favoriser les Sciences, qu'entretient une paix continue. Toutes ces révolutions changerent peu à peu les esprits. L'amour de la gloire se tourna en une envie de se conserver: & cette envie mêlée de paresse & de crainte, fit taire les plus nobles sentimens. On oublia (ce qui est une suite de la mésintelligence) que la Gréce renfermoit en son sein plusieurs Républiques, toutes aussi libres les unes que les autres. On perdit de vue ces Assemblées solemnelles, où l'on renouvelloit d'amitié & où l'on s'engageoit plus

Révolutions arrivées dans la Gréce.

Just. ubi suprà.

intimement à la patrie. L'époque de ce changement eſt la fondation de la République des Achéens, qui ſe forma vers la CXXIV. Olympiade. Cette République groſſit de jour en jour, &, ſoit de gré, ſoit par force, elle attira pluſieurs villes dans ſon parti. Comme l'injuſtice la faiſoit agir, elle commit d'abord de grandes hoſtilités, & y en ajouta de plus grandes encore dans la ſuite. Les malheureux ſe plaignirent; on n'eut aucun égard à leurs plaintes, on s'en fit même un prétexte ſpécieux pour les perſécuter davantage. Tout cela donna lieu aux Romains, qui méditoient déja la conquête du Monde, de détruire l'injuſte Confédération des Achéens. Après quelques actions vives & ſanglantes, les Romains victorieux ſupprimérent les Aſſemblées de la Gréce, lui impoſérent un tribut, & ordonnérent qu'un Préteur s'y rendroit tous les ans pour adminiſtrer la Juſtice. Alors toute la Gréce ou ruinée, ou ſuppliante, prit le nom de l'Achaïe : ce qui arriva dans la CLXXXVIII. Olympiade, fameuſe auſſi par beaucoup d'autres diſgraces, & ſur-tout par l'embraſement de Corinthe.

Depuis ce tems-là, les Grecs domtez, & preſque adorateurs de leurs nouveaux Maîtres, tomberent dans une ſorte

te d'oubli. Ce n'eſt point qu'Athénes fut tout-à-fait dépourvue de Grands-hommes : mais les occaſions de ſe faire valoir, une certaine faveur qui hâte la réputation, leur manquoient. Tout nuit, tout fait tort aux malheureux. D'ailleurs, Rome qui aſpiroit à être la premiere Cité du Monde, & qui s'enrichiſſoit des dépouilles des autres Nations, elle, qui fait encore aujourd'hui la ſurpriſe & l'étonnement de tous les connoiſſeurs ou de ceux qui veulent le devenir; Rome, dis-je, obſcurciſſoit déja les autres villes. Tous les yeux étoient tournés de ſon côté, & ſon vaſte pouvoir faiſoit plier l'Univers devant elle. Quand l'heureux Sylla ſe mit en marche contre Mithridate, qui gouvernoit impérieuſement la Gréce, Athenes éprouva toutes les rigueurs de la guerre. Cette ville, défendue par Ariſton, refuſa d'ouvrir ſes portes au Général Romain. Indigné d'une pareille réſiſtance, il la prit d'aſſaut & y exerça les plus grandes violences; la nuit ſeule ayant ſuſpendu les coups. Il enleva ſur-tout la Bibliothéque d'Apellicon, où étoient les Ouvrages d'Ariſtote & de Théophraſte, & il la fit tranſporter à Rome. Un Hiſtorien remarque, que parmi les déſordres que Sylla commit de ſang froid aux environs d'Athenes, le plus deshonorant

Plut. in Sylla.

norant pour lui fut de faire couper les arbres dont l'Académie étoit ornée. Il ruina aussi un Parc qui dépendoit du Lycée. Voilà les fruits de la guerre, s'écrioit Monsieur de Thou après la dispersion de la Bibliothéque de Corbie : voilà les désastres qui plaisent tant aux dangéreux esprits, qu'un zele indiscret de Religion rend furieux, & qui avides de meurtres & d'incendies, ruinent les plus célébres monumens !

Jac. Aug. Thuan, in Comment. de vitâ suâ l. 3.

Quoique les exécutions militaires de Sylla eussent été très-préjudiciables à la Gréce, il semble pourtant qu'elles servirent en quelque maniere à la relever, ou du moins à la faire connoître aux Romains. Beaucoup de jeunes gens vinrent à Ahenes, & l'on compte parmi eux les plus grands noms. L'étude de la langue Grecque, & par conséquent des Originaux écrits en cette même langue, devint aussi plus commune que jamais à Rome. Les vaincus par ce moyen donnerent en quelque sorte la loi aux vainqueurs : les Sujets eurent l'avantage de rendre leurs Maîtres & plus polis, & plus dignes de les gouverner. Avant que les longues inimitiés de Pompée & de César eussent abouti à la guerre civile, Athenes se déclara en faveur du premier, & lui dit par une flaterie ingénieuse : *Tu ap-*

proches

proches d'autant plus des Dieux, que tu te reconnois plus homme. Aussi-tôt elle rentra dans tous ses droits, & tous ses priviléges. Après la bataille de Pharsale, César, devant qui tout plioit, se vit les armes à la main en état de prendre sa revenche; & on l'en sollicitoit avec les plus vives instances. Mais il aima mieux faire grace, & il prononça ces paroles remarquables: » Les Athéniens méritent d'être châtiés; mais » je pardonne aux vivans, en faveur des » morts.

Plut. in Pomp.

Les Empereurs qui succédérent à César, succédérent aussi à ses vues nobles & généreuses. Auguste, qui aimoit les Sciences & étoit lui-même très-savant, honora Athenes d'un protection particuliere. Claudius renvia encore sur Auguste; & un jour qu'il étoit venu au Sénat, pendant qu'on faisoit l'élection d'un Préteur pour l'Achaïe: *Messieurs*, dit-il à ceux qui étoient présens, *je vous recommande cette Province. Elle m'est extrêmement chere par l'application que j'ai toujours donnée aux Lettres Grecques.* Néron, par une de ces saillies qui lui étoient ordinaires, voulut voir l'Achaïe, & vint en pompe à Athenes. Là, pour se distinguer des Romains qui formoient sa Cour, il s'habilloit à la Grecque, & couroit les rues & les

J. Meurs. de Fort. Atticâ. c. 8.

Suet. in Claud.

places publiques, en provoquant à sa dispute tous ceux qu'il rencontroit. Des repas somptueux, & où le vin n'étoit pas épargné, terminoit des exercices, trop dignes d'une pareille fin.

V.

En quel tems finirent les Ecoles d'Aristote, de Platon & d'Epicure.

Cependant, ce fut sous son régne que les trois principales Ecoles de Philosophie, sçavoir, celle d'Aristote, de Platon & d'Epicure, tomberent tout-à-fait. Le Lycée, comme je l'ai déja observé, n'avoit jamais été fort en vogue ni en réputation : & la cause d'un tel obscurcissement, c'est que la doctrine d'Aristote ne s'y enseignoit que par tradition. Le dernier Professeur qu'on y vit, & encore très-peu de tems, fut Andronic de Rhodes. Las de cet emploi, & se trouvant presque seul, il se retira dans sa patrie, en répétant plusieurs fois ces vers d'Homére : *Qu'un autre se saisisse de l'arc d'Ulysse, & qu'il le tende ; je ne puis en venir à bout.*

V. Athen. l. 10.

Pour l'Academie ou l'Ecole de Platon, elle finit à Antiochus, dans la CLXXV. Olympiade. Ciceron & Atticus, pendant tout le séjour qu'ils firent à Athenes, alloient souvent entendre ce Philosophe, qui a beaucoup de pénétration d'esprit, joignoit des

mœurs

moeurs civilisées & adoucies par de bonnes études. Au reste, le titre même d'Académicien que les Disciples de Platon avoient toujours recherché, cessa d'être en usage vers la naissance de Jésus-Christ. Sa doctrine ne fut pas moins négligée. Mais un siécle & demi après, elle se releva, & reparut à Alexandrie plus brillante que jamais. Ceux qui l'embrasserent, prirent le nom de Platoniciens; & dans la suite, on les nomma les jeunes Platoniciens. Peu curieux des sentimens d'Arcésilas & de Carnéade qui leur paroissoient hors d'usage, ils s'attacherent uniquement à certains dogmes que Platon avoit touchés, comme les Démons & les Génies, les Dieux intermédiaires, les secrets Théurgiques, & les différentes purgations de l'ame.

Pendant que Cicéron étudioit à Athenes sous Antiochus, il étudia aussi sous Zénon & sous Phédre, comme il l'avoue à Torquatus. Ces deux Philosophes montroient avec succès la doctrine d'Epicure, & ajoutoient à un fin & sûr discernement, une exacte probité. L'Orateur Romain conçut dès-lors une grande estime pour les Epicuriens : il affecta même de la témoigner en plusieurs rencontres, & sur-tout dans l'affaire de Patron. Ce fut le dernier

L. 1. de Finib.

Cic. epist. 1. l. 13.

Professeur de l'Ecole d'Epicure, & on croit qu'il commença à y enseigner la III. année de la CLXXVII. Olympiade. Memmius commandoit alors dans l'Attique : il avoit choisi l'ancien jardin d'Epicure que le tems & les guerres avoient presque ruiné, afin de s'y bâtir un Hôtel. Patron, zèlé pour la gloire du Fondateur de sa Secte, redemandoit ces mazures, dont le souvenir lui étoit encore si précieux. Cette résistance irrita Memmius : car les gens en place s'irritent de tout, & veulent qu'on se plie aveuglément à leurs désirs. Cicéron se donna la peine de lui écrire, & le pria en même tems de rendre à Patron ses bonnes graces. » Ce qu'il a » fait, dit-il à Memmius, n'a été que » pour soutenir l'honneur d'Epicure, » pour défendre les droits sacrés de son » testament, & pour conserver la de» meure de tant de Grands-hommes. » Si nous désapprouvons sa vivacité, » nous devons auparavant, vous & » moi, désapprouver sa conduite & l'ap» plication qu'il a donnée à l'étude de » la Philosophie. » Le reste de la Lettre de Cicéron est plein de tours délicats & insinuans. Il finit enfin par dire à Memmius : » Si vous persistez dans » votre dessein, Patron n'en rejettera » point sur vous la faute : mais il aura

lieu

» lieu de croire que je ne l'ai point servi » avec toute la chaleur, que je dois à un » ami si estimable.

La chute de ces trois fameuses Ecoles entraina celle des autres, qui étoient moins considérables, & qui apparemment en recevoient le ton. Les esprits se refroidirent à Athènes, tout y garda un profond silence, jusqu'à la quinziéme année du régne de Marc-Antonin. Après que la révolte de Cassius fut tout-à-fait éteinte par la mort qu'il se donna courageusement, cet Empereur jugea à propos de faire un voyage en Orient, pour empêcher que les semences de la guerre civile ne germassent dans la suite. Ayant parcouru plusieurs villes, moins en Prince qui punit, qu'en citoyen qui aime & qui récompense, il se rendit à Athenes pour se faire initier aux Mystéres de Cérês. » Là, dit Aristide, cet » Empereur Philosophe releva par de » nouveaux honneurs la Gréce, & les » Sciences des Grecs qui étoient tom» bées dans une sorte de mépris & » d'engourdissement. » Pour cela, il fit revivre les anciens privileges, les droits attribués aux gens de Lettres : il établit des Professeurs pour enseigner les diverses parties de la Philosophie, & il leur assigna des revenus fixes. Quand un de ces Professeurs venoit à mourir,

Spart. in Adr.

Orat. 9.

Tillem. Hist. des Emp. t. 2.

ſa place étoit incontinent remplie par l'Empereur lui-même, qui ne dédaignoit point d'entrer dans ces ſortes de détails, qu'annobliſſoit ſon goût pour le bien public. Ainſi, la Philoſophie recommença à Athenes, elle, qui ne s'y étoit point montrée pendant près d'un ſiécle: & ce fut par les libéralités de Marc-Antonin, à qui toutes les Sciences étoient d'ailleurs ſi redevables de l'application conſtante qu'il leur donnoit, & des ſublimes Ecrits qui ſortoient quelquefois de ſa plume. Son nom pare la liſte peu nombreuſe des Princes Auteurs.

Le nouveau luſtre qu'Athenes venoit de recevoir, ne dura point long-tems. L'Empereur Sévére, curieux par oſtentation, ſe trouvant près de cette ville, ne put ſe diſpenſer d'y entrer, pour admirer, diſoit il, les beautés qui lui reſtoient encore, & qui avoient échappé aux différentes révolutions de la Gréce. Mais ces beautés, il les vit, & ne les admira point, parce qu'il manquoit de ce goût qui fait les véritables connoiſſeurs. De-là coulerent les railleries des Athéniens, d'autant plus piquantes qu'elles étoient perſonnelles. L'Empereur s'en reſſentit durement, & leur ôta une partie de leurs privilèges: vengeance baſſe, & qui marque un vice du cœur, plus flétriſſant encore qu'un défaut de goût. Les

guerres

guerres continuelles dont l'Europe fut ensuite troublée, engagerent Valérien à faire reparer les murs d'Athenes, & à y ajouter de nouveaux ouvrages, pour la mettre hors d'insulte. Mais les meilleures fortifications ne purent empêcher que cette ville malheureuse ne fut prise par un essain de Barbares venus des marais de la Scythie & altérés de meurtres & de pillage. Elle fut reprise bientôt après, mais elle demeura toute ouverte & démantelée. Constantin se fit un mérite de la tirer de ses ruines : & pour rappeller ses principaux habitans qui s'étoient enfuis & dispersés dans tout le reste de la Gréce, il leur accorda beaucoup de droits utiles & de prérogatives. Constance son fils grossit & enfla les revenus d'Athenes, de ceux de la plupart des Isles de la Mer Egée. Mais Julien surnommé l'Apostat, ou plutôt l'Athée, les surpassa tous deux. Plein d'un agréable ressouvenir pour le tems de sa jeunesse qu'il avoit employé à Athènes, & pour les études qu'il y avoit faites, il donna au Gouverneur de cette ville le titre de Grand Duc. Mais enfin toute la Gréce fut envahie, subjuguée, détruite par les Goths & les autres Barbares, qu'Alaric traînoit à sa suite. On ne vit plus que des désordres, une confusion extrême : les mœurs se corrompi-

rent, le goût se déprava. On n'entendit plus que plaintes, que pleurs, que cris : le vainqueur insolent se réjouissoit encore des maux qu'il causoit. Athenes subit le sort général, & le subit sans oser s'y opposer Il n'y resta plus rien de mémorable, suivant la remarque de Synésius Evêque de Ptolémaïde, que les noms des édifices, que la fureur des Barbares avoit abbatus & rasés. Cette ville presque déserte ressembloit à ces victimes que le feu a consumées, & dont on ne se ressouvient que parce qu'on en a gardé les cendres. A l'égard de ceux de ses habitans qui survécurent à son ancienne splendeur, au lieu des Sciences qu'ils cultivoient avec tant de succès, ils s'adonnerent au Commerce, & firent sur-tout le trafic de miel & d'huile. Sort déplorable & qui rabaissa aux besoins du corps, un peuple qu'occupoient auparavant les besoins plus nobles de l'ame!

CHAPITRE XXVIII.

I. *De la Théologie des Grecs.* II. *Origine de la Secte des Stoïciens.* III. *Abrégé de la Vie de Zénon.* IV. *Abrégé de sa Morale.* V. *Ce qu'il pensoit de la Liberté.* VI. *De la Physiologie des Stoïciens*

ciens, & de leur systême du monde. VII. *De quelques fameux Stoïciens.*

I.

JE ne crois point que les Grecs, ni les Barbares qui ont précédé les Grecs, aient eu aucune Science sous le nom respectable de Théologie. Une pareille Science tient nécessairement à la vraie Religion, à celle qui est révélée de Dieu, & elle ne peut subsister sans son secours immédiat. En effet, quelques efforts que nous fassions, un poids invincible nous ramene toujours vers la terre. Nous languissons tristement; & nos chaines, déja si pesantes par elles-mêmes, s'appesantissent encore chaque jour. Il faut une grace particuliere, une sagesse plus qu'humaine, pour nous élever vers les choses intellectuelles, vers cette Cité permanente où tout est lumiere & clarté. Or c'est ce qui a manqué aux Payens, & généralement à tous ceux qui ont précédé la venue du Messie. Abandonnés à eux-mêmes, semblables à des plantes qui séchent & manquent de nourriture, ils n'ont reconnu que les vérités où l'esprit humain peut atteindre naturellement : ou s'ils en ont reconnu d'autres, ils y étoient douteux & chancelans, faute d'avoir quelque grande autorité qui les fixât.

De la Théologie des Grecs.

S. Ambros. in Ps. prim.

V. la Theod. de M. Leibnitz.

fixât. Socrate ayant discouru sur l'immortalité de l'ame & sur la certitude d'une autre vie, se reprend en ces termes : » Vous traiterez peut-être mes discours de contes puériles : je le ferois » comme vous, si après y avoir bien pensé, je trouvois quelque chose de plus » raisonnable & de plus spécieux à vous » proposer. Vous-mêmes qui êtes trois » des plus beaux esprits de la Gréce (il » parloit à Calliclès, à Polus & à Gorgias) vous ne sçauriez rien imaginer » qui l'emporte sur mes suppositions, » rien qui plaise davantage.

A l'égard des vérités qui dépendent de la Révélation, & qui sont d'un ordre supérieur, elles ont toujours échapé aux foibles regards des Grecs. Et comment auroient-ils apperçu ces vérités importantes & sublimes ? comment auroient-ils acquis une intelligence surnaturelle? Celui qui devoit être la lumiere du Monde, le Dieu fort, le Pere du siécle futur, dont le nom seul produit tant de merveilles, ne s'étoit pas encore montré. A lui commence un nouvel enchaînement, un nouvel ordre de choses. Tous les peuples de l'Univers ne forment plus qu'un seul peuple, & la vérité jusques-là couverte d'épaisses ténébres, est répandue sans aucun choix & sans aucunes bornes. Non que la Révélation soit

opposée

opposée à la raison, il y auroit de l'aveuglement à le penser : mais c'est qu'elles forment deux sortes d'empires, dont les droits sont nettement séparés. Chacun de ces empires est distinct & indépendant de l'autre : on peut assigner leurs limites, sans s'y méprendre, & avec la derniere exactitude. La Raison s'offre à tout homme déprévenu & exemt de passions, qui pense, qui se replie sur lui-même : au lieu que la Révélation n'est due à personne, & elle appartient seulement à ceux que Dieu en a voulu gratifier. Il suit de cette double prérogative accordée à l'homme, qu'il y a deux excès également dangéreux : exclurre la Raison, & n'admettre que la Raison.

Cela posé, je tomberai d'accord qu'il n'y a eu de Philosophie proprement dite que depuis la naissance de Jesus-Christ. Lui-même nous en assure par ces paroles remarquables: *Je perdrai la sagesse des sages, & je rejetterai la science des savans.* Ce qui ne peut convenir, au sentiment de tous les saints Peres, qu'à la Philosophie des Barbares & à celle des Grecs. Quoiqu'elle fut infiniment relevée au-dessus des opinions populaires, ce n'étoit cependant encore qu'une ébauche, une préparation à la vérité. Le genre humain commençoit à se réveiller, & déja il entrevoyoit, quoiqu'au travers de mil-

le nuages, cette lumiere brillante, qu'il ne pouvoit se procurer. De quel droit ose-t-on donc christianiser les anciens Philosophes, & mettre leur Morale en paralléle avec celle que Jesus-Christ nous a enseignée ?

Louons ces Philosophes, de ce qu'ils ont découvert par la pénétration de leur esprit : un pareil éloge leur est dû, & j'y souscris avec plaisir. Mais ne cherchons la vérité qu'où elle est sûrement. Que de fausses conformités ne nous trompent point ! Qu'un amour peu éclairé de la vertu, ne nous en fasse pas prendre l'ombre pour le corps ! Sans la Révélation, personne ne peut savoir que le désordre & la corruption, où la nature humaine est plongée, viennent de la chute du premier homme ; que cette corruption nous rabaisse malgré nous vers le sensible, qu'elle a changé toute l'œconomie du plan que Dieu s'étoit proposé. Nos pensées peuvent-elles s'étendre au-delà de ce que les lumieres naturelles sont capables de nous inspirer ? Et combien encore cette Raison, qui fait le principal trésor de l'homme, est-elle fautive & incertaine ! A combien d'obscurités & de ténébres n'est-elle pas sujette ? Celui-là se connoît bien peu lui-même, qui ne connoit point qu'il y a une infinité de choses qui surpassent la

capacité

capacité, la puissance qu'il a de concevoir, d'arranger des idées. Ce qu'Arnobe disoit de l'Antiquité profane, je puis le dire de l'esprit humain laissé à sa propre disposition : *errorum plenissima mater*.

II.

Origine de la Secte des Stoïciens.

J'ai cru devoir m'arrêter à ces réflexions préliminaires, avant que d'éclaircir la doctrine des Stoïciens. Plusieurs Modernes en ont été éblouis, jusqu'à dire qu'il y a peu de différence entre cette doctrine & l'Ecriture sainte : paroles téméraires & impardonnables, quelque adoucissement qu'on y apporte ! Cicéron a mieux jugé des Stoïciens, lorsqu'il a dit que toute leur vie n'étoit qu'orgueil, que vain déguisement, & qu'idolâtre amour de soi-même. En effet, quand on n'a pas des idées droites de la Divinité, on ne peut être véritablement vertueux, & d'ordinaire on n'a d'autre vertu qu'une profonde dissimulation de ses vices. Donnons-en des preuves convainquantes.

De Clar. Orat.

III.

Abrégé de la Vie de Zénon.

Zénon fut le Chef & le Fondateur de l'Ecole Stoïcienne. Il étoit de l'Isle de Chypre, & fils d'un riche Marchand qui

qui entretenoit d'étroites liaisons avec les Phéniciens. On croit que Zénon passa en Gréce à l'âge de vingt-deux ans, pour y continuer ses exercices. Un jour qu'il se promenoit dans les rues d'Athenes, on lui vint dire qu'un des vaisseaux de son pere avoit fait naufrage. Etonné d'une perte si considérable, il entra brusquement dans la boutique d'un Libraire, & ouvrit le premier volume qui tomba sous sa main. C'étoit un Traité de Xénophon. Cette lecture fit tant de plaisir au jeune étranger, qu'il oublia tous ses chagrins & dit au Libraire d'un air riant: *Où trouverai-je quelqu'un de ceux qui enseignent une doctrine si consolante?* Le Libraire apperçut alors Cratès, & le montrant à Zénon, *Suivez cet homme ci,* lui répondit-il, *vous ne pouvez prendre un meilleur guide.*

Cratès étoit un Philosophe Cynique vertueux sans aucune mesure, & qui avoit vendu tout son patrimoine pour pouvoir dire, *Je suis libre.* Les leçons de Cratès plurent d'abord à Zénon, qui aimoit naturellement les graces austeres: mais après tout, il se lassa des disputes perpétuelles & de la pauvreté des Cyniques. Il voulut philosopher par lui-même, & tomba dans d'autres excès où il y a certainement plus de faste & d'ostentation, mais dont le ridicule ne s'en découvre

découvre pas moins à qui ſe donne le loiſir d'y faire une attention ſérieuſe. Quoiqu'il en ſoit: Zénon étoit l'homme de ſon ſiécle le plus difforme & le plus contrefait, un véritable Therſite. Mais il reparoit cet extérieur déſagréable & rebutant, par un art continuel. Il parloit peu, & toujours du ton qui fait paſſer la vérité. Quoiqu'il fût réſervé dans toutes ſes manieres, & peut-être un peu trop froid, il ne laiſſoit pas de plaire à ce petit nombre d'honnêtes gens, qui préférent le choix à la foule & à l'éclat. Ceux qui veulent divertir tous les autres fatiguent à la fin. Etant fort vieux & fort infirme, Zénon tomba par hazard, & ſe caſſa un doigt. Comme ſes amis s'empreſſoient à le relever, il s'écria froidement: *O mort, je ſuis prêt à te ſuivre; tu pouvois t'épargner la peine de m'en avertir.* Auſſi-tôt il rentra dans ſa chambre & prit du poiſon. Quand on a vécu quatre-vingt ans, diſoit le Connétable de Montmorenci, on doit ſçavoir mourir un quart d'heure. Il étoit lui-même renverſé ſur le champ de bataille, près de rendre le dernier ſoupir.

V. Juſt. contra Typh. V. etiam Tertull. in Apol.

IV.

L'envie de ſe diſtinguer, je ne ſai quelle jalouſie d'auſtérité, étoient les paſſions

Abrégé de ſa Morale.

sions favorites de Zénon. Il se condamna par un triste & pénible orgueil, à ne boire que de l'eau & à ne manger que des légumes. Il mouroit de faim, suivant la remarque d'un Poëte Comique, & cela même lui fit un grand nom: tant le peuple applaudit aux singularités vaines & meurtrieres. Il ébaucha l'idée de ce Sage qui ne se trouve point, de ce Vertueux insensible que les maladies & la douleur ne peuvent affliger, de cet homme de fer qui se roidit contre les charmes de la volupté, qui se refuse aux mouvemens les plus naturels, & en qui l'orgueil contrepese & les miseres & les afflictions de la vie. Tout le reste de la Morale Stoïcienne est sur le même ton. Le triste & l'outré s'y font uniquement sentir, sans aucun art qui les régle & les modifie. Le vrai moyen de décréditer la vertu, c'est de la représenter d'une maniere séche & rembrunie. Peut-on embrasser, peut-on suivre ce qu'on ne peut aimer?

Phil. apud Laërt. in Zenone.

Plut. adverſ. Stoïcos.

J'ajouterai cependant, que les idées Stoïciennes imposent de loin, & par une espece de contre-coup. Mais vues de près, qu'elles doivent paroître fausses & chimériques! Effectivement, à se conduire par les seules lumieres de la Nature, rien n'est plus doux ni plus flateur que de passer sa vie au milieu de la joye,

&

& des agrémens : rien n'est plus dur que de se gêner sans cesse & de renoncer à ses plus cheres inclinations. *Il faut*, observe Sénéque, *apprendre chaque jour à se quitter, il faut apprendre à mourir*. Ce sentiment, qui est si noble & si relevé dans une bouche Chrétienne, me paroît tout-à-fait ridicule dans celle d'un Stoïcien. Il n'avoit aucune crainte ni aucune espérance pour l'autre vie. Pourquoi donc s'imposoit-il une peine si rigoureuse ? Pourquoi fuyoit-il les plaisirs attirans, lui, qui devoit à la mort rentrer dans le sein de la Divinité ? Quel avantage avoit le Philosophe obscur, toujours rempli de pensées funestes, toujours forcé à se contraindre ; quel avantage avoit-il sur le Libertin aimable & aimé, satisfait de son bonheur, ingénieux dans la recherche des voluptés ? Le même sort, une égale condition les attendoit tous deux. La vie des hommes s'envole trop rapidement, pour être employée à la poursuite d'une vertu farouche & opiniâtre : nous ne pouvons trop chercher à être heureux, & le présent est le seul moyen qui nous conduise à la félicité, du moins à celle dont nous sommes capables ici bas. Dompter ses passions, corriger ses erreurs, veiller scrupuleusement sur toute sa conduite, c'est l'emploi d'un homme qui perce au-

V. le 2. vol. des Essais de Morale où sont les Réfl. sur le Traité de Sénéque *de brev. vitæ*.

Pascal, pensées sur la Relig.

delà

delà de cette vie, qui sçait par la Révélation qu'il survivra à la perte de son corps, qui achete par des souffrances passagéres une félicité durable & solide. Mais les Payens n'avoient point les mêmes motifs de se flater. Jamais un avenir obscur ne leur a tenu lieu du présent : & le présent étoit toute leur richesse, l'objet de tous leurs désirs. Aussi les Philosophes Grecs, qui parloient suivant leur cœur, avoient-ils une Morale douce & accommodée aux différens besoins de la Société. Car toute sagesse qui ne procure point l'avantage d'autrui, qui ne tend point à rendre les hommes plus indulgens les uns envers les autres, ne mérite pas ce titre. Le Portique seul se distingua par une sévérité exacte, mais déplacée. Trop de confiance en la Raison, l'abus de ses forces, un courage mal entendu, le perdirent entiérement. C'étoit-là, dit Saint Jérôme, éviter une chute par une autre chute; c'étoit-là se procurer la guérison d'un mal, en tombant dans un autre plus dangereux.

Epist. 94.

Ce que je viens de dire n'est qu'un échantillon de la Morale des Stoïciens. Plutarque les comparoit à ces enfans qui tâchent de sauter par-delà leur ombre, & dont tous les efforts sont inutiles. *Ne croyez pas*, ajoûte-t-il en riant, *que ces Stoïciens se regardent comme isolés, & qu'ils*

De Repugn. Stoic.

qu'ils veuillent jouir en secret de leur bonheur. Suivant Zénon, tous les Sages se soutiennent & s'étayent les uns les autres. La distance des lieux & la diversité des caracteres n'empêchent pas ces secours réciproques, cette propagation de vertu. Les Stoïciens l'appellent ὠφέλεια, & ils avouent unanimement que c'est la correspondance la mieux établie qui soit dans la Nature. Ils la poussent même jusqu'à dire que, si un Sage ressent quelque plaisir, tous les autres Sages y participent dans le même instant, & de la même maniere. Je consentirois volontiers à la pensée des Stoïciens, s'ils s'étoient contentés de dire que tous les gens de bien sont amis, parce que la vertu leur sert de premier mobile; que tous les gens de bien s'estiment, parce qu'il y a de l'impossibilité que ce qui est conforme à la droite raison ne soit estimé, aussitôt qu'il est connu; encore, que tous les gens de bien sont de la même Religion, quoiqu'ils paroissent de différens sentimens, parce qu'ils sont tous dévoués à la vérité, & ne demandent qu'à la connoître pour la suivre sincerement.

V.

Ce qu'il pensoit de la Liberté.

Aul. Gell. l. 6.

Marc. Anton. passim.

J'ai avancé que les Stoïciens n'avoient aucune crainte ni aucune espérance pour l'autre vie, & cela fondé sur deux raisons décisives. La premiere, qu'ils croyoient que tout arrive par un entrainement nécessaire, que les événemens se succédent les uns aux autres sans que rien puisse changer l'étroite chaîne qu'ils forment entre eux; enfin, que l'homme n'est point libre. » La Liberté, ajoutoient-ils, est une chimere d'autant plus flateuse, que l'amour-propre s'y prête tout entier. Elle consiste en un point assez délicat, en ce qu'on se rend témoignage à soi-même de ses actions, & qu'on ignore les motifs qui les ont fait faire. Il arrive de-là, que méconnoissant ces motifs, & ne pouvant rassembler les circonstances qui l'ont déterminé à agir d'une certaine maniere, chaque homme se félicite de ses actions, & se les attribue. Mais quoi! peut-il penser qu'il ait véritablement le pouvoir de se déterminer? Ne sont-ce point plutôt les objets extérieurs combinés de mille façons différentes, qui le poussent, le déterminent? Sa volonté est-elle une faculté vague &

» in-

» indépendante, qui agiſſe ſans choix
» & par caprice ? Elle agit, ſoit en
» conſéquence d'un jugement, d'un ac-
» te de l'entendement qui lui repréſen-
» te que telle choſe eſt plus avantageu-
» ſe, plus convenable à ſes intérêts que
» toute autre; ſoit parce qu'indépen-
» damment de cet acte, les circonſtan-
» ces où un homme ſe trouve, l'incli-
» nent, le forcent à ſe tourner d'un
» certain côté; & il ſe flate de s'y être
» tourné librement, parce qu'il n'a pu
» vouloir ſe tourner d'un autre.

De pareils diſcours ſe réfutent d'eux-mêmes. Je conviendrai pourtant qu'il y a des choſes dans le monde, qui, comparée à ce qui les a précédées & à ce qui les a ſuivies, paroiſſent l'effet de quelque fatalité. Pourquoi un tel évenement eſt-il arrivé, demande Tacite ? Annal. c. 7. tout y répugnoit, tout y ſembloit oppoſé & contraire : encore une fois, pourquoi eſt-il arrivé ? C'eſt, répond-il, parce qu'il devoit arriver. Je trouve cette penſée de l'Hiſtorien Latin bien developpée dans le proverbe ſuivant, qui a grand cours parmi les Orientaux : *Les Sages ſe troublent, quand le decret abſolu de la Providence s'eſt fait connoître.*

La ſeconde raiſon ſur laquelle je m'appuie, c'eſt que les Stoïciens penſoient que le mal moral & le mal phyſique ne

ſont pas moins néceſſaires à la beauté, à la perfection de l'Univers, que le bien phyſique & le bien moral; que les vicieux, les eſprits de travers & ſans ceſſe au-delà du vrai, ſervent autant à former le caractere du genre humain, que les vertueux, les eſprits portés au bon ordre & toujours d'intelligence avec la raiſon; en un mot, qu'il n'y a rien qui n'ait beſoin d'être contraſté, rien qui ne reçoive un nouveau jour, un nouvel éclat, de ce qui lui eſt oppoſé.
Sen. Epiſt. 18. Cela étant, les Stoïciens concluoient qu'on ne doit ni s'applaudir ni ſe plaindre de ſa deſtinée, ni ſe ſçavoir gré de ſes vertus, ni ſe dédaigner pour ſes vices. *O Jupiter!* s'écrioit Cléanthe, *ô vous qui êtes toutes choſes, ordonnez de mon ſort! Je vous ſuivrai aveuglément. Que je ſois taché de mille crimes, ou que je ſois brillant de mille vertus, je me trouve également néceſſaire à la perfection de vos ouvrages. O Jupiter, ô Tout, vous ne pouvez vous paſſer de moi! Je comprends, & je ſubis volontairement ma deſtinée.* Rien n'étoit plus dévot que cette priere au goût des Stoïciens, même des plus relâchés.

Sénéque en rapporte une autre de Démétrius, dont voici à peu près la fin. » Je n'obéis point aux Dieux, je me » range ſeulement de leur avis; & ce-

la

» la d'autant plus volontiers que je ſçai
» que tout arrive par des loix immuables
» & éternelles. La deſtinée nous entraî-
» ne, & le premier inſtant de la vie en
» régle abſolument la ſuite. Toutes les
» cauſes dépendent les unes des autres:
» un même nœud lie les affaires particu-
» lieres aux générales. Il faut donc s'ar-
» mer de patience, parce que rien n'ar-
» rive au hazard, mais avec ordre &
» meſure. Il eſt décidé au commence-
» ment quel jour nous nous réjouirons,
» quel jour nous pleurerons. Quoique les
» vies paroiſſent infiniment diverſifiées,
» au fond pourtant elles ſe reſſemblent.
» Nous qui devons mourir, nous n'a-
» vons reçu de la Nature que des choſes
» périſſables.

Je ferai ici une remarque importante, & qui peut s'appliquer à toutes les Religions. Ceux qui outrent la Morale, & ſe parent d'une grande exactitude de conduite, dégradent inſenſiblement la Liberté, & exagérent la dépendance où la créature eſt de Dieu, dépendance qu'ils portent juſqu'à la ſervitude. Ceux au contraire qui ont des opinions plus douces & plus modérées, favoriſent l'homme & releve le pouvoir qu'il a de ſe déterminer. Ils étendent même trop un pouvoir ſi glorieux, perſuadés que les efforts naturels ne ſont jamais

ſans quelque fruit, & de-là, ſans quelque récompenſe. Généralement parlant, nous naiſſons tous Pélagiens : c'eſt-à-dire, que nous comptons aſſez ſur nos propres forces, pour nous croire en état de vaincre les différens obſtacles qui ſe préſentent, & d'atteindre ſurement à la vertu. Si l'homme n'eſt point entrainé comme un vil eſclave, diſons-nous, il doit avoir en lui-même un ſecours prévenant & proportionné à ſes beſoins; il doit, en faiſant tout ce qui eſt ſoumis à ſon pouvoir, agir d'une maniere louable & éviter l'erreur. Mais le langage de la Religion eſt bien différent. Elle nous enſeigne que depuis le péché, tout l'homme s'eſt corrompu; que toutes ſes perfections ſe ſont affoiblies; que toutes ſes penſées, tous ſes déſirs le portent au mal; enfin, qu'il tombe d'abîmes en abîmes ſans pouvoir ſe relever. Qui lui préſentera une main promte & ſecourable? Dieu, & encore Dieu ſeul. C'eſt là tout le Chriſtianiſme : c'eſt là l'unique dénouement des myſteres de la Grace & de la Nature. Les Païens, qui n'en étoient point inſtruits, devoient s'en tenir à ce que la Raiſon leur découvroit. Et que pouvoit-elle leur découvrir, ſinon des choſes flateuſes à l'homme? Que pouvoit-elle leur ordonner, ſinon un uſage modéré

&

& réfléchi des facultés dont ils se trouvoient pourvus? Et quand les Stoïciens raisonnoient autrement, certes ils ne raisonnoient point d'une maniere conséquente.

VI.

A l'égard de leur Physiologie, quoiqu'elle fut très-compliquée, & que Juste-Lipse ait eu beaucoup de peine à la comprendre en deux volumes tout pleins des louanges du Portique, je crois cependant qu'on peut la rappeller à trois points principaux. Premiérement, Zénon & ses Disciples croyoient que la Nature est ce qui renferme le Monde, ce qui le défend, ce qui le conserve, Or Dieu & la Nature, disoient-ils, sont la même chose. Toutes les pensées des hommes ont pour cause & pour principe Dieu, entant qu'il pense; comme tous les mouvemens des corps ont pour cause & pour principe Dieu, entant qu'il est étendu: n'y ayant aucune contradiction que la pensée & l'étendue soient les attributs de la même substance. Cela posé, ils faisoient couler tous les Etres de la même origine: & comme ces Etres parsemés dans les différentes parties du Monde sont doués d'une infinité de perfections, ils concluoient

De la Physiologie des Stoïciens & de leur Systême du Monde.
V. ejus Physiol. Stoïc. l. 1. & 3.

que rien n'eſt plus parfait que le Monde même. Car le tout s'embellit de ce que les parties dont il eſt compoſé ont de beau & de curieux, ſur-tout quand les parties concourent par un ordre réglé & immuable à perfectionner leur exiſtence, & à conſerver le même rapport qui doit être entre elles du repos au mouvement : & ce rapport eſt proprement ce qui fait l'ordre & la ſymmétrie de l'Univers. Il ſuit de-là, que le Monde penſe, qu'il a du ſentiment; & que ce que la Raiſon eſt à l'homme, Dieu ou la Nature l'eſt à la Matiere. Auſſi le Monde eſt-il le compoſé de ces deux choſes, de la Matiere, & de la Nature ou de Dieu. Il ſuit encore de-là, que tous les Etres travaillent de concert & pour un même but, les uns ſans le ſavoir, & les autres le ſachant; que chaque corps a beſoin de tous les corps, pour ſe conſerver dans une ſorte d'équilibre. En effet, ce qui conſtitue chaque corps eſt une certaine quantité de mouvement qu'il reçoit d'ailleurs, & qui lui conſerve ſa forme eſſentielle. Il rend en revanche une autre quantité de mouvement, qui ſert aux corps qui l'environnent. Ce qui eſt modifié de beaucoup de manieres différentes, modifie également. Si cette communication ceſſoit ou ſe dérangeoit fortuitement, alors

Marc Anton. l. 8. V. etiam Sen. de Benef. l. 6.

alors tous les corps perdroient leur figures constituantes, & ils pourroient se métamorphoser les uns dans les autres, sans passer par les dégrés intermédiaires par où ils passent aujourd'hui.

Secondement, les Stoïciens prévenus que la Nature anime, vivifie, entretient tout, pensoient en conséquence que la Divinité est répandue par-tout, qu'effectivement tout est Dieu. Gardez-vous bien, ajoutoient-ils, de soutenir qu'il y ait dans le monde quelque chose de vil, quelque chose de méprisable, quelque chose de mauvais. Tout est lié d'une chaîne invisible & sacrée, tout concourt au même but; & par conséquent tout est également nécessaire au systême général de l'Univers. Quand on pressa Caton d'aller consulter l'Oracle de Jupiter, & de lui demander quel seroit le succès de la Guerre Civile; Que servent, répondit-il, que servent toutes ces recherches? Tous les hommes ne sont-ils pas immédiatement unis à Dieu? Malgré la réponse des Oracles, peuvent-ils rien faire sans sa participation? L'Etre suprême a-t-il besoin de truchement, pour se faire entendre? N'a-t-il point réglé dès notre naissance tout ce qui doit nous arriver dans la suite de la vie? Qui croira que Jupiter se soit renfermé dans les sables de la

Luc. de Bello Civili l. 2.

Lybie, & qu'il ne révéle la vérité qu'à ce petit nombre de gens qui viennent l'y consulter ? Croyez-moi : Dieu n'a point d'autre demeure que la Terre, que la Mer, que l'Air, que le Ciel, que la Vertu. Pourquoi l'allons-nous chercher ailleurs ? Tout ce que nous voyons, tout ce qui frape nos sens, c'est Dieu. Laissons les Oracles aux ignorans & à ceux qui doutent de leur sort. Il faut qu'un homme de courage sçache vivre & mourir de lui-même : qu'il se présente à sa destinée, soit qu'il la connoisse, soit qu'il l'ignore.

Cic. de Nat. Deor. l. 2.

En troisiéme lieu, les Stoïciens, pour expliquer les effets de la Nature, supposoient un feu dispersé dans toutes les parties de l'Univers : feu actif & durable, qu'ils regardoient comme l'Architecte, l'ordonnateur de toutes choses. Entant que ce feu brille dans le Soleil & les Etoiles fixes, ils le nommoient Jupiter, Apollon : entant qu'il pénétre la terre, prépare & affine la séve dont les arbres, les plantes se doivent nourrir, ils le nommoient Cérès, Proserpine : entant qu'il s'insinue au travers des eaux de la mer & leur imprime le double mouvement du flux & reflux, ils le nommoient Neptune, &c. Ainsi les plus merveilleux effets de la Nature étoient représentés allégoriquement par les Stoï-

ciens. Ils ajoutoient que dans tous les corps, quel que fut leur caractere, il y a des parties de feu emprisonnées, qui ne cherchent qu'à se développer; & que ce sont ces parties agitées & mues sans relâche, qui forment toutes les métamorphoses, tous les changemens dont ces corps sont susceptibles.

Mais le même feu qui conserve & entretient le Monde, sera à la fin cause de sa perte. Et cela arrivera, dit Panétius, lorsqu'il ne recevra plus sa nourriture accoutumée; lorsque l'air naturellement humide se desséchera; lorsque la terre devenue une espece de bucher ardent réfléchira de toutes parts la lumiere & la chaleur. Alors, les élémens se fondront, & la Divinité sera réduite en un seul principe. *Alors*, comme l'explique Sénéque, *Jupiter se rendra a lui-même, la Nature prendra ses vacances, & le souverain Etre ne sera plus occupé que de lui-même, de ses pensées secrettes.* C'est cet état de trouble & de confusion, qu'Ovide décrit si bien au premier Livre de ses Métamorphoses.

Apud Cicer. ubi suprà.

Epist. 6. V. Orig. l. 6. cont. Celsum.

Esse quoque in fatis reminiscitur, affore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque Regia cœli,
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

V. etiam Luc. l. 1.

Je remarquerai ici que dans l'ancienne Rome, le nom de *Vesta* signifioit également & la terre & le feu. C'étoient deux choses qui subsistoient ensemble, qui jouoient l'une avec l'autre pour périr au même tems. Mais à cet embrasement devoit succéder une renaissance entiere, une résurrection parfaite & assortie de tous points. Quand la grande année des Stoïciens est finie, observe agréablement Eusebe, toutes les choses reprennent l'ancien train, & la Nature se revêt de ses premiers ornemens, de ceux qu'elle avoit reçus d'abord. Il ne reste plus aucun vestige de l'incendie universel. Tout reparoît dans le même état, dans la même place où il étoit auparavant. Ainsi, l'Univers est un grand corps qui meurt pour revivre, qui renaît de ses propres cendres.

Ex Num. l. 15.

Cette opinion des Stoïciens avoit été adoptée par les Disciples d'Epicure. Le Monde vieillit, observe l'un d'entre eux, lorsqu'il cesse de prendre la nourriture qui lui est propre : c'est-à-dire, lorsque de nouvelle matiere ne vient plus se mouler à la place de celle qui s'exhale & s'évanouit. Alors les corps, moins mus & moins pressés qu'à l'ordinaire, se détruisent peu à peu, tombent dans une espece de langueur : & la destruction des parties entraine celle du tout.

Lucret. de rerum nat. l. 1.

VII.

VII.

L'Ecole Stoïcienne, ou, comme on l'appelloit, le Portique jouit d'un grand éclat sous Zénon, dont la superbe vertu ne se démentit jamais. Le peuple applaudit volontiers à ce qui est rare, & singulier. Mais après la mort de son fondateur, le Portique souffrit beaucoup, tant par les guerres intestines qui s'y élevérent, que par les transfuges qui en sortirent, rebutés de son austérité, pour aller embrasser d'autres Philosophies plus douces & plus amusantes. Aussi les railleurs disoient-ils alors finement: *Les Stoïciens deviennent voluptueux, lorsque les autres hommes mieux conseillés, cessent de l'être. Ils donnent au plaisir, le tems qui pour l'ordinaire se donne au repentir.* De quelques fameux Stoïciens.

Quand, par une sévérité mal entendue, on prive la jeunesse des plaisirs qui lui sont dus, ou qu'elle se pardonne aisément, on est sujet à les rechercher dans l'âge avancé, & quelquefois avec une ardeur qui deshonore. Par-là se dérange l'ordre des choses, & l'on ne se souvient plus que *la nuit est déja proche à qui passe midi.* Il y a dans Cicéron un trait assez plaisant d'un de ces transfuges du Portique. C'étoit Denys Malherbe l. 2.

Tusc. l. 2. d'Héraclée. Il avoit appris à dire avec les Stoïciens, que la douleur n'est point un mal, & que le vice seul mérite ce nom. Mais une maladie cruelle lui fit changer de langage. » Tout ce que » j'ai dit, crioit-il à haute voix, tout » ce que j'ai dit jusqu'ici contre la dou- » leur, est faux. Je reconnois que quand » on souffre, on est véritablement mal- » heureux. La moindre inquiétude suf- » fit pour corrompre le plus grand éta- » lage de bonheur. » Cléanthe qui étoit assis au chevet de son lit, tâchoit de l'encourager & appelloit Zénon à son secours. » Non, répondoit Denys, ne » me parlez point. Après avoir tant » philosophé sur le mépris de la dou- » leur, je ne puis aujourd'hui la souf- » frir. Donc la douleur est un mal. Que » m'ont servi tant d'années employées » constamment à l'étude? Encore une » fois, la douleur est un mal. » Lorsqu'il fut guéri, il se jetta dans la Secte des Cyrénaïques, & se vengea bien de l'austérité Stoïcienne, de l'abstinence où il avoit vécu des plaisirs.

L. 5. de Finib. Sur cela, l'Orateur Philosophe fait les réflexions suivantes. Combien les sentimens qu'on enseigne au Lycée sont-ils plus conformes à la raison, que ceux qu'on enseigne au Portique! Les Disciples d'Aristote avouent ingénument que

la douleur eſt un mal, qu'elle importune, qu'elle perce l'ame : mais ils conviennent en même tems qu'on la doi ſouffrir, ſinon avec courage, du moins avec patience. Les Stoïciens au contraire veulent que la douleur ne ſoit point un mal, parce que la douleur n'eſt point un crime, & qu'elle n'attire aucun reproche dont on doive rougir. Quoi de plus abſurde que cette équivoque ! Quoi de plus frivole qu'un pareil jeu de mots ! Il eſt vrai qu'on définit la douleur, en diſant qu'elle n'eſt point un vice, ni un crime. Mais l'ôte-t-on à celui qui en eſt vivement attaqué ? Le ſoulage-t-on même par cette définition ?

Pindare, uſant de la liberté qui eſt donnée aux Poëtes, avoit avancé que pour un bonheur que les Dieux envoyent aux hommes, ils leur envoyent par une eſpece de contrepoids deux diſgraces : qu'à la vérité, les Philoſophes balancent les choſes de maniere qu'elles ſont toujours dans une ſorte d'équilibre ; mais que les fous, incapables de ces ménagemens délicats, s'enorgueilliſſent du bonheur qu'ils éprouvent, autant qu'ils ſe laiſſent abattre par les diſgraces qu'ils ne peuvent éviter.

Après qu'on eut rendu les derniers devoirs à Zénon, tout le Portique d'in-
telligence

Laërt. Cleant. intelligence jetta les yeux sur Cléanthe ; homme dur, infatigable & d'un travail obstiné : ce qui lui mérita le titre de nouvel Hercule. A Cléanthe succéda Chrysippe, qui par ses argumens captieux, par le grand nombre de ses Ouvrages, par un genre de vie tout extraordinaire, s'attira une haute considération. Les autres Philosophes le redoutoient, au point même de l'accabler souvent d'injures atroces. Pour lui, sans se décontenancer, il leur répondoit en badinant ; & plus ses adversaires se fâchoient, plus il affectoit un air tranquille, & par-là même plus piquant. Quelqu'un lui reprochoit un jour la singularité de ses opinions : *Hé quoi !* reprit-il, *pour penser comme les autres & pour suivre la foule, est-il besoin d'être Philosophe ?* Les Athéniens lui envoyerent offrir le droit de bourgeoisie dans leur ville. *Serois-je deshonoré*, leur répondit-il, *pour avoir pris naissance à Solos, ville de Cilicie ? Ce qui ne dépend point de nous, peut-il nous décréditer ? Quel nouveau mérite gagnerois-je, à me faire Grec par adoption ?*

Sen. de Irâ. l. 3. Les autres Professeurs qui enseignérent au Portique (quoique Diogene Laërce n'en parle point) furent Zénon de Tarse, Diogene de Séleucie qui alla à Rome avec Carnéade & Critolaüs, Antipater

Antipater aussi de Tarse, Panétius de Rhodes, & Posidonius d'Apamée. Ces deux derniers Philosophes entretinrent d'étroites liaisons à Rome, où leur réputation étoit parvenue avec éclat : & même Pompée passant par Rhodes, après avoir vaincu Mithridate & renversé cet ancien ennemi de la gloire Romaine, ne crut pas s'avilir, en y allant voir Posidonius. Ce Philosophe étoit alors vivement tourmenté de la goute : mais voyant arriver le Général Romain, il se composa, & par un effort médité de courage, il se mit à lui prouver qu'il n'y a rien de bon ni d'utile que ce qui est honnête. Les douleurs suspendues reprenoient de tems en tems le Philosophe malade ; mais lui, sans pâlir ni changer de visage, répétoit autant de fois : *O douleur ! ô douleur ! tu ne l'emporteras point. Je n'avouerai jamais que tu sois un mal.* Pompée admira la fermeté de cet homme, à mon avis, plus vain que constant. Car la constance n'ôte point le sentiment : elle fait seulement qu'on souffre, sans se donner en spectacle, ce qu'on ne peut s'empêcher de souffrir. Et réellement, il n'y a pour l'homme de vrai mal que la douleur : tout le reste peut passer pour des maux d'opinion.

Cic. de Offic. l. 3. Suidas in Panætio.

Cic. Academ. Quæst. l. 4.

Autant que la vanité de Posidonius

est

est peinte dans le trait que je viens de rapporter de lui, autant sa malignité paroît-elle dans le reproche que lui fait Josephe d'avoir calomnié les Juifs, en les accusant faussement d'adorer une tête d'âne. Cette calomnie, ajoute-t-il, est d'autant plus honteuse, que jamais il n'est permis de railler de ce qui forme l'objet du culte de quelque Nation que ce soit. L'ignorance & l'aveuglement même de cette Nation, méritent une sorte de respect. Car il est raisonnable de penser qu'elle a fait tout ce qui a dépendu d'elle, pour s'éclairer, pour parvenir à la vérité. Et si elle se trouve encore dans l'erreur, on doit la plaindre, & jamais lui insulter par des satires ameres; on doit travailler noblement à la convaincre, & jamais employer le fer & le feu pour la reconduire. Les hommes se trompent si ordinairement, qu'ils ne peuvent marquer trop d'indulgence pour leurs pareils. Et à cette occasion, je ferai usage d'une remarque très-judicieuse de Cicéron. La méchanceté des Grecs, dit-il, est si grande, qu'ils surchargent d'injures, qu'ils maltraitent même ceux qui ont d'autres pensées que les leurs propres.

Cont. Appion. l. 1. & 2.

HISTOIRE



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE



LIVRE SIXIE'ME.

DES PHILOSOPHES QUI ONT FLEURI A ALEXANDRIE, SOUS LES PTOLOME'ES.

CHAPITRE XXIX.

I. *Fondation de l'Empire des Lagides.* II. *De la ville d'Alexandrie, & du caractére de ses habitans.* III. *Des secours*

secours qu'on y trouvoit pour les Sciences. IV. *Défaut des Savans qui y ont fleuri.* V. *Des Juifs d'Alexandrie.* VI. *Des Chrétiens de la même ville.* VII. *Que le Christianisme a été pris dans les commencemens pour une Secte de Philosophie.*

I.

Fondation de l'Empire des Lagides:

Plut. in Alex.



LA fortune d'Alexandre le Grand, si merveilleuse dans toutes ses circonstances, ne fut pas d'une longue durée. Il mourut au milieu de la gloire la plus plus flâteuse & la plus brillante, sûr en quelque maniére de la conquête du Monde, & déja regardé comme un Dieu. Ses Généraux qu'enhardissoit une longue suite de combats, plus encore de victoires, célebrerent ses funérailles avec du sang & des meurtres. Alexandre l'avoit annoncé lui-même; & il frémit, en voyant combien l'Univers alloit être troublé par des Soldats devenus Rois.

Tout le monde sait que du débris de ses conquêtes, il se forma enfin trois grands Empires; celui de Syrie, celui de Macédoine, & celui d'Egypte. Ptolomée fils de Lagus fonda le dernier, l'année même que mourut Alexandre. Il ne prit cependant le titre de Roi que long-tems après; & avec une modestie affectée. Je ne lui refuserai point les éloges

éloges que méritent sa profonde dissimulation, son amour pour les Sciences, & le talent qu'il avoit de séduire les peuples & de les attirer à une obéïssance aveugle. Ces qualités, qui peuvent faire des Héros & des Triomphateurs, ne font point, à mon avis, un grand Roi, dont le principal titre doit être celui de Pere des peuples.

II.

De la ville d'Alexandrie, & du caractére de ses habitans.

Par les soins & la complaisance des Ptolomées, Alexandrie devint la Capitale de leur Empire, & avec cela, le séjour du monde le plus délicieux. Tout y contribuoit: l'avantage de sa situation, la fertilité de son terroir, la magnificence de ses bâtimens, & la commodité de son port. D'ailleurs, les Alexandrins étoient fort vifs & fort hardis, capables de tout entreprendre, & plus capables encore de soutenir par honneur ce qu'ils avoient commencé sans réflexion. Ils mêloient assez adroitement l'esprit austére des Grecs avec les mœurs efféminées des Asiatiques : ils ajoutoient au luxe & à la débauche je ne sai quoi de bizarre, qu'on prenoit aisément pour de la vertu. Plutarque & Dion Chrysostome trouvent beaucoup de rapport entre le génie des Athéniens & celui des

des Alexandrins. Ces deux peuples naturellement portés au plaisir, & qu'on ne pouvoit rassasier de jeux & de fêtes, devenoient implacables envers leurs ennemis, & souvent envers leurs voisins. Jaloux du mérite étranger, ils s'en offensoient comme d'une injure cruelle & préméditée. Les Alexandrins sur-tout se distinguerent par leurs satires, & leurs railleries continuelles. Rien n'échapoit à leur malignité : ceux mêmes qui peuvent proscrire, & qui proscrivent assez facilement, y étoient plus sujets que tous les autres. L'ennemi du peuple s'attiroit le nom d'*Evergète* ou de Bienfaiteur : ceux qui avoient assassiné leurs parens, en violant les droits les plus respectables, en se mettant au-dessus des remords, se voyoient honorés des titres de *Philopator* & de *Philométor* ; titres d'autant plus insultans qu'ils paroissoient renfermer une sorte de louange, & blâmoient en effet.

Il y a une lettre de l'Empereur Hadrien, adressée au Consul Servianus son beau-frere, laquelle peint sans fard toute la ville d'Alexandrie. » J'y ai trouvé » le peuple, écrit l'Empereur, tel que » vous me l'aviez annoncé, très-séditieux, très-inconstant, très-satirique. » La ville est puissante & riche : personne n'y est oisif, personne n'y mendie

» die. Chacun s'applique à quelque part, » & veut y réussir, ou du moins se le persuade. Les estropiés & les aveugles, » ceux-mêmes à qui la goutte a ôté l'usage des mains, trouvent dequoi s'y » occuper, &c. Ce qui avoit piqué Hadrien contre la ville d'Alexandrie, c'est que l'ayant honorée de plusieurs beaux privileges pendant le séjour qu'il y avoit fait, à peine en fut-il sorti, qu'on lui rapporta que le peuple ne le ménageant plus depuis son départ, ne cessoit de le plaisanter, de le tourner en ridicule. On peut remarquer en passant, que lorsqu'on fonda par un trait d'héroïsme nouveau l'Hôtel Royal des Invalides, on chercha à y établir des machines pour faire travailler les soldats privés de leurs bras, ou de leurs jambes. Mais ces machines, dont la description se lit dans les Journaux des Savans de l'année 1678, n'ont jamais eu d'exécution, se trouvant trop compliquées, & d'un usage peu commode pour des travailleurs réduits à la moitié d'eux-mêmes. On voit par-là, que si à tout prendre nous surpassons les Anciens dans les connoissances méchaniques, ils avoient cependant quelques secrets, quelques inventions aussi utiles qu'ingénieuses, qui nous manquent, & qui selon les apparences nous manqueront encore long-tems.

III.

III.

Des secours qu'on y trouvoit pour les Sciences.

Je reviens à Ptolomée fils de Lagus. A peine se crut-il affermi sur le trône, & il n'épagna rien pour s'y affermir, que ses bienfaits allerent chercher tout ce qu'il y avoit de gens habiles & éclairés, répandus dans la Gréce, à Rhodes, à Mitylène. Il regarda comme un des principaux devoirs de la royauté, de contribuer à la perfection des Arts & des Sciences: mais ce qu'il avoit au-dessus de la plupart des Rois qui sont obligés de s'en rapporter à leurs Ministres, c'est qu'il s'y connoissoit parfaitement. Aussi, sa Cour fut-elle bientôt remplie d'un grand nombre de Musiciens, de Peintres, d'Astronomes, de Géometres & de Philosophes, qui tous, suivant la remarque d'Athénée, excelloient à l'envi les uns des autres. Et comme les talens, lorsqu'ils trouvent par bonheur un terroir qui leur est propre, qu'ils respirent un air qui leur est favorable, aiment à fructifier & à s'étendre à mesure des espérances qu'on en avoit conçuës; on vit aussi les talens que le premier des Ptolomées s'efforça de naturaliser à Alexandrie, s'y conserver sous ses successeurs, y devenir même plus utiles & plus brillans.

Deux

Deux choses sur-tout concoururent à cet effet. La ptemiére fut une Bibliothéque magnifique, & augmentée jusqu'au nombre de sept cens cinquante-mille volumes. Les Egyptiens par respect la nommoient le Tresor des Remédes de l'ame. Cette Bibliothéque montroit en même tems & le pouvoir étendu & l'intelligence des Ptolomées. D'abord, ils acquirent tous les livres qui se trouvoient en Egypte: ils envoyerent dans la suite des hommes affidés pour traduire ceux qui étoient répandus chez les Ethiopiens, les Indiens, les Perses, les Elamites, les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & particuliérement les Grecs d'Italie. Ils n'oublierent pas les Juifs dans ces recherches savantes, eux, qui passoient pour avoir des Traités rares & d'une antiquité reconnuë, tant sur la création du Monde, que sur l'origine des hommes : ce qui produisit enfin la Version qu'on nomme aujourd'hui des Septante, & que j'attribuë, non à soixante & dix Traducteurs attirés en Egypte, ainsi que l'avance le fabuleux Aristée, mais au Corps même des Juifs établi à Alexandrie, & qui vouloit par-là se faire honneur aux yeux des Ptolomées.

Strab. l. 13. Aul. Gell. l. 6.

Je ne parlerai point du papier d'Egypte que fournissoit une espéce de roseau,

ſeau, très-commun ſur les bords du Nil. Ce papier ne fut en uſage que vers la fin du regne d'Alexandre le grand : & il ſemble que la Nature attentive prévoyoit le beſoin, qu'on en alloit avoir pour former la Bibliothéque d'Alexandrie. A quoi ſerviroit en effet qu'elle donnât certains goûts particuliers, ſi elle ne donnoit en même tems les moyens d'y ſatisfaire ?

La ſeconde choſe dont s'enorgueilliſſoit cette ville, c'étoit une Académie célebre & diviſée en deux parties, dont l'une portoit le nom de Sérapis & l'autre celui d'Iſis. Tous ceux qui compoſoient cette Academie, exemts & dégagés des ſoins importuns de leur ſubſiſtance, demeuroient & mangeoient enſemble. Un Prêtre, que ſon âge & ſa doctrine rendoient vénérable, en gouvernoit l'intérieur. Il jugeoit du mérite & partageoit les travaux littéraires, plus en Maître éclairé, qu'en cenſeur incommode. Outre un logement agréable pour chaque Académieien, il y avoit encore un Jardin commun & une Salle d'exercices. On s'y raſſembloit à certaines heures, & on expoſoit avec modeſtie, les matieres qui avoient beſoin d'éclairciſſement. Les diſputes n'altéroient jamais la bonne intelligence ; & on s'eſtimoit ſincérement, quoiqu'on fût

Philoſt. de Soph. l. 1.

Strab. ubi ſupra.

fût d'opinion différente. Il est triste que les contestations des gens de Lettres, loin d'écarter le voile ténébreux qui cache la vérité, dégénerent toûjours en querelles & en une longue suite d'injures. La politesse & la discrétion, si nécessaires pour le repos de la Société, n'engageront-elles jamais les hommes à se tolerer mutuellement dans la variété d'opinions, où ils se trouvent sur les Arts & les Sciences ?

Les Ptolomées eurent toûjours un soin extrême de l'Académie & de la Bibliotheque, qui faisoient le principal ornement de leur Capitale. Ils ne rougissoient point même de s'y trouver quelquefois, & de joindre à leurs titres ceux de Philosophe & de Sçavant. Ptolomée, fils de Lagus leur en avoit donné l'exemple, en composant un Recueil historique des plus belles actions du Vainqueur de l'Asie. Sous lui, & sous les Rois qui remplirent son trône, les Gardes de la Bibliotheque Alexandrine furent les plus habiles hommes de l'Egypte. On compte parmi eux un Démétrius Phalereus, un Zénodote d'Ephése, un Eratosthène, un Apollonius de Rhodes, un Aristonyme, &c. Mais enfin cette Bibliotheque, Trésor le plus considérable de l'Antiquité, fut brulée par des soldats qui marchoient à la suite de Ju- Suid. in Zenod. Id. in Eratosth. Id. in Apol.

les-César. Le Capitaine Romain, qui respectoit la vertu jusques dans ses ennemis, se courrouça extrêmement d'une si grande perte; il punit sans délai tous ceux qui l'avoient causée. Pour l'Académie, elle se soutint plus longtems, & avec distinction. Après la sanglante défaite de Cléopatre & de Marc-Antoine, les Empereurs Romains s'en déclarerent les Œconomes & les Protecteurs: plus charmés du pouvoir qu'ils acquéroient sur les esprits, que du gain avantageux qu'ils faisoient d'un grand Royaume. Toutes les pensions furent conservées aux Académiciens: & ce qui rendoit ces pensions plus honorables, c'est qu'on ne les donnoit qu'au mérite, ou du moins à quelque apparence de mérite. L'Empereur Claudius ajouta à l'ancienne Académie de Sérapis

Suet. in Claud.

& d'Isis, une nouvelle, qu'il appella de son nom l'Académie Claudienne; & il enjoignit à ceux qui la composoient, de réciter tour à tour quelque Ouvrage

Spart. in Adrian.

utile au Public. Hadrien, qui favorisa toute sa vie les gens de Lettres, luimême très-profond dans la Littérature Grecque & Romaine, ne pouvoit manquer de favoriser la Ville d'Alexandrie. Pendant tout le tems qu'il y séjourna, il se plut à faire une infinité de questions aux Membres des deux Académies, de

l'ancienne

l'ancienne & de la nouvelle, & il étoit charmé qu'on lui repliquât d'une maniere vive & pressante, afin de se parer en revanche de tout son esprit. On trouve qu'Adrien, & les Princes qui comme lui se piquerent de génie & de connoissances, furent tous infiniment jaloux de ne donner en Egypte le droit de l'Académie qu'à des hommes recommandables. Ils y étoient logés & nourris, sans avoir d'autre occupation que celle d'étudier. Mais un droit si noble s'avilit peu à peu, & il n'y eut plus que des Poëtes & des Rhéteurs, accoutumés en parlant beaucoup à ne rien dire, qui l'ambitionnérent. Il s'éteignit enfin sous le regne de Théodose le Grand, & l'Histoire n'en fait plus aucune mention.

J'oubliois de dire que la fameuse Académie d'Isis & de Sérapis étoit dans la même enceinte, que le Palais des Rois d'Egypte. Plus les Muses s'approchent du trône, & plus le trône semble acquérir de réputation. Quel appas pour les grandes ames, que la louange donnée à propos! Et cette louange, ne sont-ce pas les Muses qui la préparent & qui la distribuent?

IV.

Avec des secours si prévenans & si Défauts

des Sçavans qui y ont fleuri.

avantageux, la Philosophie n'eut pas de peine à s'établir & se naturaliser à Alexandrie. Mais occupée du seul soin d'éclaircir ce que les Grecs avoient imaginé, elle ne tira rien de son propre fonds, elle n'acquit aucun nouveau dogme. Tous les travaux des Sçavans d'Alexandrie se bornerent donc à des explications, des paraphrases & d'autres productions semblables : ce qui devoit les faire prendre pour des Commentateurs, des Historiens de Philosophie, plutôt que pour des Philosophes. Tels furent Callimaque, d'ailleurs excellent Poëte, qui composa un Dictionnaire des mots obscurs & difficiles que Démocrite avoit répandus dans ses Ouvrages; Erastothene qui le premier porta le titre de Philologue & de Critique; Hermippe de Smyrne, cité si souvent par Diogene Laërce; Sotion qui écrivit une Histoire des Philosophes & de leurs diverses Sectes; Philocore qui écrivit celles des plus fameuses Pythagoriciennes; Asclépiade qui s'attacha à remarquer les fautes & les erreurs, que la négligence des Copistes & des Libraires avoit introduites dans les Ouvrages des Philosophes Grecs; Apollonius de Tyr qui composa un Catalogue exact des Stoïciens & de leurs principales opinions, &c. Tout cela demande plus de connoissances qne de discernement,

cernement, & plus de travail que de goût: quoique le discernement & le goût y soient encore nécessaires. Aucun ouvrage, de quelque matiere qu'il traite, peut-il s'en passer?

Trop d'accès à la Cour est souvent un écueil. On reproche aux Philosophes d'Alexandrie d'avoir eu quelquefois trop de complaisance pour les Princes qui les honoroient de leurs bienfaits, & d'avoir même payé par des bassesses le tranquille loisir où l'on les laissoit vivre. L'un s'habilloit de pourpre, afin de plaire au Maître ambitieux qui aimoit cette couleur: l'autre entroit dans tous les plaisirs des Bacchanales, se mettoit un masque sur le visage pour imiter la folie des autres Courtisans. Sur cela, Plutarque s'échauffe & s'écrie avec raison: « Quoi de plus lâche, que de voir « des Savans pousser jusques-là une indi-« gne & aveugle complaisance! Ceux « qui entretiennent les Princes de chan-« sons & de petits traits d'histoire, ceux « qui leur proposent des difficultés de « Grammaire, les trompent effective-« ment. La vraie maniere de les ser-« vir, c'est de leur reprocher haute-« ment leuts vices & leurs travers: c'est « de leur répéter sans cesse, qu'il sied « mal à un Souverain de passer les jours « au milieu des danses & des divertisse-

 mens.

Plut. de 'Amico & Adulat.

« mens. Voilà le seul langage qui soit di-
« gne des vrais Philosophes. Jamais le
« mensonge ni la flatterie ne doivent se
« trouver sur leurs levres.

Nous avons huit Livres d'une espece d'Astrologie Politique, publiés sous le nom de Jul. Firmicus Maternus. L'Auteur de cet Ouvrage qui avoit long-tems demeuré à Alexandrie, pour empêcher que les Astrologues qu'il affectionnoit, ne s'avilissent malgré eux par des flatteries indécentes, leur donne l'avis suivant. « Quand les Princes actuellement sur « le trône vous prieront de tirer leur « horoscope, dites-leur que vous n'ose- « riez le tenter, parce qu'en consultant « le Ciel sur leur chapitre, il se brouille « sans retour, & que les calculs Astro- « logiques ne donnent rien de décidé. De « la même maniere, les Prêtres habiles « font entendre aux Princes qui les in- « terrogent sur l'événement des sacrifi- « ces, que les entrailles des animaux « égorgés se font tout-à-coup flétries, « & que le cœur a disparu. Par-là, « ils se sauvent de la double peine, ou « de déguiser leur pensée, ou de dire « aux Princes des choses désagréables «. Ces sortes de subtilités conviennent parfaitement à des Prêtres & des Astrologues, vrais séducteurs par goût autant que de profession: mais j'ose le dire, elles

elles ne conviennent point à des Philosophes.

V.

Le premier des Ptolomées avoit trop d'esprit, pour ne point démêler les Juifs, dans les différentes expéditions qu'il fit à la suite d'Alexandre le Grand : & il leur témoigna dès-lors une estime d'autant plus rare, que les autres Princes & Rois les dédaignoient, à cause de la singularité de leur Religion. Pour lui, élevé au-dessus de ces sortes de préjugés, il les attira dans sa Capitale, & leur permit d'y vivre suivant les coutumes immémoriales, & les loix de leurs Ancêtres. Mais ce qui devoit donner un nouveau lustre aux Juifs, leur causa dans la suite un extrême préjudice, puisque le commerce qu'ils eurent avec les Egyptiens, leur apprit à expliquer allegoriquement toute l'Ecriture. On ne se fit plus de scrupule parmi eux, & de s'écarter de sa lettre, & de recourir à des interprétations métaphysiques: genre d'étude qui flâte l'orgueil de l'esprit humain, & qui lui donne lieu de débiter les chimeres dont il est rempli, comme si c'étoient des vérités constantes. Delà s'ensuivit une étrange révolution parmi les Juifs, & qui passa du Sanctuaire

Des Juifs d'Alexandrie.

au gros de la nation, pervertie, comme il arrive ordinairement, par ceux-mêmes qui devoient la ſauver de l'erreur. La Loi de Moïſe, ainſi tournée, parut en peu de tems méconnoiſſable aux vrais enfans d'Abraham, d'Iſaac, de Jacob : & de modeſte, de ſimple qu'elle étoit auparavant, elle devint pointilleuſe, elle ſe chargea d'une infinité de queſtions inutiles. On ne ſe reſſouvint plus de ce que Moïſe avoit dit, ou plutôt, chacun l'expliqua à ſa maniere, *que le Seigneur Dieu ſuſciteroit un Prophête comme lui du milieu de la nation, & qu'on devoit ſeul l'écouter.*

Philon Juif ſe familiariſa plus que tous les autres, avec les explications allégoriques & métaphoriques, dont les Egyptiens avoient toujours paru ſi avides : & comme il étoit en même tems très-verſé dans la Philoſophie des Grecs, de maniere qu'on le nommoit le ſecond Platon, il tira de nouveaux ſecours de cette Philoſophie, plus brillante encore que ſolide. On ne peut lire les Ouvrages de Philon, ſans appercevoir par-tout des traces du double eſprit qui l'animoit, avec je ne ſai quel penchant à l'idolâtrie dont il parle toujours avantageuſement: ce qui feroit croire que ces Ouvrages ont été interpolés, & qu'une main étrangere y a ajouté beaucoup de traits

V. Jonſ. l. 3.

que

que je soupçonne avec raison. La plupart des Ecrits, qui nous sont venus des Juifs & des premiers Chrétiens, ont été traités de la même maniere : c'est pourquoi on ne peut trop s'en défier, on ne peut trop prendre de précautions pour séparer l'ajouté de l'essentiel.

VI.

Des Chrétiens de la même ville.

Hieron. de Script. Eccles.

Quand la foi en Jesus-Christ fut annoncée aux hommes afin qu'elle servît de suplément à la Raison, la ville d'Alexandrie en reçut les premieres influences; elle vit heureusement le jour qui ne faisoit encore que de se montrer. Saint Marc y alla répandre l'Evangile, qui devoit anéantir toutes les superstitions Paiennes: & comme il sentit bien qu'il avoit à ménager un peuple curieux & difficile à persuader, on assure qu'il fonda à Alexandrie une Ecole pour y expliquer la Religion, c'est-à-dire, l'Ecriture sainte où toute la Religion est comprise. Cette Ecole devint très-célebre, comme on le voit par l'Histoire Ecclésiastique, & elle eut toujours à sa tête quelque homme également pieux & savant: deux qualités tout-à-fait nécessaires à celui qu'on charge d'instruire les autres, mais qui par malheur ne se trouvent que trop souvent désunies, la pieté man-

quant de ſcience, ou la ſcience n'étant point ſoutenuë d'une certaine piété.

Simon, Hiſt. Crit. du vieux Teſt. l. 3.

De quelque lumiere cependant que brillât l'Ecole d'Alexandrie, on ne peut s'empêcher de la blâmer d'avoir trop ſuivi l'exemple des Juifs, en quittant le ſens littéral de l'Ecriture, pour y chercher je ne ſai quel ſens allégorique; en abandonnant les preuves directes, pour en propoſer d'arbitraires, plus ingénieuſes peut-être & plus brillantes, mais toujours arbitraires, & par-là même ſans force, ſans autorité. Ce reproche tombe ſur les Peres Grecs des quatre premiers ſiécles de l'Egliſe, & en particulier ſur Origéne, le plus habile homme qui ſoit ſorti de l'Ecole d'Alexandrie: mais en même tems le plus exceſſif, le plus outré de tous les Allégoriſtes. Et l'on peut dire de lui, que malgré toute ſon érudition, il s'eſt dépouillé ſans retour de la plus noble qualité que puiſſent avoir les ſaints Peres, je veux dire, de celle de témoin de la Foi & de conſervateur de la Tradition Apoſtolique.

VII.

Que le Chriſtianiſme a été pris dans les

Tout cela ſéduiſit un peu les Païens, & leur fit regarder le Chriſtianiſme, non comme un préſent céleſte accordé libérale-

libéralement aux hommes, mais comme une Secte distinguée, un systême nouveau de Philosophie. *Non utique divinum negotium existimat*, dit Tertullien, *sed magis Philosophiæ genus*. Sur cela, il ne manque point de faire toutes les réflexions que lui inspire un zéle éclairé : & il finit par établir irrévocablement la différence qui se trouve entre un Chrétien, & un Philosophe ; entre un disciple aveugle de la Nature, & un disciple sensé de la Grace ; entre un esprit amoureux de la gloire qui se perd avec la vie, & un esprit occupé d'un bonheur interminable ; entre un homme qui n'est vertueux qu'en paroles, & un homme qui l'est en actions. Mais le Christianisme se developpant de jour en jour & gagnant à être connu, ainsi qu'il arrive à toutes les choses excellentes, les Chrétiens eux-mêmes consentirent qu'on lui donnât le nom de Philosophie : nom qui lui convenoit d'autant mieux, au rapport d'Origéne, de Saint Jean Chrysostome, de Saint Grégoire de Nysse, d'Eusébe de Césarée, de Saint Augustin, qu'elle renferme éminemment & les principes de bien penser, & les principes de bien vivre. Quels plus grands Philosophes, en effet, que les véritables Chrétiens !

commencemens pour une Secte de Philosophie.

In Apolog.

J'avouë qu'ils s'oubliérent peu à peu,

& que, fermes au milieu des plus rudes persécutions, ils tomberent dans le relâchement, à mesure que l'Eglise vint à jouir d'une douce tranquillité: & alors on ne donna plus ce beau nom qu'à ceux, qui touchés de la plus haute perfection, renonçoient aux avantages du monde, & embrassoient la vie Cléricale ou Monastique. Saint Grégoire de Nazianze écrivant à un des principaux Fermiers de l'Empereur, le supplie d'épargner dans les rôles d'imposition qu'il étoit obligé de faire, & les Prêtres & les Moines. » Je vous recomman-» de, lui dit-il, l'assemblée des Philo-» sophes qui sont si fort détachés des » choses de la Terre; qui n'ont pour » tout bien que leurs veilles, leurs prie-» res, leurs larmes; qui ne réservent » rien pour le lendemain, & se dé-» vouent tous entiers au service de » Dieu. Cassien faisant l'éloge d'un
Collat. IV. Moine respectable par la pureté de ses mœurs, ajoute qu'on doit le mettre au nombre des plus fidéles & des plus rigides observateurs de la Philosophie; & le célébre Abbé Nil appropria le même nom au Recueil qu'il avoit composé des Institutions & des austérités Monastiques. Il est vrai que ces austérités étoient bien grandes, &, à mon avis, d'autant plus grandes, qu'elles n'avoient rien

rien de singulier, & par conséquent de flatteur pour l'amour-propre. Les premiers Moines & s'habilloient & se logeoient & se nourrissoient, comme les gens de la campagne, sans aucune différence, sans y chercher aucune distinction particulieres, ainsi que le démontrent les Annales de l'Ordre de Saint Benoit, le plus ancien, le plus riche de tous les Ordres religieux, & de surcroit le seul qui soit véritablement savant. Mais enfin le titre de Philosophie ne fut plus appliqué qu'à cette Science qui cultive la Physique, les Arts, l'Histoire naturelle. C'est-là proprement son appanage, c'est-là son domaine.

Au reste, c'est moins aux allégories que je m'attaque ici, qu'à l'abus, toujours repréhensible, qu'on en a fait. Car je vois clairement qu'un usage moderé de ces allégories étoit nécessaire aux premiers Chrétiens, environnés de tant d'ennemis, observés de toutes parts: & cela pour deux raisons importantes. La premiére, pour convaincre les Juifs qu'ils entendoient l'Ecriture aussi finement qu'eux, qu'ils étoient aussi spirituels: la seconde, pour relever la simplicité apparente des Livres saints, & faire voir aux beaux-esprits du Paganisme, que sous cette simplicité, ils renfermoient les plus grands mystéres.

&

cachoient un ſens profond. C'eſt-là auſſi ce qui engagea les premiers Ecrivains du Chriſtianiſme à citer ſi ſouvent & les Oracles, & les Sybilles, & les Philoſophes, & les Poëtes profanes, à les citer, dis-je en preuve du Peché originel, de la Trinité, de l'eſſence divine. Leur but étoit de s'inſinuer avec adreſſe dans l'eſprit des Payens, en leur montrant que le Chriſtianiſme avoit des droits inconteſtables ſur tout ce qu'ils eſtimoient davantage; & qu'à proprement parler, ce n'étoit rien de nouveau, mais ſeulement une nouvelle publication de la plus ancienne Religion du monde. Je croirois auſſi que nos premiers Ecrivains n'avoient point du Verbe fait chair une idée auſſi ſublime qu'ils devoient l'avoir, idée qui ne fut repréſentée ſous ſes termes propres qu'au Concile de Nicée, & qui fait la baſe de notre foi.

Je ne ſai ſi je dois encore remarquer ici, que Pythagore & les premiers Pythagoriciens ont été mis au nombre des Moines qui ſuivoient les obſervances de la Regle fondée par le Prophéte Elie. Et pour donner quelque couleur à cette ſuppoſition, on a ajouté que Pythagore étoit Juif, & qu'il avoit long-tems demeuré ſur le Mont-Carmel, où cette Regle lui fut expliquée

dans

dans tout ſon détail. Voilà une partie des extravagances que renferme la fameuſe Théſe imprimée & ſoutenuë à Beziers en 1682, & dont ſe glorifient encore ſérieuſement des Religieux, qui d'ailleurs paroiſſent ſages & ſenſés. Les Jéſuites d'Anvers, qui conſacrent toute leur vie à ramaſſer avec une patience inconcevable les Actes des Saints, ſuſpects ou non ſuſpects, à quoi pluſieurs gros volumes ont été déja ſacrifiés: les Jéſuites d'Anvers, dis-je, n'ont point manqué de répandre ſur la Théſe de Beziers le ſel de leurs bons mots. Ces vaines prétentions d'antiquité, nées à l'ombre des Monaſtéres & des Cloîtres, reſſemblent aſſez aux traditions fabuleuſes & chimériques, dont ſe vantoient les anciens Grecs & Romains pour ſe faire deſcendre de Jupiter, de Mars ou de Venus. Une Origine ſérieuſe, mais commune & de niveau avec beaucoup d'autres, ne les auroit point touchés.

V. les nouvelles de la Rép. des Lett. an. 1684.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES CHAPITRES DU TOME II.



LIVRE TROISIE'ME

Des deux principales Sectes de Philosophie qui ont illustré la Gréce, & de leurs Fondateurs Thalès & Pythagore.



LIVRE QUATRIE'ME.

De Socrate & de ses Disciples, sur-tout de ceux qui ont établi de nouvelles Sectes de Philosophie.

CHAPITRE XX. 193

CHAPITRE XXI. 244

CHAPITRE XXII. 265

VII.



LIVRE CINQUIE'ME.

De la Secte Eléatique, d'Héraclite, de Pyrrhon, de Démocrite, d'Epicure, &c.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

VII.



LIVRE SIXIE'ME.

Des Philosophes qui ont fleuri à Alexandrie sous les Ptolomées.

CHAPITRE XXIX.

Fin de la Table des Chapitres du Tome II.